REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVII[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME ONZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1857

LA MAISON

DE PENARVAN

A M. CHARLES DEMANDRE.

I.

A l'époque où les provinces de l'ouest se soulevèrent contre la république, la famille de Penarvan était, par son ancienneté, une des plus considérables de Bretagne : elle disparut dans la tourmente qui dévasta cette terre héroïque. MM. de Penarvan, ils étaient quatre frères, tombèrent foudroyés tous quatre à l'affaire de La Tremblaye. L'épitaphe de ces jeunes guerriers se trouve dans Xénophon : « Ils moururent irréprochables dans la guerre et dans l'amitié. » Lorsqu'on les rapporta sans vie au château d'où ils étaient partis quelques semaines auparavant dans tout l'éclat de la jeunesse, le vieux marquis, leur père, appuyé sur sa fille, les reçut debout au pied du perron. Sa bouche resta muette, ses yeux ne versèrent pas une larme. Il contempla longtemps sa race anéantie, puis il se découvrit pieusement et s'inclina dans un suprême adieu. Deux jours après, il montait à cheval, et, malgré son grand âge, se rendait au camp de M. de Lescure. Il se battit comme un lion, passa la Loire avec l'armée vendéenne, et fut tué aux portes du Mans. Mlle de Penarvan avait suivi son père. Après des vicissitudes inouïes, elle put rentrer dans le domaine où elle était née, et prendre possession des débris

de son héritage qu'avaient largement échancré les confiscations d'une part, et de l'autre cent mille écus versés par le marquis dans les caisses de l'armée catholique; les fureurs de la guerre civile avaient à peu près dévoré le reste. Ruiné par l'incendie, le château n'offrait plus qu'un seul corps de logis qui fût habitable; les fermes d'alentour, ouvertes à tous les vents, laissaient voir leurs foyers déserts, où croissaient déjà les ronces et les orties. M[lle] de Penarvan s'installa fièrement dans sa pauvreté : il y a des âmes qui ne relèvent point de la fortune.

M[lle] Renée de Penarvan était née à l'ombre des tours féodales, derniers vestiges de l'antique demeure des ancêtres, aux flancs de laquelle s'adossait, comme un nid contre une aire, le manoir des neveux. Orpheline de mère dès sa plus tendre enfance, elle avait grandi en pleine liberté au milieu de ses frères, qui, élevés eux-mêmes en gentilshommes campagnards, encourageaient à plaisir ses goûts aventureux et ses mâles instincts, héréditaires dans leur famille. Le marquis y prêtait la main; il n'avait pas de plus grande joie que de courir le cerf avec sa fille, et rien n'était charmant comme les départs pour la chasse, le seigneur breton entouré de ses quatre fils, la jeune amazone en tête, tous à cheval, et s'enfonçant, au bruit des fanfares, dans la profondeur des bois. Cette éducation toute virile avait développé chez M[lle] Renée plus de force que de grâce, plus d'énergie que de tendresse. A dix-huit ans, on eût dit une héroïne des temps chevaleresques. L'abbé Pyrmil, qui possédait à fond son histoire de Bretagne, et avait la manie d'en mettre un peu partout, la comparait à Jeanne de Penthièvre et plus volontiers à la comtesse de Montfort. Elle était belle, mais, quoique blonde et blanche, d'une beauté moins faite pour inspirer l'amour que le respect. Ses cheveux, d'une rare magnificence, couronnaient un front droit et ferme. Le nez était aquilin et fier, le regard impérieux et hautain, la bouche facilement dédaigneuse. Sans manquer d'élégance, sa taille n'avait rien des formes éthérées que les poètes poursuivent dans leurs rêves; M[lle] Renée eût porté sans fléchir l'armure des guerrières auxquelles l'abbé Pyrmil se plaisait à la comparer. L'orgueil de race, le plus légitime de tous après celui qu'on tire de son propre mérite, se trahissait dans ses gestes et dans son maintien. Cet orgueil, qui devait être l'unique passion de sa jeunesse et le supplice du reste de sa vie, l'avait prise presqu'au berceau. Son imagination s'était nourrie de bonne heure des chroniques de sa maison; grâce aux leçons de l'abbé Pyrmil, le culte des aïeux devint chez elle une sorte d'idolâtrie.

L'abbé Pyrmil était un pauvre abbé qui devait tout aux Penarvan, chez qui son père avait été fermier. En sortant du séminaire, il était

entré au château, où il achevait l'éducation des jeunes gens et disait la messe les dimanches et les jours de fête. Qu'il fût le modèle des chapelains, je n'oserais pas l'affirmer; mais à coup sûr on pouvait voir en lui le phénix des précepteurs, car il était modeste avec un modeste savoir. Il passait d'ailleurs pour un puits de science à dix lieues à la ronde, et, si le mérite se mesurait à la taille, sans aucun doute il en eût remontré à tous les pères de l'église, jamais abbé si haut perché sur ses jambes ne s'étant rencontré dans la chrétienté. La nature l'avait fait si long et si mince, qu'on tremblait pour lui les jours de grand vent. Tel qu'il était, avec ses jambes de héron, son corps passé au laminoir, ses yeux d'un gris pâle et sa face blême, d'où s'élançait un nez impétueux, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, tant il y avait de douceur affectueuse dans son regard et de bonté vraie dans son cœur. Une âme reconnaissante et dévouée logeait sans bruit sous cette enveloppe ridicule. Le bon abbé était tout Penarvan. Si l'on fût venu lui dire que le marquis n'était pas d'aussi bonne maison que le roi, quoique d'humeur très pacifique, il n'eût pas pris plaisamment la chose; quant aux enfans, il estimait que jamais si belle lignée n'avait fleuri sur les marches d'un trône. Son dévouement ou plutôt sa dévotion pour cette famille débordait sur toute la race, et remontait de génération en génération jusqu'aux ancêtres les plus reculés. Il s'était consacré à la glorification de leur mémoire, comme si sa reconnaissance n'eût pas trouvé à s'exercer suffisamment sur leurs descendans. Les Penarvan étaient sa marotte. Il les connaissait tous; pour les dénicher un à un dans les broussailles du passé, il avait fureté partout, fouillant chroniques et légendes : on n'est pas bien sûr que, par excès de zèle, il n'en ait pas inventé quelques-uns. Cette chasse aux aïeux avait fini par absorber les forces vives de son intelligence. Il ne rêvait que Penarvan; tous ses discours en étaient farcis. Quoi qu'on s'avisât de dire ou de faire, à propos de rien et à propos de tout, il avait à toute heure un Penarvan tout prêt, qu'il tirait de son sac et qu'il vous jetait à la tête. On peut croire que les Penarvan de l'abbé Pyrmil étaient tous des héros incomparables; les Clisson et les Du Guesclin n'allaient pas à la cheville du plus petit d'entre eux. Le plus souvent c'était à table, entre la poire et le fromage, qu'il racontait leurs grands coups d'épée; une fois parti, le diable ne l'eût pas arrêté. Il combattait avec Gautier de Penarvan sous la bannière de Jeanne de Flandre; il suivait Guy de Penarvan aux croisades, pourfendait avec lui les infidèles, et ne le quittait qu'après l'avoir enterré à la Massoure; avec Alain de Penarvan, surnommé *Jambes-Tortes*, il taillait en pièces les Normands sous les murs de Nantes, et purgeait la Bretagne de ces hordes sauvages. Dans la gloire authentique de ce dernier fait

d'armes, il y avait bien quelque chose qui le chagrinait : un Penarvan s'était rencontré qui n'avait pas la jambe bien faite! C'était pour lui un éternel sujet de douloureux étonnement.

Malgré le respect qu'ils avaient pour l'illustration de leur sang, le marquis et ses fils bâillaient parfois un peu en écoutant l'abbé; mais Mlle Renée était tout oreilles, et ne se lassait pas de l'entendre. Elle ne s'en tenait pas aux récits qui étaient comme le complément obligé du dessert de chaque repas; elle avait avec lui de longs entretiens dont les Penarvan faisaient tous les frais, et qui achevaient d'exalter son orgueil. Ils s'oubliaient des journées entières dans la galerie des portraits de famille; on pense si ces jours-là notre chapelain s'en donnait à cœur-joie! Le soir, ils se promenaient ensemble sur les plates-formes de l'ancien château, et l'abbé disait les siéges qu'avait soutenus la vieille habitation féodale. Mlle Renée sentait son imagination s'enflammer; elle s'indignait du calme plat de la vie moderne, regrettait les époques de luttes et de mêlées ardentes, et ne se gênait pas pour gourmander l'existence oisive de ses frères, qui se faisaient un jeu de ses mutineries, jugeant qu'il était plus facile de s'amuser de ses travers que de les corriger. Cependant l'heure approchait où cette étrange personne allait être servie à souhait. Déjà grondait sourdement la tempête qui devait ébranler le monde; la révolution éclata. Mlle Renée traversa sans pâlir ces temps d'épouvante. Elle ensevelit elle-même ses frères, moins éplorée que jalouse d'une si belle fin; si son père eût voulu la croire, au lieu de passer la Loire, ils auraient mis eux-mêmes le feu à leur château et attendu la mort sur ses débris fumans. La grande guerre terminée, lorsqu'après avoir erré de ferme en ferme, elle rentra seule dans son domaine en ruines, c'en était fait des Penarvan! Elle prit le deuil de sa race entière, et, attestant tous ses aïeux, jura de porter jusqu'à son dernier jour le nom dont elle était l'unique et dernière héritière. Elle avait alors vingt et un ans : c'était se condamner bien jeune à un célibat perpétuel.

Une semaine au plus s'était écoulée depuis son retour; quelques-uns des serviteurs dispersés pendant son absence étaient venus se grouper autour d'elle. Bien que le chiffre de son patrimoine fût singulièrement réduit et ne lui permît guère de tenir un grand état, elle avait déclaré qu'elle n'en renverrait aucun, et qu'elle accueillerait tous ceux d'entre eux qui ne craindraient pas de se rallier à sa fortune. Un peu d'ordre commençait à renaître dans cette demeure, où l'on eût cherché vainement quelques vestiges de son ancienne splendeur. Le château mutilé se mirait tristement dans les eaux de la Sèvre nantaise, et ne reconnaissait plus ses tourelles noircies et dépareillées. L'intérieur était encore plus désolé : les bandes républi-

caines avaient passé partout comme une trombe. Du luxe héréditaire au sein duquel elle avait grandi, la jeune héroïne ne regrettait que les archives de sa maison et les portraits de ses ancêtres, devenus la proie des flammes. La dévastation qui régnait autour d'elle semblait s'harmoniser avec sa destinée. Elle avait décidé que les murs écroulés ne seraient jamais relevés : c'était sa volonté que l'habitation de ses pères portât éternellement, elle aussi, le deuil de la famille éteinte. Son premier soin avait été de s'enquérir du seul ami qu'elle espérât retrouver ici-bas : personne n'avait pu lui donner des nouvelles de l'abbé Pyrmil. Qu'était-il devenu ? sur quels récifs la tempête l'avait-elle jeté ? vers quelles grèves solitaires l'avaient conduit ses longues jambes ? Le marquis, en partant, lui avait confié la garde du manoir : on supposait que le pauvre abbé était tout simplement enfoui sous les décombres. Mlle Renée le pleurait : elle pleurait le confident et le flatteur du sentiment qui remplissait sa vie.

Un soir qu'elle était assise sur une des marches disjointes du perron, elle vit s'allonger sur le gazon de l'avenue une ombre grêle qui partait du fond de l'allée, et que le soleil couchant projeta d'un seul jet jusque sur la façade du château. Ce ne pouvait être que l'ombre du corps de l'abbé Pyrmil. En effet c'était lui, s'avançant à pas lents. En quel état, juste ciel ! Hâve, les yeux hagards, tous ses vêtemens en lambeaux. En apercevant Mlle Renée, qu'il ne comptait plus revoir, il poussa un cri de joie et tendit ses bras vers elle. La jeune châtelaine s'était levée pour le recevoir ; avec la dignité d'une reine, elle lui donna sa main à baiser.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, nous sommes, vous et moi, tout ce qui reste de la famille.

A ces mots, l'abbé sentit tout son être se fondre et s'exhaler dans un hymne de gratitude. Il saisit la main de Mlle de Penarvan, la couvrit de baisers et de larmes, et pensa mourir à ses pieds.

Échappé par miracle au sac du domaine, il s'était mis à la recherche du marquis et de sa fille. Il avait passé la Loire et joint à Laval la queue de l'armée vendéenne; là, il avait appris la mort du vieux gentilhomme. On ignorait le sort de Mlle Renée; elle avait disparu dans la déroute du Mans. Après s'être adressé vainement aux soldats et aux chefs, il avait battu plus de soixante lieues de pays, vivant à la grâce de Dieu, ne mangeant pas tous les jours, dormant la nuit sous les genêts, s'aventurant jusque dans les villes, traqué parfois comme une bête fauve, demandant la fille du marquis à toutes les métairies, à tous les buissons et à tous les faubourgs. L'instinct de son cœur l'avait ramené au château. Il n'attendait plus rien en ce monde; tout son espoir, toute son ambition était de revoir une fois encore le logis tant aimé, et de s'éteindre bientôt sur le seuil où

il avait attaché sa vie. On comprend ce qu'il dut éprouver en retrouvant enfin celle qu'il avait si longtemps cherchée, son élève chérie, sa gloire, son orgueil : le dernier sang des Penarvan! Il ne fallait rien moins que cela pour lui rendre la force de vivre. Dans l'existence errante qu'il venait de mener, il avait résolu un problème qu'on aurait pu croire impossible : le malheureux avait maigri. Sa taille en paraissait plus longue, et, quoiqu'il eût passé depuis longtemps l'âge de croissance, M[lle] Renée remarqua qu'il avait grandi.

L'abbé Pyrmil paya sa bienvenue de façon à montrer qu'il joignait, par un rare privilége, la prévoyance de la fourmi aux qualités les plus aimables. En prévision de la visite des *bleus*, après le départ du marquis, il avait déménagé en secret et caché soigneusement dans les oubliettes de l'ancien château tous les objets auxquels il savait que M[lle] Renée tenait le plus, et aussi quelques autres que la jeune héritière ne serait peut-être pas fâchée de retrouver. L'abbé avait pensé à tout, même à Fergus, grand lévrier blanc, aux jarrets de fer, qui ne la quittait pas, et qu'elle aimait d'une affection particulière : avant de s'éloigner, il l'avait mis en pension chez de pauvres gens qui habitaient du côté de Tiffauges. Dans la semaine qui suivit le retour de son précepteur, M[lle] de Penarvan fut obligée d'aller à Chollet pour quelques emplettes de première nécessité. Elle partit un matin, dans une méchante carriole attelée d'un cheval de ferme qu'on s'était procuré à grand'peine; elle devait revenir le soir. L'abbé avait imaginé un prétexte pour se dispenser de l'accompagner : il employa bien sa journée. A la tombée de la nuit, la carriole déposait M[lle] Renée au bas du perron. Au même instant, la porte du manoir s'ouvrit, et Fergus se jeta sur sa belle maîtresse dans un de ces transports de joie et de tendresse dont nos chiens n'ont pas encore donné le secret à nos amis. — Te voilà, c'est toi! disait-elle en le caressant. D'où viens-tu? qui t'a ramené?... Nous ne chasserons plus ensemble, et tu vas faire de maigres dîners. — L'abbé, présent à cette scène, se taisait et souriait d'un air fin. Il offrit galamment son bras, et l'on passa dans la salle à manger. Rien n'était changé au menu de la veille, mais la table étincelait de tout le luxe des festins d'autrefois : cristaux, porcelaines de Sèvres, argenterie, vaisselle plate, le tout aux armes de la famille, rien n'y manquait, pas même les serviettes de toile damassée, avec le chiffre des Penarvan brodé aux angles, et surmonté d'une couronne de marquis. Un petit ragoût fumait piteusement au milieu de ces richesses, et deux chaises de paille grossière attendaient humblement les convives. Dans son empressement à se rendre agréable, l'abbé avait rangé symétriquement près de chaque couvert quatre verres de grandeur inégale, oubliant qu'il n'y avait pas de vin au

logis et qu'on n'y buvait que de l'eau. Mlle Renée ne put s'empêcher de sourire. — Monsieur l'abbé, c'est là un de vos tours, dit-elle assez gaiement. — Ce ne fut qu'un éclair. Elle s'attrista vite, et, jetant un regard de dédain sur les épaves de son opulence, elle qui depuis plusieurs mois dînait sans nappe, avec une fourchette d'étain : — Ce n'est point là, dit-elle en soupirant, ce qu'il fallait sauver! — Elle mangea du bout des dents, en silence, et ne s'occupa que de Fergus, qui gambadait autour de la table comme aux meilleurs temps. Le repas achevé, elle se retira, sans avoir remercié l'abbé. Dans sa chambre à coucher, elle reconnut çà et là la plupart des jolis riens qui étaient naguère le duvet de son nid : ses boîtes, ses écrins, ses coffrets de bois des îles, remplis de gants et de mouchoirs d'où s'exhalait encore le parfum des jours heureux. Elle vit tout cela d'un œil sec, fourragea tout d'une main fiévreuse. La colère qui grondait en elle, et que rien ne gênait plus, éclata. — Voilà donc à quoi avait songé l'abbé! voilà le résultat de son dévouement à la gloire des Penarvan! Quelques paires de gants, quelques douzaines de verres et d'assiettes, voilà, grâce à lui, ce qui restait d'une race de preux! — Elle frappait du pied le parquet, et répétait en s'indignant : — Est-ce donc là ce qu'on devait sauver? — Elle finit par s'apaiser. A défaut de tendresse, elle avait la bonté des âmes haut placées. Après s'être emportée contre le chapelain, elle en vint bientôt à s'accuser d'injustice, de dureté; pensant le trouver au salon, elle s'y rendit pour réparer ses torts. C'était là en effet que l'attendait l'abbé, dans une attitude pleine de calme et de dignité. A peine eut-elle fait quelques pas dans cette vaste salle, qu'elle avait vue, la veille encore, dépouillée et nue comme une grange, elle s'arrêta brusquement : ses narines se dilatèrent, son front s'illumina, l'azur froid de ses yeux jeta une lueur bleuâtre pareille au reflet de l'acier. Tous les Penarvan, accrochés aux murailles dans leurs cadres de bois de chêne, semblaient sourire tristement au dernier rejeton de leur tige brisée. Après quelques minutes de muette contemplation, elle marcha droit au portrait de son père. Au-dessous pendaient en faisceau quatre épées : c'étaient les épées de ses frères. Elle en détacha une et la baisa religieusement sur la garde. Puis elle s'approcha d'une table sur laquelle étaient étalées les chartes de sa famille. Elle regarda longtemps, avec une émotion contenue, les parchemins jaunis, aux larges sceaux de cire. Enfin elle s'avança vers l'abbé, qui se tenait au coin de l'âtre, et d'une voix grave elle lui dit : — Monsieur l'abbé, embrassez-moi. — Elle ne pleurait pas, mais des larmes coulaient sur les joues de l'abbé. Ce fut le plus doux instant de sa vie.

Ils passèrent l'hiver au coin du feu : les vieilles poutres ne man-

quaient pas, et si l'on dînait mal au manoir, en revanche on s'y chauffait bien. Les soins de l'existence ne les préoccupaient ni l'un ni l'autre; ils vivaient de peu et se tenaient pour satisfaits. Leur pauvreté, leur isolement les mettaient à l'abri de toutes perquisitions, et leur permettaient d'attendre en paix des jours meilleurs. Les Penarvan étaient, comme par le passé, l'unique sujet de leurs entretiens. L'abbé se demandait avec stupeur s'il était bien vrai qu'il n'y eût plus de Penarvan sur terre. Tantôt il se révoltait contre la réalité et refusait de croire qu'une si grande famille fût à jamais éteinte; tantôt il comptait sur l'intervention céleste, il attendait tout du Dieu puissant qui avait rallumé le flambeau de David. Plus d'une fois déjà cette illustre maison s'était vue au penchant de sa ruine : la droite du Seigneur l'avait toujours relevée à temps. Pour n'en citer qu'un seul exemple, le sire Alain de Penarvan *Jambes-Tortes*, lorsqu'il était rentré dans son château-fort après avoir écrasé les Normands, avait trouvé, lui aussi, son foyer désert et ses tours saccagées. Il ne restait plus qu'un Penarvan au monde, c'était lui, et il comptait soixante ans sonnés. Eh bien! le sire Alain n'avait pas abandonné la partie; il s'était marié en secondes noces avec une demoiselle Berthe de Roquetaillade, et en avait eu huit fils, tous bien venus. Mlle Renée répondait avec une grande fermeté que les folles espérances étaient hors de saison aussi bien que les lâches regrets. Le marquis et ses fils avaient clos dignement l'épopée de leurs pères; il s'agissait pour elle de ne point mentir à son sang. Elle vieillirait dans la religion des souvenirs, et son nom, condamné à périr, ne s'éteindrait du moins qu'avec elle. Si elle devait ne rien ajouter à l'héritage de gloire qu'elle avait recueilli, elle saurait le garder pieusement et le maintenir dans son intégrité; puisque le sort avait permis que sa maison tombât en quenouille, elle montrerait que la quenouille était moins faite pour filer la laine d'un ménage que pour servir de hampe à la bannière d'une famille de guerriers. L'abbé l'admirait en silence et s'applaudissait modestement d'avoir formé par ses leçons cette âme vraiment romaine. Tout cela était fort beau sans doute; cependant les journées se traînaient péniblement et ne finissaient pas. Le château, que les frères de Mlle Renée remplissaient naguère du bruit de leur jeunesse, était morne comme un tombeau. N'était-ce pas un tombeau en effet, un mausolée où deux âmes fidèles entretenaient la lampe sépulcrale? La vie s'était retirée même des alentours. Les fermes éventrées jonchaient le sol de leurs débris; la terre restait sans culture. Pas un filet de fumée à travers les rameaux dépouillés et chargés de givre. On n'entendait que le sifflement de la bise et le fracas de la Sèvre, qui se brisait contre ses barrages. Il n'y avait de vivant dans ces campagnes

désolées que les corbeaux le jour, et la nuit les fresaies; on se réveillait tout surpris et presque joyeux quand par hasard, aux premières lueurs de l'aube, quelques coqs enroués qu'avait épargnés la guerre civile sonnaient la diane dans les environs. Mlle Renée ne s'ennuyait pas; seulement il y avait des soirées où quelques Penarvan de rechange auraient été les bienvenus. Elle acceptait sa destinée; mais elle n'avait que vingt et un ans, et quand elle mesurait du regard la longueur de la route qu'il lui restait à parcourir sans autre compagnie que celle de l'abbé, elle ne pouvait se défendre d'un vague sentiment d'effroi. Elle irait vaillamment jusqu'au bout; mais déjà, dans la monotonie des jours inoccupés, la jeunesse immolée gémissait sous l'armure de l'héroïne. Il fallait à ce mâle esprit un élément d'activité que pût accepter son orgueil. Où le prendre? Ce fut l'abbé qui le trouva sans le chercher.

Depuis quelques semaines, l'abbé paraissait en proie à de violentes préoccupations qu'il s'efforçait vainement de dissimuler; tout le trahissait, sa figure, son attitude, son langage décousu, ses distractions, ses négligences de toilette. Un matin il était allé à la ville sans en rien dire, et Mlle Renée, le front collé contre une vitre, l'avait vu rentrer mystérieusement avec un énorme rouleau que cachaient mal les pans râpés de sa lévite. Aux repas, il mangeait à peine et répondait tout de travers aux questions qu'on lui adressait. Un soir, au salon, il était resté près d'une heure sans parler des Penarvan. Par le vent, par la pluie, par la neige, on voyait son long corps se dresser tout à coup sur les plates-formes de l'ancien château; il marchait à grands pas, s'arrêtait, prenait sa tête entre ses mains, et s'échappait pour aller s'enfermer dans la pièce qui servait autrefois de bibliothèque, et où gisaient encore pêle-mêle sur le plancher poudreux quelques douzaines de volumes que rongeaient les rats. Faut-il le dire? l'abbé Pyrmil avait tout l'air d'un homme qui fait des vers. Mlle Renée s'en inquiétait; mais comme c'était la nature la moins curieuse et la plus discrète qu'il y eût, elle ne songeait pas à l'interroger.

Un jour, pendant qu'il se livrait sur les plates-formes à une gymnastique effrénée, elle entra dans la bibliothèque, fort innocemment à coup sûr; elle ignorait qu'il eût fait de cette pièce le sanctuaire de ses méditations. Elle venait y chercher un livre, et fut assez surprise de découvrir, en entrant, l'installation improvisée d'un modeste cabinet de travail. Une forte odeur de tabac en poudre y dénonçait tout d'abord la présence assidue de l'abbé : l'abbé prisait, c'était son seul défaut. Une table boiteuse, assujettie par des tranches de liége, occupait l'embrasure d'une fenêtre sans rideaux. Cette table, sous laquelle la peau d'une loutre, jadis pêchée par l'abbé dans la Sèvre, remplissait les fonctions de chancelière, était tout un tableau flamand. Pour

écritoire, une tasse de porcelaine ébréchée; d'un côté la calotte du chapelain, de l'autre sa tabatière d'argent niellé, présent du marquis; sur les feuillets d'un livre ouvert, une croûte de pain et quelques noix, débris d'un déjeuner d'anachorète; puis, çà et là, plumes taillées et plumes non taillées, papier blanc et papier noirci, et, au milieu de ce désordre pittoresque, un cahier sur la couverture duquel s'étalaient en lettres majestueuses ces mots qui sautèrent aux yeux de Mlle Renée : *Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil. Les mystères de l'abbé étaient dévoilés. Elle prit le cahier, l'emporta au salon, et se plongea dans la prose de son précepteur. A part le premier chapitre, qui se trouvait complet et mis au net, l'histoire de la maison de Penarvan, par l'abbé Pyrmil, n'offrait encore qu'un recueil indigeste de brouillons et de notes éparses. Mlle Renée les parcourait de l'œil et du pouce, quand l'abbé se glissa en grelottant par la porte entr'ouverte : il était à moitié gelé, et venait réchauffer au feu du salon sa verve engourdie par la bise du nord. En reconnaissant son manuscrit entre les mains de Mlle Renée, il rougit, pâlit, balbutia, resta court, et souhaita un instant que le parquet s'enfonçât sous ses pieds. Plein de trouble et de confusion, il allait enfin s'excuser et demander grâce, quand la jeune fille lui dit :

— Voilà une heureuse idée, monsieur l'abbé. Oui, vous avez raison, il faut qu'il y ait une histoire de ma maison. Nous y travaillerons ensemble, et tâcherons que le monument élevé par nos soins à mes aïeux et à leurs descendans soit à la hauteur des grandes choses qu'ils ont faites. La tâche est périlleuse : Dieu aidant, nous y réussirons. Je le répète, monsieur l'abbé, vous avez eu là une heureuse pensée. J'en suis touchée, je vous en remercie, nous vous remercions tous, ajouta-t-elle en étendant la main vers les portraits de ses ancêtres.

L'abbé, qui roulait dans un abîme, se sentit doucement soulevé jusqu'au quatrième ciel. Quel triomphe! quel sujet de légitime orgueil! A ses fonctions de précepteur, devenues désormais une sinécure, on substituait officiellement la dignité d'historien, d'historien des Penarvan! Le brevet d'historiographe de la famille, ce brevet qu'il n'eût jamais osé solliciter, tant il s'en reconnaissait indigne, Mlle Renée le lui octroyait solennellement au nom de toute sa race! Certes ce n'était pas en vue de sa propre gloire qu'il avait en secret abordé ce grand œuvre. Il n'avait cherché là, il n'y cherchait encore qu'une forme nouvelle à son dévouement. Et pourtant à cette heure il ne pouvait s'empêcher de se dire que l'histoire de la maison de Penarvan, autorisée par lettres-patentes, ne saurait manquer d'obtenir tôt ou tard les honneurs de l'impression. Sa voix, répétée par tous les échos, résonnerait comme un clairon aux

oreilles de la postérité : son nom, indissolublement uni à tant de noms fameux, défierait l'oubli et surnagerait sur l'océan des âges. *Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil! Il voyait ce titre magique se détacher partout en lettres de flamme et rayonner jusqu'à la fin des temps. L'enthousiasme de Mlle Renée n'était pas moins grand que celui de l'abbé; elle se passionnait déjà pour un travail qui promettait d'occuper sa vie et devait mettre le sceau à l'illustration des Penarvan. Tous les matériaux étaient prêts : sans désemparer, on dressa le plan de campagne, on se partagea la besogne. A chacun sa tâche : l'abbé tiendrait la plume, Mlle Renée les pinceaux. Elle avait étudié le pastel et la miniature; elle entendait que le manuscrit fût sur parchemin et orné d'images coloriées, à la façon des manuscrits du moyen âge. L'abbé nageait dans la joie la plus pure, la figure de Mlle Renée s'éclairait d'un pâle sourire, et après tant de mauvais jours ce fut une petite fête.

Au bout de quelques mois, l'*Histoire de la maison de Penarvan* était en pleine voie d'exécution. L'écrivain et le peintre rivalisaient de talent et de zèle. Le style était tout simplement épique; Mlle Renée elle-même croyait devoir parfois en modérer l'essor, et supprimer par ci par là deux ou trois dièzes à la clé. La partie de l'érudition ne laissait rien à désirer; l'abbé avait découvert des Penarvan dont personne avant lui ne s'était douté, pas même le marquis. Son désespoir était de ne pouvoir en exhumer un seul au-delà de Conan Meriadec. Il s'étonnait que César n'eût pas cité un Penarvan dans ses *Commentaires*, dont il faisait d'ailleurs peu de cas. Quant aux enluminures, aux ornemens gothiques, aux lettrines, aux lettres historiées, c'étaient véritablement de petits chefs-d'œuvre dont les imagiers du XIVe siècle auraient envié le fini et la délicatesse. Sur la première page, au-dessous du titre, resplendissaient les armoiries de la famille. Une épée d'argent, la pointe au chef, étincelait sur un champ de sable. L'écu, timbré d'une couronne de marquis, était sommé par-dessus d'un casque d'or taré de face; en guise de cimier, un dextrochère d'or brandissait une épée d'argent. Deux lions dragonnés de sable servaient de supports. Pour cri d'armes : *Penarvan, toujours avant!* Pour devise : *Deus dedit, dabit uti*. La touche de l'artiste se révélait déjà dans cette peinture héraldique. L'arbre généalogique couvrait tout le feuillet suivant de sa ramure luxuriante, et plongeait ses racines dans un lac d'encre de Chine qui figurait la nuit des temps. Des miniatures s'encadraient dans le texte et retraçaient les principaux traits de la vie de chaque héros. Celle qui représentait la défaite des Normands sous les murs de Nantes, en tête du chapitre consacré aux gestes du sire Alain de Penarvan *Jambes-Tortes*, pouvait passer à bon droit pour une merveille. Une

assez vive discussion avait éclaté à ce sujet entre les deux collaborateurs quand il s'était agi de dessiner les jambes du sire Alain. Pleine de respect pour la tradition, Mlle Renée voulait les tordre un peu; dans son idolâtrie pour la famille, l'abbé les voulait droites comme un I. Pour tout concilier, Mlle Renée avait pris le parti d'allonger la cotte de mailles, et de faire autour du sire Alain un abatis de Normands qui montait jusqu'à son genou.

Les jours se suivaient, les saisons succédaient aux saisons; murés dans leur travail comme deux bénédictins, ils laissaient couler les mois sans les compter, et ne prêtaient pas même une oreille distraite aux bruits formidables du siècle à son déclin. Le monde eût croulé autour d'eux, ils auraient continué d'écrire et de peindre la vie des Penarvan. Le monument s'élevait à vue d'œil. Mlle Renée en était à la fois le peintre et l'architecte : elle décorait les portiques; elle veillait à la majesté des lignes et à l'harmonie des contours. A mesure qu'il avançait dans son œuvre, l'abbé sentait se développer en lui le génie de l'histoire; son style prenait de jour en jour une allure plus décidée, et ne dédaignait pas, quand l'occasion s'en présentait, le tour gaulois de nos vieux chroniqueurs. Le récit de la mort de Guy de Penarvan, tué à la Massoure, arrachait des larmes à Mlle Renée toutes les fois qu'elle relisait ce petit morceau, où le sire de Joinville était dépassé. La lutte de Charles de Blois et de Jean de Montfort, le rôle important qu'avait joué Gautier de Penarvan dans ce grand débat, étaient retracés d'une main magistrale. La réunion du duché de Bretagne au royaume de France était jugée de haut et de façon à prouver que l'abbé Pyrmil avait sur la politique des idées qui n'appartenaient qu'à lui. L'ouvrage de l'abbé avait surtout cela de précieux qu'il relevait bien des erreurs depuis longtemps accréditées. Des chroniqueurs, des historiens pourtant dignes de foi, n'avaient pas craint d'affirmer que c'étaient Clisson et Chandos qui avaient gagné la bataille d'Auray : l'abbé donnait un démenti formel à Froissart, réfutait victorieusement dom Lobineau, fermait la bouche à dom Morice, et prouvait nettement que l'honneur de cette journée, qui avait placé la couronne ducale sur le front du jeune comte de Montfort, revenait tout entier au sire Gautier de Penarvan. Autre erreur non moins grave : on avait cru jusqu'alors que le roi François Ier, quand il était venu en Bretagne pour la déclaration solennelle de l'union, avait logé chez le seigneur de Châteaubriant. L'abbé établissait avec autorité que le roi François Ier n'avait jamais mis le pied chez le seigneur de Châteaubriant, et que c'était au château de Penarvan qu'il avait logé avec toute sa suite. L'*Histoire de la maison de Penarvan*, par l'abbé Pyrmil, fourmillait de redressemens de ce genre, et jetait un jour tout nouveau sur les fastes de l'Armori-

que. Le croira-t-on? ce travail, qui était loin encore de toucher à sa fin, avait absorbé déjà trois années de leur vie, trois années consumées à remuer des cendres, et pendant lesquelles ces deux cœurs n'avaient battu que pour la mort, lorsqu'un incident des plus insignifians, et dont personne au monde n'aurait pu prévoir les suites, vint rappeler à l'abbé qu'il y avait encore des vivans.

II.

Alors qu'il était au séminaire de Nantes, l'abbé Pyrmil avait pour ami dom Jobin. Ce savant bénédictin, qui a dressé la généalogie de toutes les grandes familles de France, était aussi gros et court que l'abbé était long et mince. Comme l'amour, l'amitié naît parfois des contrastes : ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une affection soudaine, qui s'appuyait d'ailleurs sur une estime réciproque. Quand l'abbé était entré chez le marquis en qualité de précepteur et de chapelain, ils avaient entretenu un commerce épistolaire où ils faisaient tous deux assaut d'érudition. Depuis la fin de l'an 92, l'abbé n'avait plus entendu parler de dom Jobin; il le croyait mort, car il n'était guère présumable qu'un si gros bénédictin se fût tiré de la bataille. Il l'avait pleuré sincèrement : dom Jobin n'était pas seulement le plus savant des généalogistes, il était aussi le plus doux et le plus dévoué des amis.

On touchait à l'automne de 1798. Mlle Renée et l'abbé Pyrmil étaient en proie à de vives perplexités. Parmi les Penarvan accrochés aux murs du salon, il s'en trouvait un, sans date ni désignation, revêtu d'un costume de dignitaire de l'église. C'était le seul Penarvan qui n'eût pas fait parler de lui; l'abbé n'avait pu découvrir sa trace, et Mlle Renée, qui ne s'était jamais souciée que de la gloire militaire de sa race, ne pouvait lui donner le moindre renseignement, la moindre indication qui le mît sur la voie. Après trois années d'investigations, ils n'étaient pas plus avancés que le premier jour; l'histoire de la maison de Penarvan était sérieusement menacée d'une lacune. Quelle position que celle de l'abbé! Avoir sauvé de l'oubli tant d'hommes de guerre que personne avant lui ne connaissait, et ne pouvoir mettre la main sur un prélat dont il avait le portrait sous les yeux! Avoir rendu la vie à tant de héros enfouis dans les entrailles du passé, et se sentir comme en présence du sphinx devant une figure fraîche encore et souriante, qui assurément ne remontait pas au-delà du XVIe siècle! Il en perdait la tête. Ses nuits étaient troublées par des rêves affreux. Tantôt c'était le prélat qui entr'ouvrait ses rideaux, le regardait d'un œil irrité, et

réclamait impérieusement sa place dans l'histoire de la maison de Penarvan; tantôt c'était un vide qu'il voyait se creuser au milieu de son œuvre, et dans lequel il se jetait pour essayer de le combler. Que de fois, en se réveillant, le front chargé de sueur, il s'était écrié : « Si dom Jobin vivait encore! »

Un soir, il se promenait au parc avec Mlle Renée. Visiblement préoccupés l'un et l'autre, ils s'entretenaient avec amertume du Penarvan qui leur manquait, lorsqu'ils aperçurent au tournant de l'allée un paysan qui se dirigeait vers eux. Ce paysan revenait de la ville et apportait une lettre à l'abbé. Il la lui remit d'un air sournois qui visait au mystère, et s'éloigna sans attendre une question ou un grand merci. La lettre que l'abbé tenait entre ses mains était sans suscription. Qui songeait à lui? qui s'avisait de lui écrire? Il n'eût pas été plus surpris de recevoir une épître de l'autre monde. Il brisa le cachet, reconnut l'écriture, et poussa le cri d'Archimède. C'était une lettre de dom Jobin. L'émule de d'Hozier avait miraculeusement échappé aux massacres, et vivait caché dans un faubourg de Rennes. De passage à Nantes, il ne voulait pas quitter le pays sans avoir embrassé le bon Pyrmil. Bien que la persécution se fût ralentie, il était descendu à une lieue de la ville, chez l'ancien seigneur de Plaisance, petit domaine situé dans la commune de Saint-Herblain, près du village de La Hérissière. C'était là qu'il attendait l'abbé, tout en regrettant que son embonpoint, qui n'avait fait que croître au milieu des horreurs de la révolution, ne lui permît pas de voler jusqu'à lui. Dom Jobin n'était pas mort! L'abbé allait savoir enfin à quoi s'en tenir sur le compte de son prélat, car il ne voyait pas autre chose dans la conservation de son ami; quoique très bon, il avait l'égoïsme sauvage du collectionneur qui ferait rôtir sa famille pour compléter sa collection. Il connaissait le domaine de Plaisance. Plus d'un dimanche, après vêpres, quand il était au séminaire, il avait erré dans les jolies prairies que la Chésine baigne d'une onde avare; plus d'une fois il avait interrompu la lecture de son bréviaire pour regarder la maison qui s'élevait sur le plateau, et s'était dit en soupirant que le bonheur habitait là sans doute. Il partit le lendemain dans la matinée, après avoir promis à Mlle Renée de ne rentrer au gîte qu'avec le Penarvan qui leur faisait défaut.

L'abbé parti, Mlle Renée fut toute surprise d'éprouver un sentiment de bien-être et de délivrance. Il faisait une de ces magnifiques journées qui sont comme un appel au bonheur. Accompagnée de Fergus, elle gagna le bord de la rivière, et poussa jusqu'à Tiffauges. Ces rives sont enchantées; l'Anio n'a pas de plus belles eaux, les vallées qu'il arrose n'ont pas de sites plus agrestes. Bien que son âme fût peu accessible aux impressions du dehors, elle subissait à

son insu le charme de ces beaux lieux. Après trois ans passés dans une crypte, elle revoyait pour la première fois le ciel bleu, les prés verts et les bois jaunissans; dégagée des préoccupations auxquelles l'acharnement de l'abbé ne laissait pas un instant de répit, elle respirait plus librement et se sentait presque légère. Rien n'était changé, rien ne devait changer dans sa destinée. Durant les trois années qui venaient de s'écouler, plusieurs gentilshommes des environs avaient recherché vainement sa main; il n'appartenait à personne de soulever le suaire dans lequel elle avait enseveli sa jeunesse. Rien ne devait changer, et sa destinée était close. Cependant autour d'elle tout se raillait de ses sermens. Les haies lui jetaient leurs parfums, les oiseaux leurs chansons; la brise entr'ouvrait son linceul; le soleil la pénétrait de ses rayons. Partout sur son passage la nature compatissante avait effacé les traces de la fureur des hommes : les ruines elles-mêmes lui souriaient sous leur manteau de lierre. La vie l'enveloppait de toutes parts; tout lui disait qu'elle était jeune et belle, et que Dieu ne l'avait pas créée uniquement pour veiller des morts. A Tiffauges, elle tomba au milieu d'une noce villageoise : si durs que soient les temps, on s'aime, on se marie. Les tables étaient dressées en plein air, au pied des tours du château de Gilles de Retz; les conviés dansaient aux sons du biniou et de la bombarde, pendant que les mendians, accourus de six lieues à la ronde, se disputaient les reliefs du festin. On la reconnut, on l'entoura, on lui fit fête; la jeune épousée lui demanda si elle ne se marierait pas bientôt, elle aussi. Après être restée près d'une heure à contempler le tableau de ces faciles joies, Mlle de Penarvan revint distraite et rêveuse. Elle dîna seule, et regretta modérément l'abbé. Elle l'avait engagé à ne point hâter son retour, et à jouir tout à son aise de l'érudition de dom Jobin; elle ne l'attendait que vers la fin de la semaine. Au salon, elle retrouva sans enthousiasme ses pinceaux, ses crayons, ses boîtes de couleur et ses godets de porcelaine. Elle s'affaissa dans un fauteuil, et promena un regard assez froid sur les portraits de ses aïeux. Elle s'étonnait du trouble de ses pensées, et tremblait d'interroger son cœur.

Elle était plongée dans une rêverie sans objet; elle en fut tirée par un bruit de pas qui ébranlaient les antichambres et les corridors. Elle crut à une visite domiciliaire, se leva résolûment et s'avançait pour la recevoir, quand la porte s'ouvrit avec fracas et livra passage à un ouragan qui se précipita dans le salon sous les traits de l'abbé Pyrmil. C'était l'abbé, pâle, haletant, défait, couvert de poussière, inondé de sueur, dans un état d'effarement qu'il faut renoncer à décrire. Mlle Renée, qui pourtant ne prenait pas aisément l'alarme, ne put, en le voyant, se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? Pour Dieu! monsieur l'abbé, qu'avez-vous?

L'abbé s'était laissé tomber sur une chaise et s'épongeait avec son mouchoir, pendant que Mlle Renée, debout contre la cheminée, le considérait avec stupeur.

— Ce qui se passe, mademoiselle? ce qui se passe? s'écria-t-il enfin : la famille n'est pas éteinte, il reste encore un Penarvan!

Elle tressaillit. — Un Penarvan!... dit-elle. Puis, haussant les épaules : — Vous êtes fou, l'abbé.

— Non, mademoiselle, j'ai toute ma raison : il reste un Penarvan de la branche cadette.

— Vous êtes fou, vous dis-je! Le marquis, mon père, me répétait souvent que la branche cadette s'était éteinte bien avant que je fusse née.

— Monsieur le marquis savait lui-même le contraire, répondit l'abbé sans hésiter.

— Qu'entendez-vous par-là? demanda la jeune fille avec hauteur. Monsieur l'abbé, parlez, expliquez-vous.

L'abbé avait repris possession de lui-même : il raconta tous les détails de son entrevue avec dom Jobin. C'était dom Jobin qui lui avait révélé l'existence d'un Penarvan de la branche cadette. Ce Penarvan, dernier du nom, vivait retiré, à deux lieues de Rennes, dans son domaine patrimonial de La Brigazière. Son père et le marquis étaient cousins issus de germains. La politique les avait divisés de tout temps; en 1765, l'affaire de M. de La Chalotais avait achevé de creuser entre eux un abîme. Dès-lors, les deux cousins, qui déjà ne se voyaient guère, avaient juré, chacun de son côté, qu'ils n'entendraient plus parler l'un de l'autre. Le marquis était allé plus loin : il avait déclaré la branche cadette éteinte, afin qu'il n'en fût plus question devant lui. Le vicomte Joseph de Penarvan était mort en sa terre quelques années avant la révolution, laissant un fils qui sans doute avait hérité de ses opinions et de ses sentimens, puisqu'il s'était dispensé de donner signe de vie à la branche aînée.

Mlle Renée avait écouté l'abbé sans l'interrompre; pas un mot, pas un geste n'avait trahi son émotion. Ce récit était empreint d'un tel cachet de vérité, dom Jobin avait été si net et si précis, son caractère donnait à toutes ses paroles tant de poids et d'autorité, que le doute n'était pas permis : il restait un Penarvan.

— Dom Jobin l'a-t-il vu? le connaît-il? lui a-t-il parlé? demanda-t-elle quand l'abbé eut tout dit.

— Non, mademoiselle, non..... Mais il a souvent entendu parler de lui, répliqua-t-il en branlant la tête.

— Eh bien! monsieur l'abbé, que dit-on de mon cousin? Porte-t-il fièrement son nom? comprend-il les devoirs que ce nom lui impose? Bon sang ne peut mentir. Nous allons lui écrire, l'appeler près de nous. Je ne sais rien, je ne veux rien savoir des dissensions qui avaient désuni nos pères. Qu'il vienne, qu'il se présente! C'est un Penarvan : il suffit.

L'abbé se taisait et examinait d'un air piteux ses bas de laine noire, où ne manquaient pas les reprises. Mlle Renée, qui avait jusque-là mis sur le compte d'une émotion bien naturelle l'état violent où il était en arrivant, finit par remarquer le trouble et l'embarras de son maintien.

— Eh quoi! s'écria-t-elle, ma maison survit à sa ruine, c'est vous qui me l'annoncez, et voilà l'enthousiasme, voilà la joie que vous laissez voir!

— Je suis plein d'enthousiasme et de joie, dit l'abbé d'un ton lamentable. Seulement je crains... j'ose craindre...

Il s'interrompit et tourna vers Mlle Renée un regard éperdu.

— Voyons, que craignez-vous?

— Vous le savez, mademoiselle, reprit-il avec humilité : j'ai fait de mon cœur une chapelle ardente, uniquement consacrée au culte de votre famille. Comment la pensée d'un outrage pourrait-elle y pénétrer jamais? D'ailleurs, ainsi que l'expliquait aujourd'hui dom Jobin, dans toutes les grandes maisons, la branche aînée et la branche cadette sont deux rameaux distincts qu'il faut se garder de confondre. Pour avoir poussé sur le même tronc...

— Au fait, monsieur l'abbé, au fait! que craignez-vous?

— Eh bien, d'après les bruits que m'a rapportés dom Jobin, il paraîtrait que monsieur votre cousin ne justifie pas absolument... Ce n'est pas sa faute, s'écria d'une voix suppliante l'abbé, se reprenant aussitôt : son père hantait les philosophes, sa mère était une La Chalotais; on la soupçonnait d'avoir travaillé aux mémoires de son oncle contre les jésuites. Que pouvait devenir un pauvre enfant nourri, dès le berceau, de la moelle des ours et des panthères? Mieux eût valu pour lui être exposé, comme Moïse, sur les eaux du Nil. A vingt ans, mademoiselle, à vingt ans, votre cousin lisait M. de Voltaire et M. Rousseau de Genève!

— Ce fut un tort, dit gravement Mlle Renée. Après?

— Après, mademoiselle? Quand on a semé l'ivraie, on ne récolte pas le bon grain. Monsieur votre cousin avait sucé en naissant le poison des idées nouvelles : il a servi Goliath au lieu de le combattre, il a pris parti pour la révolution.

— Cela est faux, répliqua-t-elle froidement. Un Penarvan n'a pas pris parti pour les bourreaux contre les victimes, un Penarvan n'a

pas taché son blason du sang de son roi. Qui n'a pas craint d'avancer le contraire a menti, et qui le répète m'outrage.

— Mademoiselle, au nom du Dieu vivant!... Voilà ce que je redoutais! s'écria le bon Pyrmil, se frappant le front avec désespoir. Mademoiselle, écoutez-moi!... On ne dit pas, personne ne prétend que monsieur votre cousin ait trempé dans les crimes de la révolution. Il n'est point question de cela, juste ciel! Entraîné par l'esprit de vertige qui soufflait sur la France, ce malheureux enfant, car ce n'était qu'un enfant alors, a pu se laisser prendre aux rêves insensés qui ont précipité le royaume à sa perte; mais il s'est arrêté dans la route du mal, et pas une goutte du sang versé ne crie contre lui. Soyez sûre, mademoiselle, que si l'on se fût permis d'insinuer devant moi le contraire, j'aurais répondu comme vous l'avez fait. Je ne suis qu'un pauvre abbé, mais quand il s'agit de l'honneur de la famille, l'abbé Pyrmil est un lion... Oui, mademoiselle, un lion! répéta-t-il en essuyant la sueur qui ruisselait le long de ses tempes.

Blanche comme un marbre, les bras croisés sur sa poitrine, Mlle Renée demeura quelque temps silencieuse, dans l'attitude impassible d'un juge.

— Un Penarvan! murmura-t-elle enfin d'une voix où perçait moins de colère que de tristesse. Je comprends qu'il n'ait pas fait un pas vers moi; ma vue seule eût été sa condamnation et son châtiment. Allons! mon cher abbé, voilà de nouveaux devoirs à remplir. Puisqu'il reste encore un rameau vivant sur le tronc de l'arbre fracassé par la foudre, c'est à nous d'en diriger la séve et d'en corriger les écarts. Ce gentilhomme fut coupable : nous ne serons pas plus sévères que Dieu, qui reçoit toutes nos fautes à rançon. Vous irez le trouver de ma part. Sans doute, à cette heure, ses remords expient les erremens de sa jeunesse : vous le relèverez, vous le fortifierez, vous l'aiderez à rentrer dans sa voie. Vous lui direz que le repentir efface tout, et que, s'il a racheté ses torts, je suis prête à lui pardonner.

L'abbé gardait un silence contrit.

— Vous vous taisez! vous ne répondez pas! s'écria Mlle Renée, reprenant brusquement son caractère impérieux et hautain. Tenez, ajouta-t-elle, vous auriez dû naître en Égypte, sous le règne des Sésostris : vous n'êtes bon qu'à embaumer des morts.

— Hélas! mademoiselle, je ne vous ai pas tout dit, balbutia l'infortuné Pyrmil : monsieur votre cousin est sur le point de se marier.

— Quel mal y voyez-vous? Est-il chevalier de Malte? a-t-il fait vœu de célibat? Qu'il se marie, c'est son droit; je dirai plus, c'est son devoir. Je veux croire que, mieux inspiré que son père, il ne se commet pas avec une famille de robe : il doit savoir que nous avons toujours traité de bourgeoisie les fourrures et les mortiers.

— Plût à Dieu que monsieur votre cousin s'en tînt, comme son père, aux fourrures! soupira l'abbé en baissant les yeux.

— Que voulez-vous dire? Une mésalliance?... Parlez, mais parlez donc! Ne voyez-vous pas que vous me mettez sur des charbons ardens?

— Eh bien! mademoiselle, s'écria l'abbé avec la résolution désespérée d'un homme qui se jette à la mer, monsieur votre cousin est sur le point d'épouser la fille d'un meunier qui s'est enrichi dans les derniers événemens.

— La fille d'un meunier!... Quel conte me faites-vous là?

— Je suis l'écho de dom Jobin, répondit timidement l'abbé; dom Jobin n'a jamais menti.

— Votre dom Jobin ne sait ce qu'il dit. La fille d'un meunier!... Où a-t-il pris cela? qui lui en a parlé?

— Qui, mademoiselle? Tout le monde. Il n'est pas question d'autre chose dans Rennes et aux environs.

— Et mon cousin n'a rien dit, rien fait pour démentir un bruit pareil?

— Ah! bien oui! riposta l'abbé, oubliant tout à coup ce que la situation avait de solennel et se barbouillant le nez d'une large prise de tabac; monsieur le vicomte est toujours fourré dans le moulin de son beau-père.

Et l'abbé se mit à répéter tous les bruits qui couraient sur le prochain mariage de monsieur le vicomte. Encouragé par l'attitude et le silence de Mlle Renée, croyant s'apercevoir qu'elle prenait la chose moins tragiquement qu'il ne l'avait craint, il ne ménagea pas les détails, et se hasarda même, quoique navré au fond, à donner un tour piquant à son récit, dans l'unique intention d'en amortir l'effet. — Tenez, mademoiselle, ajouta-t-il en terminant, les affaires de la branche cadette ne nous regardent point; le parti le plus sage est de n'y pas songer, d'oublier monsieur votre cousin, et de nous remettre à l'histoire de la maison de Penarvan : voilà déjà une journée perdue.

— Je vous admire! s'écria Mlle Renée, le foudroyant d'un éclair de ses yeux. Il reste un Penarvan, ce Penarvan va se mésallier, et vous êtes là, tranquillement assis, raillant, pérorant, discourant à votre aise, et ne perdant pas une prise!

— Mais, mademoiselle...

— Non, vous me ravissez. De quoi s'agit-il après tout? De mon sang, de mon nom. Est-ce la peine d'y songer? Vous avez raison, remettons-nous à l'œuvre. Écrivons, peignons, barbouillons! A la bonne heure! c'est là une besogne vraiment digne de moi et d'un lion tel que vous! Quand ce mariage doit-il se faire? demanda-t-elle en se levant par un mouvement impétueux et superbe.

— Mais, je ne sais... prochainement, dans huit jours, dans quinze au plus tard, répondit l'abbé, qui eût voulu pouvoir se cacher dans un trou de souris.

— Monsieur l'abbé, ce mariage ne se fera pas.

— Le ciel vous entende, mademoiselle! mais, au point où en sont les choses, qui l'empêchera?

— Moi.

— Vous, mademoiselle, vous?

— Aviez-vous pensé que j'assisterais les bras croisés à la dégradation de ma race? J'ai juré de maintenir intact l'héritage d'une maison sans tache : je tiendrai mon serment. Ce mariage n'aura pas lieu, vous dis-je. Dès demain, vous ferez vos préparatifs de départ; nous partons dans deux jours.

— Nous partons! s'écria l'abbé consterné. Et où allons-nous, bonté divine?

— A Rennes, et de là à La Brigazière.

— Permettez...

— Pas un mot. S'il ne vous convient pas de m'accompagner, j'irai seule : je crois avoir montré que les grands chemins ne me font pas peur.

— Je vous suivrai partout, mademoiselle; mais que va devenir l'histoire de la maison de Penarvan?

— Nous ne l'abandonnons pas, monsieur l'abbé, nous lui restons fidèles : nous allons travailler pour que cette histoire, nourrie d'orgueil et d'honneur, ne s'achève point dans la honte.

Et là-dessus Mlle Renée sortit. L'abbé prit sa tête entre ses mains, et s'abîma dans ses réflexions. Quelle journée! quelle campagne! On peut se figurer sa joie et son ivresse en apprenant qu'il y avait encore un Penarvan; comment se représenter sa stupeur et son épouvante en découvrant que ce Penarvan n'était pas précisément un miroir de chevalerie? Un Penarvan qui avait lu Voltaire! un Penarvan qui avait embrassé la cause de la révolution! un Penarvan qui se disposait à épouser la fille d'un meunier! Si l'abbé souffrait à la seule pensée qu'il avait pu se rencontrer dans la famille une jambe qui n'était pas faite au tour, qu'on juge de son martyre après que dom Jobin lui eut révélé l'existence d'un Penarvan cœur-tors, esprit-tors, âme-torte. Que de poires d'angoisse il avait avalées pendant le retour de Plaisance au château! De quel front aborder la fille du marquis? L'abbé avait vieilli de dix ans en un jour. Et comme si ce n'était pas assez de déboires et de tribulations, pour tout couronner, on troublait violemment ses habitudes, on l'arrachait brusquement à ses tombes. Il voyait l'histoire de la maison de Penarvan interrompue, indéfiniment ajournée; il voyait ses fleurs de cime-

tière, qu'il cultivait avec tant de sollicitude et d'amour, pâlir et se dessécher sur leurs tiges. Malgré lui, il en voulait à dom Jobin. Quelle nécessité de venir ainsi déranger les gens? Quand on était si gros, on restait chez soi. Sans compter que ce fameux généalogiste n'en savait pas plus long que l'abbé sur la destinée du mystérieux prélat. La question du prélat n'avait pas fait un pas. L'abbé n'était pas plus avancé que la veille; seulement, au lieu d'un mort tout seul, il avait maintenant un mort et un vivant sur les bras. La perspective d'une descente à La Brigazière le glaçait d'effroi. Pour ménager les susceptibilités de Mlle Renée, il avait atténué, adouci, omis bien des choses; mais il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête en passant en revue toutes les confidences du bénédictin. La Brigazière lui apparaissait comme un antre où Daniel lui-même eût couru grand risque de laisser ses os. Enfin, comment l'abbé ferait-il ce voyage? Sa garde-robe était en loques; ses souliers n'en pouvaient plus; ses bas demandaient grâce; sa lévite avait fatigué la râpe du temps. Comment se présenter avec quelque avantage? Quelle opinion donnerait-il à la branche cadette du chapelain, du précepteur, de l'historiographe de la branche aînée? La soirée était avancée; il alla se mettre au lit, et ne dormit guère, comme on peut le croire.

Le lendemain lui réservait une surprise. Au soleil levant, en ouvrant les yeux, il aperçut, étalé sur les trois chaises qui composaient le plus clair de son mobilier, un trousseau complet, sans en excepter les chaussures. Il n'en avait rien vu en se couchant, attendu qu'il s'était couché sans lumière. C'était une attention de Mlle Renée, qui avait soin de lui comme d'un enfant. Ces nippes, commandées depuis plusieurs semaines, étaient arrivées au château après le départ de l'abbé; Mlle Renée les avait fait porter dans sa chambre pour fêter son retour et lui souhaiter la bienvenue. La vue de ces richesses, qui n'étaient pas du luxe, ragaillardit l'excellent Pyrmil. Il sauta vivement à bas de son lit, s'habilla de neuf, s'examina de la tête aux pieds, et fut tellement satisfait de sa métamorphose, que le cours de ses idées s'en ressentit : son esprit avait changé d'habits en même temps que sa personne. En se voyant si bien vêtu, il passa subitement de la tristesse à la joie, du découragement à l'enthousiasme. Il admirait l'héroïque parti qu'avait pris Mlle de Penarvan, et reconnaissait là son élève. Le cousin ne lui paraissait plus si noir; le voyage, loin de l'effrayer, lui souriait : il trouverait peut-être à La Brigazière des renseignemens sur le prélat qui ne cessait pas de lui trotter dans la cervelle.

Mlle Renée, levée dès l'aube, elle aussi, mettait aux apprêts de son départ une ardeur, une passion fiévreuse que justifiait suffisamment

l'indignation dont son âme était pleine. Disons-le, l'aventure ne lui déplaisait pas. L'histoire de la maison de Penarvan n'absorbait plus l'énergie de ses pensées; au lieu de peindre les exploits de ses aïeux, elle allait à son tour déployer leur bannière, entrer en lice, combattre pour la gloire de ses foyers et de ses autels. Ce voyage se présentait à son imagination comme une expédition belliqueuse, comme une croisade entreprise pour dégager l'honneur de sa famille, tombé aux mains d'un mécréant. — La fille d'un meunier! disait-elle; nous allons voir, monsieur mon cousin! Son exaltation avait gagné l'abbé et achevé de lui monter la tête. — Dieu le veut! marmottait-il en l'aidant à faire ses paquets. — Peu s'en fallut qu'il ne la priât de coudre une croix de laine rouge au dos de sa lévite neuve. Tous les serviteurs étaient sur pied. Mlle Renée avait l'œil à tout. Elle allait, venait, donnait à chacun ses ordres ou ses instructions; c'était la vie faisant explosion dans un cloître. L'orgueil régnait sur son cœur en maître trop absolu pour permettre à la vanité de s'y loger, même à la dérobée; elle tenait pourtant à se montrer dans l'éclat de son rang, et n'entendait pas arriver en reine déchue à La Brigazière : pour la première fois, elle sut gré à la prévoyance du chapelain d'avoir sauvé la plupart des objets de toilette qui remontaient à l'époque de son opulence. Il restait sous les remises du château une berline de voyage qui avait échappé à la dévastation; on gratta prudemment les armoiries sur les panneaux, on l'épongea, on la cira, on la radouba comme un vieux navire, pendant que l'abbé se rendait à la ville pour se munir de passeports et vendre quelques bijoux, dont le prix devait défrayer la campagne.

Le jour suivant, sur le coup de midi, la berline, attelée de deux chevaux de poste, attendait au pied du perron. Le postillon était en selle. Un domestique et une femme de chambre occupaient le siége de derrière; les autres serviteurs, rangés autour de la voiture, regardaient d'un air ébaubi. Mlle de Penarvan, dans un costume élégant et sévère, parut bientôt sur le perron, escortée de l'abbé, qui ne se possédait plus; le bouillant Pyrmil pensait involontairement au sire de Joinville s'embarquant à Aigues-Mortes avec saint Louis. Elle descendit gravement les degrés, reçut les adieux de ses gens, et monta dans la chaise, où les jambes de l'historiographe eurent bien de la peine à se mettre d'accord avec les pattes de Fergus. Le fouet du postillon claqua, la berline s'ébranla, les chevaux partirent au grand trot, et le vieux manoir put croire un instant qu'il était revenu au temps de sa splendeur.

La saison était belle, les routes à peu près sûres; le voyage se fit sans encombre jusqu'à Rennes. Ils descendirent à l'hôtel de la Nation, naguère hôtel du Grand-Monarque. Là, on leur dit qu'il y avait, en

effet, à deux lieues de la ville, un domaine du nom de La Brigazière, appartenant au ci-devant Paul de Penarvan; mais, vu l'état des chemins vicinaux, ils devaient renoncer à s'y rendre en voiture. La berline, qui offrait les dimensions d'un carrosse de Van der Meulen, eût été tout aussi à l'aise dans les sentiers de la Bretagne qu'un vaisseau à trois ponts dans l'eau de la Vilaine. M[lle] Renée avait tout prévu. La nuit tombait; elle se décida à ne repartir que le lendemain, et donna des ordres pour qu'on tînt de bonne heure deux chevaux à sa disposition.

Par une jolie matinée, nos deux voyageurs, en selle chacun sur une mule, chevauchaient de compagnie le long des traînes de La Brigazière. Droit et ferme sur ses étriers, l'abbé ressemblait au héros de la Manche. Avec son corsage montant, sa jupe d'amazone, son col uni et plat, ses gants de peau de daim et son chapeau de feutre gris à plume rabattue, M[lle] Renée rappelait les héroïnes de la fronde. Tout en elle respirait une ardeur guerrière qu'exaltait encore l'ivresse de la vie. Le mouvement, le grand air, les sentimens qui l'agitaient, avaient fouetté son sang, coloré la pâleur de ses joues, rendu à sa beauté l'éclat de la jeunesse; les cheveux blonds qui foisonnaient à ses tempes, et où se jouaient le soleil et la brise, donnaient je ne sais quelle grâce à l'expression altière de ses traits. Elle pressait le pas de sa monture : jamais ses frères ne l'avaient vue si belle quand son cheval l'emportait à travers les bois. Cependant, à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage, l'abbé sentait son enthousiasme décroître et sa résolution s'affaisser. Rendons-lui cette justice, qu'il avait fait jusque-là bonne contenance. La joie d'aller en poste, la satisfaction qu'il tirait de ses habits neufs, la fermeté de sa compagne, l'honneur de la famille à sauver, l'avaient maintenu dans les dispositions où il était à l'heure du départ. Il avait bravement enfourché sa mule et traversé tête haute la ville et les faubourgs, au grand ébahissement des citadins matineux, qui ne se souvenaient pas d'avoir vu dans leurs murs une pareille cavalcade. Comme le talent, comme la vertu, l'héroïsme a ses heures de défaillance. A peine dans les sentiers qui menaient au domaine du terrible cousin, l'abbé avait été pris d'un sourd malaise; au bout d'une petite lieue, l'âme de Sancho Pança se glissait furtivement sous l'enveloppe de don Quichotte. Il vint un instant où l'abbé ne vit plus que les côtés périlleux de l'entreprise. Toutes les appréhensions qu'avait miraculeusement étouffées le renouvellement de sa garde-robe s'étaient réveillées et le harcelaient de plus belle. Il se rappelait, en les exagérant, tous les rapports de dom Jobin; à chaque ferme, à chaque métairie, à chaque pigeonnier qu'il découvrait dans le paysage, il se demandait en pâlissant si c'était là qu'habitait l'ogre.

Moins impatient d'arriver que Mlle Renée, il laissait volontiers sa bête flâner devant les buissons, et de loin en loin Bradamante était obligée de crier à son écuyer : « Allons, l'abbé, allons! vous n'allez pas! » Fergus, qui était de la partie, battait les champs et les guérets, et faisait lever les alouettes dans les sillons.

Le soleil avait bu la rosée du matin, les arbres ne donnaient plus d'ombre, les chaumes crépitaient sous les feux du milieu du jour; les mules allongeaient le pas, et La Brigazière semblait fuir devant elles. Malgré les informations prises à Rennes et le long de la route, nos voyageurs s'étaient égarés : il eût fallu le fil d'Ariane pour se diriger à coup sûr dans ce dédale de verdure. Ils venaient de s'arrêter au milieu d'un carrefour où cinq chemins aboutissaient. Auquel se confier? Mlle Renée hésitait; l'abbé ne soufflait mot.

— Votre avis, l'abbé : quel chemin prendriez-vous?

— Mon avis, mademoiselle, puisque vous avez la bonté de le demander, est que nous ferions bien de ne pas pousser plus avant, et de retourner par où nous sommes venus. On sait toujours d'où l'on vient; on ne sait pas toujours où l'on va.

— Qu'est-ce qui vous prend? répliqua vivement Mlle Renée. Hier, ce matin encore, vous étiez tout feu et tout flammes; à vous voir, à vous entendre, j'aurais juré que vous partiez pour la Terre-Sainte, et maintenant vous reculez! J'en suis fâchée, il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, mademoiselle, pour obéir aux inspirations du ciel.

— Vous allez me persuader que vous êtes saint Paul, et que c'est ici la route de Damas?

— Non, mademoiselle, non, répondit modestement l'abbé; mais voilà plus de quatre heures que nous errons au hasard. Si Dieu n'était pas contraire à la pensée de ce voyage...

— Il nous eût envoyé un de ses anges pour nous conduire par la main jusqu'à la porte de La Brigazière? Ou peut-être aviez-vous compté que nous marcherions précédés d'une colonne de fumée, comme les Hébreux?

— Tenez, mademoiselle, retournons sur nos pas, s'écria l'abbé. Qu'allons-nous faire dans cette galère? Savons-nous seulement quel est le genre de vie qu'on y mène? Connaissons-nous les habitudes de monsieur votre cousin? S'il s'est mis en tête d'épouser la fille d'un meunier, pensez-vous que votre présence suffira pour l'en empêcher? Que lui direz-vous? que vous répondra-t-il? Qui nous assure que nous ne tomberons pas au milieu d'une orgie révolutionnaire? Le martyre ne me fait pas peur : qu'on me mène aux bêtes, je suis prêt; mais la fille du marquis de Penarvan doit-elle s'exposer à de si étranges périls? Mademoiselle, au nom du ciel!...

Il en était là de sa harangue, quand une petite fille, pieds nus, robe à mi-jambe et cheveux en broussailles, déboucha par un des sentiers, une gaule à la main, et poussant devant elle une bande d'oisons.

— Mon enfant, lui cria Mlle Renée, le chemin de La Brigazière?

— Par ici, ma belle dame, répondit la petite en dirigeant sa gaule vers le sentier d'où elle sortait : au tournant de la haie, vous verrez M. Paul qui prend un air de soleil devant la porte de sa cour.

— Monsieur l'abbé, allez m'attendre à Rennes!

Et, lançant sa mule au galop, Mlle Renée s'enfonça dans la traîne, où l'abbé la suivit en frissonnant.

Quelques minutes après, ils s'arrêtaient de front au détour de la haie, à deux cents pas d'un domaine isolé qui n'avait rien de seigneurial, mais qui pouvait passer pour tel dans ces campagnes misérables. Moitié pierres et moitié briques, le principal corps d'habitation était assis entre un verger et une vaste cour, flanquée de hangars et de bâtimens d'exploitation rurale. Le village, qui se composait de quelques toits de chaume tapis dans la verdure, fumait non loin de là, à deux ou trois portées de fusil du verger. Devant la porte de la cour, ouverte à deux battans sur le chemin, un garçon, jeune et de bonne mine, se tenait planté, en veste et en sabots, comme l'enseigne du logis. Il était nu-tête, ses cheveux incultes au vent. Un mouchoir de couleur claire, noué négligemment autour du cou, en dégageait l'ivoire bruni par le soleil. Quoique robuste et bien portant, la finesse de ses traits donnait un démenti à son costume; ses mains, bien que durcies par le travail, avaient conservé leur élégance native; sa physionomie promettait un être heureux et gai, inoffensif et doux.

Immobiles, au temps d'arrêt, Mlle Renée et l'abbé le contemplaient en silence.

— Il n'a pas l'air méchant, dit enfin l'abbé.

— C'est un Penarvan! dit Mlle Renée, dont l'œil perçant avait reconnu sur-le-champ tous les caractères du type de sa race... Monsieur l'abbé, allez m'annoncer.

L'abbé s'affermit sur ses étriers, piqua des deux et prit les devans, à demi rassuré déjà, et tout fier du rôle qui lui était échu dans cette admirable aventure.

JULES SANDEAU.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

DERNIERS TEMPS

DE

L'EMPIRE D'OCCIDENT

III.

UN POÈTE-ÉVÊQUE. — UNE ÉLECTION ÉPISCOPALE AU V[e] SIÈCLE.

I.

Tandis que la terrible lutte engagée entre Ricimer et Anthémius concentrait sur l'Italie l'attention du monde romain (1), il se passait, dans un coin de la Gaule, un événement bien imprévu et qui n'étonna guère moins les Gaulois eux-mêmes que les Italiens : Sidoine Apollinaire devenait évêque. Porté par le peuple et les magistrats arvernes à la succession du vieil Éparchius, l'ancien préfet de Rome, le patrice élégant, le poète spirituel et un peu léger qui avait chanté tant de césars, montait sur le trône austère des évêques de Clermont.

Rentré en Gaule après le procès d'Arvandus, ainsi que nous l'avons raconté, Sidoine s'était retiré en Auvergne, dans sa chère villa d'Avitacum, qu'il tenait de son beau-père, l'empereur Avitus. Là, sous les beaux ombrages qu'il s'est plu souvent à décrire, il préparait une nouvelle édition de ses poésies, qu'il retouchait, corrigeait, épurait avec soin. L'année 470 s'écoula pour lui dans cette

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 15 juillet.

vie de loisirs et d'études que troublait seule par intervalles la pensée des malheurs publics. Dans les premiers jours de l'année 471, comme il mettait la dernière main à son œuvre, il apprit que le peuple de Clermont voulait le nommer évêque en remplacement d'Éparchius, qui venait de mourir. Cette nouvelle l'effraya. Sidoine avait une femme qu'il aimait tendrement et qui le payait en retour d'une affection dévouée, quatre filles dont deux en âge d'être mariées, et un fils, Apollinaris, jeune homme d'un caractère impétueux et faible, qui, dans ces jours de troubles, avait besoin de la sage direction d'un père. Consacrer ses dernières années aux soins de sa famille, goûter dans la retraite, entre une société délicate et le culte des muses, ce que le déclin incessant de l'empire pouvait laisser de repos à un noble cœur, c'était le rêve qu'il avait formé en rentrant en Gaule et qu'une popularité inopportune menaçait de détruire. Il courut donc à Clermont déclarer qu'il refusait l'épiscopat et combattre sa propre élection; mais il eut beau faire, il fut nommé. Son courage n'alla pas plus loin.

Ce brusque changement d'état bouleversa ses habitudes et surtout ses idées. Honnête homme à la manière du monde, probe, désintéressé, bienveillant, mais vaniteux, il n'avait recherché les honneurs que pour briller, sans s'inquiéter beaucoup d'être utile; tout en admirant les Ambroise, les Augustin, les Épiphane, il ne s'était jamais demandé au prix de quelles constantes et obscures vertus, au prix de quel renoncement à soi-même ces grands évêques avaient conquis leur renommée. Lorsque, arrivé à l'épiscopat, il put en sonder les devoirs, une sorte d'épouvante le saisit; il se crut indigne; il se le dit, il le dit aux autres; il le proclama devant le peuple, en lui reprochant de n'avoir fait, par un entraînement regrettable, ni son bien ni le bien de l'église. Ce sentiment revient trop souvent dans ses lettres et sous des formes trop énergiques pour qu'on n'y voie qu'un langage convenu ou l'exagération d'une fausse modestie. « Moi, répétait-il souvent, être forcé d'enseigner quand j'aurais besoin d'apprendre, prêcher le bien que je ne fais pas, devenir le médecin des âmes quand la mienne est si malade, servir d'intercesseur entre Dieu et ce peuple quand les prières de tous les innocens suffiraient à peine pour m'obtenir miséricorde!... tout cela me fait souffrir et rougir. » Quand on lui parlait d'appliquer à des matières ecclésiastiques ce talent d'écrire qui lui avait valu tant de gloire dans le monde, il repoussait ce conseil comme une injure. « Je commettrais en le faisant, répondait-il, une témérité condamnable; je choquerais toutes les bienséances, nouveau clerc et vieux pécheur que je suis, aussi léger de science que lourd de conscience. Vous vous railleriez de moi. Laissez-moi me consoler dans les ténèbres. »

Sidoine éprouvait peut-être aussi en face du public l'embarras d'un homme qui n'a point été conséquent avec lui-même. Il lui était arrivé plus d'une fois de blâmer ces élections d'évêques un peu capricieuses comme la sienne, et entachées d'une violence morale qu'un censeur rigide pouvait condamner au fond, si honorable qu'elle fût pour l'élu. Lui-même avait porté ce jugement à propos d'un de ses amis devenu évêque à contre-cœur. Dans une lettre soigneusement rédigée, et que sans doute on s'était passée de main en main, comme tout ce qui venait de lui, il avait peint sous des couleurs tant soit peu moqueuses cet amour populaire, ardent jusqu'à la faction, qui privait un citoyen de son repos et des joies de la famille pour le river, quoi qu'il en eût, à la chaîne d'un évêché, c'étaient là ses propres paroles. Quelque opposant malicieux ne pouvait-il pas lui demander, sa lettre en main, ce qu'il avait fait de ses censures? Enfin le haut personnage, habitué aux susceptibilités de la vie mondaine, redoutait les critiques de l'opinion, les railleries des gens de sa classe, les tracasseries du corps dans lequel il venait d'entrer, et en effet rien de tout cela ne lui fit défaut. Le clergé n'avait pas vu sans grand dépit un laïque préféré pour l'épiscopat à des candidats ecclésiastiques, et une guerre sourde, excitée au sein de l'église de Clermont par quelques prêtres mécontens, éclata bientôt contre lui. Dans le monde, on ne l'épargna guère non plus : les uns le taxèrent de trop d'ambition, les autres de trop de modestie, et il ne manqua pas de hauts dignitaires, bouffis de prétentions administratives, qui accusèrent Sidoine d'avoir dérogé en troquant le manteau de patrice pour la chape de l'évêque, et affectèrent de le traiter en inférieur. Dans ces circonstances, Sidoine, blessé au vif, se relevait avec une humilité pleine d'orgueil et savait imposer aux plus importans le respect de sa profession en même temps que celui de sa personne. Ces ennuis misérables lui faisaient dire dans son style, resté toujours un peu mythologique, qu'il ne voyait autour de lui que Scyllas béantes, et qu'il n'entendait qu'aboiemens de Charybdes à voix humaine.

Livré à tant d'incertitudes sur lui-même et sur les autres, le nouvel évêque eut recours à ses collègues. En leur notifiant son ordination, il leur ouvrit son âme, il leur peignit ses scrupules; il invoqua leurs prières, leurs conseils, leurs encouragemens, s'il était dans la voie de Dieu. Plusieurs l'avaient déjà prévenu, beaucoup d'autres lui répondirent : c'était l'expérience qui parlait par la bouche de ces saints personnages, car la plupart avaient ressenti ces défaillances intérieures et avaient été battus des mêmes orages. Ceux qui dédaignèrent de répondre firent au cœur de Sidoine une blessure qui saigna longtemps, mais qu'il sut accepter avec humi-

lité. Loup, de Troyes, à qui un épiscopat de quarante-cinq ans, plein de bienfaits et de gloire, avait mérité le titre de *père des pères* et d'*évêque des évêques*, voulut être en cette circonstance l'interprète du clergé des Gaules, et par un hasard dont nous ne pouvons assez nous féliciter, nous possédons la lettre qu'il écrivit alors à Sidoine, et qui devint comme le dernier mot de l'épiscopat transalpin. Sidoine et lui se connaissaient de longue date : Loup l'admirait et l'estimait. Dans ce commerce épistolaire, qui représentait au ve siècle presque toute la littérature profane, et dont Sidoine était maintenant le centre dans sa province, comme autrefois Symmaque en Italie, l'homme du monde et le saint avaient échangé plusieurs lettres, travaillées et fleuries, petites compositions faites pour passer de la confidence d'un ami à celle du public, et peut-être, dans cet échange de formes littéraires et d'idées, l'élégance et le bon goût ne se trouvèrent pas toujours du côté du poète. En effet saint Loup, cette grande et austère figure qui, contemplée à travers les âges, semble à peine toucher à l'humanité, ce soldat du Christ qui catéchisait les Bretons au milieu des batailles, dans les forêts des monts Grampiens, ce vieillard intrépide, qui aborda sans sourciller Attila vaincu et furieux, n'était pas moins célèbre par la science du monde que par celle des livres et par la sainteté. Comme beaucoup de grands évêques gaulois du ve siècle, il avait puisé le goût des lettres avec celui de la philosophie religieuse dans la savante école de Lérins, à côté des Hilaire, des Honorat et des Vincent.

« Très cher frère, lui disait-il, je rends grâce à notre Seigneur Dieu, Jésus-Christ, de ce que, dans cet ébranlement général de toutes choses, au milieu des angoisses de son épouse bien-aimée l'église, pour la soutenir et la consoler, il vient de t'appeler au suprême sacerdoce, afin que tu sois une lumière en Israël, et qu'après avoir traversé avec gloire les honneurs tant brigués de la milice du siècle, tu parcoures généreusement, le Christ aidant, les charges pesantes et les humbles fonctions de la milice céleste, de sorte qu'ayant mis la main à la charrue, tu ne tourneras point les yeux en arrière comme un laboureur paresseux.

« Une illustre alliance t'a élevé presque au niveau du trône des césars; tu as revêtu la trabée des consuls; tu as exercé les plus brillantes préfectures; en un mot, tu as possédé tout ce que l'ambition la plus insatiable des hommes du siècle considère comme le comble du bonheur : aucune dignité, aucun applaudissement ne s'est refusé à tes désirs. Maintenant l'ordre des choses est changé. C'est dans la maison du Seigneur que tu tiens le premier rang, qu'il faut soutenir non par l'éclat d'un faste mondain, mais par le rabaissement le plus complet de l'esprit, par la plus profonde humi-

lité du cœur. Tu t'efforçais jadis d'ajouter aux splendeurs de ta race par d'autres splendeurs, et de surpasser ta noblesse par tes dignités; tu pensais qu'il ne suffisait pas à un homme d'égaler les autres, qu'il devait s'élever au-dessus : eh bien! te voilà entré dans une condition où, si élevé que tu sois, tu ne dois te croire supérieur à personne, mais plutôt te placer au-dessous des moindres de ceux qui te sont soumis; plus l'humilité de Jésus-Christ t'environnera, plus tu seras honoré.

« Oui, il faut que tu baises les pieds de ceux sur la tête desquels tu aurais dédaigné naguère de placer les tiens. Ton travail sera désormais de te faire le serviteur de tous, toi jadis le maître de tous, et de t'incliner devant les autres, toi qui les foulais en passant, non par orgueil sans doute, mais par un effet de la majesté (j'allais dire la vanité) de tes dignités passées. Autant tu devançais le reste des hommes, autant il te faut reculer devant eux.

« Tâche aussi d'appliquer aux choses divines ce génie qui t'a valu tant de gloire et de puissance dans les choses humaines. Fais que ces mêmes peuples qui recueillaient jadis les roses de ta parole dans les fêtes du monde recueillent aujourd'hui de ta bouche dans les fêtes du Christ les épines tombées de la tête du crucifié; que l'éloquence du prêtre sache leur inculquer les leçons de la discipline céleste, comme naguère celle du magistrat leur enseignait les règles de la discipline civile!

« Pour moi, qui t'ai tant aimé quand tu suivais les arides déserts du siècle, dans quelle mesure penses-tu que mon affection s'accroît quand je te vois suivre les fertiles sentiers du ciel? Je sens que je me meurs et que ma fin est proche; mais en quittant la vie, je ne croirai point mourir, puisque je revivrai en toi et que je te laisse à l'église.....

« Courage, toi jadis mon ami, aujourd'hui mon frère! Ce dernier titre efface le premier, et je ne veux plus me souvenir de mon ancienne affection, que viennent resserrer les liens d'une charité si étroite et si durable. Oh! si Dieu voulait que je pusse t'embrasser! Mais ce que je ne puis faire de corps, je le fais d'esprit, et en présence du Christ, je serre dans mes bras avec respect non plus le préfet de la république, mais celui de l'église, mon fils par l'âge, mon frère par la dignité, mon père par le mérite. Prie donc pour moi afin que, m'éteignant dans le Seigneur, j'achève l'œuvre qu'il m'a imposée, et que je consacre à ne servir que lui les courts momens qui me restent. Combien n'en ai-je pas perdu, hélas! à des œuvres inutiles ou mauvaises! mais la miséricorde du Seigneur est inépuisable. — Souviens-toi de moi. »

Cette lettre fut comme un baume sur les blessures de Sidoine;

mais bientôt, fatigué de tant de combats livrés dans son âme, il tomba malade. Une fièvre ardente le saisit et le mit à deux doigts de la mort. Lui-même se crut perdu. Quand il revint à la santé, il se trouva plus calme d'esprit, plus rassuré sur sa vocation. Ses idées prirent une allure sérieuse et grave qui ne leur était point habituelle, et qu'on peut remarquer dans ses derniers écrits. Des mots touchans, des élans d'une piété douce et tendre qu'il puisait dans la lecture assidue des livres saints se mêlèrent dès-lors aux traits de son esprit, naturellement épigrammatique et mordant. « O mon ami, écrivait-il à l'un de ses plus intimes confidens, je voudrais éteindre au prix de ma vie toutes les larmes qui se versent dans le monde, excepté celles de la prière. » La recommandation que lui faisait saint Loup d'appliquer son talent littéraire à des sujets religieux, quelque répugnance qu'il eût montrée auparavant pour ce genre de travail, devint un devoir pour lui. Il publia un grand ouvrage de philosophie chrétienne sous le titre de *Livre des Causes;* il nous parle lui-même d'un *Recueil de Préfaces* qu'il avait composé pour les principales messes de l'année, de *Contestations*, suivant l'expression ecclésiastique employée au ve siècle. Ce recueil était encore en usage dans l'église des Gaules du temps de Grégoire de Tours. Quant à la littérature profane, Sidoine prétendit l'avoir quittée, et le crut lui-même; mais on s'aperçoit à ses lettres, toujours remplies d'allusions et de citations des auteurs païens, qu'il eut plus de peine à dépouiller son esprit du vieil homme qu'à l'arracher de son âme.

Ce fut surtout dans la sphère des sentimens politiques que le changement de Sidoine parut complet à tous les yeux. Cet honnête homme, dont on avait déploré plus d'une fois la faiblesse et les entraînemens vaniteux, transformé tout à coup par la conscience d'un grand devoir et par la responsabilité d'une grande mission, donna le spectacle d'une abnégation poussée jusqu'à l'héroïsme et d'un courage qui ne recula pas devant le martyre. L'empire romain n'eut pas en Gaule de plus solide défenseur que lui, attendu que, vis-à-vis des Barbares qui menaçaient l'extrême Occident, romanité et catholicité se trouvaient une même chose, et les Visigoths n'eurent pas de plus implacable ennemi, parce qu'ils étaient ariens. A peu près indifférent entre les factions romaines qui se disputaient et s'arrachaient l'une à l'autre la domination dans ces temps malheureux, il recouvrait tout son patriotisme en face des Barbares, qui menaçaient la foi catholique en même temps que la nationalité romaine. Le citoyen puisait dans la religion une ardeur toute nouvelle de conviction et de dévouement, tandis que la religion revêtait aux yeux de l'évêque la forme d'une cause politique.

Sidoine apporta dans l'administration de son église l'expérience

d'un homme rompu aux affaires. Curieux de tout voir par lui-même, il parcourut plusieurs fois le territoire de sa juridiction, redressant les abus, se faisant l'avocat de toutes les plaintes vis-à-vis des magistrats, des gens de guerre, et même des Barbares, se constituant en un mot le *défenseur* de la cité d'Auvergne contre toutes les oppressions. Il sortait même volontiers des limites de sa cité pour patronner ailleurs quelque cause d'intérêt public ou privé; sa correspondance est pleine de lettres adressées dans ce sens soit aux évêques, soit aux magistrats et aux citoyens influens des autres provinces. Une véritable passion de charité l'animait. Dur et austère pour lui-même autant qu'indulgent pour autrui, le patrice-évêque, au milieu des splendeurs de son rang, avait presque les habitudes d'un anachorète; la nourriture la plus simple était la sienne, il jeûnait tous les deux jours et se soumettait aux pratiques de mortifications et d'humilité auxquelles on attachait alors l'idée de la perfection morale. « Sa vie, suivant une belle expression de Grégoire de Tours, fut sainte, d'une sainteté éminente et magnifique. »

Une anecdote racontée dans une de ses lettres nous peint assez bien la métamorphose qui s'opérait dans les habitudes de ces nobles Romains, qu'une bonne inspiration et quelquefois une erreur du peuple enlevaient à la vie du siècle, pour les jeter sans transition dans celle de l'église. Quelques années avant son élection, Sidoine avait fait un voyage à Toulouse pour certaines affaires, et chemin faisant l'idée lui était venue de visiter dans les montagnes du Gévaudan ou du Rouergue un de ses amis, nommé Maxime, dont il n'avait pas de nouvelles depuis longtemps. Arrivé à la maison qu'il connaissait bien, il entre, et dès le premier abord il est frappé du changement qu'il aperçoit dans son ami. Ce n'était plus l'homme du monde, le dignitaire romain, se présentant le front épanoui, la tête haute, la voix retentissante : l'attitude du maître était humble et modeste, sa parole contenue, ses traits avaient pris de la gravité, son visage de la pâleur. Il portait la barbe longue et les cheveux courts. Sa chambre à coucher avait pour tout ameublement quelques siéges d'une simplicité rustique; une toile grossière en fermait l'entrée en guise de voile, et l'on n'y remarquait ni lit de plume ni tapis de pourpre. Au dîner, la table se trouva servie convenablement, mais frugalement, avec plus de légumes que de viandes, et les mets tant soit peu recherchés qui vinrent y prendre place étaient destinés aux hôtes : Maxime n'y toucha point. « Qu'est-il donc arrivé de votre maître? demanda Sidoine en prenant à part un des serviteurs de la maison; est-il moine, ou prêtre, ou pénitent? — Il est évêque, » répondit celui-ci. Sidoine, tout ému, alla se jeter au cou de son ami, qu'il embrassa tendrement. On peut supposer que ce fut là l'idéal

que le gendre d'Avitus, devenu évêque à son tour, tâcha de réaliser.

Dès qu'il pouvait sans crime respirer quelques momens au sein de sa famille ou vaquer à quelque travail littéraire, il courait s'enfermer dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres bien-aimés. Là, s'inspirant des vieux oracles de Rome et d'Athènes païennes, il essayait d'en faire passer les beautés soit dans son traité théologique des *Causes*, soit dans une histoire de la guerre d'Attila, dont il n'écrivit que les premières pages. Sa femme Papianilla, devenue sa sœur, aux termes des canons, venait aussitôt prendre place près de lui avec ses filles, dont l'aînée, Sévériana, atteinte d'une toux opiniâtre, était pour la famille un douloureux objet d'inquiétude. Apollinaris arrivait de son côté, un livre en main, et Sidoine se mettait à commenter quelqu'un de ses auteurs favoris, Virgile, Homère, Euripide, Térence. Il nous a dessiné lui-même, en quelques traits qui ne manquent point de grâce, une de ces petites scènes de famille qui devaient se renouveler souvent : « Dernièrement, écrit-il à un de ses amis, mon fils, son Térence sous les yeux, savourait le sel délicat de l'*Hécyre;* oubliant l'évêque pour le père, je l'assistais dans sa lecture. Afin de lui mieux faire sentir par la comparaison le charme de cette poésie, je pris un Ménandre, et je l'ouvris à la pièce qui traite du même sujet; tu sais que c'est l'*Epitreponte*. Nous lisions tour à tour, rapprochant les textes, jugeant, échangeant mille saillies, gais et satisfaits tous deux, et tous deux remplis d'admiration, lui pour Térence, moi pour mon fils. »

A l'heure du repas, on se réunissait autour d'une table frugale, mais servie avec le luxe qu'exigeaient la condition d'un Apollinaire et celle d'une fille d'empereur. Tout survenant était bien reçu, et le pauvre mieux encore que le riche. Il arrivait parfois que Sidoine, dans un élan d'ardente charité, distribuait aux indigens quelque pièce d'argenterie qu'il regardait comme un meuble superflu. Papianilla intervenait alors au nom du décorum de sa maison, et une querelle éclatait dans le ménage de l'évêque; mais celui-ci, pour rétablir la paix troublée, courait bien vite racheter des mains des pauvres ou de celles de l'orfévre les dons de son imprudente libéralité. Nous devons ces détails à Grégoire de Tours, qui les avait puisés dans les traditions de l'église de Clermont.

II.

Sidoine Apollinaire menait depuis environ un an cette vie si pleine de labeurs, de devoirs et de vertus, quand la mort de l'évêque de Bourges, métropolitain de la première Aquitaine, province dont la cité d'Auvergne faisait partie, vint lui donner de nouveaux embar-

ras et réveiller ses scrupules assoupis. L'élection des évêques était faite dans chaque cité par une assemblée composée du clergé, du corps municipal et du peuple. C'était là que se produisaient et se discutaient les candidatures, et qu'un premier choix s'opérait; puis le métropolitain de la province, assisté des autres évêques du ressort, nommés comprovinciaux, choisissait parmi les candidats désignés par l'assemblée, et proclamait le nouvel évêque : ce second acte de l'élection s'appelait la *nomination*. Les mêmes formes étaient observées pour le remplacement du métropolitain, avec cette différence que, dans ce cas, le conseil des évêques comprovinciaux était présidé par un d'entre eux, ordinairement le plus ancien, qui remplissait la fonction de nominateur. Or au commencement de l'année 472 tous les siéges épiscopaux de la première Aquitaine se trouvaient vacans ou sans évêques, un seul excepté, celui de Clermont. Sidoine, le dernier institué des comprovinciaux, allait donc se trouver chargé, sans assistance et sans partage de responsabilité, de la nomination de son métropolitain. Il y avait de quoi effrayer un plus expérimenté que lui. Bientôt en effet un décret de la curie ou sénat municipal de Bourges lui notifia officiellement la vacance du siége, l'invitant à se rendre sans délai dans cette ville pour observer par lui-même l'état des choses et préparer l'élection.

Cette solitude des églises de la première Aquitaine tenait à une situation particulière de la Gaule vis-à-vis des Barbares, qui en occupaient les provinces méridionales. Depuis qu'Honorius, par une des plus mauvaises inspirations de sa fatale politique, avait jeté le peuple visigoth à l'ouest des Alpes, pour en délivrer l'Italie, l'esprit de prosélytisme arien s'était implanté dans l'Aquitaine à côté de l'esprit de conquête. Ces rois goths de Toulouse, qui ne montaient plus au trône des Balthes que par des fratricides, ces farouches successeurs d'Alaric s'étaient faits théologiens. Euric, qui régnait alors, entretenait à sa cour presque autant de prêtres que de chefs militaires, et l'on doutait, dit Sidoine, s'il était le roi de sa nation ou celui de sa secte. Par une idée qui ne manquait d'ailleurs ni d'élévation ni d'audace, il prétendait faire de l'arianisme la religion du monde barbare, comme Théodose, en vertu des lois d'unité catholique, avait fait du catholicisme la religion du monde romain. Déjà en 466 il avait forcé les Suèves d'Espagne, par crainte de ses armes, à quitter le symbole d'Athanase pour celui d'Arius, et tout récemment, par des négociations habiles, il avait obtenu le même succès près des Burgondes, dont on vantait jusqu'alors l'orthodoxie. En même temps qu'il attirait les Barbares sous le drapeau de l'unité arienne, il attaquait le catholicisme chez les sujets romains, persuadé que la nationalité romaine n'avait pas d'auxiliaire plus cou-

rageux et de sauvegarde plus assurée. Il faisait donc marcher du même pas dans les provinces gauloises la persécution religieuse et la conquête.

Dès qu'il s'était emparé d'une ville, il se faisait amener l'évêque, à qui il proposait de renier la foi de Nicée, et sur son refus (le refus arrivait toujours), la prison, l'exil, la mort étaient prononcés contre lui. La cité ainsi décapitée (c'était le mot vrai) en la personne du représentant le plus complet de la société romaine, l'exercice du culte catholique était frappé d'interdit. L'église, sans portes, sans fenêtres, sans toit, était vouée à l'abandon : tantôt on semait des ronces et des orties sur le seuil et sur ses avenues, pour faire du lieu saint un repaire d'animaux immondes et de serpens; tantôt on y lançait le bétail, qui allait paître jusque sur l'autel. Et ce n'était pas seulement dans la campagne que ces odieuses profanations se commettaient; c'était souvent dans les villes, au sein des quartiers les plus populeux. Les menaces, les mauvais traitemens, les tortures contre les hommes accompagnaient ces sévices contre les pierres. Le clergé se dispersait, les évêques fuyaient à l'approche des Barbares. Or en l'année 470 le roi Euric avait parcouru avec ses Goths les cités les plus méridionales de la première Aquitaine, Rhodez et Cahors, dont il était resté maître. En 471, il avait envahi Limoges et menacé Bourges, qui n'avait dû son salut qu'à l'apparition de troupes gauloises et saxonnes sur la Basse-Loire. Craignant de se voir couper dans sa marche, Euric avait fait retraite, mais en laissant des garnisons après lui et promettant de revenir bientôt. Voilà ce qui causait dans toute la province la désolation des églises, dont les pasteurs, à l'exception de celui de Clermont, étaient morts ou fugitifs ou prisonniers des Goths; voilà aussi ce qui rendait plus important que jamais le choix du métropolitain de Bourges.

L'élection des évêques par les cités, dernier débris d'un régime qui embrassait jadis l'administration romaine tout entière, avait conservé la grandeur et les vices de son origine démocratique. L'empire, près de s'éteindre, lui devait le dernier éclat qu'il jetait encore sur le monde; mais la sainteté du but n'avait pas suffi pour purifier les moyens, et les passions humaines s'agitaient sous les voûtes des basiliques chrétiennes transformées en forum, comme autrefois entre les barrières des comices. Pour une élection paisible et unanime, il s'en trouvait dix qui présentaient le triste spectacle des agitations populaires, des brigues, de la corruption, et les évêques ne se rendaient point sans une vive appréhension de cœur aux opérations électorales, dont les débats pouvaient être animés et le résultat incertain. Sidoine, il est vrai, n'avait point traversé comme candidat ces épreuves pénibles, l'illustration de son nom et le crédit

de la famille Avita ayant écarté de lui toute rivalité sérieuse; mais il avait vu de près quelques années auparavant, et lorsqu'il était encore laïque, une élection épiscopale dont le souvenir ne s'était point effacé de sa mémoire.

Se trouvant à Lyon au moment où le vénérable évêque Patiens, métropolitain de cette ville et son ami, se rendait à Chalon-sur-Saône pour y procéder à la nomination d'un suffragant, Sidoine eut la curiosité de l'y suivre et d'assister à toutes les péripéties de l'élection. C'était un drame moitié triste, moitié comique, dont trois compétiteurs étaient les personnages principaux; ils se disputaient l'évêché et se partageaient la faveur du peuple. Le plus accrédité des trois était un noble sans mérite et sans mœurs, qui avait enrégimenté ses cliens comme pour une guerre, et ceux-ci parcouraient les rues de la ville, proclamant, à la façon des crieurs publics, les noms, dignités et ancêtres de leur patron, promettant sa faveur, menaçant de sa disgrâce. Le second, riche voluptueux, renommé pour la somptuosité de ses festins, lançait ses parasites sur les places, tenait table ouverte, et avec l'esprit et les vertus d'un Apicius (c'est Sidoine qui parle) il faisait valoir pour l'épiscopat les argumens de sa cuisine. Le troisième enfin, homme d'affaires avant tout, avait pris l'engagement de distribuer à ses patrons électoraux une portion des biens de l'église, en vertu d'un traité en forme signé des deux parts; c'était chose notoire dans la ville. Tombé au milieu de ces menées infâmes, Patiens exprimait tout haut son indignation. Il fut hué par la populace; mais le métropolitain était un homme ferme et décidé : il prit dans le clergé de Chalon un prêtre obscur et modeste, naguère encore simple lecteur de cette église, et honoré de l'estime de tous; il l'amena non sans peine dans l'assemblée, le proclama d'autorité et le fit sacrer sur-le-champ au grand ébahissement des électeurs. Sidoine, présent à cette scène, avait fort approuvé la conduite du métropolitain. De tels souvenirs encore récens l'inquiétaient sans doute pour lui-même, lorsque sur la réquisition des magistrats de Bourges il se transporta dans cette ville, afin d'y conférer avec eux et d'étudier la disposition des esprits.

Il en fut peu satisfait, et nous retrouvons dans une lettre qu'il adressa de là au métropolitain de la province de Sens, Agræcius, le récit de sa première impression. « Me voici à Bourges, où vient de m'appeler un décret de la cité, lui écrivait-il; veuve du pontife qui la guidait, elle menace de crouler. C'est un vrai combat que j'ai sous les yeux. Le clairon sonne, on court à l'assaut de l'épiscopat : tout le monde s'en mêle, clercs et laïques, grands et petits. Autour des assaillans, la foule se presse avec frémissement, et dans ce pêle-mêle de compétiteurs et d'électeurs, beaucoup se présentent eux-

mêmes, très peu présentent les autres. En face de Dieu et de la vérité, tout cela n'est que brigue, irréflexion, mensonge, et l'impudence seule se montre sans masque. Oui, si je ne craignais d'être taxé d'exagération et de calomnie, je vous dirais que la perversité de certains d'entre eux va jusqu'à offrir de l'argent, que le siége sacré des évêques est marchandé comme un meuble dans une foire, et qu'on l'aurait déjà vu affiché à la criée, si l'acheteur corrompu était aussi hardi que le vendeur. Venez donc à mon aide, je vous en conjure, honorez-moi de votre présence fraternelle, soutenez-moi de vos conseils dans l'accomplissement d'un devoir si nouveau pour moi, et auquel je ne puis me soustraire, quelque rougeur qui me monte au front. Ne me dites pas que, métropolitain de la province de Sens, vous n'avez rien à faire avec les âmes de la province d'Aquitaine et qu'elles ont leurs médecins à elles; il importe peu que les provinces soient divisées quand la religion est une. Ajoutez à cela que de toutes les villes d'Aquitaine, grâce à la guerre, Clermont est aujourd'hui la seule qui soit romaine, et qu'à défaut de mes comprovinciaux, j'ai besoin que les métropolitains des autres provinces me viennent en aide. L'honneur de votre prérogative sera sauf : je réserve tout à votre censure. Accourez donc et ne m'opposez point de prétextes, car vous excuseriez plutôt votre absence que vous ne justifieriez votre faute, tandis qu'en venant, vous nous prouverez que, si votre juridiction peut avoir des bornes, votre charité n'en connaît point. »

Diverses lettres en forme de circulaire, rédigées dans ce sens et corroborées par des invitations officielles émanant du corps municipal, furent envoyées aux évêques des provinces les plus voisines, puis Sidoine retourna en Auvergne, afin de vaquer aux soins particuliers de son église, et de réfléchir en paix aux événemens qui semblaient vouloir se dérouler.

Au-dessus de la tourbe des compétiteurs sans espérance se dessinaient trois personnages importans, entre lesquels pouvait se balancer la fortune : tous trois étaient laïques, tous trois avaient figuré dans les luttes contre les Visigoths ou leurs fauteurs, ce qui était une grande recommandation dans la circonstance; tous trois enfin avaient eu avec Sidoine des relations d'amitié ou de politesse. Ils se nommaient Pannychius, Eucher et Simplicius.

On eût vainement cherché dans la cité des Bituriges une famille plus noble et plus estimée que celle de Pannychius. A l'exemple de ses ancêtres, il avait parcouru le cercle des hautes dignités de l'empire, et sorti de sa longue carrière administrative avec le titre d'*illustre*, il siégeait maintenant dans le conseil de sa cité, dont il était un des patrons. Les deux passions de sa vie, c'est-à-dire la

haine des Barbares et la haine des ariens, l'avaient suivi dans sa retraite, et il était chez les Bituriges un des centres auxquels se ralliaient les bons citoyens, quand il fallait se consulter ou agir. Chaque cité ayant ainsi ses centres d'action qui correspondaient entre eux dans les limites de la même province et souvent d'une province à l'autre, Sidoine avait échangé quelques lettres d'intérêt politique avec Pannychius, dont il estimait la fidélité et le courage.

Eucher ne le cédait à son rival ni en dignité, ni en naissance; seulement sa carrière avait été plutôt d'un homme de guerre que d'un administrateur. Après avoir combattu bien des années sous le drapeau romain et rougi de son sang tous les champs de bataille de l'Occident, il s'était vu oublié pour d'autres qui ne le valaient pas. Retiré à Bourges, sa ville natale, il y vivait à l'écart, dans une solitude dont son juste dépit n'altérait pas la dignité, renfermant en lui-même le regret de la vie active, mais ayant besoin de consolation. Sidoine lui écrivit à ce sujet. Sa lettre que nous avons encore, et dans laquelle il le place à côté des Brutus et des Torquatus, nous peint assez bien le caractère de cette société élégante où le goût de l'esprit et même l'affectation littéraire se mêlaient aux grandes luttes, aux beaux dévouemens, aux inexprimables souffrances, où la pédanterie classique, les pensées subtiles et les jeux de mots brillaient, comme des feux follets, sur l'effroyable déluge qui allait tout engloutir.

Entre ces deux compétiteurs également considérables, également dignes de l'estime publique, l'évêque de Clermont eût été fort embarrassé de choisir : une circonstance assez bizarre l'en dispensa. J'ai dit qu'ils étaient tous deux laïques, j'ajouterai qu'ils étaient tous deux mariés et mariés pour la seconde fois. Or les canons ecclésiastiques, qui prohibaient généralement les secondes noces, en avaient fait pour le sacerdoce un empêchement dirimant. A la vérité, les décisions canoniques n'étaient pas toujours exactement suivies, et les élections épiscopales, mélange des volontés du peuple et de celles de l'église, y dérogeaient fréquemment, ce qui faisait qu'Eucher et Pannychius avaient beaucoup de chances d'être nommés l'un ou l'autre; mais Sidoine se retrancha inflexiblement dans la règle, qu'il se proposa de soutenir devant le peuple, heureux d'avoir sous la main une arme qui coupait honnêtement le nœud gordien.

Le troisième candidat, inférieur aux deux autres en dignité comme en naissance, se recommandait par une raison d'un grand poids dans la circonstance présente : il était fils du dernier évêque, gendre de l'avant-dernier, et, comme on disait alors, homme de race épiscopale. Les Goths et les Ariens n'avaient pas dans toute l'Aquitaine d'ennemi plus irréconciliable et plus redouté que lui; il avait passé

sa vie à les combattre soit comme soldat soit comme citoyen. Sous des habitudes froides et sévères, Simplicius cachait une nature forte et passionnée, un savoir profond, une éloquence persuasive, et la foule s'était prise pour lui d'un enthousiasme d'autant plus vif qu'il affectait de mépriser la popularité. On eût dit un Romain des vieux temps, sanctifié par l'âme d'un martyr, car Simplicius avait souffert pour la foi. Les Barbares, l'ayant fait prisonnier, on ne sait à quelle occasion, le mirent dans le plus noir cachot d'un ergastule d'esclaves, en barrant et verrouillant la porte avec soin; mais une nuit la porte se trouva ouverte, et le prisonnier parti. Le bruit s'accrédita que Simplicius avait été délivré par un ange, et le peuple le vénéra dès-lors comme un saint.

L'évêché étant venu à vaquer sur ces entrefaites, on le lui offrit; mais il refusa d'un ton qui n'admettait point de réplique. « Si vous voulez un bon évêque, dit-il au peuple, adressez-vous à Palladius. » On alla chercher Palladius, qui fut élu. Palladius appartenait à une famille de professeurs toulousains fort célèbre au IVe siècle, dont une branche s'était transplantée à Bourges et avait embrassé la condition ecclésiastique : un Palladius avait même été évêque de cette métropole. Des liens d'amitié s'établirent entre Simplicius et le nouvel élu à propos de son élection. L'évêque avait une fille pleine de charmes et de vertus qui grandissait saintement à l'ombre de l'autel. Quand elle fut en âge d'être mariée, Simplicius la demanda pour femme et l'obtint. Cependant Palladius mourut, et le peuple, revenant à sa première pensée, alla de nouveau solliciter Simplicius dans sa retraite. Il refusa encore, et son père fut nommé. C'était ce père de Simplicius qu'une mort récente venait d'enlever au siége épiscopal de Bourges. Beaucoup songeaient toujours au fils, qui, harcelé par ses amis, ne se défendait plus que mollement. Toutefois ses refus réitérés lui avaient fait perdre l'unanimité des suffrages, et une partie des habitans, se mettant à la recherche d'un candidat moins dédaigneux, avait provoqué la compétition de Pannychius et d'Eucher. Sidoine, sans l'avoir jamais vu, le connaissait par la renommée de ses aventures héroïques; il lui avait même écrit quelques lettres, et ce qu'il apprit à Bourges de son caractère le fit pencher pour lui dès le premier moment.

Le jour de l'élection approchant, Sidoine vint s'installer à Bourges. La ville était remplie d'agitation; on eût pu se croire à la veille d'une émeute. Dans les rues, sur les places, principalement autour de l'église, stationnaient des groupes inquiets, ardens à la dispute, préconisant leur candidat et déchirant les autres. C'était un échange de panégyriques et d'attaques, un débordement de propos diffamatoires qui n'épargnaient pas le juge et ses conseillers ecclésiasti-

ques : Sidoine en fut indigné. Il vit aussi offrir et distribuer de l'argent. Les ariens (soit qu'on désignât par ce mot des fauteurs véritables de l'hérésie d'Arius qui se seraient déjà glissés à Bourges, soit qu'on donnât ironiquement cette qualification aux habitans suspects d'intelligence avec les Goths, aux faux Romains, tout disposés à se montrer faux catholiques), les ariens se tenaient à l'écart, écoutant, observant, pour cabaler ensuite et porter leur influence sur un compétiteur ou sur un autre. On remarqua, non sans étonnement, qu'ils respectaient dans leurs critiques la personne et les droits de Simplicius, et les amis du candidat ne manquèrent pas de tirer avantage de cet aveu, arraché, disaient-ils, par sa vertu à ses plus cruels ennemis. Comme on se trouvait en plein été, la chaleur de la saison ajoutait à la vivacité de cette lutte passionnée, dont les scènes se prolongeaient fort avant dans la nuit. Plusieurs des évêques étrangers, appelés par Sidoine et invités par la ville, étaient venus assister leur collègue, et formaient un petit synode dans les rangs duquel figurait un métropolitain, vraisemblablement Agræcius de Sens. Quand tout fut prêt, la basilique, convenablement disposée, s'ouvrit pour les opérations préparatoires de l'élection.

L'église métropolitaine de Bourges occupait l'emplacement où nous la voyons encore aujourd'hui à l'extrémité de la ville, près de la vieille enceinte fortifiée, et au sommet de la colline sur les flancs de laquelle se développait la cité gauloise d'Avaricum. Il ne reste rien aujourd'hui de cette basilique des premiers évêques : le moyen âge, qui ne conservait pas comme nous la trace des ruines qu'il faisait, en a effacé jusqu'au dernier vestige; mais nous pouvons en quelque sorte la reconstruire par la pensée d'après les modèles du temps, particulièrement d'après l'église que Patiens bâtit à Lyon et que Sidoine a chantée, ou d'après la métropole de Clermont, ouvrage d'un successeur de cet évêque, décrite par Grégoire de Tours. On peut se figurer un édifice rectangulaire à trois nefs et à deux étages, dont le plafond, de bois précieux, sculpté et peint, posait sur des colonnes de marbre. Un riche pavé et de grands tableaux de mosaïque incrustés dans les murs composaient la décoration intérieure. Une galerie transversale séparait le sanctuaire des nefs. Le siége de l'évêque, sorte de chaise curule en marbre blanc, apparaissait au fond du chœur, dans un vaste compartiment arrondi, élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol, et un portique à plusieurs rangs de colonnes, formant le vestibule de l'église, conduisait vers la porte extérieure, garnie d'un voile. Construites presque toujours sur ce plan, les basiliques du ve siècle n'étaient pas réservées uniquement à la célébration des saints mystères : elles servaient de lieu de réunion pour la tenue des conseils du clergé, pour les élections épisco-

pales, et généralement pour tous les débats des grands intérêts ecclésiastiques.

Celle de Bourges présentait alors le spectacle le plus animé. Les candidats, rangés l'un près de l'autre dans un compartiment séparé, ne remplissaient pas moins de deux bancs entiers, tant ils étaient nombreux; « c'étaient, disait gaiement Sidoine, deux bancs pour un seul siége. » Tous les regards, fixés sur eux, cherchaient à deviner par leur attitude les secrètes dispositions de leur cœur. Les uns, comme Simplicius et probablement ses deux compétiteurs de haut parage, gardaient un maintien modeste et digne, paraissant obéir plutôt à un devoir qu'à un désir d'ambition; les autres au contraire, s'étalant aux yeux de la foule, provoquaient les remarques et affichaient d'eux-mêmes, dit Sidoine, un contentement que tout le monde ne partageait pas. Les électeurs, divisés en classes, remplissaient les nefs et une partie du chœur : c'était d'abord le clergé de l'église, puis l'ordre de la cité, ayant à sa tête ses magistrats et ses patrons, puis le peuple; enfin le petit synode des évêques, nominateur ou conseillers, siégeait au fond du chœur, près du trône métropolitain, resté vide. Sous le feu des passions qui l'animaient, cette multitude s'agitait bruyamment; les partis se mesuraient de l'œil, et, vu la division des voix et l'acharnement des intérêts, on pouvait craindre, ou que l'élection n'aboutît pas, ou qu'elle aboutît à un résultat imprévu, honteux pour l'église.

Quelques électeurs, mus par un sentiment d'honnêteté, demandèrent alors qu'au lieu de courir les chances d'un vote, on s'en remît au libre choix de l'évêque de Clermont. La proposition souleva une véritable tempête : on l'appuyait d'un côté, on la combattait de l'autre, tout le monde parlait à la fois. Les membres du clergé se distinguèrent dans ce tumulte par la vivacité de leur opposition : on les voyait se former en conciliabules dans les coins, chuchoter malignement ou discourir entre eux avec une animation extrême; « c'était comme le caquetage d'une troupe d'oiseaux, » nous dit le principal acteur de la scène. Toutefois l'effervescence de la part des clercs se borna à des critiques secrètes, et nul n'osa prendre hautement la parole, soit de peur d'être censuré par les autres ordres, soit de peur d'être démenti par le sien.

L'accord s'opéra peu à peu en faveur de la proposition, qui fut jugée prudente et sage, et l'on convint qu'un décret de la cité renverrait officiellement le choix du futur métropolitain à la décision de l'évêque nominateur. Sidoine ne trouva pas cette mesure satisfaisante pour sa responsabilité, car il était possible que les autres ordres ne se regardassent pas comme liés par la seule délégation du corps municipal, et il demanda que chaque ordre, après en avoir

délibéré, souscrivit, par ses principaux membres, l'engagement d'accepter sans réclamation la personne que le nominateur désignerait de sa seule et pleine volonté. L'engagement fut souscrit séance tenante, et l'assemblée renvoyée au lendemain, pour connaître le jugement de l'évêque de Clermont. Il était tard, et Sidoine, dont le choix était fait depuis longtemps, et qui avait vu avec plaisir son petit conseil d'évêques s'y rallier, courut se renfermer dans sa maison, afin de composer le discours qu'il devait tenir le lendemain matin, et pour lequel, en retranchant le temps indispensable au sommeil, il ne lui restait plus que quatre heures. Un discours à faire n'était pas une petite chose pour le poète illustre qui, sous la chape et la mitre, ne renonçait ni à sa réputation d'écrivain ni à ses prétentions d'homme d'esprit. Il savait fort bien que ce discours serait écouté, colporté, lu dans toute la Gaule avec un empressement curieux, et que les gens du monde, les clercs et les littérateurs de profession le commenteraient, le disséqueraient à qui mieux mieux. L'évêque se mit donc au travail pour cette œuvre précipitée. « Si le temps me manqua, écrivait-il quelques jours après à son ami et correspondant Perpétuus de Tours, l'indignation de ce j'avais vu me vint en aide. »

III.

Le lendemain matin, Sidoine, au milieu d'un profond silence, prononçait le discours suivant, qui n'est assurément pas le détail le moins curieux de ce petit drame électoral :

« Nous lisons dans l'histoire profane, mes très chers frères, qu'un certain philosophe, avant de montrer à ses disciples la science de parler, leur enseignait la patience de se taire, de sorte qu'on débutait par un mutisme de cinq ans dans une école où l'on ne s'épargnait ensuite ni paroles ni disputes. Cette méthode avait un double avantage : d'abord elle prémunissait les génies trop précoces contre le danger des louanges prématurées, puis elle faisait qu'on écoutait avec attention celui qui ouvrait la bouche après une si longue taciturnité; c'était là le prix de son silence, car il n'y a pas moins de mérite à se taire sur ce qu'on ne sait pas qu'à parler plus tard sur ce qu'on sait.

« Quelle autre condition vous me faites, mes très chers frères, à moi que vous forcez d'être maître quand je devrais être disciple! Vous m'êtes venu chercher au plus profond des gouffres du siècle, non-seulement pour m'imposer le poids du sacerdoce, mais encore pour me rendre l'arbitre d'une élection. Voici en effet que, pour me faire mieux sentir mon impuissance, vous me remettez par un dé-

cret le soin de choisir seul votre évêque, et cela en présence d'un vénérable métropolitain, qui, le premier des évêques de sa province, est aussi mon supérieur par l'ancienneté, par l'âge, et surtout par le mérite. Appelé à parler sur un métropolitain devant un métropolitain, moi simple évêque provincial, j'encours à la fois le blâme qui punit la hardiesse et la honte qui suit l'inexpérience. Or donc, puisqu'il vous a plu de vous tromper ainsi sur mon compte, examinons ensemble ce que doit être l'homme qui prétendrait à l'honneur de vous gouverner.

« Mais travaillez d'abord à alléger, s'il se peut, le poids de votre faute en me rendant par votre intercession près de Dieu tel que vous me croyez être et tel qu'il faut que je sois, pour accomplir les obligations dont vous me chargez. Ma faiblesse a bien plus besoin de vos prières que de vos applaudissemens. Tenez-moi compte aussi des maux que votre imprudente confiance a fait fondre de toutes parts sur moi, de ces Scyllas béantes prêtes à m'engloutir, et de ces Charybdes à langues humaines dont les aboiemens me diffament en vous accusant. Hélas! le mal possède je ne sais quelle énergie pernicieuse qui fait que le contact de quelques méchans corrompt l'honnêteté du grand nombre, tandis que la contagion du bien est si lente, et que quelques vertus n'ont jamais suffi pour purifier une multitude pervertie!

« Ceci dit, entrons en matière, et voyons qui je vous choisirai pour évêque.

« Vous donnerai-je un moine? Oh! ce moine réunirait-il les perfections des Paul, des Antoine, des Hilarion, serait-il le modèle des anachorètes, que la critique s'acharnerait encore sur lui, et il me semble entendre déjà les murmures d'une foule de nains qui me crient : « C'est un évêque qu'il nous faut, et non point un abbé! L'homme que vous nommez pourra bien intercéder pour nous auprès du juge du ciel, mais qui protégera nos corps auprès des juges de la terre? » Puis viendra l'opinion des gens du monde et cette manie de dénigrement qui transforme en vices les moindres habitudes et jusqu'aux vertus de ces solitaires. Supposez que je nomme un moine qui porte la tête modestement baissée : « C'est un homme de rien, me dira-t-on; son maintien dénote sa bassesse. » Si au contraire il la porte haute et droite, « c'est un arrogant, un homme plein de lui-même. » Je le prendrai savant, on le taxera de pédanterie, et de grossièreté s'il est simple. Sa sévérité sera dureté, son indulgence relâchement; sa finesse, s'il en a, passera pour astuce et double foi. Sera-t-il sobre, on le proclamera avare; aimera-t-il à bien vivre, on l'appellera glouton; jeûnera-t-il, on verra en lui un hypocrite et un faux saint. S'il parle librement, ce sera un mé-

chant, et s'il sait se taire, un sot. Le jugement du monde sur les moines est un hameçon à double dard, et d'ailleurs, vous le savez comme moi, les préjugés entêtés du peuple et la licence des clercs rendent leur gouvernement trop difficile. Je ne vous donnerai donc point un moine.

« Vous donnerai-je un clerc? Ce mot, si je le prononce, va susciter parmi vous d'autres réclamations et d'autres clameurs. Un clerc devenu évêque n'est accepté ni de ceux qui le précèdent ni de ceux qui le suivent; ceux-ci le jalousent, ceux-là le ravalent. Il existe en effet plus d'un prêtre (ceci soit dit sans blesser les autres) pour qui le mérite d'un clerc se mesure à l'ancienneté, de telle sorte qu'à leur avis la meilleure recommandation au suprême sacerdoce n'est pas de bien vivre, mais d'avoir longtemps vécu : ils y voient le comble de la grâce, la perfection, la dignité de l'épiscopat. Aussi je connais plus d'un clerc, vif en paroles autant que lâche et mou en bonnes œuvres, vigilant en intrigues autant qu'endormi sur les intérêts de la foi, et plus échauffé de l'esprit de cabale que de l'esprit de charité, qui prétendrait être promu à la tutelle de l'église, lorsque son âge exigerait bien plutôt qu'il reçût lui-même un tuteur. Mais je n'insisterai pas sur ce sujet, où j'ai été entraîné malgré moi par les brigues de certains ecclésiastiques. Je ne veux ici noter personne; je dirai seulement que celui qui trouvera dans mes paroles une offense avouera par-là que c'est lui qu'elles repoussent, et fera connaître à qui la leçon s'adresse. Je dois confesser avec une entière franchise que, dans ce grand nombre de prêtres qui m'entourent, beaucoup possèdent des qualités d'évêque, mais qu'aucun ne les possède toutes, de sorte que chacun, sentant en soi-même quelques-uns des mérites de l'épiscopat, peut bien être suffisant à ses propres yeux, mais ne l'est point aux yeux des autres.

« Vais-je par hasard nommer un laïque, un militaire? Oh! pour le coup on s'insurge contre moi, et j'entends de tous côtés des paroles telles que celles-ci : « Parce que Sidoine est sorti des rangs du monde pour arriver à l'épiscopat, il refuse de prendre un ecclésiastique pour son métropolitain. Enflé de sa noblesse, il veut des généalogies et des titres; l'éclat des dignités l'éblouit, il méprise les pauvres du Christ. » Voilà ce qu'on ne manquera pas de dire, et en face de toutes les accusations possibles, je prends moi-même les devants par une déclaration que je dois non pas tant aux gens de bien qui m'estiment qu'aux méchans qui oseraient m'attaquer. J'atteste le Saint-Esprit, notre puissant Dieu, qui, par la voix de Pierre, condamna Simon le Magicien pour avoir cru que la grâce de la bénédiction se pouvait acheter à prix d'or; je l'atteste que je n'ai été conduit au choix que j'ai fait ni par faveur ni par argent, mais par

la conscience de mon devoir, après de mûres réflexions, après avoir vingt fois pesé dans la balance la personne, les circonstances, les besoins de la province et l'intérêt de la cité. Alors seulement je me suis convaincu que vous devez avoir pour évêque celui dont je vais brièvement vous retracer la vie.

« Simplicius, mes très chers frères, est l'homme qui des rangs de votre ordre passera dans le mien, si Dieu le commande par votre bouche : honneur de la profession laïque, il le sera du sacerdoce; l'état trouvait en lui de quoi admirer, l'église y trouvera de quoi aimer. Parlons d'abord de sa naissance. Me conformant à l'exemple de saint Luc, qui, dans l'éloge qu'il fait du précurseur, signale comme une circonstance importante que Jean était de souche sacerdotale, et prélude au récit d'une si noble vie par celui des dignités de sa race, je vous rappellerai que les ancêtres de Simplicius ont siégé tour à tour sur le tribunal de vos magistrats et dans la chaire de vos évêques, et l'on ne mentirait pas en disant que sa famille a exercé dans vos murs le droit humain et le droit divin. Quant à lui, il tient une place éminente parmi les *spectables* de cette ville. — « Sans doute, me répondrez-vous; mais Eucher et Pannychius, qui ont la qualification d'*illustres*, lui sont supérieurs en dignité. » — Je le sais, mais qu'importent ici les mérites de Pannychius et d'Eucher, puisque leur second mariage les exclut absolument de l'épiscopat? Revenons donc à Simplicius. Son âge est précisément celui qui convient au ministère de l'évêque : assez près de la jeunesse pour en conserver l'énergie, il participe déjà à la maturité de la vieillesse. La nature et l'étude lui ont prodigué à l'envi, celle-ci la science, celle-là les qualités de l'esprit. Son savoir-vivre est tel que tout le monde se louera de lui, clercs ou laïques, étrangers ou citoyens. Quant à son hospitalité, vous savez que la table de Simplicius n'exclut personne, et que ceux-là goûtent le plus souvent de son pain qui sont hors d'état de le lui rendre. Lorsqu'il vous a plu de le charger de missions au nom de cette ville (et ce n'a pas été une seule fois), il a su vous représenter dignement, soit en face des rois vêtus de peaux, soit en face des princes vêtus de pourpre. Si vous me demandez sous quel maître il a fait l'apprentissage de la science religieuse, je vous répondrai par le proverbe : « Il avait chez lui de qui apprendre. » Enfin, mes très chers frères, cet homme est marqué du doigt de Dieu : captif chez les Barbares, plongé dans les ténèbres d'un ergastule, il a vu s'ouvrir devant ses pas les barrières et les verrous de sa prison, tombés sous une main divine.

« Vous-mêmes (je l'ai entendu raconter), ne l'avez-vous pas déjà voulu pour évêque, le préférant à son beau-père et à son père? La foule criait autour de lui qu'il fallait le traîner bon gré, mal gré,

à l'épiscopat : il refusa, aux applaudissemens des gens de bien, qui le félicitèrent d'avoir placé la dignité de ses parens au-dessus de la sienne; mais j'oubliais presque la chose par laquelle j'aurais dû commencer. Moïse eut besoin du secours de tout Israël pour construire l'arche d'alliance; il fallut à Salomon pour bâtir un temple dans Jérusalem toutes les ressources de la Judée, cumulées avec les dépouilles de la Palestine, avec les tributs des rois voisins, avec les trésors de la reine de Saba, et celui-ci, jeune encore et soldat, fils de famille et père de famille, a construit seul, avec une fortune médiocre, une église pour vous, dans votre ville. Les représentations de ses vieux parens ne l'ont pas plus arrêté que la vue de ses jeunes enfans, et quand il eut fait ce sacrifice à sa piété, il voulut qu'on n'en parlât plus. En effet, Simplicius n'est pas de ces hommes qui courent au vent de toutes les popularités; il ambitionne l'estime des bons, et non la faveur de tous. Son affection est précieuse, parce qu'elle sait choisir. Il recherche donc les amitiés éprouvées, il s'y attache de toutes ses forces, et les observe avec fidélité. Il accepte honnêtement aussi les inimitiés qu'on lui déclare; lent à y croire, il est prompt à les déposer. En un mot, Simplicius est d'autant plus digne de votre ambition qu'il n'en a point pour lui-même, et qu'il s'est toujours montré plus soucieux de mériter le sacerdoce que de l'obtenir.

« D'où savez-vous tout cela, me dira-t-on, vous qui n'êtes ici que depuis quelques jours? » Ma réponse est simple. Avant de connaître Bourges, je connaissais les habitans de Bourges; j'en avais rencontré beaucoup sur les routes, beaucoup lorsque je servais sous les drapeaux, beaucoup dans mes voyages ou dans les leurs, beaucoup dans la pratique des affaires, soit publiques, soit privées. Est-ce que la réputation d'un homme ne peut pas dépasser les frontières de sa patrie? Est-ce que la grandeur d'une ville ne tient pas à l'illustration de ses habitans au moins autant qu'à l'étendue de ses murailles? Je savais donc qui vous étiez avant de savoir où vous viviez. Ainsi je n'ignorais pas que Simplicius avait épousé une femme de cette maison des Pallades doublement célèbre dans les chaires de l'église et dans celles de l'école. Et, attendu que la mention d'une matrone doit être comme elle pleine de modestie et de retenue, je me borne à vous affirmer que, fille et belle-fille d'évêques, cette femme répond à la dignité des deux sacerdoces de sa maison, et de celui à l'ombre duquel elle a grandi dès l'enfance, et de celui près duquel elle a passé comme épouse. De concert avec son mari, elle élève sagement et religieusement deux fils, jeunes gens très distingués, dont la vue réjouit d'autant plus leur père qu'ils semblent vouloir le surpasser un jour.

« Or donc, puisque vous vous êtes engagés à prendre mon humble avis pour votre loi dans cette élection, et puisqu'un engagement écrit équivaut à une parole jurée, je déclare, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que Simplicius sera l'évêque de votre cité et le métropolitain de ma province. — Si j'ai bien fait, applaudissez. »

Simplicius fut évêque.

Deux ans après, les acteurs de cette scène électorale étaient dispersés par la guerre. Euric, revenu avec une formidable armée, avait pris Bourges; l'Auvergne elle-même était envahie. On ne sait ce que devint Simplicius dans ce premier moment de désordre, et, suivant toute apparence, il alla revoir, avec un redoublement de souffrances, les ergastules barbares qu'il avait visités dans sa jeunesse. Sidoine, renfermé dans Clermont, y soutint un siége héroïque : magistrat et général autant qu'évêque, il conseillait, il commandait, il animait tous les courages de sa propre énergie, tandis que son beau-frère Ecdicius tenait la campagne au dehors. Les assiégés furent réduits à manger les herbes qui croissaient dans lès fentes de leurs remparts; mais la ville fut sauvée.

Tels étaient ces grands évêques du v[e] siècle, gens du monde, gens de guerre au besoin, administrateurs, littérateurs, et qui avec cela savaient donner les plus grands exemples de sainteté.

La Gaule possédait alors une brillante cohorte de ces saints, dont le nom est arrivé jusqu'à nous entouré de la vénération des âges : Germain d'Auxerre, Loup de Troyes, Mamert de Vienne, Euphronius d'Autun, Perpétuus de Tours, Patiens de Lyon, et d'autres encore. Ils furent les sauveurs du catholicisme en Gaule, les derniers défenseurs de la civilisation de nos pères, les derniers héros de Rome expirante. La haine et le mépris du Barbare formaient entre eux un lien commun : avec les Visigoths, ils voyaient fondre sur leur pays l'ignorance, l'obscurcissement de l'esprit, la grossièreté des mœurs, la férocité des instincts, et s'éteindre, en même temps que la pureté de la foi chrétienne, tout ce qui leur semblait en ce monde la condition désirable de la vie. C'était à leurs yeux plus que la servitude et plus que la mort. « Je hais les Barbares parce qu'ils sont méchans, écrivait un jour à Sidoine Fauste, évêque de Riez, son ami. — Et moi, répondit Sidoine, je les haïrais bien davantage, s'ils étaient bons. »

AMÉDÉE THIERRY.

LE

GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

ET LA RÉVOLUTION

Histoire du Gouvernement parlementaire, par M. Duvergier de Hauranne.

I.

On ferait une grande bibliothèque de tous les écrits publiés sur le gouvernement représentatif, et pendant trente-quatre ans il a donné naissance à toute une littérature. Jamais plus qu'alors on n'en a complaisamment approfondi les principes; jamais on n'a scruté plus ouvertement les questions qui s'y rattachent et consacré plus de travail d'esprit et d'efforts de conduite à démontrer comme une vérité et à fonder comme une réalité ce qui en politique paraissait à la fois le dernier progrès de l'esprit humain et le but de la révolution française. Jamais nation n'a pu mieux que la nôtre savoir ce qu'elle faisait en se donnant alors par tous ses organes à la cause de la liberté constitutionnelle.

La révolution de 1848 a tout interrompu. Elle a changé tous les mots d'ordre et jeté bien des esprits dans de nouvelles directions. Il y aurait autant de puérilité que d'imprudence à méconnaître la puissance des événemens, et ce n'est pas en vue du présent qu'il serait à propos de ranimer les discussions d'un temps déjà éloigné de nous; mais ce qui n'a plus d'application dans les faits a-t-il cessé d'avoir de l'importance comme idée? Le champ du passé reste ou-

vert, la sphère de la théorie n'est point fermée. Moins on peut être soupçonné de prétendre à aucune influence actuelle, et plus il semble qu'on doit s'adonner librement à la spéculation et à l'histoire. Dans le calme un peu languissant des esprits, on peut, sans craindre d'éveiller d'ardens préjugés, agiter les questions qui ont jadis passionné la France, et l'examen des divers systèmes d'organisation qu'elle a traversés ne risque d'exciter aucun trouble. Le moment est donc propice pour tout étudier dans le pur intérêt de la vérité. Pour combien de gens les souvenirs mêmes ne sont plus que des abstractions!

Cependant ces sujets n'attirent que faiblement l'attention des jeunes écrivains; on semble même les éviter, ou ne les aborder qu'à regret et comme quelque chose d'embarrassant ou d'insignifiant qu'il faut laisser aux intéressés. Or de ces intéressés personne n'en veut être, si le passé n'y oblige. Quelques-uns même trouvent moyen de se soustraire à l'obligation. Ce n'est pas encore une fois que la discussion soit interdite. L'abstention est toute volontaire; on se tait par indifférence et non par crainte. On semble regarder comme un danger ou une duperie de s'exposer à savoir où est en politique la vérité. Bien des enfans se soucient peu de connaître ce que leurs pères ont voulu. Que la révolution française ait bien ou mal fait, peu leur importe. Quelques-uns vont plus loin : ils retournent aux idées opposées en principe à toutes les opinions modernes, et par une réaction vers le XVII[e] siècle ou quelquefois jusqu'au moyen âge, ils cherchent à ruiner tous les motifs qu'a pu avoir la France en 1789 de changer de gouvernement. Beaucoup d'autres, découragés et moqueurs, n'opposent à toute théorie politique que le scepticisme, et professent sur les choses humaines l'insouciance de Salomon et l'épicurisme d'Horace. Enfin parmi ceux-là même qui, loin de s'inscrire contre l'esprit des temps nouveaux, s'en donnent au contraire pour les hérauts et les messagers, parmi les partisans des transformations les plus radicales de la société, c'est une mode que de montrer un grand dédain pour l'ancien libéralisme, et le système représentatif n'est plus qu'un roman bourgeois, une chimère prosaïque, indigne d'occuper un moment le génie humanitaire. En tout, on aime à trouver que les hommes et les choses ont fait leur temps; on déclare volontiers arriérés tous les anciens. A l'aspect de quelques conversions imprévues ou de quelques mouvemens rétrogrades, on se hâte de s'écrier que tout est changé. La terre tourne, dit-on, elle montre une face nouvelle. Les préjugés des vieux partis sont des curiosités historiques. Ce serait un stupide entêtement, une routine aveugle que de parler à la France d'aujourd'hui le langage qu'elle écoutait il y a trente ans.

Il est vrai, bien des hommes ont varié, et surtout dans cette élite intelligente, qui n'est pas toujours la plus raisonnable, car elle est nécessairement la plus mobile, de singuliers reviremens d'opinion se sont manifestés; mais tout est-il changé au fond pour cela? Le mouvement général du siècle est-il dans un autre sens? l'esprit national a-t-il subi quelque métamorphose? On le dit, je n'en crois rien. De beaux esprits, un peu malades, s'efforcent de le prouver; de petits esprits, un peu vicieux, s'acharnent à le soutenir. On les tolère, et parce qu'on les tolère, il semble qu'on les écoute; mais qu'une circonstance imprévue vienne atteindre le cœur de la nation, qu'une cause puissante vienne toucher cette corde qu'on croit brisée parce qu'elle a cessé de vibrer, on verra si elle est devenue muette, ou si elle rend un nouveau son. Que celui qui a prêté une poétique voix aux idées et aux sentimens, aux passions et aux préjugés qu'on dit éteints, que l'Alcée de la France libérale arrive au terme d'une noble vie, et l'on verra comme cette France est changée. Béranger n'a senti, n'a voulu, n'a chanté que ce qu'elle pensait au sortir de la révolution; il n'a rien dit de plus, et il s'est obstinément préservé de ces variations prétentieuses qui nous détachent successivement de toutes nos affections en même temps que de toutes nos croyances. Il est resté, en un mot, le type pur et vif de tout ce qu'on veut que la France ne soit plus. Et cette France si froide, dit-on, et si changeante s'est émue en le perdant jusqu'au fond de ses entrailles. Qui n'a été frappé de la trouver à ce point fidèle, et quels progrès pensent avoir faits sur son âme toutes les opinions, tous les intérêts, toutes les prétentions dont il s'est montré l'implacable adversaire? Essayez de nous dire encore que la France, moitié sagesse, moitié lassitude, accepterait aujourd'hui toutes choses du même cœur, et, par exemple, qu'elle est réconciliée avec l'ancien régime!

Mais ont-ils raison davantage, ceux qui, pour avoir conçu dans une exaltation rêveuse et passionnée des plans de régénération sociale et jeté aux masses la promesse d'une transformation de l'humanité, ne voient que misère d'esprit et de cœur dans les efforts de leurs devanciers pour asseoir sur la base d'un gouvernement durable les intérêts et les principes de la révolution? L'école qui s'intitule démocratique a-t-elle tant lieu de s'enorgueillir, comme elle fait, de n'être pas l'école libérale? Ont-ils tant réussi, les nouveaux réformateurs, ont-ils laissé de leur sagesse une opinion si nette et si forte, qu'ils puissent du haut de leur disgrâce insulter à nos revers, et prendre en pitié ceux qu'ils ont fait tomber peut-être, mais qu'ils n'ont pas remplacés? Assurément les années ne s'accumulent point sans amener de nouveaux besoins. Le sol même sur lequel

nous vivons s'élève et change d'aspect avec le temps. Ce qui était un port pour nos aïeux peut, comme Aiguemortes ou Fréjus, n'être plus qu'un lieu où rien ne mène. Il est toujours permis de regarder en avant et d'espérer un meilleur avenir. Franchement d'ailleurs, la vieille cause de 1789 elle-même, cette vieillerie de nos pères, est-elle si pleinement, si universellement gagnée, les biens qu'ils nous ont conquis, les principes qu'ils nous ont légués sont-ils tellement hors de toute atteinte, qu'il soit permis de ne s'en plus inquiéter et de songer à mieux? Tenons-nous le certain que nous devions chercher l'incertain, et par quels efforts heureux, par quels prodiges de génie et de savoir les nouveau-venus ont-ils acquis le droit de dire à la société de changer de voie pour entrer dans la leur, et de l'entraîner à leur suite vers un but qu'on lui annonce, mais qu'on ne lui montre pas? Il faut de nouveaux guides, qui en doute? D'autres hommes sont venus ou viendront, la marche du temps le veut ainsi; mais doit-on dire : A nouveaux ouvriers nouvelle œuvre? Le monument, parce qu'il n'est pas achevé ou que des parties s'en sont écroulées, doit-il être abandonné, rasé, et faut-il pour en bâtir un nouveau aller chercher les terres inconnues? Quand on aura donné quelque évidence au thème d'un socialisme radical, il sera temps de se moquer du libéralisme constitutionnel; on pourra sourire de mépris au nom seul des institutions et des idées qui pendant un demi-siècle ont séduit les plus nobles esprits et touché les plus nobles cœurs de la France.

Ces dédains cependant du fanatisme réformateur sont naturels. Quand on aime le vague et que l'on se plaît dans l'indéfini, on trouve un peu terre à terre l'œuvre laborieuse de combiner le vrai et le réel. L'aventurier se moque des laboureurs, et si l'orage a détruit leurs moissons, il leur proposera de diriger les orages au lieu de cultiver la terre, et, puisque le possible est si difficile, de tenter l'impossible. Jamais les esprits extrêmes ne rendent justice aux esprits mesurés. L'ambition de dépasser tout ce qui s'est fait, de trouver le dernier mot, d'atteindre la dernière nouveauté et de découvrir l'inconnu, a souvent égaré les sciences en les écartant de la voie des expériences utiles; elle peut bien égarer la politique. La passion de l'illimité et de l'absolu a toujours été le fléau de notre révolution; c'est une cause qui a plus souffert par ses amis que par ses ennemis.

Quoi qu'il en soit, il est donc vrai que, sans se concerter ni s'entendre, l'esprit réactionnaire et l'esprit vaguement révolutionnaire s'entretiennent et s'excitent mutuellement. L'un fournit à l'autre des griefs et des prétextes; l'un inspire à l'autre des ressentimens et des craintes. Tous deux travaillent comme de concert à décrier, à

perdre toute politique de libéralisme organisateur, la vraie politique du gouvernement libre. Tous deux réussissent à provoquer, à motiver l'intervention de tout arbitre qui viendra leur imposer silence et leur interdire toute influence sur les destinées de la société.

Au nom de ceux qui n'ont jamais désespéré de la justice et de la raison à ce point de condamner notre pays au remède d'un absolutisme quelconque, de ceux que jamais la peur ni la haine n'a réconciliés avec aucune oppression, un homme chez qui la fermeté de l'esprit égale celle du caractère, et qui a pris part pendant trente années à toutes les affaires de son pays, comme à tous les événemens de la révolution, vient de publier un livre d'une grande importance, et qu'il présente avec calme à ses amis et à ses ennemis. Il me siérait peu de parler ici de la personne de M. Duvergier de Hauranne, et de rappeler avec développement son droit d'être écouté. Ceux qui le récusent me récuseraient. Chacun réalise ses intentions et applique ses principes suivant sa nature et son esprit; mais ses intentions ont toujours été les miennes, ses principes sont les miens, et nos fortunes ont toujours été les mêmes. Ce que je dirai seulement, et sans crainte d'être contredit, c'est qu'on ne citerait pas aisément un publiciste qui l'emporte sur lui pour l'énergie de la conviction, la sincérité du langage, la pénétration de l'esprit, le dévouement à ses idées. Cela suffit pour lui donner sur le sujet qu'il traite la plus grande autorité. Quant au talent d'exposer et de discuter, quant à la clarté et à l'exactitude, quant à l'art de composer un ouvrage étendu et difficile, je n'ai pas besoin d'en rien dire, je m'en rapporte à tous ceux qui l'auront lu.

II.

L'ouvrage de M. Duvergier de Hauranne est une histoire, mais c'est l'histoire d'un système de gouvernement. Cette histoire serait sans objet et sans valeur, si le système n'avait par lui-même aucun prix, et quoique l'auteur ne le discute jamais qu'en vue des faits qu'il raconte et qu'il juge, son histoire suppose nécessairement une certaine philosophie politique. Il ne donne pas la sienne *a priori*, il n'en recherche point les principes abstraits, ce n'est pas son sujet; mais il est constamment guidé par des idées générales qui pourraient être assez facilement réunies en corps de doctrine, et quel que soit l'intérêt de ses récits, de quelque sagacité qu'il fasse preuve dans l'appréciation des événemens et des hommes, on ne peut, en le lisant, oublier le but qu'il se propose et la thèse qu'il soutient. Il y a donc dans ce livre deux choses à examiner, les idées de gouverne-

ment, et l'exposition et la critique des faits, ou en d'autres termes la politique et l'histoire.

Ce qu'on appelle la question du meilleur gouvernement a cessé de tenir une grande place dans les controverses spéculatives. Depuis que l'état successif des sociétés est devenu l'objet préféré de l'attention et de l'étude, depuis que la philosophie de l'histoire a été inventée, on s'est accoutumé à regarder comme la meilleure forme de gouvernement celle qui résulte de la situation et de l'âge de la société à laquelle elle s'applique. Je n'objecte rien à cette manière de résoudre la question, si ce n'est qu'elle ne la simplifie pas beaucoup, car, quelle que soit la condition d'un peuple, on pourra toujours concevoir plusieurs manières de le gouverner. L'examen d'une époque et d'un pays nous éclaire principalement sur la possibilité, et comme il y a toujours plusieurs choses possibles, il faut choisir entre les gouvernemens possibles, et la question du meilleur à choisir revient sous une autre forme. Lorsque tout est stable, lorsque les institutions sont sous la garde d'une tradition séculaire, inviolable, parce que l'opinion la tient pour telle, la question du meilleur ne se pose pas, ou du moins elle ne regarde que les faiseurs de livres; mais dans les temps d'instabilité, lorsque le monde tourne sur la roue des révolutions, surtout dans un pays qui, en soixante et quelques années, a passé par plusieurs sortes de monarchies et de républiques, on ne saurait, à moins de faire son deuil de toute stabilité, ne pas chercher laquelle est préférable, et, sans aucune prétention d'influer sur les faits ni de provoquer aucun changement, on est obligé, ne fût-ce que pour calmer son esprit et satisfaire sa raison, de se poser la question du meilleur gouvernement.

Au fond, les plus résignés, les plus indifférens, les plus sceptiques, l'ont résolue chacun pour leur compte, car ils ont tout au moins des craintes ou des espérances. Ils voient avec inquiétude ou confiance un pouvoir s'établir, avec satisfaction ou terreur tomber un autre pouvoir. Certaines mesures les rassurent, d'autres les alarment. Il y a des institutions qui obtiennent leur respect ou leur sympathie; il y en a qu'ils appréhendent ou qu'ils condamnent. Ce n'est pas une des moins rudes épreuves auxquelles les révolutions soumettent les hommes que cette nécessité pour les plus paisibles ou les plus frivoles de se faire une opinion en dépit d'eux-mêmes, et si ce n'est par réflexion, au moins par sentiment, de s'intéresser et de prendre intérieurement parti pour des choses qui les dépassent, et auxquelles ils voudraient ne point penser. Au temps des guerres de religion, il faut, sans être théologien, opiner en matière théologique; aux époques révolutionnaires, on n'échappe point à la politique, pour n'en pas faire son métier. On n'élude même pas la responsabi-

lité d'une opinion en essayant de n'en pas avoir, de même qu'il faut de la philosophie pour dire qu'il n'y a pas de philosophie. N'avoir point d'opinion, c'est admettre que tout se vaut, c'est s'attendre et se résigner à tout. C'est en d'autres termes, aux époques révolutionnaires, proclamer l'instabilité universelle. Or cela même est une politique, et ce n'est pas celle qu'il serait le plus difficile de soutenir, si l'on pouvait se résoudre à l'adopter.

Du moment qu'on ne peut se passer d'un système politique, et que notre révolution a été pour ainsi dire un concours ouvert entre toutes les doctrines, il peut être bon de montrer, en écartant toute métaphysique, comment la théorie du gouvernement représentatif a peu à peu prévalu, et quelle suite d'idées a conduit de tout temps les esprits supérieurs aux principes dont il est jusqu'à présent l'expression la plus parfaite.

Dans toute controverse sur la constitution de l'état, deux opinions ou plutôt deux dispositions d'esprit sont d'ordinaire en présence : l'une qui tend à prendre la constitution la plus simple comme la meilleure, l'autre qui nie qu'un bon gouvernement soit possible sans une certaine complication. L'amour de la simplicité nous est naturel; mais en aucune matière il n'y faut céder aveuglément. Trop souvent c'est la paresse ou le sentiment de la faiblesse de notre esprit qui, dans les sciences mêmes, nous fait regarder la simplicité comme le signe de la vérité. Cette opinion a plus souvent égaré l'esprit humain qu'elle ne l'a conduit au but, et plus la nature est connue, plus elle paraît compliquée. Quand même ce point de vue de la science serait provisoire, et que des recherches ultérieures nous devraient rapprocher davantage de cette unité que nous prenons sur nous d'attribuer à la création, il demeurerait vrai que jusqu'à nouvel ordre les systèmes d'unité ont figuré au nombre des grandes erreurs de l'esprit humain, et il serait encore plus vrai que lorsqu'il s'agit des choses humaines, la simplicité est l'exception, bien loin d'être le fait général. Indépendamment de l'action des causes permanentes ou accidentelles qui ne viennent pas de l'homme, sa nature spéciale est celle d'un être tout rempli d'antagonismes. L'esprit et le corps, la raison et la sensibilité, l'idée, l'intérêt, la passion, l'orgueil, l'appétit, l'habitude, le préjugé, la tradition, que sais-je? une foule de principes divers agissent ensemble ou séparément, et dans la détermination morale la plus ordinaire, quand même on écarterait toute sollicitation des penchans ou des motifs réprouvés par la conscience, il se rencontre souvent un conflit de règles de conduite qu'il est également difficile de concilier ou de subordonner les unes aux autres. Quand nous ne délibérons qu'entre des devoirs, des contradictions se présentent, et combien

de fois arrive-t-il que l'homme ne délibère qu'entre des devoirs! Or, comme le gouvernement s'applique à des hommes et qu'il est composé d'hommes, comme il se résout essentiellement en déterminations humaines influant sur d'autres déterminations humaines, comment se pourrait-il que le gouvernement ne fût pas une chose très compliquée, et que l'instrument propre à introduire l'accord, la mesure et la régularité entre tant de forces diverses et libres fût une machine toute simple? Ce qu'on peut appeler un gouvernement simple, c'est la monarchie, c'est la démocratie pure, en d'autres termes la société gouvernée immédiatement par une seule volonté, celle d'un homme ou celle du grand nombre. Vers cette extrémité gravitent tous les systèmes absolus.

Il y a longtemps que les différens systèmes absolus auxquels le gouvernement peut être ramené ont été classés et comparés. Le plus ancien des historiens de la Grèce nous a conservé dans un récit empreint d'une primitive sagesse les élémens du débat qui s'éleva cinq cents ans avant notre ère, lorsqu'après l'extinction de la race de Cyrus, l'empire de la Perse fut arraché par sept conjurés à l'usurpation des mages. Les vainqueurs, qui auraient pu chacun aspirer au souverain pouvoir, délibérèrent entre eux sur le gouvernement qu'ils devaient donner à leur pays. Otanès plaida pour la démocratie, Mégabyse pour l'oligarchie, Darius pour la monarchie. Les quatre autres, en bons Asiatiques, furent de l'avis de Darius, et le sort, aidé par la ruse, donna la couronne à ce dernier. Dans ce récit, dont Hérodote ne veut pas que l'on suspecte l'authenticité, et *qui étonnera des Grecs*, dit-il, on voit comme un abrégé de toute une histoire de révolutions politiques : une dynastie fondée par un grand homme et qui périt, son pouvoir usurpé par une caste ; le renversement de ce pouvoir opéré par la force, grâce à quelques hommes indépendans, capables et ambitieux ; les trois systèmes de gouverment présentés dans leur pureté et mis aux prises dans un débat solennel, le préjugé et la crainte de l'anarchie terminant la vacance du gouvernement par le despotisme d'un seul, le hasard et la ruse faisant le reste, et le défenseur du gouvernement de l'égalité qu'il appelait l'*isonomie,* Otanès, déclarant qu'il renonçait à concourir pour la royauté, et que pour prix de sa retraite il ne demandait pour lui et les siens que le droit à perpétuité de n'obéir à personne; ce qui lui fut accordé, dit l'historien : sa maison seule dans toute la Perse jouit encore d'une pleine liberté, sans autre condition que de ne pas violer les lois.

J'honore les Otanès partout où je les rencontre, et je ne leur garantis pas qu'ils obtiendront en tout lieu ce que leur concéda le despotisme persan, le privilége de s'isoler et de s'abstenir au milieu de

l'obéissance universelle, cette dernière ambition du philosophe démocrate; mais en trouvant très simple que la thèse du gouvernement direct du peuple par le peuple soit produite toutes les fois qu'il y aura lieu de constituer l'état, je doute que, présentée sans restriction, elle séduise jamais longtemps la multitude elle-même, et je crains que des deux autres théories, la pure aristocratie et la monarchie pure, la dernière ait encore le plus de chances de se faire accepter tôt ou tard, bien entendu avec l'aide d'un certain savoir-faire que Darius, fils d'Hystaspe, n'a point emporté avec lui dans le tombeau.

Mais ce même Darius, peu d'années après son avénement, apprenait à Marathon qu'il y a d'autres gouvernemens que la tyrannie asiatique, car « c'est du temps de Darius, dit Bossuet, que commence la liberté de Rome et d'Athènes, et la grande gloire de la Grèce. » Chez ces peuples, pour nous les premiers maîtres de la politique et de tout le reste, on comprit de bonne heure qu'aucun système absolu de gouvernement n'était bon. Il n'est pas de notre sujet de décrire, même en passant, les formes diverses que l'état prit dans l'antiquité; on peut, sur ce point, consulter un ouvrage intéressant publié il y a quelques années. Dans son *Histoire de la Souveraineté*, M. Sudre a exposé d'une manière exacte et judicieuse les institutions et les théories politiques des anciens, et l'esprit dans lequel il écrit, comme la manière dont il écrit, recommande au lecteur un livre qui n'a peut-être pas été assez loué. Pour nous, ne notons qu'un point, c'est que la pensée que nous trouvons dans Hippodamus de Milet, le premier, suivant Aristote, qui ait été publiciste sans être homme d'état : « la constitution de l'état sera vraiment solide, si elle est mixte, c'est-à-dire composée par le mélange des diverses formes de gouvernement; » cette pensée, dis-je, a sous diverses formes dirigé la sagesse politique des anciens. Nous n'avons plus les cent cinquante-huit constitutions qu'Aristote avait décrites, mais on voit en général que les constitutions grecques étaient loin d'être simples. La plupart offraient une combinaison de garanties assez artificielle. La crainte de l'absolu et de l'illimité paraissait avoir inspiré le législateur. Or, toutes les fois que l'on contient par des dispositions constitutionnelles l'influence du principe ou du pouvoir qui domine dans la constitution, on opère, même sans le savoir et sans le vouloir, un mélange des différens gouvernemens. On introduit quelque chose de la monarchie dans la démocratie, quand on cherche à lui donner plus de secret ou d'unité; on la rapproche de l'aristocratie, lorsqu'on oppose à la volonté souvent impétueuse du plus grand nombre la sagesse ou la lenteur d'un conseil. Platon dit en termes formels qu'il n'y a de vrais gouverne-

mens que les gouvernemens mixtes, et c'est le mérite qu'il assigne à celui de Lacédémone. Puisque Platon avait dit cela, il fallait bien qu'Aristote y trouvât à redire; mais ce même Aristote n'en repousse pas moins tous les extrêmes. Lui qui rejette assez loin la monarchie et l'aristocratie, il se pose en censeur de la démocratie et se prononce pour la république moyenne, ce qui veut dire nécessairement un état où le principe républicain est limité, où l'intérêt public prévaut sur l'intérêt des plus nombreux et des plus pauvres, c'est-à-dire sur le principe de la démocratie. Un historien du premier ordre, Polybe, n'a pas cru pouvoir raconter en politique les luttes de Rome et de Carthage sans s'expliquer sur leur constitution respective, et il n'a pas hésité à prononcer que de tous les gouvernemens le meilleur était le gouvernement formé des trois autres. Tel lui paraissait celui de Rome, et l'opinion de Polybe devait être celle de Scipion. Aussi le sage Cicéron, qui l'adopte, la met-il dans la bouche du héros lui-même, et c'est dans sa *République* Scipion qui déclare qu'il ne saurait approuver aucun genre de gouvernement simple, *ullum simplex reipublicæ genus*. Dans vingt passages, il se prononce pour le gouvernement composé dans une juste mesure des trois formes principales de gouvernement, et même pour la royauté limitée par les deux autres. Dans le chapitre 45 du livre Ier par exemple, on dirait que Scipion l'Africain, devançant Montesquieu, fait par prévision l'éloge de la monarchie anglaise. Enfin partout c'est le panégyrique de cette forme politique qui résulte d'un choix et d'une alliance entre les élémens des trois autres, de cette forme, dit Tacite, qu'il est plus facile de louer que de voir réalisée, « ou si jamais elle arrive, ajoute-t-il tristement, elle ne saurait être durable. »

Elle ne devait point arriver de long temps en effet. Tacite avait vu s'accomplir ce que Platon a décrit en termes dont rien au monde n'égale la force et la vérité, le passage funeste de l'anarchie au despotisme. La fondation de l'empire ne fut pas seulement le plus cruel des maux pour ces nobles âmes dont Tacite était et l'interprète et le vengeur; ce fut une calamité pour l'humanité tout entière, et qui s'est étendue sur une longue suite de générations. Que le despotisme d'un seul ait pu hériter de cette immense domination portée aux limites du monde par les armes et le génie de la république romaine, que, dans la société la plus éclairée et la plus politique qu'il y eût alors sur la terre, il se soit établi une tyrannie de l'espèce de celles qu'on n'avait encore vues qu'en Orient au sein d'une civilisation informe, le coup était mortel pour toutes les saines traditions de droit, de pouvoir et de liberté. Une perversité systématique devait s'unir ainsi à la brutalité du despotisme. Ce gouvernement grossier des peuples nouveaux allait devenir un instrument ingénieux et orné. L'em-

pire romain était destiné à produire la jurisprudence et la philosophie de la tyrannie, en donnant le jour à l'empire de Byzance, la plus détestable école qui ait été jamais ouverte pour l'instruction des rois et des peuples. Là sont venus périr jusqu'aux derniers souvenirs des leçons de l'antiquité. Une souveraineté autocratique effrénée dans ses caprices, raffinée dans ses prétentions, cruelle dans ses vengeances, avilie par la mollesse, insultée par la fortune, et entretenue dans l'insolence par la corruption des cours, la sophistique des légistes et la bassesse des peuples, mais consacrée par le droit divin, voilà le spectacle et l'enseignement qu'a dus le monde à la fondation de Constantin. Je n'hésite pas à regarder le despotisme des césars comme la principale cause de la décadence ou de l'abaissement des sociétés européennes pendant plus des douze premiers siècles de l'ère chrétienne. La contagion atteignit jusque dans leur berceau les jeunes gouvernemens auxquels les invasions des peuples du Nord donnèrent naissance. Il en est peu qui, dès qu'ils commencèrent à porter leurs regards au loin, n'aient été séduits par ce type byzantin de la royauté, qui leur paraissait la royauté de la civilisation. Encore aujourd'hui l'autocratie qui fleurit dans les régions de la religion grecque est d'un mauvais exemple. Au moyen âge, le danger de l'imitation eût été bien plus grand encore, si d'autres influences n'avaient résisté, par exemple le sentiment de l'indépendance, individuelle chez les nations germaniques, municipale dans les vieilles cités romaines. Des guerriers teutons ne pouvaient guère se changer en Grecs du Bas-Empire, et leurs traditions sont une des origines des libertés modernes; mais une tradition de race chez des vainqueurs n'est guère qu'un préjugé de caste, et un droit, apanage des conquérans, prenait aisément la forme odieuse du privilége. Voilà pourquoi l'aristocratie européenne est loin d'avoir toujours bien compris deux choses : la patrie et l'état. Au lieu de faire de son indépendance le boulevard de la liberté publique, elle l'a gardée pour elle jusqu'au moment où elle a mieux aimé en trafiquer. Comme au nombre des coutumes germaines était aussi la fidélité au chef, la subordination féodale a souvent fait place à l'esprit de cour, et la noblesse est devenue la parure et l'instrument du despotisme. Voilà pourquoi La Bruyère a pu dire : « Il n'y a point de patrie dans le despotique, et d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du prince. »

Quant à l'indépendance municipale, elle a été certes pour quelque chose dans la formation de cet esprit de la bourgeoisie, le même partout dans son essence, quoiqu'avec de grandes différences sous le rapport des lumières, de la hardiesse et de l'énergie persévérante. Il n'est point naturellement complice de l'absolutisme, il aimerait les lois, il voudrait le droit commun. Pour lui, la patrie est plus qu'un

vain mot, et de tous les intérêts, l'intérêt de la bourgeoisie est le plus prêt à se confondre avec l'intérêt de l'état : elle est vraiment le public, et c'est pour le public et par lui que l'état vit et se conserve; mais souvent menacé, humilié, exploité ou spolié par les ordres privilégiés, le peuple, représenté par les classes moyennes, a couru au plus pressé. Il a cherché un appui dans le pouvoir royal, lui a demandé protection plutôt qu'indépendance, s'attachant ainsi à l'égalité plus qu'à la liberté. S'il y a un pays où l'aristocratie et les communes aient de bonne heure formé une solide alliance, c'est qu'un même esprit d'indépendance d'origine germaine les aura rapprochées, c'est que le vaincu aura été du même sang que le vainqueur, et effectivement en Angleterre le Normand et le Saxon tiennent à la même race; aussi là le droit de chacun est-il cher à tous.

Dans la composition sociale de la plupart des nations du moyen âge, les justes idées de liberté politique avaient donc de grands obstacles à vaincre, et les places sont rares en Europe où du sein même des mœurs nationales soit sorti un régime tant soit peu protecteur des droits du citoyen. Partout il a subsisté des débris ou des traces de toutes les garanties inventées dans l'ancien monde contre le pouvoir arbitraire; mais bien peu de cités avaient su tirer de là un système efficace de libertés publiques. Quant aux sages théories de l'antiquité, elles avaient disparu, quoiqu'elles n'eussent point péri. Le génie des anciens, ce sauveur du monde moderne, s'était caché dans l'ombre, mais il en pouvait sortir. La poussière des siècles, comme une cendre conservatrice, entretenait le feu dont elle éteignait la flamme; il ne fallait que remuer ces cendres du passé pour en faire jaillir des étincelles. Dès le XIII[e] siècle, saint Thomas d'Aquin et Gilles de Rome exhumaient ces nobles maximes d'autorité limitée, de gouvernement mixte, et l'idée du pouvoir législatif délibérant. Dans la triste condition des sociétés contemporaines, la liberté ou seulement la justice ne pouvait guère se réaliser par leur mouvement spontané. Peu de nations portaient en elles-mêmes le principe de leur affranchissement : elles ne trouvaient guère dans leurs souvenirs de titres à revendiquer, de droits à faire revivre; elles avaient pour la plupart à concevoir lentement, à apprendre ce qui leur était dû. De là le besoin d'être éclairées par un flambeau qu'elles n'auraient pas su allumer elles-mêmes, de recevoir par l'enseignement du dehors ce qu'elles ne pouvaient tenir de leurs traditions intimes. C'est ce qui explique le grand rôle des lettres dans le monde moderne : elles ont fait autant et plus pour l'émancipation des peuples que les mœurs, les lois et les sentimens héréditaires. La société a presque tout reçu de l'esprit humain.

Aussi voyons-nous, et surtout à dater du XV[e] siècle, se produire

et s'étendre les efforts de l'érudition et de l'intelligence pour retrouver les titres de l'humanité. C'est à la lueur de la renaissance que la science remet à nu ces fondemens longtemps enfouis de la philosophie politique, et les premières idées libérales, passant des livres dans les esprits, pénètrent peu à peu le public, et du public elles gagnent quelquefois les tribunaux, les conseils d'état, même les trônes. Presqu'en tout lieu il se forme une opinion générale confuse et incertaine peut-être, mais qui tend à la limitation des pouvoirs par les lois, à l'intervention du vœu national dans les lois mêmes. C'est un fait universel dans l'ancienne Europe, quoiqu'il n'ait point partout pris les mêmes formes, acquis la même intensité, abouti à des progrès et à des résultats égaux, mais jamais il n'a pris une forme plus grandiose, jamais il ne s'est manifesté par un progrès plus éclatant et par un résultat plus formidable qu'alors qu'il s'est appelé la révolution française.

III.

Le lecteur aura sans peine appliqué tout ce qui vient d'être dit à notre France. Antagonisme et différence des races, priviléges et franchises, royauté, aristocratie, tiers-état, mouvement de l'opinion et influence des lettres, action combinée des événemens, des traditions, des livres et des idées, il aura de lui-même fait la part de tout cela dans notre pays, et il aura compris combien devait être grande, pour une société telle que la nôtre, la difficulté de se transformer un jour en société libre.

Partout en Europe la société est originairement un produit composé de la domination romaine, de la conquête germaine, de l'action de la féodalité et de la royauté. Du concours ou du conflit de tant de causes diverses, il est provenu un ordre social contre lequel lutte sourdement l'esprit des siècles nouveaux. Partout une révolution lente ou subite, ou d'abord lente, puis subite, a dû ou doit changer cette société, et ce changement ne peut se consommer sans que le gouvernement soit mis dans un certain rapport avec le nouvel ordre de la société. Ainsi partout s'est faite, ou s'opère, ou se prépare une révolution sociale, une révolution politique. La révolution française a été l'une et l'autre. Qu'elle ait été une révolution sociale, on ne le nie guère; comme telle, les caractères de son œuvre peuvent ne pas plaire à tous, mais tous les reconnaissent pour ce qu'ils sont, et la question de fait est résolue de même par tout le monde. Il n'en est pas ainsi de la révolution politique. Depuis 1789, la société française, issue des longues luttes de l'ancien régime et soudainement amenée par une crise féconde à une certaine consti-

tution civile qui n'a plus varié, a sans cesse changé de gouvernement et varié par conséquent dans sa constitution gouvernementale. Ainsi stabilité dans la révolution sociale, instabilité dans la révolution politique.

De là il ne résulte et ne peut résulter naturellement que les questions suivantes : le fait stable, la révolution sociale, est-il définitif? Ceux-là le contestent qui veulent le modifier rétroactivement, ou bien qui, le regardant comme un premier pas, aspirent à une nouvelle révolution sociale. Le fait instable, la révolution politique, peut-il être fixé par une constitution définitive, et quelle est cette constitution? Sur tous ces points, on a pensé pendant plus de trente ans (et M. Duvergier de Hauranne le pense encore) que l'idée de modifier par un retour en arrière la révolution sociale n'était que le rêve impuissant de quelques mélancoliques, que l'idée de faire une nouvelle révolution sociale était la chimérique inspiration de l'esprit indéfiniment révolutionnaire, et qu'enfin ce qu'il pouvait y avoir de désintéressé et de plausible dans les motifs de ces deux sortes de témérités ne pouvait trouver satisfaction solide que dans la seconde question. On conçoit en effet qu'il peut exister telle manière de constituer le gouvernement français qui donne sécurité aux craintes des uns ou contentement aux désirs des autres dans ce que ces craintes ou ces désirs auraient de fondé ou d'acceptable. En conséquence, la seule question qui subsiste, c'est celle du gouvernement. Or celle-là, pendant trente ans, on a pensé (et M. Duvergier de Hauranne le pense encore) qu'elle était résolue par le gouvernement représentatif.

Ce système politique, si l'on veut bien y regarder, est l'application des idées que nous avons reconnues pour la tradition de la raison depuis l'antiquité jusqu'à nous, savoir : « les bons gouvernemens ne sont pas les gouvernemens simples. — Aucun pouvoir ne doit être absolu. — Des formes principales de gouvernement, aucune, si elle est réalisée dans sa pureté abstraite, sans restriction, sans limitation, sans mélange, n'est bonne et durable. — La meilleure forme de gouvernement est celle qui emprunte quelque chose à toutes les autres, et qui est en quelque sorte un composé de toutes les autres. »

Au moment où la révolution française éclata, cette complexe théorie était réalisée de deux manières, de ce côté de l'Atlantique par le gouvernement anglais, de l'autre par le gouvernement des États-Unis. Là, le mélange est en proportion beaucoup plus égale, et une plus grande part est faite à la monarchie et à l'aristocratie; ici, la part de la démocratie l'emporte de beaucoup sur les deux autres. Cependant en Angleterre et même en Amérique le gouvernement est

tempéré. Dans aucun des deux pays, le breuvage, pour parler comme Platon, n'est versé tout pur dans la coupe. En tout cas, ces deux gouvernemens sont les deux points extrêmes entre lesquels doit osciller toute sagesse politique libérale qui ne veut pas abandonner le terrain connu, et au premier abord, avant tout examen, il semble que sur ce sol de l'Europe jonché des monumens ou tout au moins des débris du passé, c'est vers l'extrême britannique que doit incliner la balance plutôt que vers l'extrême américain.

Ne se rapprocher ni de l'un ni de l'autre, si toutefois on le peut, c'est se placer volontairement hors de l'expérience. « Point d'Amérique! » nous criait, je me le rappelle, un rassemblement qui bordait la haie devant la grille du Corps-Législatif un jour que nous nous rendions à la constituante de 1848. C'était crier : « Vive l'inconnu! » Mais à ceux-là qui ne veulent de la république qu'à la condition qu'elle réalise l'imaginaire, il serait encore bon de dire que même la république devrait, dans l'intérêt de la liberté comme de sa durée, satisfaire à certaines conditions essentielles du gouvernement représentatif, et à ceux beaucoup plus nombreux qui tiennent compte de l'expérience, et qui admettent ou admettraient les analogues de la république américaine et bien plus encore de la monarchie anglaise, il importe de représenter avec netteté et avec force quelles sont ces conditions essentielles de la liberté et du gouvernement. Avant de suivre M. Duvergier de Hauranne dans l'accomplissement de cette tâche, rappelons qu'il ne suffit pas, pour qu'un gouvernement soit réellement *tempéré* (c'est le mot de Cicéron), que quelques formalités insignifiantes en altèrent la pureté apparente, et régularisent extérieurement l'action d'une volonté unique, sans contrôle et sans contre-poids. Les garanties doivent être sérieuses, consistantes, et telles que, dans le cas d'un conflit, la décision suprême, car il en faut bien une, rencontre des obstacles et subisse des délais qui l'obligent à être motivée, réfléchie, discutée. Cependant la société n'aurait pas la conscience d'être libre, et ne le serait point par conséquent, si tout ce mécanisme n'existait qu'à huis clos, et si ces résistances opposées entre elles étaient enfermées dans l'intérieur du gouvernement. Il faut qu'elle-même prenne part au mouvement constitutionnel par l'intermédiaire de la représentation, qu'elle entre dans le gouvernement par l'élection, et que la décision définitive soit inspirée ou ratifiée par le sentiment public. Enfin, malgré ce système d'organisation, la liberté des personnes ne serait pas assurée, si certains droits ne leur étaient garantis par des lois fondamentales, et mis hors de l'atteinte des pouvoirs politiques par une organisation indépendante de la justice. Tout cet ensemble d'institutions a donc besoin, pour être efficace et solide, de la publicité

de tous les débats et de la liberté de la tribune et de la presse.

La révolution française a plus d'une fois tendu avec énergie vers la réalisation d'un ordre politique qui procurât toutes ces garanties à l'ordre social qu'elle avait fondé; mais elle n'y a pas réussi d'une manière permanente et durable. Ses échecs ont-ils été purement fortuits, ou se serait-elle trompée, soit dans le but qu'elle se proposait, soit dans les moyens qu'elle employait pour l'atteindre? Tel est l'objet, soit comme ouvrage historique, soit comme ouvrage critique, du livre de M. Duvergier de Hauranne.

Ce qui détermine une nation à une révolution libérale, c'est moins la pensée de former un gouvernement nouveau que celle de se délivrer des abus, des fautes, des crimes quelquefois, d'un ancien gouvernement, et d'en prévenir le retour. C'est plutôt une protection qu'une direction qu'elle cherche d'abord dans l'établissement constitutionnel. Au fond, c'est un esprit défensif qui la pousse dans ses agressions mêmes contre l'ancien régime. La foule ne s'inquiète pas beaucoup des moyens d'existence et d'action du pouvoir nouveau dont elle souhaite l'avénement; elle ne lui demande que de l'affranchir, quelquefois de la venger, et ne songe pas toujours qu'il faut qu'il la gouverne. Les hommes d'état eux-mêmes, ou du moins les hommes éclairés, ne pensent pas toujours à organiser le pouvoir pour l'action, et leur unique soin est de le dépouiller de toute faculté de faire le mal. Les garanties constitutionnelles ont en général ce caractère d'être des résistances, des obstacles à l'injustice, à la violence, des *checks*, comme disent les Anglais, en un mot des freins. C'est comme telles qu'en tout pays elles se recommandent d'abord à la faveur populaire. Or l'esprit de résistance, la haine de l'oppression, l'amour de la liberté, considérée seulement comme droit individuel, sont de nobles choses assurément, et c'est peut-être à ces sentimens généreux que l'humanité a dû les plus belles journées de son histoire; mais, il faut bien en convenir, ces sentimens tout seuls ne suffiraient pas pour assurer à la société tous les biens dont elle peut jouir, pour lui donner les moyens de remplir toutes ses destinées. Une grande nation a d'autres besoins encore que le besoin négatif de n'être pas asservie. Son indépendance, sa sûreté, sa prospérité et sa gloire demandent davantage. Il manquerait quelque chose même à la liberté du citoyen, s'il n'était, par les lois de son pays, que préservé de l'arbitraire, et si, dépourvu de toute part de pouvoir ou d'influence, il n'avait point d'accès aux affaires publiques. La liberté politique est quelque chose de plus que la liberté des personnes.

Cependant il était fort naturel qu'aux derniers momens de l'ancien régime, on s'occupât avant tout de se mettre à l'abri des caprices du

pouvoir absolu. C'est le bon plaisir seul qu'on était accoutumé à craindre. Pourvu que l'autorité, jusque-là illimitée, fût désarmée et entravée, on croyait tout en sûreté. En lui arrachant ses prérogatives, en l'entourant d'autorités rivales, on n'examinait pas si l'on ne séparait pas les pouvoirs constitutionnels d'une manière tellement absolue que l'action en commun leur deviendrait impossible, si leur inégalité engendrerait l'équilibre et si l'équilibre produirait le mouvement, si enfin un système de forces qui se balancent donnerait ou recevrait une impulsion. Le régime représentatif en effet, considéré exclusivement au point de vue de la résistance, peut encore être une sauvegarde; mais serait-il un gouvernement?

Pour qu'il mérite ce nom, il faut qu'il satisfasse non-seulement à tous les griefs de l'opprimé, mais à toutes les exigences de l'homme d'état; il faut que non-seulement il protége l'individu, mais qu'il contente une grande nation. Si les pouvoirs sont clos chacun dans sa sphère, l'un ne sachant faire que des lois, l'autre ne faisant que les exécuter, s'ils se surveillent sans pouvoir s'expliquer, s'ils se résistent sans pouvoir s'entendre, le jeu de la machine aura pour produit l'immobilité ou le choc. Or l'isolement ou le conflit des pouvoirs n'est pas le gouvernement. Ils doivent être distincts et capables d'une certaine résistance, mais placés dans une relation de mutuelle dépendance qui leur fasse une nécessité du concours. Ce concours est la règle, le conflit est l'exception. La discussion publique, le vote libre, la responsabilité, la dissolution, la réélection régularisent le concours et mettent un terme au conflit. La tribune prépare et la presse éclaire la décision de la raison publique, qui prononce en dernier ressort : par là surtout une société peut se dire libre, puisqu'elle n'est gouvernée que comme elle le veut. Et cette intervention du pays peut rarement s'exercer à son détriment, parce qu'elle est assujettie à des formalités et à des lenteurs qui donnent à la vérité le temps et le moyen de se faire jour. Puis enfin, même quand le pays a jugé, on continue à plaider devant lui, et il peut souvent rapporter sa sentence. Ainsi le système représentatif, sans cesser d'offrir des armes de défense contre tout arbitraire, devient un appareil de pouvoir, et la liberté même engendre le gouvernement. C'est là ce qu'on a plus particulièrement compris sous le nom de gouvernement parlementaire.

M. Duvergier de Hauranne l'a compris ainsi, lorsqu'il a inscrit ce nom même au titre de son ouvrage. A quel point et par quelle voie a-t-on, depuis l'origine de la révolution, marché à la réalisation d'un ordre de choses qu'il regarde non-seulement comme excellent en soi, mais comme le seul mode praticable d'instituer la liberté politique? Si l'on s'en est écarté, pour quelles raisons? Si l'on s'en

est approché, dans quelle mesure? Si l'on a fini par y atteindre, comment ne s'y est-on pas maintenu? Tel est l'attachant objet de ses recherches.

Il lui a paru, et je crois que cette vue générale ne sera pas contestée, que les soixante ans qui ont séparé 1789 de 1848 peuvent se diviser en deux périodes, la première pendant laquelle, à travers de laborieux efforts et des tentatives contradictoires, on a tâché de constituer la France, sans pleinement comprendre ou sans admettre aucunement les conditions indispensables du gouvernement parlementaire. Tantôt par un amour jaloux, tantôt par une crainte pusillanime de la liberté, on a, de 1789 à 1814, négligé, repoussé ou mal interprété les leçons de l'expérience et de l'histoire dans l'organisation des pouvoirs publics. C'est là le sujet d'une introduction en un volume qui peut être considérée comme une revue de la révolution française au point de vue constitutionnel. Puis, de la fin de l'empire à la naissance de la dernière république, plus de trente-quatre ans se sont écoulés, pendant lesquels au contraire les conditions générales du gouvernement parlementaire ont été écrites dans les constitutions, et, sans être toujours franchement acceptées ou observées avec une intelligence parfaite, elles ont été la loi apparente ou réelle des pouvoirs et des partis, et la nation n'a pas laissé entrevoir qu'elle fût mal satisfaite de son partage, ni disposée à en changer volontairement. Cette seconde période, pendant laquelle la liberté politique, au lieu d'être l'objet d'un problème ou le but d'un effort, a paru une chose effective qui n'avait plus qu'à s'affermir et à se perfectionner par la pratique, mérite plus qu'une appréciation générale et critique; elle devait être le sujet d'une histoire, et cette histoire, M. Duvergier l'a écrite. Son second volume en est le commencement. Il comprend tout le temps qui s'est écoulé entre le dernier corps législatif de l'empire et la fin des cent jours, c'est-à-dire qu'il embrasse trois constitutions, deux invasions, deux révolutions.

Nous terminerons par quelques observations sur les deux périodes éclaircies et jugées dans ces deux remarquables volumes.

IV.

A ne considérer que la théorie constitutionnelle, on pourrait dire que ce qui a longtemps manqué aux auteurs de nos constitutions, c'est une juste et complète notion de la responsabilité des ministres, ou, pour parler plus exactement, des dépositaires temporaires des fonctions actives du gouvernement. Les hommes supérieurs qui illustrèrent l'assemblée constituante semblaient encore loin d'apercevoir toute l'importance et toute la fécondité de ce principe, et ceux

qui s'approchèrent le plus de la vérité en cette matière, comme par exemple Mirabeau, furent sans cesse retenus ou dévoyés, tantôt par leurs propres passions, tantôt par les préjugés des partis, tantôt par les nécessités de la révolution. On peut dire que cette seule idée de la responsabilité bien comprise, non-seulement épargnait à nos constitutions les plus graves erreurs qui les déparent, mais encore supprimait une bonne portion des fautes et des méfaits de l'esprit révolutionnaire. S'il eût été possible que dès le premier jour les grands esprits se rendissent bien compte de la première condition d'un libre gouvernement, que dès le premier jour (supposition plus chimérique encore) l'opinion entrât de plein saut dans ces distinctions légales qui sont comme le droit des gens de la guerre constitutionnelle, la lice où se mesuraient les partis fût devenue un champ clos; leur lutte aurait été une joûte au lieu d'une guerre civile, et l'on n'aurait pas contracté la fatale habitude de recourir à la violence pour résoudre tous les problèmes, de ne savoir rien changer que par la voie du renversement. Malheureusement, pas plus les ennemis de la révolution que ses amis n'étaient dans l'origine disposés à considérer ainsi les conflits dans lesquels les événemens les avaient engagés. Au fond, le roi lui-même, malgré son désintéressement personnel, voyait un sacrilége dans toute suppression de ses prérogatives séculaires, et le parti national tenait pour des conspirateurs les adversaires de ses idées ou de ses intérêts. Tous les esprits étaient donc à l'état révolutionnaire, tous regardaient la force plutôt comme la *prima* que comme l'*ultima ratio* du droit. Tous croyaient légitime de punir les vaincus; mais quelques-uns voulaient les anéantir, d'autres leur pardonner. Une noble élite, plus éclairée et plus généreuse, s'élevait au-dessus des passions qu'elle partageait toutefois, et tôt ou tard l'assemblée constituante revenait à la justice. Duport et Barnave finissaient comme Lafayette et La Rochefoucauld avaient commencé. Cependant, lorsqu'il s'agissait de législation politique, les plus sages et les plus habiles de ces nobles libérateurs de l'humanité hésitaient à pleinement comprendre que tout le secret de la liberté politique fût dans une organisation qui permît à la raison nationale d'enlever ou de décerner, en connaissance de cause, le pouvoir aux plus dignes, et qui leur fît une nécessité de l'exercer dans l'intérêt et avec l'appui du public.

Ce qu'eux-mêmes n'avaient pas vu pleinement devait entièrement échapper aux assemblées qui vinrent ensuite. Par elle-même, la république est, jusqu'à nouvel ordre, moins propre que la monarchie à bien régler ce point fondamental, car la constitution du pouvoir exécutif est encore dans la république un problème non résolu. D'ailleurs les passions révolutionnaires, en s'aggravant, en montant jus-

qu'à la fureur, s'opposaient de plus en plus à toute sage combinaison politique, et même, après l'heureuse réaction de thermidor, la convention, plus sage, montra dans la constitution de l'an III des intentions dignes de louanges plutôt que des exemples dignes d'imitation. Enfin ce n'est pas au législateur victorieux qui mit le directoire au néant qu'il faut demander l'art d'organiser la liberté politique. Le 18 brumaire ne fut pas fait pour instituer la discussion dans le gouvernement et mettre le pouvoir au concours; mais l'intérêt de l'ordre et le besoin de la force dans le pouvoir auraient certainement alors moins entraîné la France vers les idées de dictature, si les auteurs des institutions antérieures eussent mieux combiné les dispositions qui peuvent assurer, au milieu des débats de la liberté, l'unité et l'action dans le gouvernement. L'anarchie et son contraire ont pu résulter également des erreurs de théorie constitutionnelle qui se rencontrent dans les œuvres des législateurs de la révolution.

Lorsque la fortune et la victoire, en abandonnant l'empereur, eurent emporté sa couronne avec elles, un ordre nouveau s'établit, et celui-là, quoi qu'on pense de ses lacunes ou de ses défauts, quoi qu'on pense de la conduite de ses fondateurs, il réalisait dans ses traits principaux le programme constitutionnel, jusque-là méconnu. Les circonstances au sein desquelles il prit naissance, la manière dont il fut établi, accueilli, pratiqué, le récit des vicissitudes qu'il eut à subir, forment un sujet qu'aucun des historiens de la restauration n'a encore traité avec une connaissance assez exacte des faits et des personnes. Aucun surtout ne l'a considéré sans autre passion que celle des institutions mêmes, sans nul dessein prémédité de donner tort ou raison à tel ou tel individu, de venger un parti d'un autre parti. M. Duvergier de Hauranne, dans l'examen du passé, ramène tout à un point fondamental, l'établissement du gouvernement représentatif tel qu'il le conçoit, la monarchie constitutionnelle en un mot. C'est la chose qui le touche; peu lui importe comment et de qui elle sera venue. Sans doute les revers de la France lui sont cruels; mais il ne trouvera pas mauvais pour cela que l'empereur Alexandre use de sa victoire pour procurer à la France le bienfait de la charte. Il n'aime point les doctrines de l'émigration, et le retour de l'ancien régime lui serait odieux; mais il accepte la légitimité, si elle est libérale, et il n'en veut pas aux Bourbons de leur retour, si la liberté marche devant eux. Il doute fort que l'homme extraordinaire qui a pu un moment se dire le maître du monde puisse être touché sur ses vieux jours de la gloire de Washington; mais si la paix et la liberté sont compatibles avec la victoire du 20 mars, il les verrait sans regret fleurir sous le drapeau du victorieux. La révolution elle-même ne lui convient que

par son but, et il ne pousse pas le goût du dramatique à ce point d'aimer à voir la France courir les aventures et passer violemment d'un régime à un autre, si le régime définitif n'est pas celui dont il a fait l'objet de sa vie et l'idéal de sa raison. Il n'est en un mot ni royaliste, ni bonapartiste, ni révolutionnaire; il est tout simplement ce qu'on appelait autrefois constitutionnel, et rien de plus. Sa liberté à l'égard des personnes est donc entière; l'impartialité lui est facile, et la restauration n'aura été racontée et jugée par personne comme il a commencé à le faire, car elle n'a été encore racontée et jugée que par ses amis ou ses ennemis. M. Duvergier de Hauranne n'est ni l'un ni l'autre. Il pourra paraître sévère, jamais malveillant. Avec lui, on peut compter sur le vrai, car il a la sagacité pour le trouver et la franchise pour le dire. Je doute qu'il y ait une lecture plus instructive et plus piquante à la fois que celle de son volume d'histoire. Hélas! j'ai vu ces temps, et en le lisant, je crois les revoir.

Cette seconde partie de l'ouvrage en est donc la principale. C'est l'histoire d'une forme de gouvernement qui n'est plus. Pour le fonder et le rendre praticable, il fallait, nous l'avons vu, se bien rendre compte de certaines notions et les écrire dans la loi fondamentale. A partir de 1814, elles sont écrites en effet, et dès-lors, pour maintenir l'ordre établi, il n'y a plus qu'à les comprendre dans leur vrai sens et à loyalement et courageusement observer la loi. Ce respect à la fois religieux et intelligent de la loi est la condition impérieuse, nécessaire, du gouvernement représentatif. C'est l'idée qui ressort à chaque page de l'histoire que nous avons sous les yeux; c'est la croyance qui doit tout dominer chez un peuple libre.

Malheureusement les révolutions même entreprises pour la liberté ne sont pas faites pour enraciner cette croyance dans les esprits. Les plus modérées et les plus justes entraînent une certaine intervention de la force. Elles ont des heures où il faut agir sans les lois ou contre les lois. Moins il y a de traditions de liberté et de justice dans un pays, plus ces terribles journées semblent aisément nécessaires, et l'exemple une fois donné de décider du sort des peuples et des gouvernemens en vertu des idées, sous l'empire des passions, devient bientôt contagieux. Ces rares extrémités de la vie des sociétés deviennent de droit commun. Il paraît tout simple d'écarter ce qui gêne, de culbuter ce qui déplaît, de balayer ce qui choque. Cet état des esprits, qu'on peut appeler révolutionnaire, est directement opposé aux sentimens qui maintiennent les peuples libres. Il est même plus contraire à la politique libérale qu'à la politique conservatrice. Celle-ci a un certain penchant pour la force, et elle tend à préférer la sûreté publique à la justice et à trouver légitime tout

ce qui tranquillise la société. On peut en effet, par un coup de vigueur, obtenir le silence et le repos; mais le régime de la liberté, ce régime bruyant, agité, qui donne une voix à l'opinion et un aliment aux passions, devient intolérable et impossible, si la violence y intervient. Là où l'opposition est permise et nécessaire, ce ne peut être qu'à la condition qu'elle ne soit jamais la révolte. Autrement la liberté aurait pour effet de charger continuellement une mine à laquelle de temps en temps la révolution mettrait le feu. Pour que la loi soit le frein du pouvoir, il ne faut pas qu'elle soit le jouet des factions. Du moment que l'on continue, en plein régime constitutionnel, à mettre son espoir dans la force, la liberté est bien précaire, et le danger est d'autant plus menaçant que les manifestations légitimes de la liberté ont une certaine analogie avec celles de la rébellion. La passion du langage, l'exagération des griefs, l'injustice des accusations, sont inévitables dans les débats d'un pays libre. Le mécontentement s'y montre tête levée; le désir du changement n'y est pas interdit. On attaque ce qu'on veut réformer comme si l'on prétendait le renverser. Les esprits faibles ou violens ne peuvent que trop s'y méprendre, et l'on contracte bien aisément l'habitude de recourir en tout cas à la force, si le respect dans la loi, la confiance dans la loi n'ont pas en quelque sorte passé dans le sang de la nation. Or, il faut bien le reconnaître, si l'on prend ses exemples pour ses leçons, il n'y a guère eu de pire école que la révolution française jusqu'en 1814 pour apprendre à aimer les lois.

Il est vrai que pour tout esprit raisonnable les leçons étaient en contradiction avec les exemples. A partir de l'établissement de la monarchie constitutionnelle en France, et sous la rude discipline à laquelle les événemens nous avaient soumis, on pouvait espérer que l'expérience porterait ses fruits, et que la réflexion amènerait décidément la nation à emprunter à tous les peuples libres cet esprit de légalité dont en effet les exemples de la révolution, pas plus que ceux de l'ancien régime, n'étaient propres à lui donner l'enseignement direct. La paix publique, malgré l'existence et la vivacité des partis, fut longtemps assez respectée pour qu'on pût sans trop de confiance se flatter que la légalité serait à la fois la limite et l'instrument des vœux publics. Les discussions très éclairantes de la tribune et de la presse semblaient devoir accréditer de plus en plus ces idées morales et libérales, qui maintiennent la règle dans une société sans en proscrire l'espérance, et qui peuvent assurer les réformes en écartant les révolutions. Sous toutes les formes, par tous les organes, l'opinion libérale se plaçait sous l'égide de la loi, et si quelquefois ce respect manquait de sincérité, la nécessité même d'une pareille tactique semblait indiquer un grand progrès dans les esprits; l'inté-

rêt des partis leur dictait le même langage que l'intérêt de la vérité. C'est l'honneur de la restauration d'avoir créé ou du moins tendu à créer en France cet esprit de légalité aussi nécessaire aux citoyens qu'au pouvoir, et sans lequel il n'y a ni stabilité ni changement qui vaille la peine qu'on s'y attache. Malheureusement ce progrès très apparent et en partie réel de la France n'était pas universel. Sur bien des points, à commencer par la cour, ce n'était qu'un germe sans racines, et le moindre souffle pouvait l'arracher.

L'ouvrage de M. Duvergier de Hauranne respire à toutes ses pages ce sentiment conservateur du vrai libéralisme. Il le recommande, il le prêche, et il le suppose pour motiver ses jugemens. Qui veut les comprendre doit entrer dans cette idée directrice qui a guidé constamment l'historien. C'est pour cela que, sans partager les inimitiés des partis, sans malveillance pour aucun, prêt à s'entendre avec quiconque veut la liberté, il leur paraîtra rigoureux quelquefois, parce qu'il leur applique à tous une règle inflexible. Avoir la liberté pour but, et là où elle n'est pas proscrite, faire pour elle tout ce que la loi permet et rien que ce que la loi permet, cela semble d'abord un principe assez simple. Cependant il est difficile de le suivre exactement sans s'exposer souvent à être méconnu. Tout ce que la loi permet, c'est assez pour effaroucher des conservateurs; rien que ce que la loi permet, c'est le sûr moyen d'aliéner les révolutionnaires. M. Duvergier de Hauranne connaît ces écueils entre lesquels il faut naviguer en temps d'orage, et comme le plus consciencieux et le plus éclairé n'est pas toujours sûr de faire comprendre ses actions, même aux honnêtes gens de tous les partis, il lui reste un recours : c'est d'aborder résolûment la difficulté dans un livre et de présenter à tous sans détour et sans concession la vérité comme il la conçoit. Aucun revers, aucun mécompte, aucun intérêt ne doit empêcher un ferme et juste esprit d'appeler incessamment tout le monde à l'intelligence des vérités politiques hors desquelles le commandement et l'obéissance perdent leur dignité. S'il est bon de contrôler par la doctrine de la liberté légale tous les événemens de la révolution française, s'il est vrai que cette doctrine, relevée et généralement encouragée par la monarchie constitutionnelle, n'a cependant jamais été aussi solidement confirmée dans les esprits qu'elle aurait dû l'être, si nous avons eu raison, sinon d'y compter, au moins de la soutenir toujours et d'y faire sans cesse appel, les rudes échecs que les révolutions ont fait éprouver à ces principes de salut ne doivent pas nous détourner de les confesser jusqu'au terme et de les recommander à l'avenir. Parmi les funestes effets qui en suivent la violation, le moins funeste n'est pas la sceptique indifférence où tombent jusqu'aux esprits honnêtes en matière de devoir

politique. Sous la république, rien ne m'a plus fait redouter l'avenir que de voir comment, par l'effet de la révolution de 1848, par ressentiment ou par émulation, non pas seulement des révolutionnaires, c'est leur métier, mais des réactionnaires, cédant à l'exemple, avaient perdu le respect et le sens de toute légalité. Parce que le droit écrit avait été un jour indignement violé, ils croyaient juste, par représaille, de le violer en sens inverse, et ne comprenaient pas que la loi seule pouvait fermer les plaies que la loi avait reçues.

En résumé, organiser la liberté en système de gouvernement, et le système établi, pratiquer la liberté et le gouvernement par la loi, voilà le fond de la politique dont M. Duvergier de Hauranne vient d'écrire la défense dans une histoire qui apprendra aux enfans ce qu'ont voulu leurs pères.

Tandis que cette histoire, étudiée dans les sources et éclairée par une analyse intelligente de tout ce que publiait la presse contemporaine des événemens, contiendra pour bien des lecteurs une foule de choses peu connues, on dira peut-être que rien n'est moins ignoré que la théorie constitutionnelle qui respire dans tout l'ouvrage, et l'on se plaindra du défaut de nouveauté. Ce reproche s'adressera surtout à nous, qui, forcé de nous en tenir à des généralités, n'avons fait que reproduire les idées courantes d'une autre époque. Que ne sont-elles encore un lieu-commun, une de ces choses qui vont sans dire! Mais on ajoutera qu'en rappelant des principes connus, nous n'avons fait que le plus facile de la tâche, n'ayant garde de parler des événemens. Or les faits sont le contrôle des idées, et ce serait se donner trop beau jeu que de faire valoir spéculativement les beautés d'une forme de gouvernement, en omettant de dire qu'elle a été expérimentée et qu'elle a échoué. Ce côté de la question, nous ne saurions, pour divers motifs, le traiter avec une entière liberté, et d'ailleurs il ne nous semble pas que nous l'ayons dissimulé. Notre objet, comme aussi celui de M. Duvergier de Hauranne, est en effet moins d'exalter le gouvernement représentatif que de rappeler à quelles conditions il peut exister, à quelles conditions il est conséquent avec lui-même et capable de tenir toutes ses promesses. Malheureusement le possible n'est pas le réel, et dire à quelles conditions un gouvernement peut exister, ce n'est pas dire qu'il existe nécessairement, ni qu'il soit facile à réaliser : c'est au contraire signaler quelques-unes des causes qui peuvent le perdre, et je crois en avoir indiqué au moins une dans ces pages. Il est trop vrai, le triste pronostic de Tacite peut être justifié, la constitution selon ses vœux peut n'être pas durable, *haud diuturna esse potest.* Le naufrage du gouvernement parlementaire est allé grossir la liste lamentable des naufrages de la révolution française; mais c'est là

un argument qu'il faut réduire à ce qu'il a de vrai, et dont on ne doit point abuser.

On en abuse fort aujourd'hui. Rien de plus commun que d'entendre dire que ces formes si vantées de liberté débattue conduisent forcément à une catastrophe, et que téméraire est la tentative qui a fait depuis soixante ans la gloire de nos grands orateurs politiques. Le système représentatif a péri par une révolution : donc il est toujours gros d'une révolution. — Il a péri sans doute; mais est-il le seul? Et qui donc n'a pas péri? Une révolution l'a brisé; où est le gouvernement trempé dans le Styx et que ne sauraient atteindre les traits mortels des révolutions? Les anciens régimes ont duré, et si, comme on le veut, ce qui est tombé devait nécessairement tomber, ce qui a duré doit être fait pour durer. A quel prix cependant assurerait-on aujourd'hui la vie d'aucun ancien régime? Quel est celui que ne touchera pas ou n'a pas touché le vent qui souffle de nos jours? Ce n'est pas le gouvernement représentatif qui est révolutionnaire, c'est le XIX[e] siècle. Et le XIX[e] siècle, est-ce donc le gouvernement représentatif qui l'a produit? Est-il l'antécédent de toutes ces royautés qui se sentent en péril? Est-ce parce que la sainte-alliance se composait d'états libres qu'elle se croyait si fort en danger? Ce n'est pas apparemment pour avoir été l'analogue du gouvernement anglais que la monarchie de Louis XIV et de Louis XV a sombré en 1789. Et pour arriver sur-le-champ à l'exemple qui est dans toutes les mémoires, à la date qui trouble tous les esprits, la crise de 1848 a-t-elle donc montré la révolution compagne inséparable de la liberté? Qui l'a traversée sans trouble et sans péril, cette crise redoutable? Est-ce l'Angleterre ou l'Autriche? Où la révolution a-t-elle éclaté? Est-ce en Belgique et en Hollande, ou à Milan, à Florence, à Rome? Ce n'est pas révolutionnairement, c'est spontanément, et non sous le coup du 24 février, que le Piémont a réformé ses institutions, et sa dynastie a grandi dans l'épreuve où tant d'autres ont faibli. Qui la révolution menace-t-elle davantage, le Piémont ou les Deux-Siciles? Aucun système politique n'est un préservatif infaillible contre les effets du temps où nous vivons. Les pouvoirs les plus antiques, les plus incontestés, les plus absolus, se sont écroulés comme d'autres, et après tout, depuis que le vent de 1789 s'est élevé, et dans les contrées même où il règne, ce qui a duré le plus longtemps, c'est le gouvernement représentatif. Ce n'est donc pas à lui qu'il faut s'en prendre des conditions générales du temps que nos générations ont à traverser; ce n'est pas lui qui a formé le monde politique européen, et ce n'est pas pour le détruire apparemment que s'est dressé de nos jours le génie révolutionnaire.

CHARLES DE RÉMUSAT.

UN NATURALISTE

M. AGASSIZ ET SES TRAVAUX.

SES THÉORIES SUR LA PLURALITÉ DES CRÉATIONS ET LA CLASSIFICATION DES ÊTRES.

Le savant qui s'applique à la découverte des grandes lois naturelles peut trouver un sujet d'étude jusque dans les lieux où rien ne fixe l'attention d'un observateur superficiel. On s'explique pourtant que la curiosité scientifique soit plus vivement excitée et devienne plus féconde dans les contrées où la nature semble s'être complu à rapprocher les spectacles les plus variés et les plus magnifiques. La Suisse est une de ces régions privilégiées : quel voyageur arrivant de la France par un beau jour et parvenu au sommet de la dernière crête du Jura n'a pas, en apercevant la chaîne des Alpes et ses neiges éternelles, senti confusément qu'il approchait d'un pays de merveilles? Les paysages alpestres ont inspiré à Rousseau quelques-unes de ses pages les plus célèbres, à Byron ces vers immortels qui sont dans toutes les mémoires, et où, par un art infini, il a su allier une étonnante précision de traits au sentiment poétique le plus élevé. Visitées chaque année par une multitude de touristes venus de tous les points de l'univers, les Alpes sont aussi une terre classique pour tous ceux qui étudient les sciences naturelles, et qui viennent y suivre la trace des maîtres les plus fameux. Faut-il rappeler le nom de Saussure, qui le premier fit l'ascension du Mont-Blanc, trop souvent répétée depuis sans nécessité? Œuvre d'un observateur profond en même temps que d'un véritable amant de la nature, le *Voyage dans les Alpes* sera toujours relu avec un vif

plaisir, étudié avec profit, malgré les rapides progrès de la science. L'illustre Léopold de Buch, qui fut l'un des pères de la géologie moderne, visita plus d'une fois les diverses parties des Alpes. M. Élie de Beaumont aussi les a fréquemment parcourues, il a fait connaître ce qu'on pourrait appeler la structure de ces chaînes compliquées, il y a découvert le secret et les lois des grandes révolutions qui ont fait surgir les montagnes à la surface de notre globe. Cependant, parmi les naturalistes éminens qui ont choisi les Alpes pour champ de leurs explorations, il en est un surtout qui doit en grande partie la popularité dont il jouit à ses patientes études sur les glaciers alpestres. M. Agassiz a visité en Suisse la plupart des grands cirques qui servent de réservoir aux neiges éternelles, il a gravi quelques-unes des cimes les plus élevées qui les dominent, entre autres la Jungfrau, dont il atteignit le premier le sommet, d'un accès beaucoup plus difficile que celui du Mont-Blanc lui-même. On aurait peine à trouver un théâtre aussi admirablement disposé que les Alpes pour étudier les lois de la formation et du mouvement des glaciers. Dans la zone polaire, on ne peut les visiter qu'en affrontant les rigueurs d'un climat meurtrier, au prix de mille dangers et de longues fatigues; en Suisse, les glaciers débouchent dans de riantes vallées, et il suffit de quelques heures pour passer de l'hiver des hauteurs neigeuses dans l'air plus doux de la région des pâturages et des forêts.

Les travaux de M. Agassiz sur les glaciers auraient suffi à l'illustrer : ils ne sont pourtant qu'un de ses titres à la célébrité. Tandis que la vie entière d'un homme suffit à peine aujourd'hui pour approfondir quelques points particuliers des sciences zoologiques, il n'est dans cet ordre d'études aucun grand problème que les investigations de M. Agassiz n'aient touché. Il ne s'est pas contenté d'étudier les animaux aujourd'hui vivans; il a écrit sur les animaux fossiles des ouvrages considérables, qui sont de véritables monumens scientifiques. De la comparaison entre la faune vivante et les faunes éteintes, il a su tirer des conclusions aussi neuves que profondes relativement à la succession des formes organiques sur la terre. Son activité intellectuelle a tout embrassé; il s'est associé avec ardeur au mouvement de la zoologie moderne, qui poursuit la solution de problèmes tout nouveaux dans l'étude si longtemps négligée des animaux inférieurs et de l'embryogénie comparée. Il n'a abordé aucune question sans l'éclairer d'une vive lumière; ses travaux innombrables ont été publiés et traduits en Suisse, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Amérique, répandus dans une foule de livres, de recueils, dans de nombreuses et actives correspondances. Il ne peut entrer dans le plan de cette étude d'en donner une analyse

détaillée. C'est en m'attachant aux considérations les plus générales qui dominent chaque sujet que je voudrais faire apprécier quel a été et quel est encore le rôle de M. Agassiz comme naturaliste philosophe, comme novateur, comme agitateur scientifique. Cette expression n'étonnera aucun de ceux qui connaissent le caractère enthousiaste, l'éloquence, l'esprit communicatif du célèbre géologue, aucun de ceux qui savent qu'à l'université de Cambridge, dans la calme atmosphère de la Nouvelle-Angleterre, il a conservé toute l'activité de la jeunesse.

Les sujets traités par M. Agassiz sont d'une nature si variée, qu'il serait impossible de s'astreindre ici à l'ordre purement chronologique. Dans l'ensemble de ses travaux, ses recherches et ses théories sur les glaciers forment un groupe distinct qui s'offre d'abord à l'attention. Ensuite il faudra se transporter avec le savant naturaliste dans le domaine des études zoologiques et paléontologiques, puis exposer ses vues sur la coordination des formes organiques et sur la classification des êtres.

I. — TRAVAUX SUR LES GLACIERS ET LA PÉRIODE GLACIAIRE.

L'étude des glaciers rentre dans le domaine naturel de cette science qui, sous le nom de *géographie physique,* décrit les traits les plus généraux de la configuration terrestre. Récemment néanmoins la géologie s'est emparée de ce sujet, depuis qu'on a essayé d'expliquer par le mouvement d'anciens glaciers le transport des blocs de rocher qu'on nomme *erratiques,* et qui sont disséminés dans certaines régions, notamment autour de la chaîne des Alpes. Avant M. Agassiz (1), on admettait généralement que les blocs erratiques avaient été entraînés au loin, à la suite du déversement d'anciens lacs ou de déluges subits. M. Agassiz, remarquant que les glaciers ont aujourd'hui encore le pouvoir de porter à d'assez grandes distances les débris qui tombent du sommet des montagnes, imagina que les blocs erratiques ont été amenés à la place où nous les voyons par d'anciens glaciers, beaucoup plus étendus que ceux que nous connaissons aujourd'hui, et qui depuis ont reculé ou même entièrement disparu.

Deux ingénieurs du Valais, M. de Venetz, puis M. de Charpentier, avaient les premiers proposé sur les lois du mouvement des glaciers quelques explications où se trouvait comme en germe la théorie

(1) Deux publications résument les travaux de M. Agassiz sur les glaciers; ce sont : *Études sur les glaciers*, Soleure 1840, 8 vol. in-8°, avec 32 pl. in-fol.; *Système glaciaire, ou Recherches sur les glaciers et leur mécanisme,* avec un atlas, Paris 1847.

de M. Agassiz; mais leurs idées, qui devançaient de quelques années seulement les travaux du célèbre naturaliste, n'avaient point été confirmées par un nombre suffisant d'observations. Aussitôt que M. Agassiz fut nommé, très jeune encore, professeur d'histoire naturelle à Neuchâtel, il résolut de se vouer à l'étude des glaciers; il s'appliqua surtout à établir la théorie des faits déjà connus, à l'appuyer non-seulement par de nombreuses et nouvelles recherches, mais par des expériences qui sont devenues justement célèbres. Le système du professeur de Neuchâtel était fait pour entraîner toutes les imaginations amoureuses de nouveauté. Aujourd'hui les glaciers ne remplissent que les vallées les plus élevées des Alpes; ils devaient autrefois, suivant M. Agassiz, à la faveur du climat plus rigoureux qui régnait pendant l'époque qu'il a nommée *glaciaire*, pénétrer jusque dans les vallées les plus basses, remplir toutes les profondeurs des massifs accidentés des Alpes, et, débouchant sur l'immense vallée de la Suisse, s'étaler en vastes plateaux légèrement inclinés, dont l'extrémité allait s'appuyer sur le Jura lui-même. Ce tableau grandiose, dont rien aujourd'hui sur la terre ne saurait donner une idée même approximative, frappa tous les esprits; on suivit avec impatience et curiosité les démonstrations de M. Agassiz. Cela même cependant n'était pas assez : la Suisse n'est pas le seul pays où l'on trouve des blocs erratiques, sentinelles détachées de quelque montagne éloignée; on en rencontre dans tout le nord de l'Europe et de l'Amérique. Sur un grand nombre de points, ces blocs ne sont pas isolés; ils dominent d'ordinaire de vastes lits formés par l'accumulation de débris incohérens, qui, suivant les lieux, ont reçu des noms divers. En expliquant par l'action de courans violens la dispersion des blocs erratiques, on comprend sans peine comment tous ces matériaux d'inégale grandeur auraient été réunis; mais M. Agassiz préféra y reconnaître les débris d'anciennes moraines pareilles à celles qui se forment autour des glaciers actuels par l'entassement de tous les matériaux qu'ils entraînent avec eux. Comme les amas erratiques du Nord recouvrent des régions immenses, quelquefois à peine ondulées, M. Agassiz en conclut qu'à une période antérieure à la nôtre, la zone polaire était le centre d'un glacier dont les branches gigantesques recouvraient les vastes plaines de l'Amérique du Nord, de l'Allemagne septentrionale et de la Russie. M. de Humboldt avait souvent fait remarquer qu'un hémisphère terrestre, présentant de l'équateur au pôle la succession de climats, de faunes et de flores variés, peut être comparé à une très haute montagne qui, de la base au sommet, offre à des distances infiniment plus rapprochées des variations analogues. M. Agassiz continua en quelque sorte cette comparaison en l'appliquant aux glaciers. Il faut

examiner si les conditions physiques qui en règlent le mouvement s'accordent pleinement avec cette brillante théorie.

Sur les cimes les plus élevées des Alpes, dont l'éblouissante blancheur dessine des lignes si pures dans le ciel, la neige est à l'état de poussière fine et sèche; elle devient plus granuleuse dans ces grands cirques d'où sortent les glaciers, et que dans la Suisse on appelle les *névés*. Enfin dans les glaciers mêmes la neige est convertie en une sorte de glace grenue et pénétrée de bulles d'air. On ne retrouve point une succession pareille sur toutes les montagnes assez hautes pour être recouvertes de neiges perpétuelles : il n'y a point de glaciers sur les *sierras* neigeuses de l'Amérique, dont quelques-unes sont beaucoup plus élevées que le Mont-Blanc; mais quand on sort de la zone tropicale et qu'on pénètre dans la zone tempérée, le niveau des neiges éternelles s'abaisse de plus en plus, et les glaciers s'étendent en rameaux au-dessous de cette ligne. A cette zone appartiennent les glaciers de l'Himalaya, des Alpes, de la Scandinavie. Dans la zone polaire enfin, ces fleuves solides descendent au niveau même de la mer et prennent les proportions les plus formidables. Il semble donc qu'il y ait une concordance remarquable entre la latitude et la formation des glaciers. M. Élie de Beaumont, qui n'est pas seulement géologue, mais encore physicien, qualité qui a malheureusement manqué à la plupart des personnes qui ont étudié la matière, a le premier donné la raison de ces différences; il a fait voir que les glaciers se forment d'autant plus aisément que le contraste entre les saisons est plus tranché. Cette condition est d'autant mieux remplie qu'on s'éloigne plus de l'équateur, où les températures extrêmes de l'année sont renfermées entre les limites les plus rapprochées. Dans la zone tempérée, un hiver prolongé refroidit lentement les névés. Quand arrive la saison chaude, les neiges superficielles fondent; l'eau, pénétrant dans les interstices d'une masse dont la température est inférieure à zéro, s'y convertit immédiatement en glace. Ainsi les neiges des hautes régions alpines se pénètrent de glace chaque année, elles prennent peu à peu le caractère de véritables glaciers, et en même temps qu'elles subissent cette transformation, elles descendent graduellement vers les vallées.

Les glaciers sont en effet animés d'un mouvement lent qui s'accélère pendant l'été, sans être jamais complétement arrêté, même pendant l'hiver. Quand on s'y promène, on croit être sur une surface parfaitement immobile; mais, pour comprendre que cette immobilité n'est qu'apparente, il suffit de se rappeler que le pied du glacier fond constamment, et qu'il s'arrête pourtant à un niveau qui n'est pas modifié sensiblement pendant une longue période d'années. Il faut donc que les neiges descendues des sommets viennent incessamment

réparer les pertes produites par la fusion, et que la masse entière s'achemine lentement vers la partie inférieure de la vallée qui l'enserre. Ce phénomène singulier tient à des causes complexes : M. Agassiz avait cru en trouver la raison dans la dilatation que subit l'eau en se congelant dans les interstices des glaciers; mais il donna à cette explication une forme erronée. Suivant lui, l'expansion qui met les diverses parties d'un glacier en mouvement s'opère par suite des alternatives de réchauffement et de refroidissement qu'amènent chaque jour et chaque nuit; il n'a point tenu assez de compte des alternances, beaucoup plus marquées, qui sont dues aux diverses saisons. Il n'est pas difficile de montrer que la congélation de l'eau pendant la nuit ne peut avoir aucune influence sensible sur la marche des glaciers, car les changemens de température dus à la succession du jour et de la nuit n'ont d'effet que jusqu'à une très faible profondeur, et la température de la masse entière est indépendante de cette variation, puisque l'eau ne gèle la nuit que jusqu'à deux mètres environ dans l'intérieur du glacier.

Il est admis généralement aujourd'hui que la théorie de la dilatation, telle que l'a présentée M. Agassiz, ne peut pas servir à expliquer le mouvement des glaciers. Au reste, même en admettant que l'eau qui entre pendant le jour dans les innombrables interstices d'un glacier fût congelée chaque nuit, la dilatation qui en résulte devrait, comme l'a fait justement observer un géologue anglais, M. Hopkins, s'exercer dans le sens où la résistance est la moindre. Si un mouvement sensible pouvait résulter de cette expansion, il s'exercerait avec le plus de facilité dans le sens vertical, car, pour s'allonger dans le sens de la vallée, le glacier est obligé de vaincre l'énorme pression que lui opposent les parois où il est enfermé. L'effet de la dilatation, telle que l'admet M. Agassiz, serait donc plutôt un bombement graduel de la surface du glacier : or rien n'indique qu'il s'opère un pareil exhaussement.

On s'accorde aujourd'hui à croire que les glaciers descendent en vertu de leur masse même, et l'on ne diffère plus que dans la manière de présenter cette théorie de la gravitation. L'explication de M. Agassiz a été abandonnée, mais ses belles expériences ont fourni les élémens avec lesquels on en a imaginé une nouvelle, et ont aidé du moins à résoudre ce difficile problème. Le théâtre qu'il choisit pour ses observations est le beau glacier de l'Aar, qui lui offrait quelques avantages importans : les moraines y sont très bien développées, et la rencontre des deux glaciers qui viennent en se rejoignant former le glacier principal permet d'y étudier les moraines médianes. D'ailleurs le glacier de l'Aar n'a qu'une faible inclinaison; il est d'un accès bien plus facile que certains glaciers

des Alpes bernoises, beaucoup plus connus des touristes, entre autres les deux grands glaciers de Grindelwald et le petit glacier escarpé de Rosenlaui, dont on va admirer les pures et brillantes couleurs. Sur le glacier de l'Aar, on peut monter facilement jusque dans l'intérieur des vastes cirques où s'accumulent les neiges, et dominer les masses immenses qui descendent vers la vallée. M. Agassiz alla, plusieurs années de suite, s'y établir pendant l'été. Dans l'origine, il n'avait, avec les savans qui l'accompagnaient, d'autre abri qu'un gigantesque bloc de gneiss, placé sur la moraine médiane, et qui reçut le nom pompeux d'*hôtel des Neuchâtelois*. On passait la nuit sur la paille, à côté du rocher, qui n'offrait qu'un abri insuffisant et même assez dangereux. Comme il fallait avoir une base parfaitement stable pour les instrumens, M. Dollfus-Aousset établit sur un rocher qui s'élève en promontoire au-dessus du glacier une tente, et plus tard une maisonnette en pierres sèches. Après les travaux du jour, M. Agassiz et ses amis y trouvaient un abri que la libéralité de M. Dollfus-Aousset avait rendu aussi agréable que possible. Tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à ces réunions intimes se les rappellent avec le plus vif plaisir : l'imagination de M. Agassiz, s'animant dans ces lieux sauvages, répandait un charme toujours nouveau dans des conversations où les problèmes de la géologie, les mystères de l'histoire naturelle, étaient abordés tour à tour et discutés avec autant de verve que de clarté. La pléiade réunie autour de lui était bien digne de recevoir les leçons et les confidences d'un esprit aussi élevé : c'était M. Desor, qui, dans des récits pittoresques, a retracé les excursions de M. Agassiz sur les glaciers et dans les hautes régions des Alpes, et a participé pendant longtemps à ses études d'histoire naturelle. C'étaient M. Collomb, qui a publié des observations pleines d'intérêt sur les anciens glaciers des Vosges; — M. Charles Vogt, naturaliste allemand, que M. Agassiz choisit pour collaborateur dans ses travaux sur les poissons, qui depuis joua un rôle important au parlement de Francfort, et vient d'être appelé récemment à Genève pour y professer la géologie; — M. Dollfus, qui chaque année continue les observations commencées par M. Agassiz. Parmi les visiteurs, nommons M. Charles Martins, le plus zélé peut-être et le plus enthousiaste de tous les *glacialistes* (1); M. Forbes, un savant anglais, qui entreprit lui-même des expériences sur le glacier des Bossons, et à qui ses beaux ouvrages sur les Alpes et la Norvége ont valu une réputation bien méritée. Quelle que soit la valeur des travaux de ces hommes éminens, il ne faut point oublier

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars 1847, une étude de M. Ch. Martins sur la *Période glaciaire* et sur *les glaciers du Mont-Blanc*.

que M. Agassiz a été l'âme du mouvement auquel ils ont pris part, et que le premier il a imprimé une direction scientifique aux études sur les glaciers. Comme un général entouré de ses lieutenans, il faisait les plans de campagne et dictait les ouvrages qui rendent compte de ses opérations.

Le glacier inférieur de l'Aar est formé par le confluent de deux glaciers qui descendent l'un du Schreckhorn, l'autre du Finsteraarhorn, cime la plus élevée de la chaîne des Alpes bernoises. Voici à l'aide de quelles expériences M. Agassiz en étudia la marche : il fit planter des lignes de pieux en travers du glacier; au moyen de marques tracées sur les rochers qui forment les parois de la vallée et à l'aide d'une lunette, on observait chaque jour de quelle quantité chacun des pieux s'était déplacé. On remarqua ainsi qu'une ligne de pieux primitivement droite s'infléchit de plus en plus, parce que les plus rapprochés du centre descendent plus vite que ceux qui sont sur les bords. Ces expériences donnèrent la preuve que les glaciers sont de vrais fleuves solides qui se meuvent exactement, bien qu'avec une vitesse que l'œil ne peut saisir, comme les fleuves ordinaires, où le courant est d'autant plus rapide qu'on s'éloigne plus de la rive. Dans les rivières, on nomme *thalweg* la ligne où la vitesse est la plus forte; cette vitesse maximum y varie d'ailleurs d'un point à un autre : il en est de même dans les différentes parties d'un glacier. A l'époque des observations de M. Agassiz, le glacier de l'Aar avançait de 80 mètres pendant un an à la partie supérieure, de 60 mètres à la partie moyenne, de 28 mètres seulement à l'extrémité.

M. Forbes a fait des expériences analogues sur un des glaciers qui descendent dans la vallée de Chamouni. Ses opérations ne furent cependant ni aussi rigoureuses, ni aussi longtemps suivies, et il n'y aurait pas lieu à les rappeler, si M. Forbes, abandonnant les idées de M. Agassiz, n'avait cherché à expliquer le mouvement des glaciers par une théorie nouvelle, aujourd'hui plus généralement admise. Les diverses portions d'un glacier ne marchant point avec une égale vitesse, M. Forbes fit observer qu'on ne peut le considérer comme un corps solide et incompressible, mais qu'il jouit réellement, bien qu'à un degré très imparfait, de la propriété des corps liquides, où les différens points se déplacent les uns par rapport aux autres. Il le compara à une matière visqueuse et plastique qui descendrait sur une surface légèrement inclinée, et se moulerait sur toutes les inégalités qu'elle rencontre. Des expériences directes ont démontré que la glace jouit d'un certain degré de plasticité : M. Christie, en faisant congeler de l'eau dans un globe creux, percé d'une ouverture, en a vu sortir un petit cylindre de glace, par suite de la dilatation qui accompagne le passage de l'eau à l'état solide; mais quand on parle de la plasti-

cité des glaciers, il importe de se rappeler qu'ils ne sont point uniquement formés de glace, et qu'il s'agit d'un mélange de glace et d'eau à proportions variables. Pendant l'été, la masse du glacier est entièrement imprégnée d'eau, les fissures en sont constamment remplies, et il est impossible que la pression même de l'eau ne joue pas un rôle important dans le phénomène de la marche des glaciers : quand des crevasses demeurées longtemps vides se remplissent par suite des pluies, des fontes de neige, les pressions se communiquent plus facilement, et la mobilité de ces gigantesques masses se trouve accrue.

Malgré ce qu'a de séduisant la théorie de M. Forbes, quelques géologues, M. Hopkins entre autres, refusent encore de l'admettre, parce que la multitude des fissures qu'on aperçoit dans les glaciers et ce qu'on pourrait nommer l'incohérence des matériaux qui les composent ne se concilient pas, suivant eux, avec la conception d'une masse visqueuse ou plastique; mais si, comme ils l'assurent, un glacier n'était qu'une accumulation de blocs de glace entassés les uns à côté des autres et simplement entraînés par la pesanteur, ces blocs devraient être arrêtés dans les parties les plus étroites des vallées, et finiraient par les encombrer, tandis que les glaciers franchissent au contraire les détroits et les étranglemens comme des fleuves ordinaires, et suivent docilement toutes les anfractuosités du terrain. Au reste, ce qui ressort aujourd'hui de tous les travaux dont M. Agassiz a été le promoteur, c'est que le mouvement des glaciers se rattache à des causes plus complexes qu'on ne l'avait cru à l'origine. Il y a encore à faire la part rigoureuse de ces divers élémens, et c'est une question qui présente un digne sujet de recherches aux physiciens comme aux géologues.

Les études de M. Agassiz n'ont pas été bornées aux glaciers actuels, et il n'a approfondi un grand nombre des phénomènes dont ils sont aujourd'hui les agens qu'afin de déterminer à quels indices l'on peut reconnaître l'action et l'étendue des glaciers disparus ou amoindris. M. Charles Martins a développé avec beaucoup de clarté ces caractères singuliers (1) : il a montré comment les glaciers polissent la surface et les flancs des vallées où ils se fraient un passage, comment les cailloux incrustés dans la glace, agissant comme un burin sur les rochers, y creusent lentement des stries à la faveur du mouvement qui entraîne les glaciers, comment les blocs tombés des hauteurs qui les dominent sont portés au loin, et forment les traînées et les amas qu'on appelle des *moraines*. Partout où ces caractères se retrouvent, — roches polies et striées, blocs anguleux

(1) Dans l'étude déjà citée, *Revue* du 1er mars 1847.

échelonnés ou en tas, — M. Agassiz les considère comme la preuve certaine de l'existence d'un ancien glacier; dans toutes les vallées des Alpes, à travers la grande vallée de la Suisse et sur les flancs du Jura, il rechercha avec patience les restes de moraines; il trouva en beaucoup de lieux des roches striées qui rappellent exactement celles qu'on observe sous les glaciers actuels. On voit des blocs erratiques, descendus des sommités les plus élevées des Alpes, sur les versans du Jura, jusqu'à une hauteur de 1,000 mètres environ, et Léopold de Buch a depuis longtemps décrit les blocs de ce genre qu'on rencontre aux environs de Neuchâtel. M. Agassiz expliqua tous ces phénomènes par l'action d'anciens glaciers qui auraient couvert tout l'espace compris entre les Alpes et la muraille naturelle du Jura. Cette hypothèse, à l'appui de laquelle il déploya, ainsi que tous ses partisans, outre un zèle et une ardeur extrêmes, une incontestable habileté, ne fut pas universellement admise, du moins avec les conséquences absolues qu'on y attacha.

On ne peut nier que dans la longue suite des siècles il n'y ait eu quelques oscillations dans la marche et l'extension des glaciers. M. de Venetz a donné la preuve que, du XIe au XVe siècle, ceux des Alpes avaient reculé, et qu'ils ont depuis envahi des cols qui alors étaient libres. Depuis longtemps, M. Élie de Beaumont a indiqué qu'à une certaine époque les glaciers descendaient beaucoup plus bas dans la vallée de Chamouni et le Val-Ferret. « Peut-être, écrivait-il à ce sujet, le *gulfstream*, qui réchauffe aujourd'hui l'Europe occidentale, n'existait-il pas encore pendant les dernières périodes géologiques qui ont précédé la nôtre. » Si aujourd'hui le courant chaud cessait de se diriger sur notre continent, il est certain que les glaciers viendraient rapidement combler toutes les vallées des Alpes; mais pourraient-ils s'étendre jusqu'au Jura lui-même? Il est permis d'en douter. Suivant M. Élie de Beaumont, on ne connaît dans les Alpes aucun glacier qui, sur l'étendue d'une lieue, se meuve sur une pente inférieure à 3 degrés. Les pentes des fleuves, à cause de l'extrême mobilité de l'eau, sont infiniment plus faibles; mais les fleuves de glace ne peuvent avancer que sur un fond sensiblement incliné. On a cité quelques exemples de glaciers se mouvant sur une surface tout à fait unie, ou même remontant une pente; mais ce ne sont là que des accidens purement locaux. C'est ainsi qu'un fleuve franchit des barres et des rochers, et que le lit n'en présente pas moins, malgré ces irrégularités, une inclinaison générale. Il en est de même pour les glaciers. On sait aujourd'hui que la dilatation qu'éprouve l'eau en se congelant ne peut servir à en expliquer le mouvement. Plus on sera porté à les considérer comme des masses qui s'étendent en vertu de leur propre poids, plus il sera nécessaire

de leur attribuer une certaine inclinaison pour qu'ils puissent se mouvoir. Veut-on savoir quelle serait l'inclinaison d'un glacier qui, partant du sommet du Mont-Blanc, irait rejoindre le Jura à 100 mètres seulement de hauteur? Elle ne serait que de 2 degrés au plus.

On voit qu'il est difficile d'expliquer par l'extension des anciens glaciers le transport des blocs erratiques les plus éloignés de la chaîne centrale. Un géologue anglais, sir Charles Lyell, croit qu'à l'époque où les blocs aujourd'hui disséminés sur le Jura se sont détachés des sommités des Alpes, la vallée suisse comprise entre ces montagnes formait un immense golfe pareil à celui qui sépare aujourd'hui la Finlande de la Suède, et que les glaciers alpins descendaient jusqu'à la rive; des radeaux et des montagnes de glace, traversant le golfe, allaient déposer leur fardeau de rochers sur la rive opposée. La disposition des blocs erratiques sur le Jura rend cette explication peu vraisemblable. Ceux qui sont dans le voisinage de Neuchâtel sont descendus du Mont-Blanc et du Valais, ceux de la région moyenne du Jura proviennent de l'Oberland bernois, et ceux du Jura occidental sont venus des Alpes des petits cantons. Les radeaux flottans auraient donc toujours traversé le golfe à angle droit. Or on sait que les courans ne suivent jamais une pareille direction et longent au contraire ordinairement les côtes. Le transport des matériaux erratiques s'est opéré dans la direction des vallées principales : du côté de la Suisse, ce sont les vallées du Rhône, de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat; du côté de la France, celles de l'Isère et de la Durance. Aussi les géologues qui ont refusé d'adopter les conclusions de M. Agassiz ont-ils admis généralement que le terrain erratique est, comme tous les autres terrains géologiques, dû à un transport opéré par les eaux en mouvement. Des torrens de boue et de limon, pareils à ceux qui se formèrent lors de la débâcle de la Dent-du-Midi, peuvent entraîner au loin des blocs très considérables sans les arrondir et sans en émousser les arêtes; ils doivent aussi sans aucun doute exercer sur les roches qu'ils rencontrent l'action d'un burin puissant. Si, par suite d'une fusion subite, les glaciers, qui n'avancent d'ordinaire qu'avec une extrême lenteur, descendaient avec une vitesse sensible, ils auraient beaucoup plus de force qu'aujourd'hui pour polir et strier les roches.

Ce n'est pas seulement aux alentours des Alpes que se rencontrent des blocs erratiques, il s'en trouve çà et là sur une grande partie de l'Europe et de l'Amérique : de vastes accumulations, formées de gros blocs de gravier, de sable et d'argile, recouvrent, comme un manteau, toute la région boréale. Ce terrain, souvent nommé *erratique,* a été l'objet des études de MM. Murchison et de Verneuil en Russie, de MM. Keilhau, Forschhammer, Selfström, Durocher en Scandi-

navie. La limite de l'immense surface qu'il recouvre va de l'extrémité de l'Oural vers Smolensk, s'étend vers Cracovie, Breslau, Leipzig, côtoie le Harz, le nord de la Westphalie, traverse les Pays-Bas et comprend une partie de la côte orientale de l'Angleterre. Les blocs qu'on y trouve forment deux classes distinctes : les uns, véritablement erratiques ou voyageurs, ont été transportés des montagnes de la Scandinavie à des distances qui atteignent plus de 100 lieues. D'autres présentent les mêmes caractères que les terrains sur lesquels ils reposent, ce qui prouve qu'ils n'ont été entraînés qu'à une très faible distance; ce ne sont point des colons lointains, mais des habitans mêmes de la contrée.

En Europe, le terrain erratique ne dépasse point le 52e degré de latitude; mais en Amérique on le rencontre encore au sud de Boston, qui est situé sous le 48e degré, et dans la vallée de l'Ohio, jusque vers le 38e degré. Les caractères de ce terrain y sont absolument les mêmes que dans le nord de l'ancien continent : on y vérifie la parenté entre les matériaux erratiques et les roches sous-jacentes, et l'on voit qu'ils n'ont généralement été entraînés qu'à une faible distance vers le sud. Ainsi, sur la côte méridionale du golfe Saint-Laurent, on trouve des blocs et des détritus qui viennent de la côte opposée du Labrador et de Terre-Neuve. L'île du Prince-Édouard, située dans le golfe, a, comme un écran, arrêté les blocs venus du Labrador; elle a elle-même envoyé des blocs de grès rouge sur la côte opposée de la Nouvelle-Écosse. Sur la rive méridionale du Lac-Supérieur, on trouve des blocs de cuivre et d'argent natif très pesans qui ne sont qu'à 2 ou 3 lieues des gisemens primitifs.

Il y a peu d'années, M. Agassiz a publié un ouvrage fort intéressant sur le Lac-Supérieur : la flore et la faune de cette région encore imparfaitement connue y sont l'objet d'une étude spéciale; mais un des chapitres traite du terrain erratique. Dès que les glaciers eurent fixé l'attention des géologues, M. Agassiz avait cherché à établir un lien entre les phénomènes glaciaires observés dans les hautes montagnes et ceux dont les régions boréales du globe nous offrent la trace. Pour expliquer le transport des blocs erratiques sur le Jura, il avait admis qu'une période de froid avait précédé la période actuelle, bien que l'ensemble des notions géologiques indique que la température a toujours été en s'abaissant à la surface du globe pendant la série des âges. Une fois la période glaciaire acceptée, M. Agassiz admit hardiment qu'un manteau de glace avait recouvert, à la faveur de ce refroidissement général, toutes les régions boréales de la terre, et que cet immense glacier envoyait des blocs partout où nous les retrouvons aujourd'hui, polissant et striant les roches de la Scandinavie et de l'Amérique du Nord, couvrant de

vastes moraines les plaines de la Russie, celles du nord de l'Allemagne, du Canada et des États-Unis. Cette hypothèse singulière a été abandonnée par ceux mêmes qui ont toujours été les disciples les plus fervens de M. Agassiz, et il y aurait à peine lieu à la discuter, si, dans son ouvrage sur le Lac-Supérieur, M. Agassiz ne la présentait dans les mêmes termes qu'autrefois, et ne cherchait à établir qu'elle est seule propre à rendre compte des phénomènes erratiques. Cette persistance ne ramènera sans doute pas ceux qui ont cru devoir abandonner les conséquences extrêmes de la théorie glaciaire. Tant qu'il ne s'est agi que de montrer à la faveur de quel climat les glaciers des Alpes avaient pu s'étendre jusqu'au Jura, M. Agassiz a toujours cherché à prouver qu'il suffisait pour cela d'une diminution assez peu notable dans la température moyenne de l'année; mais il faut bien sortir de ces termes quand on veut représenter la région polaire entière et une grande partie de la zone tempérée comme couvertes par un glacier unique : des variations légères dans le climat ne suffiraient point à modifier d'une manière complète les caractères d'une partie si considérable du globe. Quand on aurait fait voir ce qui a occasionné une pareille révolution météorologique, il resterait encore à expliquer comment un glacier pourrait se mouvoir sur des plaines parfaitement unies. Tous les glaciers que l'on connaît sont suspendus aux flancs inclinés des montagnes; dans le Groenland et les terres arctiques, si souvent explorés depuis quelques années, on n'en voit que dans les vallées qui débouchent sur la mer. A l'intérieur des terres, on ne trouve plus que les neiges éternelles qui comblent toutes les ondulations du sol.

La plupart des géologues admettent volontiers aujourd'hui que le phénomène restreint auquel il faut attribuer l'extension ancienne des glaciers des Alpes a également agi dans les montagnes scandinaves et dans quelques massifs montueux de l'Amérique du Nord; mais il faut attribuer au dépôt erratique des plaines une autre origine. Cette cause agit peut-être encore aujourd'hui sous nos yeux. Chaque année, les détroits du grand labyrinthe des terres arctiques sont obstrués par les champs de glaces et les débris des glaciers. Ces radeaux flottans emportent avec eux une immense quantité de débris, et déposent en fondant leur fardeau dans la mer. Quelques montagnes de glace vont s'aventurer très loin vers le sud, mais la plupart des débris charriés par le courant polaire sont arrêtés à la hauteur du *gulfstream;* le banc de Terre-Neuve tout entier est le produit de cette rencontre. Si cette partie de l'Atlantique était aujourd'hui mise à sec, on y trouverait sans doute des dépôts entièrement semblables à certaines formations dites erratiques, des barres sablonneuses, des amas de matériaux incohérens, grossièrement stratifiés. Les mêmes

phénomènes se produisent dans les régions polaires antarctiques : les montagnes de glace y circulent plus librement, et vont porter à des latitudes encore plus lointaines les débris dont elles sont chargées. La plupart des caractères du terrain erratique s'expliquent assez aisément, si l'on admet que les glaces flottantes ont joué le rôle d'agent de transport. Ainsi l'on a remarqué que les blocs les plus gros sont ordinairement entassés sur des crêtes : les falaises de la côte méridionale du golfe de Finlande, qui ont 50 mètres de hauteur, en sont couvertes, ainsi que les collines qui dominent le lac Onega. On ne rencontre pas un seul bloc sur les plaines de sable qui avoisinent Posen, et, pour en trouver, il faut atteindre la frontière plus élevée de la Pologne. On expliquerait difficilement ce fait par l'hypothèse de M. Agassiz; on comprend très bien au contraire que les glaces flottantes viennent s'échouer et déposer leur fardeau sur les parties les plus hautes du fond de la mer.

Les stries qui sillonnent parfois les rochers recouverts par le terrain erratique ont fourni un des argumens les plus puissans à M. Agassiz et à ses partisans; mais on ne voit guère pourquoi les glaces flottantes ne posséderaient pas le pouvoir de strier les roches aussi bien que les glaciers. Dans leurs longs détours à travers les détroits qu'elles obstruent chaque année, ces grandes masses exercent sans aucun doute une énergique action sur les rochers qui s'opposent à leur passage. Si les courans souterrains qui les entraînent sont assez forts pour les faire avancer quelquefois contre le vent, on comprend sans peine que, lorsque ces masses gigantesques viennent s'échouer sur un bas-fond, les pierres qui y sont incrustées impriment sur la roche solide qui forme l'obstacle des traces ineffaçables. Les débris mêmes qui sont semés sur le bas-fond, se trouvant comprimés avec une violence irrésistible, peuvent servir de burin et jouer à peu près le même rôle que la boue qu'on trouve partout sous les glaciers. Les coquilles marines qu'on a rencontrées dans beaucoup de dépôts meubles erratiques, les preuves aujourd'hui multipliées que la partie boréale de notre hémisphère est sortie des eaux depuis une époque géologique très récente et subit encore un certain mouvement d'exhaussement, toutes ces considérations se réunissent pour donner une grande probabilité à l'hypothèse qui attribue, en partie du moins, à l'action des glaces flottantes ce qu'on nomme un peu vaguement encore le terrain erratique. On en sait assez aujourd'hui pour affirmer que tout ce qui est encore compris sous ce nom ne peut être attribué à une cause unique; mais on n'est pas encore en état de faire la part des origines diverses de ce terrain, parmi lesquelles, avec les glaciers proprement dits et les glaces flottantes, il faut compter les grands courans qui ont balayé diverses parties

du globe à la suite des dernières révolutions dont la terre a été le théâtre.

En résumé, on peut distinguer dans les travaux de M. Agassiz sur les glaciers deux parties, l'une théorique, l'autre expérimentale, la première discutable dans certains développemens extrêmes, la seconde digne de l'admiration et de la reconnaissance du monde savant. Ses descriptions des glaciers des Alpes et des phénomènes dont ils sont les agens, ses expériences sur la vitesse de ces grands fleuves solides, garderont toujours une incontestable valeur. Il a ajouté un chapitre attrayant à la géologie et à la géographie physique; en même temps il a inauguré l'étude de ce terrain erratique, encore si incomplète, et dont la connaissance approfondie est destinée sans doute à jeter tant de jour sur les dernières révolutions du globe, peut-être même sur les mystérieuses origines de la race humaine.

II. — TRAVAUX D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE NATURELLES.

La carrière du naturaliste, étudiée dans ses traits généraux, nous fera mieux saisir encore son vrai rôle et son originalité (1).

Les dispositions du jeune Agassiz pour les sciences naturelles se manifestèrent de bonne heure. Né en 1807, sur les bords du lac de Morat, le futur historien des poissons fossiles y passa son enfance, préludant à ses savans travaux par des recherches sur les mœurs et les habitudes des poissons d'eau douce. Après avoir terminé son éducation première à Lausanne, le jeune observateur fut un moment sur le point, pour obéir aux intentions de sa famille, d'entrer dans une maison de commerce; mais il parvint à faire triompher ce qui était déjà une véritable vocation, et obtint d'aller à Zurich étudier la médecine et la chirurgie. Il alla passer ensuite quelque temps à l'université d'Heidelberg, où il s'appliqua à l'étude de l'anatomie, sous la direction du professeur Tiedemann. Néanmoins la carrière scientifique de M. Agassiz ne commença réellement qu'à Munich : il y resta quatre années entières, et, bien que simple étudiant, il ne tarda pas à se lier avec les savans professeurs que le gouvernement bavarois venait d'appeler à cette université, nouvellement fondée. Il vivait dans la maison même du professeur Döllinger, qui l'initia

(1) Voici quelques-uns des ouvrages qui ont marqué la place de M. Agassiz dans le domaine des études zoologiques et paléontologiques : *Recherches sur les Poissons fossiles*, Soleure 1833-43; — *Description des Échinodermes fossiles de la Suisse*, Soleure 1839-40; — *Études critiques sur les Mollusques fossiles*, 1840-45; — *Histoire naturelle des Poissons d'eau douce de l'Europe centrale*, Soleure 1840; — *Monographie des Poissons fossiles du système dévonien*, 1845; — *Principles of Zoology*, Boston 1848; — *Lectures on comparative Embriology*, Boston 1849; — *Lake Superior*, etc., Boston 1850.

aux mystères de l'embryogénie. Oken lui enseigna les principes de la classification naturelle; Martius, l'organisation des végétaux et les lois de leur distribution. Il eut, à l'âge de vingt et un ans, l'honneur d'être le collaborateur de ce savant, qui était récemment revenu de l'Amérique du Sud, et qui lui confia la tâche de décrire les poissons qu'il avait rapportés du Brésil. Après avoir pris les degrés de docteur en médecine et de docteur en philosophie, M. Agassiz alla passer quelque temps à Vienne et y poursuivit ses études favorites sur les poissons. Un ami de son père lui fournit à cette époque les moyens de faire le voyage de Paris, où il fut assez heureux pour se lier avec Cuvier et M. de Humboldt. L'accueil que lui firent ces illustres savans décida sans doute de sa carrière. M. de Humboldt lui offrit sa généreuse protection, qui depuis ne lui fit jamais défaut. Cuvier ne se contenta pas de l'encourager dans ses travaux; il lui donna encore une marque de confiance vraiment extraordinaire, en mettant à sa disposition tous les matériaux qu'il avait lui-même patiemment recueillis pour faire l'histoire des poissons fossiles. Cet héritage ne pouvait tomber en de meilleures mains, mais un pareil acte de désintéressement scientifique honore autant celui qui en a la pensée que celui qui en est l'objet.

Après la mort de Cuvier, M. Agassiz retourna en Suisse et fut presque aussitôt nommé professeur d'histoire naturelle à Neuchâtel. La paisible cité devint alors un des centres du mouvement scientifique : c'est là que M. Agassiz écrivit ses ouvrages les plus importans. Il y mena de front l'étude des glaciers et les travaux zoologiques les plus variés. Il ne se contenta pas d'étudier les animaux vivans, comme font les zoologistes proprement dits, ou, comme les paléontologistes, les animaux éteints. Avec la noble ambition d'embrasser tous les êtres dans ses classifications, il fit rentrer dans un cadre agrandi les faunes disparues et la faune actuelle. Pendant qu'il travaillait à l'*Histoire naturelle des Poissons d'eau douce de l'Europe*, il achevait les *Recherches sur les Poissons fossiles*, qui le placèrent immédiatement au premier rang parmi les naturalistes. Ce bel ouvrage est pour l'histoire des poissons un monument aussi important que les *Recherches sur les Ossemens fossiles* pour les mammifères. Les découvertes de Cuvier seront toujours, sans nul doute, le chapitre le plus attachant de la paléontologie par la netteté des caractères et l'intérêt supérieur qui s'attache aux animaux terrestres; mais on ne peut nier qu'au point de vue de l'utilité géologique, les mammifères ne le cèdent aux poissons, car, tandis que les premiers ne se retrouvent qu'isolément, dans une partie seulement des formations géologiques, les poissons ont vécu dans les mers de toutes les époques. On en rencontre des restes jusque dans ce terrain où l'on a dé-

couvert les premières et les plus anciennes traces de la vie organique, et auquel le célèbre géologue anglais Murchison a donné le nom de ***silurien,*** parce qu'il fut d'abord étudié dans la partie de l'Angleterre autrefois habitée par les Silures. Le terrain ***dévonien,*** placé immédiatement au-dessus du terrain silurien, est remarquable par l'abondance et la singularité des poissons qu'il renferme; en remontant l'ordre des formations géologiques, l'on en trouve encore d'analogues dans le terrain carbonifère, qui contient dans quelques parties, sous forme de houille, les restes d'une ancienne et puissante végétation. A ces dépôts anciens succédèrent les formations qu'on appelle ***secondaires :*** dans cette série nouvelle, les couches où l'on a découvert les poissons les plus nombreux sont celles du ***terrain jurassique,*** auxquelles les géologues ont donné ce nom, parce que la chaîne du Jura est due aux soulèvemens qui les ont fait surgir en larges ondulations. On rencontre également des restes de poissons dans le terrain suivant, connu sous le nom de ***terrain crétacé,*** à cause des immenses couches de craie qu'il renferme, et qui sont si développées en France, par exemple dans certaines parties de la Champagne. Enfin les poissons deviennent de plus en plus variés, et se rapprochent graduellement de ceux que nous connaissons aujourd'hui, pendant la longue période des terrains tertiaires, qui sont les plus récens, et auxquels il faut rapporter les dépôts qui forment le grand bassin géologique dont Paris est le centre.

Aussitôt qu'il commença l'étude des poissons fossiles, M. Agassiz comprit que la classification dont Cuvier s'était contenté était insuffisante. Le naturaliste français s'était borné à distinguer les poissons osseux et les poissons cartilagineux, qui n'ont point de véritables os, mais de simples cartilages. Ces derniers animaux se retrouvent en très grand nombre parmi les poissons fossiles, et, comme d'ordinaire ils n'ont laissé d'autre trace que les écailles qui recouvraient leur corps, M. Agassiz prit ces écailles mêmes pour base d'une classification nouvelle. Il y a sans doute une corrélation profonde entre ce trait extérieur et l'organisation même des poissons, puisque tout s'enchaîne et se lie dans la nature animale; pourtant on comprendrait difficilement que M. Agassiz eût accordé tant d'importance à ce caractère unique, s'il n'y eût été en quelque sorte contraint. Tout en admirant le parti qu'il a su en tirer, on ne peut, à première vue, s'empêcher de craindre que la classification qui s'appuie sur un fondement en apparence aussi frêle ne manque de solidité; mais les conclusions auxquelles M. Agassiz est arrivé en la développant ont un tel caractère d'ordre et de généralité, qu'on se sent bientôt disposé à les admettre avec confiance. Ces résultats inattendus ont jeté un jour tout nouveau sur l'enchaînement des êtres à travers les âges, et

ont inspiré à M. Agassiz la doctrine zoologique qu'il défend aujourd'hui, et qui sera développée plus loin.

Le naturaliste suisse divise les poissons en quatre ordres, caractérisés, comme l'indique leur nom, par la forme des écailles, — placoïdes, ganoïdes, cycloïdes et ctenoïdes. — Les mers n'ont d'abord été peuplées que par les poissons des deux premiers ordres. Les placoïdes n'ont qu'un squelette cartilagineux; leur peau est recouverte de larges plaques d'émail ou de petits corps osseux, âpres au toucher. Ils ont traversé toutes les époques et sont encore aujourd'hui représentés par la nombreuse tribu des squales, les requins au corps recouvert de chagrin, les raies, les scies au museau allongé en lame, les chimères, les cestracions.

Si l'ordre des placoïdes renferme à peu près tous les poissons que Cuvier nommait cartilagineux, ceux qu'il nommait les poissons osseux sont compris dans les deux ordres des cycloïdes et des ctenoïdes. La perche peut servir de type aux ctenoïdes, tandis que les cycloïdes sont représentés par la famille des carpes, des brochets, des saumons, etc.

L'ordre des ganoïdes constitue un type qui se sépare à la fois de celui des poissons osseux et des poissons cartilagineux; à peine représenté dans la faune actuelle, il a joué en revanche le rôle le plus important dans celle des premiers âges géologiques. Parmi les poissons, il n'en est pas qui offrent des caractères plus remarquables et plus étranges que les ganoïdes. Au lieu d'être, comme chez les autres animaux de cet embranchement, disposées à peu près comme des tuiles ou des ardoises sur un toit, leurs écailles sont rangées les unes à côté des autres comme des pavés : ce sont des plaques larges et solides recouvertes d'une couche brillante d'émail qui embrassent le corps comme une puissante cuirasse. Le squelette des ganoïdes présente aussi des caractères tout à fait originaux. On sait que, dans les poissons ordinaires, la colonne vertébrale s'arrête au point où commence la nageoire caudale; dans les ganoïdes anciens, elle s'étendait jusqu'à l'extrémité même de la queue, et la nageoire s'y attachait à peu près comme le gouvernail à un bateau. Ce caractère, qui donne aux ganoïdes un aspect tout particulier, s'est perpétué jusqu'au début de la période jurassique; mais la fin de cette ère fut le signal de leur prompte décadence, et depuis lors les mers ont été livrées exclusivement à l'empire des autres ordres. On ne connaît plus aujourd'hui que de rares représentans des ganoïdes, le *lepidosteus*, qui habite les rivières de l'Amérique du Nord, le *bichir* du Nil, les esturgeons, les coffres, etc.

Les recherches de M. Agassiz ont jeté une vive lumière sur les variations des formes organiques depuis les époques les plus an-

ciennes jusqu'à la période moderne. Dans les huit mille espèces de poissons actuels, on trouve, pour employer l'expression du naturaliste suisse, une queue *homocerque,* formant un appareil de forme symétrique placé à l'extrémité de la colonne vertébrale : les poissons ganoïdes de la mer dévonienne, et plus tard de la mer carbonifère, avaient une queue *dissymétrique* ou *hétérocerque,* divisée en deux parties inégales par le prolongement de la colonne vertébrale. M. Agassiz fut frappé du rapport que présente la construction des poissons aux différens âges de la terre avec les variations singulières qui accompagnent le développement embryonique de chaque individu. Les embryons de certains poissons commencent en effet par avoir une queue semblable à celle des anciens ganoïdes, et ce caractère n'est pas le seul qui rappelle les poissons des premiers âges. A l'époque où le jeune sort de l'œuf, les vertèbres sont cartilagineuses, la bouche est placée transversalement au-dessous d'une tête fortement aplatie. Que l'on compare ces caractères avec ceux des poissons dévoniens, et l'on ne pourra manquer de remarquer une analogie saisissante.

Dans l'embryon actuel, la ressemblance avec les poissons primitifs n'est que passagère, et les caractères nouveaux que l'animal doit conserver pendant toute la durée de son existence se développent avec rapidité. Ces modifications, aujourd'hui renfermées dans la période éphémère de la vie embryonique, sont l'image fidèle de celles qui se sont opérées pendant la longue série des âges antérieurs à l'apparition de l'homme. Ainsi les ganoïdes à carapace osseuse ont été peu à peu remplacés dans les mers par des ganoïdes à véritables écailles; les caractères qu'on pourrait appeler embryogéniques se sont effacés graduellement : la bouche a pris la position normale qu'elle possède dans les poissons actuels, le corps et la tête se sont allongés, la colonne vertébrale s'est ossifiée et séparée de la nageoire caudale. Enfin il ne reste plus aujourd'hui que quelques genres seulement qui n'aient point subi ces altérations, et demeurent comme les souvenirs d'un passé lointain.

En somme, l'on peut distinguer trois périodes principales dans l'histoire des poissons. Dans la première, les formes sont embryoniques; au lieu d'épine dorsale, les poissons n'ont qu'une corde cartilagineuse. Pendant la seconde, qui commence avec l'ère jurassique et forme en quelque sorte une époque de transition, paraissent les premiers poissons homocerques, et la tête prend des formes plus effilées. Enfin avec l'époque crétacée commence l'ère des véritables poissons osseux. Cette succession forme une série parallèle au développement embryogénique des individus actuels, et il semble que la nature ait opéré lentement, pour la classe entière des poissons, le

travail qu'elle renouvelle encore pour chacun d'eux en particulier.

Après avoir publié la monographie des poissons du vieux grès rouge, qui forme un supplément important aux *Recherches sur les Poissons fossiles*, et qui fut entreprise à la requête de l'*Association britannique pour l'avancement des sciences*, M. Agassiz partit pour l'Amérique, afin de chercher de nouveaux matériaux pour compléter l'histoire des anciennes faunes marines en même temps que pour recueillir de nouvelles observations sur les poissons de la faune actuelle. L'accueil qu'il reçut dans le Nouveau-Monde, où il ne se rendait que pour remplir la mission scientifique dont le roi de Prusse l'avait chargé, le succès éclatant des leçons qu'il donna à l'institut Lowell de Boston, le déterminèrent à se fixer aux États-Unis, où il occupe aujourd'hui la chaire de zoologie et de géologie à l'école scientifique annexée à l'université de Cambridge.

Depuis qu'il habite l'Amérique, le savant naturaliste a donné une forme méthodique et plus arrêtée à la comparaison entre la succession des formes organiques et le développement embryogénique des êtres. Il étend aujourd'hui à toutes les parties de la nature animée les notions que l'étude des poissons fossiles lui a primitivement inspirées. Les élémens de zoologie populaire qu'il a publiés pour les écoles de la Nouvelle-Angleterre, tous les travaux partiels qu'il a insérés dans les journaux savans depuis quelques années, ne sont qu'un continuel développement de ces principes nouveaux. La confiance qu'ils lui inspirent est si grande qu'il laisse quelquefois la théorie devancer l'observation, et trace un cadre aux faits avant même de les avoir suffisamment observés. Les erreurs et les imperfections sont inévitables dans l'établissement de toute synthèse scientifique nouvelle; mais celle que M. Agassiz complète aujourd'hui offre à l'esprit de si séduisantes perspectives et des vues si profondes sur l'ensemble de la nature animée, présente et passée, qu'il est nécessaire de l'exposer avec quelque détail.

Pour mieux faire comprendre la doctrine de M. Agassiz et l'originalité de ses conceptions, il ne sera pas inutile de rappeler brièvement de quelle manière ont été résolues avant lui les hautes questions de philosophie naturelle que les découvertes de la paléontologie ont soulevées. Les animaux qu'on trouve enfouis dans les diverses formations géologiques diffèrent de ceux qui habitent aujourd'hui notre terre, et sont les représentans de populations anéanties que nous n'aurions jamais connues, si, à l'aide de quelques débris, la science n'était parvenue à les reconstituer. Comment les animaux actuels ont-ils pris la place de tant d'êtres disparus? L'explication la plus simple consiste à supposer que tous les animaux ont été créés simultanément, répartis inégalement sur le

globe, et que, dans la longue série des âges, ils ont changé de station; en même temps, les espèces, les genres et les familles n'étant doués que d'une vitalité bornée, des extinctions successives auraient eu lieu dans le règne animal. Cuvier défendit cette hypothèse, en se préoccupant surtout des migrations et des extinctions des animaux terrestres; mais, depuis que la paléontologie a fait connaître les grandes faunes marines des temps passés, cette théorie, trouvée en défaut, a été à peu près abandonnée. Au lieu de croire que la population terrestre ait été constamment en s'appauvrissant, les naturalistes sont généralement aujourd'hui d'accord pour admettre qu'à de nombreuses reprises des êtres nouveaux ont apparu sur le globe à mesure que disparaissaient les anciens; mais on a voulu expliquer ce remplacement mystérieux, et de nouveaux systèmes se sont produits. Ceux qui considèrent les espèces animales comme absolument invariables sont forcés d'admettre qu'il y a eu plus d'une création, et font intervenir la puissance divine chaque fois qu'ils rencontrent une espèce nouvelle : ils refusent de reconnaître une filiation quelconque entre les animaux actuels et les animaux éteints, une marche progressive de l'imparfait vers le parfait dans la succession chronologique des êtres. Ceux au contraire qui ont accepté, en les modifiant plus ou moins profondément, les idées de Lamarck admettent que les espèces animales se sont transformées d'âge en âge, par suite des révolutions physiques dues au lent refroidissement de la terre et aux violens cataclysmes qui en ont tant de fois brisé et accidenté la surface. Au lieu de chercher uniquement dans la nature externe la cause des changemens qu'a subis la nature animée, l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire les fit découler d'une cause qui lui serait inhérente et serait l'un des attributs mêmes de la vie. Un plan unique préside, suivant lui, au développement de toutes les formes organiques, et les variations multipliées que nous y observons sont dues à l'action variable de cette force, sans cesse contrebalancée par une force contraire, qui impose des limites à la fécondité créatrice de la nature. Ainsi, de ces quatre théories, la première est fondée sur une création unique et des extinctions successives, la deuxième sur des créations multiples et la négation de tout progrès organique, les deux dernières sur une transformation des êtres due, soit aux modifications de la nature physique, soit à l'action même des forces vitales.

M. Agassiz n'a adopté, au moins dans son entier, aucune de ces théories; il a introduit des considérations absolument nouvelles dans l'étude de ce grand problème de la hiérarchie et de la succession des êtres organisés. — Il n'admet point le principe posé par Geoffroy Saint-Hilaire, et connu sous le nom de l'unité du plan organique

des êtres; suivant lui, il y a au contraire plusieurs plans organiques entièrement distincts; comme un architecte emploie des ordres divers, la nature semble avoir voulu travailler sur des types ou modèles différens, et les grandes divisions naturelles établies, sous le nom d'embranchemens, par les naturalistes, loin d'être des conceptions artificielles, ne font que répondre à cette diversité. M. Agassiz n'accepte pas non plus la théorie du développement graduel des êtres fondée sur la transformation des espèces. A l'époque où il habitait encore l'Allemagne, il penchait vers cette doctrine; mais aujourd'hui on ne pourrait trouver chez aucun naturaliste une croyance plus profonde et plus vigoureuse à l'immutabilité absolue des espèces. Nous en avons la preuve dans cet extrait d'une lettre écrite à propos de la découverte de poissons sans yeux dans une caverne, en 1842 : « Pour ma part, je crois que les animaux aveugles de la caverne ne montreraient d'organes de la vue que pendant la période embryonique, en conformité avec le développement normal des types respectifs auxquels ils appartiennent. Je crois même que, placés sous l'influence d'une lumière modérée, incapable de les injurier, mais suffisante pour favoriser le développement des yeux dans les espèces alliées qui en possèdent, les jeunes des espèces particulières à la caverne deviendraient graduellement aveugles, tandis que les autres pourraient acquérir des yeux parfaits; car je suis convaincu, par tout ce que je sais de la distribution géographique des animaux, qu'ils ont tous été créés pour les circonstances où ils vivent actuellement, placés dans les limites entre lesquelles ils ont été distribués, et avec les particularités de structure qui les caractérisent aujourd'hui. » On ne saurait heurter plus hardiment de front l'opinion des naturalistes qui, à la suite de Lamarck, admettent que les organes des animaux se développent ou s'atrophient suivant les circonstances, et que les forces mystérieuses qui président à la vie demeurent soumises, dans une certaine mesure, aux nécessités changeantes que leur impose la nature inorganique. M. Agassiz professe, relativement aux faunes anciennes, la doctrine absolue qu'il applique à la faune actuelle. Chaque fois, selon lui, qu'une création nouvelle a repeuplé la terre, la structure et la répartition des animaux ont été déterminées par la puissance créatrice elle-même : chacun d'eux a été pourvu d'attributs invariables, en rapport avec la fonction et la place qui lui étaient assignées, et les a transmis sans altération à tous ses descendans, jusqu'au jour où une destruction radicale de tous les êtres est venue mettre fin à cette ère d'harmonie et de stabilité organiques.

Pour combattre la doctrine de la transformation des espèces, on a l'habitude de ne chercher des preuves que dans la nature aujour-

d'hui vivante, et l'on n'a point de peine à faire voir qu'il est impossible de reconnaître la moindre altération dans les caractères des animaux depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours. L'étude des faunes anciennes a fourni à M. Agassiz des argumens d'un ordre nouveau. Il a montré que les faunes successives qui ont peuplé la terre ne peuvent être dues à un petit nombre de germes primitifs, parce qu'à toutes les époques le nombre des espèces animales a été aussi considérable qu'aujourd'hui. Pour faire une pareille comparaison, il ne serait pas juste, comme il le fait remarquer avec raison, de mettre le nombre total des espèces animales actuelles en regard de celles qui caractérisent les différentes périodes géologiques. La paléontologie ne peut étudier les faunes détruites qu'en des points isolés, et ne peut arriver à connaître qu'une bien faible partie des débris qui demeurent cachés dans les profondeurs du sol. Il faut donc, pour procéder à une telle comparaison, la circonscrire dans les bassins déterminés qui se trouvent le mieux connus, et l'on s'assure ainsi qu'au point de vue du nombre des espèces, elle n'est point défavorable au passé. Les patientes recherches de M. Deshayes ont élevé à plus de douze cents le nombre des mollusques du bassin de Paris. Nulle partie de la terre ne présente aujourd'hui sur une égale surface une telle variété de formes organiques. La Méditerranée entière n'est habitée que par six cents espèces de mollusques environ; celles des côtes de l'Europe baignées par l'Atlantique sont au nombre de six cents; la faune des îles Séchelles en comprend trois cents, celle des îles Maurice, Bourbon et Madagascar, trois cents également; celle de la Mer-Rouge, quatre cents; celle des côtes de l'Amérique centrale, situées près des tropiques, entre le 22e et le 28e degré de latitude, cinq cents. Les bancs de polypiers les plus anciens, de même que ceux de la période jurassique qu'on trouve dans le Jura, la Suisse, l'Allemagne et la Normandie, sont aussi riches en espèces que les bancs de corail qui s'élèvent de nos jours dans la Mer-Rouge, dans le Pacifique et sur les côtes de l'Australie. Les insectes sont de tous les animaux ceux dont les restes ont dû le plus vite céder à l'action destructive du temps; pourtant ceux que l'on a découverts à OEningen, et qui ont été décrits par M. Oswald Heer, forment une tribu aussi nombreuse qu'aucune de celles qu'on pourrait aujourd'hui trouver dans les mêmes limites géographiques. On sait en quelle énorme quantité les débris de poissons se rencontrent au mont Bolca en Italie, à Solenhofen en Allemagne, à Lyme-Regis en Angleterre. Quant aux mammifères eux-mêmes, les découvertes faites dans le Brésil et dans l'Australie ont donné la preuve que les animaux fossiles appartenant à cette classe y sont plus nombreux que ceux qui sont aujourd'hui vivans. Les débris trouvés dans la colline de Montmartre

se rapportent aussi à des espèces qui dépassent numériquement celles qui habitent actuellement la France. M. Agassiz insiste fortement sur tous ces exemples, auxquels il ajoute encore la découverte très récente de nombreux fossiles dans les *mauvaises terres* du Nebraska, en Amérique, pour prouver que les types actuels ne proviennent point de ce qu'on pourrait nommer la *différentiation* de quelques types primitifs; il croit pouvoir en conclure qu'il n'y a aucun ordre de filiation généalogique entre les espèces qui ont vécu pendant les diverses formations géologiques. Il semble cependant que la seule conclusion rigoureuse qu'on puisse tirer de ces comparaisons, c'est que la nature s'est montrée autrefois aussi féconde qu'aujourd'hui.

Les recherches de M. Agassiz l'ont conduit à poser en principe que les divers types naturels n'ont primitivement été représentés que sous les formes les plus humbles, qui rappellent les embryons actuels. Ce fait remarquable ne peut-il point servir à donner jusqu'à un certain point l'explication de la multiplicité des espèces dans les anciens terrains, en supposant qu'elle soit générale, qu'elle puisse s'appliquer à toute la surface du globe et à toutes les formations? Le perfectionnement de l'organisation paraît aujourd'hui encore coïncider avec la réduction du nombre des espèces. Tant que la nature animée ne revêt que des formes rudimentaires, elle s'essaie pour ainsi dire dans toutes les directions, et se prête aux variations les plus étranges. Plus l'organisation se définit et se complique, plus ce mouvement d'expansion est enfermé entre des limites rapprochées. Un des traits les plus saisissans du règne animal n'est-il pas le chiffre restreint des mammifères, qui forment une véritable aristocratie, si on les compare aux oiseaux, à la foule des poissons qui pullulent dans les mers et les fleuves, à la multitude des mollusques, enfin à ces myriades d'animaux inférieurs dont les formes présentent tant de variétés, que la mémoire la plus tenace ne peut en conserver fidèlement le souvenir?

Quoi qu'il en soit, M. Agassiz ne croit point qu'on puisse reconnaître une parenté naturelle entre les faunes qui ont successivement animé notre globe. Suivant lui, les grandes révolutions géologiques, qui ont à de fréquentes reprises inauguré des phases nouvelles dans l'histoire de la terre, ont toujours amené la destruction complète de tous les êtres vivans. Une création nouvelle a chaque fois repeuplé le globe; des animaux différens ont été distribués dans des zones d'habitations marquées, et placés dans les stations qu'ils étaient destinés à occuper. M. Agassiz n'admet point qu'on puisse trouver une seule espèce identique dans deux formations géologiques qui se suivent. La classification des terrains tertiaires n'étant fondée ac-

tuellement que sur la proportion du nombre des espèces qui y sont contenues avec les espèces identiques encore existantes, il attaque cette méthode, imaginée par sir Charles Lyell, et cherche à prouver qu'elle ne repose que sur de vicieuses déterminations d'espèces. Une pareille discussion ne peut pas être très profitable, quand on admet, comme le fait M. Agassiz, que les coquilles de deux animaux peuvent présenter les mêmes caractères sans que les animaux soient identiques, et que les espèces mêmes qui nous paraissent entièrement semblables ne le sont peut-être pas en réalité, parce que nous n'avons pas des moyens d'observation suffisans pour découvrir ce qui les sépare. Au reste, le professeur de Cambridge ne prétend tracer aucune limite à la puissance créatrice, et, lui laissant la faculté de recommencer ce qu'elle avait déjà fait une fois, il se borne à considérer comme improbable qu'il y ait des espèces communes dans deux créations consécutives. De telles restrictions rendent tout débat sur ce point aussi impossible qu'inutile.

Tout en admettant qu'il y a eu des créations répétées, M. Agassiz se sépare nettement de la majorité des partisans de cette hypothèse. Dans les grands événemens dont la terre a été le théâtre, ceux-ci ne voient en quelque sorte qu'une suite de tableaux qui ne sont reliés par aucune action, par aucune pensée commune : repoussant toute idée de continuité dans le développement des formes organiques à travers les âges, ils rejettent la croyance au perfectionnement graduel des êtres; M. Agassiz y croit au contraire très fermement, et c'est là que réside l'originalité de sa doctrine. A travers les destructions et les vicissitudes, il a poursuivi la trace du plan auquel la puissance créatrice est restée fidèle, et il s'est efforcé d'en saisir l'ordonnance. — Ses études sur les poissons l'amenèrent à cette importante découverte, que les types animaux ont été représentés dans les faunes primitives par des espèces qui, suivant son expression, sont les images prophétiques et agrandies des embryons actuels. Le progrès organique consisterait donc dans le passage graduel des caractères embryoniques aux caractères présens. Si l'on restaure, à l'aide des restes fossiles, les principaux représentans d'une classe particulière d'animaux, on s'assure qu'à chacune des diverses périodes zoologiques, ils ont présenté des caractères nouveaux. Or ces changemens n'ont point eu lieu d'une façon arbitraire : ils se sont opérés dans un ordre régulier, semblable à la série des métamorphoses que subissent, avant d'arriver à leur forme définitive, les représentans actuels de cette classe. Les animaux qui vivent autour de nous sont, à l'état d'embryon, de véritables miniatures de ceux qui habitaient la terre il y a des myriades d'années. Mais, si l'on ne considère que les êtres actuels, on remarque aussi que certains animaux, durant les premières époques de

leur existence, ressemblent à d'autres parvenus à leur état définitif. Un animal quelconque peut être ainsi regardé comme le représentant, à l'état permanent, d'un autre animal observé pendant l'une des phases transitoires de la vie embryonique. Les insectes, par exemple, offrent, sous forme de larve, tous les caractères des vers, et l'on est en droit de considérer ceux-ci comme des insectes arrêtés dans leur développement. Les singuliers animaux qu'on nomme méduses parce que leurs bras entrelacés rappellent la chevelure de la Méduse antique, avant d'errer librement dans les mers, demeurent, au début de leur existence, fixés aux rameaux d'une sorte d'arbuste vivant analogue au corail. Les animaux qui appartiennent à la classe des coraux peuvent donc être regardés comme des méduses immobilisées dans leur forme première.

Les transformations qui signalent aujourd'hui la vie des individus sont exactement analogues,—comme le célèbre Léopold de Buch le faisait déjà remarquer avec étonnement, à propos de certains fossiles dont il publia la monographie,—aux transformations que subissent ces familles pendant la longue série des ères géologiques. Après avoir été conduit à prendre pour mesure du progrès organique qui s'est opéré pendant ces périodes successives le passage graduel des formes les plus humbles, les plus embryoniques, aux formes actuelles, M. Agassiz devait se trouver naturellement disposé à régler, d'après la même mesure, la hiérarchie des êtres actuels : il devait être conduit à les classer d'après le nombre et l'importance de leurs métamorphoses. C'est au point de vue de ces transformations, dont l'étude constitue l'embryogénie, que M. Agassiz a tenté d'établir une classification nouvelle, à laquelle la paléontologie doit en quelque sorte servir de vérification, s'il est vrai que les animaux aient apparu les uns après les autres dans le même ordre où ils doivent être rangés sur une échelle rationnelle.

III. — NOUVELLE CLASSIFICATION DES ÊTRES.

A toute époque, la classification représente exactement l'état des sciences naturelles, parce qu'elle est l'expression immédiate et abrégée de la méthode qui a dirigé l'étude de la nature, comme des principes sur lesquels cette méthode s'est fondée. Ainsi dans l'antiquité la classification n'a eu d'autre base, à vrai dire, que la distinction des élémens où vivent les animaux : l'eau était considérée comme l'empire des poissons, l'air celui des oiseaux, le sol celui des quadrupèdes. Cuvier souleva le voile qui recouvre les opérations de la nature; il étudia les êtres dans leur structure même. L'anatomie comparée, dont il est l'illustre fondateur, lui permit de les grouper d'après des types nettement définis, et un grand nombre

des divisions qu'il est parvenu à établir ne seront certainement jamais modifiées. Cependant l'histoire naturelle des animaux inférieurs a fait aujourd'hui de tels progrès, les catalogues sont encombrés d'une telle multitude d'êtres dépourvus de ces caractères anatomiques simples particuliers aux classes les plus élevées, qu'il est de toute nécessité de chercher un nouveau fil pour se conduire dans un dédale qui s'agrandit chaque jour. Ce fil, suivant M. Agassiz, est l'embryogénie comparée. En cherchant à préciser les lois de cette science nouvelle, à montrer de quelle importance est l'étude des changemens que subit chaque être depuis le moment où il commence à vivre jusqu'à celui où il arrive à son état permanent, le célèbre naturaliste a introduit dans la zoologie des considérations aussi neuves que fécondes.

Voici quel est le caractère essentiel et vraiment original du grand travail de classification tenté par M. Agassiz. Le tableau des divisions hiérarchiques établies par le professeur de Cambridge peut servir de tableau chronologique destiné à représenter l'histoire du règne animal. On y trouve les principaux groupes organiques rangés dans l'ordre même où ils ont apparu sur la terre. La foi du naturaliste suisse dans cette concordance entre la hiérarchie animale et la succession chronologique des êtres est si profonde, qu'à défaut d'autre secours il n'hésite pas à déclarer que l'ordre d'apparition de deux familles en trahit suffisamment le degré d'importance zoologique. Dans un remarquable discours prononcé en 1850 à Charlestown à la réunion de l'association américaine pour l'avancement des sciences, M. Agassiz s'exprimait ainsi à ce sujet : « J'irai jusqu'à dire que le temps viendra où l'âge relatif des fossiles, entre certaines limites, sera un guide aussi sûr que les faits dérivés de l'étude de leur structure, pour indiquer la position normale qu'ils occupent dans le système de la nature, tant sont intimes les rapports qui unissent entre elles toutes les parties du plan admirable que nous présente la création. »

Jusqu'à quel point les découvertes paléontologiques modernes justifient-elles les assertions hardies de M. Agassiz? Y a-t-il dans chacun des groupes organiques un parallelisme constant entre l'ordre de succession chronologique des êtres et la classification naturelle? Si cette corrélation est générale, les représentans des divers types organiques doivent être d'autant plus imparfaits et revêtir des formes d'autant plus rudimentaires, qu'on les rencontre dans des terrains plus anciens.

L'embranchement animal le plus élevé, qui comprend sous le nom commun de vertébrés les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons, fournit les exemples les plus nombreux et les plus connus à l'appui de la doctrine du développement graduel des formes orga-

niques, comme l'ont démontré les travaux de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville, de Richard Owen et de M. Agassiz lui-même. Les poissons, qui occupent le dernier rang parmi les vertébrés, ont été, à une époque extrêmement reculée, les souverains de la création; mais l'empire leur a peu à peu échappé et a été saisi par les reptiles, dont l'organisation est déjà supérieure; enfin il appartient aujourd'hui aux mammifères, qui sont les plus parfaits de tous les animaux. Si l'on examine en détail le développement de chacune de ces classes, on y trouve aussi des preuves multipliées du progrès organique : les recherches de M. Agassiz sur les poissons en ont fourni de nombreuses, et l'étude des mammifères fossiles en a fait aussi découvrir de très saisissantes. Les plus anciens animaux de cette classe qu'on ait réussi à trouver dans les couches terrestres appartiennent tous à cette tribu imparfaite représentée aujourd'hui par les timides kangourous de la Nouvelle-Hollande. Les vues théoriques de M. Agassiz trouvent aussi une confirmation dans l'étude des diverses classes qui forment les embranchemens inférieurs à celui des vertébrés. Il a mis à contribution tous les travaux de la science moderne pour démontrer que les formes les plus rapprochées des embryons actuels ont toujours apparu les premières dans la suite des époques géologiques, et que l'avénement des divers types organiques s'est opéré dans l'ordre même que leur assigne une classification fondée sur l'embryogénie comparée. Pour la classe des échinodermes en particulier, qui comprend les oursins, les étoiles de mer, etc., les travaux importans et très étendus qu'il avait publiés autrefois, avec le concours de M. Desor, lui permettaient de découvrir mieux qu'un autre ce parallélisme remarquable. Deux groupes organiques se sont pourtant montrés rebelles à la théorie de M. Agassiz : le premier de ces groupes appartient à l'embranchement des mollusques, qui comprend ces animaux dont le corps mou, privé de squelette, de membres articulés, est ordinairement enfermé dans une coquille. Tous les naturalistes s'accordent à considérer comme les plus parfaits des mollusques ceux qu'on nomme céphalopodes, parce que leur tête est entourée de longs tentacules qui leur servent de pieds pour ramper au fond de la mer. Dans le système de M. Agassiz, ce sont les classes les plus dégradées qui ont dû apparaître les premières dans l'ordre des temps géologiques; pourtant on a retrouvé des représentans de la classe des céphalopodes dans les terrains les plus anciens. Parmi les animaux qui ont joué un rôle prédominant dans les faunes primitives du globe, il faut aussi nommer ces crustacés qu'on nomme *trilobites,* à cause de la disposition de leurs lobes ou anneaux. M. Agassiz s'exprime ainsi en parlant de ces singuliers animaux, dont l'importance n'a été révélée que depuis ces dernières années : « Tous les genres de

trilobites semblent être, dans une forme gigantesque, les images prophétiques des divers types des crustacés actuels à l'état d'embryon. » Cette opinion, il faut le dire, n'est point acceptée par M. Barrande, dont les recherches sur le terrain silurien de la Bohème ont ajouté de si précieux matériaux à l'histoire de ces animaux, et qui a été assez heureux pour en trouver des embryons et pour tracer la série entière de leur développement.

On le voit, quelques-uns des aperçus du professeur de Cambridge ne doivent être acceptés qu'avec une prudente réserve. Ce n'est qu'avec circonspection qu'on peut appliquer l'étude des métamorphoses à la classification, car s'il est permis d'une manière générale de regarder un animal comme plus parfait pendant l'âge mûr, il faut remarquer néanmoins qu'au point de vue de certains organes particuliers, cet animal à l'état embryogénique peut paraître supérieur. Bien des obscurités recouvrent donc encore les problèmes abordés avec une si grande hardiesse. Il est dangereux de fonder hâtivement des théories sur les lois du développement des êtres, parce que la découverte fortuite de quelques restes fossiles dans des couches où ils étaient jusque-là demeurés inconnus suffit quelquefois à les renverser. D'ailleurs, si la comparaison entre la succession chronologique des êtres et le développement des embryons actuels était absolument démontrée, il nous semble que les lois générales que M. Agassiz en a tirées sont beaucoup moins en harmonie avec la théorie des créations répétées, dont il s'est constitué le défenseur, qu'avec celle de la filiation des espèces animales telle qu'elle ressort de la doctrine philosophique de l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire. Ceux qui ne voient qu'anarchie dans la multitude des êtres qui ont habité le globe, ceux qui s'appliquent à prouver qu'on ne saurait trouver aucun indice d'une variation ordonnée et régulière dans le développement des formes organiques, sont forcés d'admettre que la population de la terre a été détruite et renouvelée entièrement à diverses reprises; mais il est singulier de voir cette croyance partagée par M. Agassiz, qui regarde en quelque sorte l'histoire du règne animal comme une longue embryogénie. Si les représentans des divers types zoologiques se sont remplacés les uns les autres dans l'ordre même où nous voyons se succéder les métamorphoses des êtres actuels, une pareille concordance n'est-elle pas faite pour nous amener assez naturellement à croire que la nature s'est exercée, pendant l'incalculable série des âges, à produire les phénomènes qu'elle renouvelle aujourd'hui en un temps très court, et qu'elle nous laisse lire le secret de son œuvre lente dans le développement actuel de chaque individu? Les recherches de M. Élie de Beaumont ont donné la preuve que le nombre des révolutions auxquelles il faut attribuer le relief des continens est beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait autrefois soup-

çonné. D'ailleurs, ainsi qu'il l'a fait voir, les perturbations qu'elles ont entraînées ont été généralement bornées à une étendue restreinte, à un dix-huitième environ de la surface terrestre. On comprendrait difficilement, en les ramenant à ces limites véritables, que les bouleversemens qui ont accidenté l'écorce du globe aient pu anéantir la population terrestre tout entière. Il n'est pas invraisemblable que ces crises aient été renouvelées plusieurs centaines de fois, et l'on s'effraie à la pensée que le cours de la vie animale ait été entièrement suspendu à de si nombreuses reprises. Au lieu d'expliquer comme M. Agassiz le progrès organique qu'il a cru reconnaître à travers les diverses périodes de l'histoire de la terre, beaucoup de naturalistes continueront à l'attribuer aux changemens qui se sont opérés dans les circonstances physiques à mesure que la planète a vieilli, et à quelque principe inhérent à la nature animée elle-même.

Telles sont donc les principales doctrines de M. Agassiz, ses vues sur les méthodes de classification naturelle, sur l'alliance de l'anatomie et de l'embryogénie comparées, sur la corrélation des faunes passées et de la faune actuelle. Il est encore un sujet sur lequel il est intéressant de connaître son opinion, nous voulons parler de la question tant débattue de l'unité ou de la diversité des races humaines. M. Agassiz l'a traitée dans un mémoire annexé à un ouvrage publié, il y a peu de temps, en Amérique : *Types de l'Humanité*, par MM. Nott et Gliddon. Son travail a pour titre : *Esquisse des provinces naturelles du règne animal et de leur relation avec les différens types humains*. La terre est divisée en grandes zones caractérisées par un ensemble de traits zoologiques et botaniques spéciaux. M. Agassiz cherche à prouver que les limites géographiques qui séparent ces grandes circonscriptions naturelles tracent également le domaine des différentes races humaines. Des raisonnemens qu'il nous paraît superflu de discuter en détail l'amènent à cette conclusion : « La coïncidence entre la circonscription des races humaines et les limites naturelles des diverses provinces zoologiques caractérisées par des espèces différentes d'animaux est un fait qui ne peut manquer de jeter du jour, dans quelque période future, sur l'origine même des différences qui existent entre les hommes, puisqu'il montre que la nature physique de l'homme est modifiée par les mêmes lois que celle des animaux, et que les résultats généraux obtenus dans le règne animal relativement aux différences organiques des divers types doivent aussi s'appliquer à l'homme. Nous n'avons donc aujourd'hui à choisir qu'entre deux alternatives : ou bien toute l'humanité provient d'une souche commune, et toutes les différentes races, avec les particularités qu'elles présentent dans leur distribution actuelle, doivent être attribuées à des changemens subséquens, présomption en faveur de laquelle on ne peut fournir aucune

preuve, et qui oblige tout de suite à admettre que la diversité entre les animaux n'est point originelle, et que leur distribution n'a pas été fixée dans un plan général, établi dès le commencement de la création; ou bien il faut reconnaître que la diversité des animaux est un fait déterminé par la volonté du Créateur, et que leur distribution géographique est une partie du plan général qui embrasse tous les êtres organisés dans une grande conception organique : d'où il suit que ce que nous appelons les races humaines sont des formes distinctes primordiales du type humain. »

La critique trouverait beaucoup à redire aux raisonnemens sur lesquels sont appuyées ces conclusions, notamment à la définition que M. Agassiz est obligé d'admettre pour ce qu'on appelle en histoire naturelle l'*espèce*, définition que peu de zoologistes seront tentés d'accepter. Il faut se borner ici à faire une seule remarque. La question de la diversité des races humaines se rattache, en Amérique, aux plus redoutables questions politiques : les partisans de l'esclavage s'emparent avec empressement des argumens que leur fournissent les savans, dont le public accepte volontiers les arrêts, parce qu'il les croit désintéressés et inspirés par le seul amour de la vérité. Sans doute, les différences anatomiques qu'on signale entre les races ne peuvent légitimer l'oppression des unes par les autres, puisque nous ne voyons nulle part qu'elles aient pour conséquence l'abolition du sentiment de l'indépendance personnelle et des passions dont la servitude arrête ou dénature l'essor; mais l'intérêt tire les conséquences les plus forcées d'un principe, et dans une aussi grave question il est presque obligatoire de protester contre toute fausse application. Si M. de Humboldt pouvait récemment écrire que parmi les pages de ses nombreux ouvrages, c'est à celles où il exprime sa réprobation contre l'esclavage qu'il attache le plus de prix, M. Agassiz ne trouvera rien dans ses écrits qui lui permette un semblable témoignage. Il a au contraire consenti à prêter sa collaboration à une œuvre qui, débarrassée de son appareil scientifique, n'est en définitive qu'un long pamphlet destiné à défendre l'esclavage; il a fourni une pièce justificative à un livre qui sert une cause détestable. Ses ennemis, s'il en avait, pourraient l'accuser d'avoir montré trop de complaisance pour les préjugés du pays qui l'a adopté, et le comparer à ceux de ses compatriotes qui quittent l air libre des montagnes natales pour aller mettre leur épée au service de quelque tyrannie étrangère. L'auteur des recherches sur les glaciers et sur les poissons fossiles a heureusement trop de titres à la popularité et à la reconnaissance même de l'Amérique pour qu'il lui soit nécessaire d'en rechercher de semblables : il est venu apporter à la nation qui grandit de l'autre côté de l'Atlantique un bien plus précieux que tout ce qu'elle peut lui donner en échange, un talent mûr et élevé, une

activité capable d'accélérer et de diriger le mouvement scientifique qui commence à naître aux États-Unis. Le professeur de Cambridge a conservé toute l'ardeur de l'ancien professeur de Neuchâtel : il a déjà parcouru en tout sens le vaste et nouveau théâtre qui lui fournit chaque jour l'occasion de multiplier ses observations; il a visité les bords du Lac-Supérieur, les prairies de l'ouest, les récifs de la Floride, étudié la faune du continent tout entier. Ainsi se continue dignement une des carrières scientifiques les mieux remplies déjà qu'on puisse citer dans les deux mondes.

Dans l'ensemble d'études si considérables dont nous avons voulu indiquer ici les résultats principaux, il a été aisé de reconnaître l'action vigoureuse d'un esprit observateur, armé d'une puissante faculté d'analyse, en même temps que porté vers les théories générales et les systèmes. Le caractère le plus saillant peut-être des travaux de M. Agassiz est une tendance persistante à rapprocher des sciences qui habituellement demeurent séparées. C'est ainsi qu'il a fait servir l'étude physique des glaciers et des phénomènes mécaniques dont ils sont les agens aux questions purement géologiques qui se rattachent à l'origine du terrain erratique; mais c'est surtout dans le domaine des sciences qui ont pour objet l'étude des êtres organisés qu'il a opéré les rapprochemens les plus heureux, en fécondant les découvertes paléontologiques par celles de la zoologie ordinaire. Ses premières observations sur nos poissons d'eau douce lui vinrent en aide quand il entreprit d'écrire l'*Histoire des poissons fossiles;* ses travaux sur les échinodermes et les mollusques lui servirent de guide dans le dédale des faunes anciennes; en observant les métamorphoses des animaux inférieurs, il pénétra les étranges mystères de la vie, surprise en quelque sorte à ses premiers débuts. C'est par ces grands travaux qu'il s'est préparé à remanier, suivant des principes nouveaux, les méthodes de la classification et à remuer les problèmes les plus élevés de la philosophie naturelle. Il y a sans doute des points hasardés dans les conceptions de M. Agassiz, mais il est incontestable qu'elles sont appelées à exercer une heureuse influence sur la science moderne. En découvrant la coïncidence entre le développement embryonique des êtres et la gradation qui s'est opérée d'âge en âge dans les formes organiques, M. Agassiz a déjà éclairé d'une lumière inattendue l'histoire de la création, et trouvé, pour ainsi dire, la clé de cette langue dont les restes fossiles sont les caractères mystérieux. En appliquant aujourd'hui à la classification naturelle les considérations tirées de l'embryogénie, il fournit à l'anatomie comparée un auxiliaire précieux, et ouvre une voie nouvelle aux investigations des naturalistes.

AUGUSTE LAUGEL.

UN

ROMAN PICARESQUE

EN ANGLETERRE

The Romany Rye, by George Borrow, 2 vol. in-8°; London, Murray 1857.

Dans un livre destiné à prouver que l'Amérique entrait dans sa phase ascendante, tandis que la Grande-Bretagne entrait dans sa phase décroissante, Emerson prétendait récemment que depuis quelques années l'Angleterre ne nous intéresse plus autant qu'autrefois. Il y a du vrai dans cette remarque; mais que le célèbre Américain nous pardonne, son observation s'adresse aussi bien aux États-Unis qu'à l'Angleterre. Oui, l'Angleterre semble un peu baisser; le talent littéraire n'y est plus aussi abondant qu'autrefois; les livres remarquables y deviennent rares, et les excentriques eux-mêmes commencent à manquer dans cette île fameuse par son originalité. Hélas! les meilleures terres s'épuisent; l'inculte Sicile n'était-elle pas autrefois nommée le grenier des Romains? Ce n'est pas d'ailleurs l'Angleterre seule qui devient moins intéressante. Tous les peuples commencent à mériter un peu le même reproche; la curiosité naturelle et légitime qu'ils ont les uns des autres s'émousse et s'éteint faute d'aliment pour s'entretenir et se satisfaire. Quels sujets propres à piquer la curiosité que le dernier roman-feuilleton français, ou le dernier traité de science économique écrit par quelque Espagnol bien intentionné, porteur d'un beau nom ronflant et romanesque, et qui se fatigue à mâcher de coriaces doctrines anglaises ou

françaises qui n'ont pas été faites pour lui! Les signes d'affaissement sont tels en tout pays, que nous devons être modestes dans les jugemens que nous portons sur autrui. Et les peuples jeunes ne se portent pas mieux. Que le bon Emerson tourne ses regards du côté de l'Amérique, et nous dise un peu ce que produit ce pays, fier de ses immenses prairies et de ses forêts vierges, c'est-à-dire de produits et de richesses qui paraient le sol américain longtemps avant que l'homme y eût fait son apparition. L'Amérique est intéressante comme promesse, comme espérance; mais quel grand intérêt direct, actuel, immédiat, a-t-elle pour nous? Que possède-t-elle jusqu'à présent que nous ne lui ayons envoyé? et dans lequel de ses produits ne reconnaissons-nous pas notre image? L'activité intellectuelle, loin de s'accroître, y baisse sensiblement, et l'année qui vient de s'écouler a été d'une stérilité désespérante. Pas un mot humain n'est sorti de cette population de vingt-six millions d'hommes, car nous ne donnons pas le nom d'humain à des pamphlets injurieux ou à des vociférations électorales. Le désert lui-même serait plus fécond. Encore une fois, soyons tous très modestes, et n'accusons pas notre voisin de stérilité, lorsqu'il pourrait sans trop de peine nous donner les preuves de notre impuissance.

Ce qui me frappe au contraire au milieu de cette lassitude trop générale, et qui ne sera, il faut le croire, que passagère, c'est la vitalité que continue de montrer la littérature anglaise. Les chefs-d'œuvre sont rares en Angleterre comme partout; mais nous ne cessons de nous étonner du nombre de livres curieux, originaux, instructifs, lisibles surtout, qu'elle produit sans relâche. Surveiller le mouvement de cette littérature, c'est en vérité une tâche qui, si elle est lourde, peut être acceptée et portée avec plaisir, ce que nous n'oserions dire de toute autre littérature. Il est rare que dans les plus mauvais des livres anglais il n'y ait pas quelque chose qui puisse éveiller l'imagination, exciter la sympathie, ou jeter une lumière inattendue sur certains côtés de la vie humaine, — un atome d'originalité, un rayon de poésie, un don d'observation imparfaitement exercé souvent, mais réel et vigoureux. J'ouvre un roman anglais: il est chétif comme œuvre d'art, je le veux; il ne présente aucun tableau général de l'existence humaine. Cependant il m'ouvre la porte d'un petit monde particulier, bien restreint sans doute, mais réel et possédant cette qualité que rien ne remplace, la vie. Il ne tenait qu'à l'auteur de lâcher la bride à son imagination et de m'ennuyer d'une série d'aventures improbables; il ne tenait qu'à lui de se croire un Cervantès, et de s'attribuer le droit de mettre au monde, sous prétexte d'invention poétique et de grand art, quelque conception mal venue, à la fois outrecuidante et difforme. Il a été

plus modeste et plus honnête, il n'a décrit que ce qu'il avait vu, et grâce à cette honnêteté modeste, il a écrit un livre intéressant, un livre qui a la saveur du vrai. L'auteur ne me présente pas un large tableau de la société, et je lui suis reconnaissant de ne pas avoir eu cette ambition, qui ne doit appartenir qu'aux très grands génies; en revanche, il m'a fait pénétrer dans quelque carrefour inconnu de cette société, ou dans quelque impasse jusqu'alors dédaignée. S'il a pénétré tous les mystères de ce carrefour, s'il en a pour ainsi dire épuisé la vie, pour la concentrer dans les pages qu'il me présente, je ne lui demande rien de plus. La littérature anglaise contemporaine est pleine de tels livres, qui sont d'autant plus intéressans qu'ils ne visent pas au grand art. Quand je lis certains livres français modernes qui ont la prétention d'exprimer des sentimens très élevés et des passions idéales, il me semble voir un lustre magnifique garni d'innombrables bougies dont aucune n'est allumée. Les Anglais n'ont très souvent qu'une vulgaire lanterne d'écurie, voire une lanterne sourde; mais cette lanterne a le privilége d'être allumée. Oh! les œuvres à proportions classiques et majestueuses, les prétentions au grand art, les aspirations affectées, qui nous en délivrera? Grâce à cette ambition niaise, la tâche du lecteur français intelligent se trouve très simplifiée, car il n'y a plus que les œuvres hors ligne, les chefs-d'œuvre qui comptent, et qui valent la peine d'être lus. Les auteurs secondaires n'existent point. Pâles imitateurs, ils n'ont à dire ou à reproduire rien de particulier; ils n'ont aucun sentiment original de la vie, si petit qu'il soit.

Les auteurs secondaires existent au contraire dans la Grande-Bretagne, et ont presque toujours un droit à être comptés. Bien pédant serait celui qui les dédaignerait, sous prétexte que leurs œuvres roulent sur un sujet trop mesquin, car ces auteurs secondaires ont donné à la littérature anglaise quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Cet attachement au vrai, à la réalité, fait encore, aujourd'hui comme autrefois, le caractère de la littérature anglaise; il lui permet, même en l'absence de grands génies, d'enfanter des œuvres remarquables, et, au milieu de la défaillance intellectuelle générale, lui conserve un mouvement, une animation, une saveur, qui manquent aux autres littératures contemporaines. Il est donc possible que l'Angleterre baisse, comme le dit Emerson; mais c'est encore le dernier pays dans lequel on écrive chaque année un nombre raisonnable de livres originaux et intéressans.

George Borrow est la preuve vivante de l'intérêt que ne manque jamais d'éveiller le sentiment de la réalité. Avec son expérience, son savoir philologique, sa vie aventureuse, il aurait pu, lui aussi, avoir de grandes prétentions, donner naissance à quelque traité sérieux

sur le protestantisme et l'église de Rome, à quelque système plausible de philologie comparée, ou enfin à quelque roman à grands épisodes, où il aurait transformé ses bohémiens, ses fripons et ses types populaires. Il est probable alors que le traité politique eût été plein de préjugés anglicans, que le système philologique eût présenté nombre de côtés faibles, et que le roman serait allé dormir dans la poussière et l'oubli mérité des *circulating libraries*. Il a été mieux inspiré : il a raconté simplement ce qu'il avait vu, pensé, senti. Il n'a pas fait de système philologique, il a émis des conjectures, des insinuations, si nous pouvons nous exprimer ainsi ; il a établi des rapprochemens ingénieux et poétiques. Au lieu de présenter ses préjugés anglicans sous une forme dogmatique, il nous les a donnés pour ce qu'ils sont, des répugnances de sa nature à l'endroit de l'église romaine. Des préjugés sont insupportables dans une œuvre abstraite, mais ils n'ont rien de blessant lorsqu'ils se présentent comme faisant partie d'une nature humaine, vivante et agissante, qui a ses convictions et ses répugnances particulières, dont le spectacle est toujours intéressant.

Quant aux personnages que M. Borrow met en scène, il n'en est pas un seul qui n'eût pu facilement être exagéré et transformé en héros de roman. L'auteur n'a pas voulu gâter et fausser ce qu'il avait vu. D'un crayon net, rapide et sûr, il a esquissé une foule de physionomies dont il a pris soin de marquer minutieusement le trait principal. Il semble qu'avant de se mettre à l'œuvre, il ait calculé ses forces, déterminé rigoureusement ses aptitudes spéciales, et qu'il se soit tenu ce petit discours préalable : « Il y a trois hommes en moi, un anglican décidé, un érudit curieux, un observateur. L'église de Rome m'inspire une horreur que je voudrais faire partager à mes compatriotes, mais ma voix aura-t-elle assez d'autorité pour se faire écouter? Quelle autorité peut avoir la parole d'un missionnaire qui a distribué des *bibles* en Espagne, autant par curiosité que par dévouement? J'ai le goût de toutes les belles choses poétiques, depuis les chants celtiques jusqu'aux ballades des zingari; mais ce goût est-il suffisant pour me constituer en professeur de philologie et d'esthétique, et n'est-il pas intimement uni d'ailleurs à mon amour des aventures et de la vie errante? Je n'ai si bien senti cette littérature populaire et primitive que par une longue fréquentation du peuple, et parce que j'ai surpris sur le vif ces sentimens humains primitifs. Je ne peux pas plus séparer dans un livre mes aptitudes spéciales qu'elles n'ont été séparées dans ma vie : elles se soutiennent l'une l'autre; mes sentimens religieux ont été le prétexte de ma vie errante, qui a été à son tour le moyen de satisfaire ma curiosité scientifique. J'ai connu les bohémiens et les muletiers espagnols, parce

que j'avais des sentimens religieux antipapistes; j'ai colporté des *bibles*, parce que j'étais curieux de voir et de savoir. Puisque l'anglican, le curieux et le voyageur se soutiennent mutuellement en moi, pourquoi les séparer? Le seul moyen de faire un livre original, c'est d'exprimer la réalité complexe de mon caractère et de ma vie. Me voici donc tel que je suis, George Borrow, colporteur de *bibles*, honnête vagabond, missionnaire au service de l'église anglicane, ami des *gypsies*, *gypsy* moi-même, savant dans le langage erse et *romany*, curieux de la langue et de la littérature arméniennes, des poèmes celtiques et des contes populaires de tout pays. » Haine du papisme, philologie, curiosités littéraires, amour de la vie errante, se croisent et s'entrecroisent dans ses livres, comme les arabesques capricieuses d'une étoffe bariolée, et cet amalgame de qualités contraires, habilement fondues dans un récit fantasque, leur communique à la fois tout l'attrait d'un roman et tout l'intérêt d'une dissertation ingénieuse sur quelque point historique piquant.

Ce calcul de ses forces, cet examen préalable de ses facultés constituent non-seulement chez un écrivain l'honnêteté, mais la véritable habileté littéraire. Rien n'est malhonnête comme de viser à de grandes choses qu'on est à peu près sûr de manquer, lorsqu'il est en notre pouvoir de réussir dans des choses moyennes et modestes. Cette ambition est qualifiée de noble et d'élevée dans le monde littéraire, et elle est encouragée par tous les pédans. Viser toujours au grand est le mot d'ordre d'une certaine école critique, qui heureusement a plus d'autorité officielle qu'elle n'a d'influence réelle sur la direction du talent. Viser au grand! c'est viser au parfait qu'il faudrait dire. Voyez-vous Martial abandonnant les courtes épigrammes qu'il réussit admirablement pour tenter une Énéide qu'il est sûr d'avance de manquer, et Téniers renonçant à ses magots et à ses fumeurs pour peindre des madones! Cette ambition, si sottement encouragée et qui a produit tant de livres ineptes, n'est pas seulement malhonnête; elle est inhabile au premier chef, car elle n'est jamais couronnée de succès. La nature, qui n'est pas pédantesque, n'encourage pas les violences qui lui sont faites. Ne faire que ce qu'on est capable de bien faire, ne dire que ce qu'on a vu et senti, c'est la plus sûre condition de réussir. En suivant cette règle de conduite, vous n'avez même pas besoin de génie pour enfanter une œuvre originale, car être vrai, c'est être original. Bosswell n'était pas un homme de génie, non plus que l'abbé Prévost, non plus que le bon Goldsmith lui-même, et cependant ils nous ont laissé trois chefs-d'œuvre. M. George Borrow n'est pas un homme de génie; ses vues sont incohérentes et assez étroites; il est rempli de préjugés; ses passions les plus sérieuses tournent involontairement à la bouffonnerie;

son esprit d'observation est limité, et je dirais volontiers partiel; il se complaît dans le détail, et il ne comprend bien que le détail. Qu'aurait-il fait s'il eût voulu aspirer aux choses tout à fait élevées? Des pamphlets protestans dans le goût du père Garasse, ou des livres de philologie remplis de détails ingénieux sans aucun lien et d'hypothèses excentriques soutenues avec entêtement. Il a préféré rester fidèle à sa nature, et il a écrit des livres picaresques qui sont au nombre des plus amusans qu'ait produits la littérature anglaise contemporaine.

Il y a mieux : en s'appliquant exclusivement à rendre avec exactitude ce qu'il avait vu et senti, il a écrit la meilleure prose que l'on ait écrite de nos jours en Angleterre. Rien n'est plus loin de la prose entortillée des écrivains modernes que la prose nette, ferme, rapide, sobrement imagée, de Borrow. Ouvrez les autres prosateurs anglais contemporains, Carlyle, Dickens, Thackeray, Macaulay. Vous êtes étonné de la peine extrême, du travail excessif dont témoigne leur style. Cette prose est pleine d'effets, d'images qui semblent pris dans une chambre noire, de reflets, de couleurs; tout cela miroite et éblouit, mais tout cela est cherché, voulu et sent l'effort. C'est une prose d'artiste, mais ce n'est pas le véritable langage humain. Il y a des momens où, quand on lit Carlyle, on est sujet à une étrange hallucination; il semble que les mots ne soient plus l'expression des objets, qu'ils soient les objets eux-mêmes, qu'ils vivent pour leur propre compte, et que des populations de belliqueux substantifs, d'amoureux adjectifs et de participes affairés se livrent sous vos yeux à toutes les simagrées et à toutes les grimaces de la vie. On connaît le style de M. Macaulay; la phrase de cet écrivain est un véritable miroir à facettes où la même pensée reproduit dix fois sa propre image. Quant à Dickens, il arrive parfois, à force de soins, à produire exactement l'effet contraire à celui qu'il cherchait; à force de s'attacher à la description minutieuse des objets, il finit par les voir indécis et tremblottans, comme si un brouillard passait devant ses yeux, fatigués d'un effort trop soutenu. Et M. Thackeray, qui se donne un mal incroyable pour être simple et qui réussit trop souvent à n'être que sec! George Borrow n'a aucun de ces défauts : il ne cherche pas à être simple, brillant ou pompeux; il n'essaie pas, à l'aide des mots, de lutter avec les ressources de la peinture ou de la musique, d'arriver à des effets pittoresques que le pinceau seul peut rendre, ou d'exprimer des sensations obscures que la musique elle-même peut bien éveiller en nous, mais qu'elle ne réussit pas à exprimer. Sa phrase n'est pas une lanterne magique, une chambre noire, un miroir à facettes; sa prose n'est pas une palette ni un instrument d'optique, c'est un langage. M. Bor-

row ne perd à cette absence de prétention aucune de ses qualités anglaises; le sentiment de la nature est chez lui très vif, et pourtant il n'en abuse pas; il a une tendance à la rêverie, et il s'y laisse aller quelquefois, mais comme on se laisse aller au sommeil pour rafraîchir ses facultés. Il a, comme tous les Anglais, le don d'exprimer les impressions obscures des sens et les émotions les plus bizarres de l'imagination, rêves, pressentimens, vieux souvenirs éveillés tout à coup et sortant de leurs limbes, répugnances et attractions inexplicables; seulement il ne provoque jamais ces sensations et ces émotions magiques et dangereuses. C'est un des caractères les plus marqués du talent de George Borrow que le soin avec lequel il préserve sa personnalité pratique, active, contre les entraînemens de la nature et de la rêverie : il jouit de la nature et de la rêverie quand elles se présentent, comme il aime à prendre un verre de vieille ale ou à contempler un visage sympathique; mais il ne s'y complaît pas, et ne se laisse aller à aucun épicurisme poétique ni à aucune débauche de dilettantisme mélancolique.

Cet amour, sans hypocrisie et sans faiblesse, pour les belles et bonnes choses de ce monde peut nous donner l'explication de la vie aventureuse et de l'originalité de M. Borrow. Comment un missionnaire anglican a-t-il pu se complaire en aussi mauvaise compagnie, comment un homme qui se dit pieux a-t-il pu, sans rougir, entendre les propos de toute cette populace qu'il nous décrit? Il parle leur langage, il partage leurs habitudes, il prend plaisir à pénétrer leurs secrets. Il saurait, au besoin, empoisonner un porc comme un bohémien, et il connaît toutes les ruses des maquignons voleurs. Il sait comment on peut cacher l'âge et les infirmités d'un cheval; on lui a enseigné l'art de *bizauter* les cartes, et il pourrait gagner sa vie comme étameur et forgeron. Est-ce là le caractère qui convient à un homme chargé d'une mission religieuse, et ne serait-ce pas plutôt le cas d'exagérer la décence extérieure et la *respectabilité* britannique?

Heureusement pour lui, M. Borrow n'est pas capable de jouer un tel rôle; il lui a été plus facile de se faire des amis parmi les bohémiens qu'il ne lui serait aisé de parler un jargon hypocrite et affecté. Il a horreur de l'hypocrisie et de la décence extérieure : la haine du *comme il faut* est la clé de son caractère et de toutes ses opinions religieuses, politiques et littéraires. Il n'a aucune hypocrisie à l'endroit des mœurs. Il trouve, malgré les sociétés de tempérance, qu'il est permis de boire quand on a soif, et qu'il est très comme il faut de se servir de ses poings et de boxer à outrance quand on est attaqué. Le *comme il faut* est, selon lui, la plaie moderne de l'Angleterre. — C'est l'amour du *comme il faut* qui nous a valu l'agitation

papiste, dit-il, et qui a entamé nos vieilles et fortes mœurs. L'amour du *comme il faut* est uni indissolublement à toutes les opinions despotiques : c'est le meilleur auxiliaire du papisme, de la tyrannie continentale et de l'immoralité populaire. Notre église, par crainte de n'être pas comme il faut, met le plus de papisme qu'elle peut dans ses cérémonies et sa liturgie. Notre aristocratie, pour être comme il faut, se croit tenue d'admirer le despotisme et de regretter ces bons Stuarts, modèles achevés de *gentility* et de perfidie. Observez les effets désastreux que cette rage stupide a déjà produits dans d'autres sociétés, celles des juifs, des gypsies et des quakers par exemple. C'étaient des sociétés poétiques, pittoresques, curieuses, et maintenant elles aussi roulent dans les ornières de la platitude, car le *comme il faut* est synonyme de vulgarité. Hélas! toutes ces communautés sont honteuses d'elles-mêmes et abandonnent pour des oripeaux et du clinquant leur or et leurs diamans. Les riches juifs, par bon ton, désertent la synagogue pour l'opéra ou pour la chapelle des gens bien élevés, où un disciple du papisme prêche en surplis blanc un sermon soporifique. Ils abandonnent leur vieille littérature, leur *Mischna*, leur *Gemara*, leur *Zohar*, pour lire des romans fashionables, *le Jeune Duc*, par exemple, œuvre d'un israélite de bon ton. Le jeune juif a honte de la jeune juive, il se marie à quelque danseuse, et si la danseuse ne veut pas de lui, ce qui arrive souvent, à la fille endommagée de l'honorable tel ou tel. Et nos gypsies, nos chers gypsies, la rage du *comme il faut* a bouleversé leurs mœurs. Elle rend leurs femmes ce qu'elles n'étaient pas autrefois, *harlots;* elle transforme les hommes en pères et en époux insoucians. Ils veulent, eux aussi, faire les *gentlemen*. Gorgiko Brown veut être pris pour un commerçant honorable, et essaie de s'insinuer dans les hôtels fréquentés par une *bonne* compagnie de troisième ordre. Et les quakers qui se mêlent à leur tour d'aspirer à la *gentility* et cherchent à se faufiler dans des sociétés où l'on n'a que faire de leur personne, où on ne les met pas à la porte par cette seule raison qu'ils sont riches! Et quelle mauvaise littérature enfante cette passion effrénée du faux! quels plats romans de la vie élégante! Quels insipides traités religieux! quelles sentimentalités sur les cathédrales du moyen âge et les Stuarts! Le cœur se soulève de dégoût. Et nos partis politiques! le *comme il faut* a opéré un vrai prodige : il les a détruits et fondus en un seul. Plus de tories, de whigs ni de radicaux! tous *gentlemen!*

Le *comme il faut*, le faux idéal des belles manières et du bon ton, paraît donc à M. Borrow le poison secret de l'Angleterre, le levain qui aigrit toute la pâte sociale. Le *comme il faut* est le proche parent du *cant* et de l'hypocrisie, le générateur de tous les sentimens

affectés, malsains, artificiels, l'ennemi de tous les sentimens sains et naturels. C'est ce faux idéal qui fait du peuple anglais un peuple de *cockneys* et de badauds à genoux devant la richesse et le pouvoir; c'est lui qui a associé intimement les deux idées de richesse et de respectabilité; c'est lui qui a fait admettre qu'un *gentleman* devait nécessairement appartenir à une certaine caste et posséder tant de milliers de livres sterling. D'où vient donc cette folie singulière? M. Borrow découvre les racines de ce mal nouveau, devinez où? Dans les romans de Walter Scott. Le *comme il faut,* avec toutes ses aberrations religieuses, politiques et littéraires, est né avec ce jacobitisme artificiel mis à la mode par les romans de Scott. Lorsque les Stuarts furent devenus l'idole de la nation anglaise, grâce à *Waverley* et à *Rob Roy,* alors commencèrent des hypocrisies dangereuses que nos pères n'auraient jamais soupçonnées. Il devint de bon goût, dans cette nation libérale, de gémir sur les malheurs des Stuarts, et de regretter la perte de l'esclavage qu'ils avaient voulu imposer à la nation. Les Stuarts traînaient à leur suite bien d'autres souvenirs, et le jacobitisme faisait naturellement penser au catholicisme. Oxford n'a pas voulu être accusée de mauvais ton; elle a ressuscité en conséquence les traditions de Laud, et depuis ce temps les *clergymen* de la haute église prêchent des sermons et des homélies qu'ils ont pillées dans les romans de Walter Scott. Telle est l'opinion très originale de M. Borrow sur le *comme il faut* moderne, son origine et ses dangers; elle peut être résumée un seul mot : le *comme il faut* n'est pas seulement l'ennemi de tout ce qui est vraiment grand, naturel et poétique, l'ennemi des sentimens sains et de la bonne littérature; il est l'ennemi des libertés anglaises et du protestantisme, l'allié légitime du papisme, du despotisme et des préjugés de caste.

Ce n'est donc pas M. Borrow, on peut le croire, qui encouragera jamais la littérature *distinguée;* il s'en repentirait comme de faire l'apologie du jacobitisme ou de prêcher le papisme. Il peindra donc des types populaires, ne fût-ce qu'en haine des gens de bon ton. On peut dire que George Borrow a ressuscité en Angleterre la littérature picaresque; je dis ressuscité, car cette littérature n'a pas existé seulement en Espagne, comme on le croit trop communément. L'Angleterre a eu aussi ses types de joyeux mendians et de rusés voleurs. Lazarille de Tormes, le *grañ tacano,* la narquoise Justine ont existé sous d'autres noms en Angleterre, un siècle environ après l'époque où ils vivaient en Espagne, et ils y ont eu leurs biographes et leurs poètes. Le célèbre Daniel Defoë a raconté les aventures de Moll Flanders et de nombre de héros errans; le poète Gay a chanté la vie picaresque dans *l'Opéra du Mendiant;* le cynique Fielding a tiré plus d'une fois ses types de ce monde de vagabonds honnêtes et de

coquins originaux, — et dans une ballade magnifique, *the Jolly Beggars*, le poète national de l'Écosse, Robert Burns, a résumé en quelques strophes immortelles les joies misérables, les sordides amours, la vie entière de la canaille britannique. Enfin un homme de génie manqué, et dont les écrits sont aujourd'hui un peu trop dédaignés, Tobias Smollett, s'est appliqué presque exclusivement à la peinture des bas-fonds de la société. *Roderick Random*, *Peregrine Pickle*, *Humphrey Clinker*, *le Comte Fathom*, sont des romans picaresques au même titre que les romans de Mendoça et de Quevedo. Cette tradition picaresque s'est interrompue dans la littérature anglaise. La véritable littérature picaresque de l'Angleterre aujourd'hui, ce sont les statistiques et les rapports officiels. Les poètes et les romanciers observent bien toujours les carrefours de la société, mais ils ne sont plus des observateurs tout à fait indépendans, et c'est avec douleur, dans un intérêt social ou politique, qu'ils la décrivent. M. Borrow a eu l'honneur de renouer cette tradition; seulement sous sa plume cette littérature a changé de caractère. Rien n'est sombre, sinistre, brutal, criminel comme les héros et les mœurs qui sont représentés dans la littérature picaresque de l'Angleterre. Ce caractère a disparu dans les écrits de M. Borrow, non-seulement dans ceux où il décrit les mœurs des bohémiens et où il raconte sa vie errante en Espagne, mais même dans ceux où il raconte sa vie d'aventures sur les grands chemins de l'Angleterre. Ses vagabonds irlandais, ses maquignons, ses étameurs forains, n'ont rien de repoussant. Il a une préférence marquée pour les vagabonds honnêtes. Un peu de coquinerie ne lui déplaît pas cependant, pourvu qu'elle témoigne de certaines qualités naturelles qui auraient pu être mieux employées.

Nos lecteurs connaissent les précédens ouvrages de George Borrow, *the Zincali*, *la Bible en Espagne* et *Lavengro*. *Le Gentilhomme bohémien* (*the Romany Rye*) est la suite de ce dernier ouvrage, et nous transporte encore sur toutes les grandes routes de l'Angleterre il y a trente ans. On n'ignore pas ce qu'est Lavengro ou George Borrow, un mélange du bohémien, de l'érudit et du missionnaire. Après nous avoir raconté comment il avait appris la langue erse, comment il s'était affilié aux bohémiens et avait gagné leur confiance, comment il avait, avec l'aide de la belle et gigantesque Isopel Berners, vaincu *l'étameur rouge*, terreur de ses confrères, M. Borrow abandonnait son héros en pleine campagne, dans un creux ignoré de l'Angleterre, près d'un campement de bohémiens. Lavengro s'endormait après avoir souhaité poliment le bonsoir à Isopel Berners, la chaste compagne de sa jeunesse errante. C'est dans ce même creux que nous retrouvons Lavengro au commence-

ment du *Romany Rye*. En attendant qu'il recommence sa vie d'aventures, il reçoit d'assez étranges visites, et qui pourraient elles-mêmes passer à bon droit pour des aventures. La première est celle de l'homme vêtu de noir, *the man in black*, espèce de courtier en matière religieuse, qui fait pour le compte de l'église romaine ce que M. Borrow devait faire lui-même plus tard pour le compte de l'église anglicane. Ce type de propagandiste est d'une excentricité très compliquée. L'homme noir est de bonne composition, joyeux vivant, sceptique comme Voltaire, athée comme un Allemand moderne, pratique comme un banquier juif et politique comme un jésuite. Il a autant de manières de convertir son prochain que Panurge avait de moyens de manger son blé en herbe. Pour les simples et les crédules, il a le culte des images. — Vous ne savez pas, dit-il à Lavengro, combien en certains momens l'âme aspire vers une image corporelle de ce qu'elle adore. Vous autres hérétiques, vous niez un des plus grands entraînemens de l'âme. Idolâtrie, dites-vous? Eh! mon ami, entre nous, l'homme est toujours un peu païen. — Aux cœurs endurcis et aux âmes vénales, l'homme noir offre les tentations de l'argent. Convertissez-vous pour de l'argent, a-t-il dit une fois à Lavengro. — Aux lettrés et aux esprits cultivés, il fait valoir l'organisation politique de l'église romaine et la nécessité d'une religion. Nous pouvons entre nous avouer ce fait de la nécessité d'une religion, n'est-il pas vrai? Il est universellement admis. Pour ma part, je fais bon marché de nos dogmes; mais quoi! l'humanité est pour les trois quarts composée d'imbéciles; vouloir les guérir de leur folie serait peine perdue, il est bien plus simple de l'exploiter. J'espère qu'érudit comme vous l'êtes, vous reconnaissez la vérité de cette opinion. Eh bien! je vous assure que le meilleur mode d'exploitation a été trouvé par nous... Il ne tient qu'à vous d'en profiter. Eh! eh! vos talens nous feraient le plus grand honneur; voyons, enrôlez-vous dans notre milice!

— Et cette dame que voici, dit Lavengro en montrant Isopel, est-ce que vous voulez aussi l'enrôler?

— Certainement, et nous serions trop heureux de l'avoir parmi nous, soit qu'elle vous accompagne ou qu'elle vienne seule, répond l'homme noir en saluant avec courtoisie. Nul doute qu'avec sa figure et sa prestance elle ne fît une remarquable dame abbesse, spécialement en Italie, où les dames de cette stature sont rares (Isopel est une géante). Oui, elle obtiendrait beaucoup de succès; nous lui ferions facilement une grande réputation de sainteté, et après sa mort, sœur Marie-Thérèse, — c'est le nom que je lui conseillerais de prendre, — serait bien et dûment béatifiée et canonisée.

— Eh bien! Isopel, que dites-vous des propositions de monsieur?

— Je dis que s'il continue je vais lui casser son verre contre les dents.

— Quelle énergie magnifique! Me casser mon verre contre les dents! Je suis de plus en plus convaincu qu'elle ferait une superbe dame abbesse. Peste! comme elle gouvernerait sa communauté! Madame est tout à fait la personne qu'il faudrait pour terrasser Satan, s'il s'avisait de troubler le repos de son couvent et d'y faire des visites trop fréquentes. Mille pardons, madame, tout cela est pure plaisanterie... Mais si madame ne veut pas être abbesse, peut-être consentirait-elle à suivre ce jeune zingaro, lorsqu'il nous sera affilié. Quant à vous, mon jeune ami, la fortune vous sourit, ne la dédaignez pas. Le vent enfle nos voiles, tous les partis nous soutiennent. D'ici à quelque temps, l'hérésie n'aura plus aucun crédit. Les radicaux eux-mêmes nous appuient, en haine de l'église établie, quoique notre système soit dix fois moins libéral que votre église. La rage de ce qui est étranger nous fait aussi grand bien; on nous aime comme on aime les danseuses espagnoles et les modes françaises. Et puis Walter Scott nous a été bien utile... Venez avec nous. Si vous saviez d'ailleurs comme l'église romaine est tolérante : tout ce qu'elle demande, c'est qu'on la serve. A cette condition, elle permet qu'on l'insulte et ne se fâche pas des plaisanteries un peu trop fortes. Elle ne se fâchait pas quand les miquelets du duc d'Albe, grands exterminateurs d'hérétiques, l'appelaient...

Je m'arrête, car la conversation devient trop vive pour être reproduite. Ces hérétiques ne respectent rien. Nous laissons naturellement à M. Borrow la responsabilité de ses paroles. Tout le début du *Romany Rye* est un vrai pamphlet anti-catholique, vif, violent, cynique, un pamphlet comme on n'en fait plus depuis le XVIe siècle, et comme peut en faire seulement un homme habitué à toutes les hardiesses du langage et à toutes les franchises de la nature.

Après le départ de l'homme noir arrive une visite des bohémiens du campement voisin : le judicieux M. Gaspard Petulengro, le plus habile menteur de la race *romany*, bon camarade au demeurant; le beau Tawno Chikno, l'Apollon des gypsies, passé maître dans l'art de l'équitation, et leurs épouses légitimes, mistress Petulengro, femme aux paroles mielleuses et aux gestes caressans, et mistress Chikno, laide, acariâtre, infirme, jalouse, et prude par-dessus le marché. Hélas! même chez les bohémiens existent les tortures des sentimens civilisés et les vicissitudes de la destinée. Mistress Chikno est tourmentée par deux sentimens qu'on ne croirait pas précisément caractéristiques de la nature des zingari, la haine du concubinage et la jalousie. Dès son arrivée, elle regarde avec défiance Lavengro et Isopel. — Tout ce qui reluit n'est pas or, dit-elle. Est-

ce que cette jeune femme est votre épouse, jeune homme? — Non, elle n'est pas mon épouse. — En ce cas, je ne cultiverai pas sa connaissance. Je n'entends autoriser en rien la mauvaise conduite et les ménages vagabonds; j'ai trop souffert des infidélités de Tawno pour encourager jamais les ménages vagabonds. — A propos, interrompt Lavengro, et Tawno, je ne le vois pas? — Demandez où il est à ceux qui l'encouragent dans son vagabondage, répond mistress Chikno en jetant un regard du côté de Petulengro. — Mais aussi quelle singulière idée, murmure ce dernier, pour une femme aussi disgracieuse, d'avoir épousé le plus bel homme de la race romany? — Mistress Chikno est donc prude et jalouse ni plus ni moins qu'une femme civilisée. Qui pourrait aussi croire que, dans cette vie errante, l'homme ait à subir les lois de la destinée? Rien pourtant n'est plus vrai : il y a des bohémiens qui semblent nés sous une mauvaise étoile, comme de simples civilisés; rien ne leur réussit. Ils ne trouvent aucune bonne aubaine, la fortune se rit d'eux. S'il y a quelque mauvais coup à recevoir, il tombe droit sur leurs épaules. Un des membres de la société Petulengro est né sous cet astre fatal. En vain ses camarades essaient de lutter pour lui contre le sort; en vain les jeunes bohémiennes, en le voyant laid et malheureux, cherchent à le consoler, rien ne peut sauver le malheureux Sylvestre, et il est réduit à vivre aux dépens de la bande fraternelle, à jouer le rôle de parasite et de mendiant dans la société bohémienne.

Au contraire tous les bonheurs pleuvent sur M. et Mme Petulengro. Contemplez un peu l'excentrique et riche costume du bohémien. Sa chemise, de la plus fine toile, est aussi blanche que celle du plus soigneux dandy, sa veste courte et bien coupée a pour boutons de larges écus de trois francs; des demi-guinées forment la garniture de son gilet rouge et noir; ses larges pantalons sont en velours rayé, ses bottes sont garnies de fourrures, et il tient à la main, pour se donner une contenance, une élégante cravache en baleine, garnie d'une poignée en argent. Aussi a-t-il l'aplomb que donne la richesse, ou un beau costume, ou une figure passable. Voyez comme il se présente bien! « Nous voici, frère, dit-il à Lavengro; nous sommes venus tous deux, le sorcier et la sorcière, la sorcière et le sorcier. » Et mistress Petulengro! elle est chargée de bijoux qui reluisent merveilleusement sur sa peau brune, et font ressortir le ton noir de sa chevelure, qui tombe en longues tresses sur son front. Mistress Petulengro est une femme coquette, et dont les yeux bohémiens convoitent toutes les jolies choses terrestres. Jadis un jeune duc lui avait proposé artificieusement d'être sa *seconde femme*. Elle a de singulières allures, et on peut soupçonner qu'elle ferait plus d'un métier. Ainsi sa première pensée est de tresser à sa fantaisie la che-

velure d'Isopel. « Permettez-moi, madame, d'arranger votre chevelure : je m'estimerais heureuse si vous me donniez cette marque de complaisance! Vous êtes très belle, madame, oui, très belle; j'aime les personnes qui comme vous ont le teint blanc et la chevelure blonde; j'ai moins de goût pour les teints bruns et les chevelures noires. — Pourquoi donc alors avez-vous congédié le jeune lord pour me suivre? interrompt M. Petulengro. — Les gens ne savent pas toujours ce qu'ils font quand ils sont jeunes; ils font des choses dont ils se repentent plus tard quand ils ont plus d'expérience... Je vous en prie, madame, laissez-moi tresser votre chevelure; cela fera plaisir au jeune *gentleman*... Ah! ah! il y a bien des dames qui voudraient faire plaisir au jeune *gentleman*, s'il consentait seulement à demander une faveur; mais il est fier et semble avoir bonne opinion de lui-même... Vous êtes bien belle, madame; si vous alliez dans la grande ville, vous feriez certainement sensation. J'ai bien fait sensation, moi qui pourtant suis si brune. » Et le flux de paroles continue à couler de la bouche de la bohémienne comme un léger chant d'oiseau qui recommence toujours, pendant qu'elle contemple avec une admiration enfantine la figure d'Isopel, et que d'une main caressante elle lisse et tresse ses bandeaux.

Les gypsies, comme les personnes du beau monde, rendent toujours les politesses qu'ils reçoivent, et Lavengro fut invité à souper chez M. et Mme Petulengro : un singulier souper, composé de viande de porc et de rôti d'écureuil. Au dessert, mistress Chikno chante un chant en langue gypsy, qui peut donner à la fois une idée de la poésie et des mœurs de cette étrange population.

« — Écoutez-moi, garçons de la Romanie, — qui êtes assis sur la paille auprès du feu, — et je vous dirai comment on empoisonne le cochon, — comment on s'y prend pour empoisonner le cochon.

« Nous allons à la boutique de l'apothicaire, — où nous achetons pour trois sous de poison, — et quand nous retournons auprès de nos frères, nous disons : — Nous empoisonnerons le cochon, — nous trouverons manière de l'empoisonner.

« Alors nous préparons le poison, — et nous nous dirigeons vers la demeure du fermier, — comme pour mendier quelques débris de nourriture, — quelques restes mis au rebut.

« Nous voyons un joli cochon, — et alors nous disons en langage romany : — Jette le poison au milieu de la boue, — le cochon le trouvera bien vite; — pour sûr il le trouvera.

« De bonne heure, le lendemain, nous retournerons à la ferme, — et nous demanderons le cochon crevé, — le corps du cochon crevé.

« Et ainsi faisons-nous, ainsi faisons-nous, — le cochon est mort pendant la nuit. — Le matin nous demandons le cochon — et nous l'emportons dans notre tente;

« Et là nous lavons bien l'intérieur, — jusqu'à ce qu'il soit parfaitement

propre — et qu'il n'y reste pas de poison, — pas un atome de poison.

« Et puis nous faisons bien rôtir le cochon, — et nous envoyons chercher de l'ale au cabaret, — et nous faisons un joyeux banquet romain.

« Le garçon joue du violon, il joue; — la petite fille chante, elle chante un ancien refrain de Romanie. — Écoutez le refrain de Romanie. »

Les *gypsies* sont un sujet inépuisable pour M. Borrow. Il ne tarit pas en détails curieux et en remarques ingénieuses; ainsi il fait observer l'incohérence singulière qui règne dans le choix de leurs noms. Les gypsies n'ont pas, comme les autres peuples, de noms qui appartiennent en propre à leur race : ils semblent les avoir ramassés à travers tous les pays et tous les siècles; c'est une complète Babel de noms propres. Parmi les *gypsies* d'Angleterre, on en trouve qui portent des noms slaves ou italiens, et les *zingari* d'Espagne se parent souvent de noms septentrionaux. Ainsi mistress Chikno se nommait Mikaïlia, et mistress Petulengro Pakomovna. Le choix des noms propres semble aussi déterminé très souvent par la fantaisie et le caprice. On nommera une fille Leviathan, d'après le nom d'un vaisseau, ou un garçon Pyrame, d'après le nom de quelque chien ou de quelque cheval en renom. Beaucoup des noms singuliers dont l'origine tourmente tant M. Borrow doivent avoir été empruntés à l'écurie ou au chenil. Enfin, particularité remarquable, ils affectionnent pour les femmes surtout les noms poétiques et romanesques. Il semble qu'ils aient fouillé toute la collection des poèmes chevaleresques et des romans pastoraux : Ursule, Morella, Ercilla, Clémentine, Lavinie, Camille, Lydie, Curlanda, Orlanda, Meridiana. « D'où diable avez-vous tiré ces noms-là, Gaspard? demande Lavengro. — D'où ma femme a-t-elle tiré son collier, frère? — Elle le sait sans doute. — Elle le sait? En vérité non. Elle le tient de sa grand'mère, qui mourut à l'âge de cent trois ans, qui le tenait de sa mère, laquelle ne pouvait donner d'autres renseignemens, sinon qu'il était dans la famille depuis un temps immémorial..... Vous semblez embarrassé, frère. — Je sais réellement bien peu de choses sur votre race, Gaspard. — Bien peu, cela est vrai, mon frère. Nous savons peu de choses sur nous-mêmes, et vous ne savez rien que ce que nous vous avons appris; et nous vous avons dit de temps à autre des choses qui ne sont pas exactement vraies, simplement pour nous moquer de vous, frère. Vous me direz que c'était mal. Peut-être aurez-vous raison. Dans deux ou trois jours, ce sera dimanche; nous irons à l'église, et peut-être entendrons-nous un sermon sur les habitudes désastreuses du mensonge. » Allez donc bâtir un système historique sur des renseignemens qui vous seront fournis par cette race d'espiègles immoraux, dont le mensonge est à la fois le gagne-pain et la récréation, et qui dans toutes leurs paroles continuent leur métier de diseurs de bonne aventure!

Le dimanche suivant en effet, le *clergyman* prêcha, non sur le mensonge, mais sur le peu de profit que certaines personnes retirent de leurs vices. « Il y a des gens qui perdent leur âme sans aucune compensation, » dit-il. Ainsi parlant, il tournait les yeux du côté des gypsies, qui écoutaient sans sourciller cette leçon de morale qui tombait d'aplomb sur eux. Ici se pose une question intéressante : est-il possible de donner aux gypsies des sentimens religieux et chrétiens? est-il possible de leur donner seulement des sentimens moraux fixes et inaltérables? Nous laisserons M. Borrow, qui a passé sa vie à les catéchiser, répondre à cette question. Il l'a fait dans une remarquable conversation où la nature propre au gypsy se laisse apercevoir à nu. Les choses ne laissent pas leur empreinte dans l'âme du gypsy, qui est essentiellement mobile et fluide comme l'eau. Comme l'eau, elle reproduit indifféremment toutes les images qui se présentent. Le gypsy croit à tout et ne croit à rien, ou plutôt il ne croit qu'à la sensation présente; la sensation passée est déjà pour lui une fable. Il est donc sceptique, non-seulement à l'endroit des notions morales et sociales, mais à l'endroit de ses propres impressions. Il s'abandonne et se confie au hasard des émotions fugitives, comme dans la vie il s'abandonne à tous les hasards du vagabondage. Une impression est chassée par une autre sans laisser plus de trace dans sa mémoire qu'un plaisir physique qu'on se rappelle avoir goûté, mais dont on ne peut retrouver la jouissance par le souvenir. La pure animalité domine chez lui, et il n'y a de moral dans sa nature que cet imperceptible atôme d'âme qui, comme une étincelle cachée, circule dans nos émotions même les plus sensuelles et leur communique je ne sais quoi de brillant, d'aimable ou d'élevé.

« Il est très éloquent, le prédicateur que nous venons d'entendre, dis-je à M. Petulengro, comme nous venions de franchir la barrière et d'entrer dans la campagne.

« — Très éloquent, frère, dit M. Petulengro; il est très renommé dans les pays d'alentour pour ses sermons, et il y a des gens qui disent qu'il n'a pas son pareil dans toute l'Angleterre.....

« — Vous semblez très informé de tout ce qui le concerne, Gaspard. L'aviez-vous entendu prêcher auparavant?

« — Jamais, frère; mais il est souvent venu à notre tente, et ses filles aussi, et il nous a donné des traités, car il fait partie de ces gens qui s'appellent *évangéliques* et qui donnent aux gens des traités qu'ils ne peuvent pas lire.

« — Vous devriez apprendre à lire, Gaspard.

« — Nous n'avons pas le temps, frère.

« — N'êtes-vous pas souvent sans rien faire?

« — Jamais, frère; lorsque nous ne sommes pas occupés à notre commerce, nous sommes occupés à prendre nos récréations; par conséquent nous n'avons pas le temps d'apprendre à lire.

« — Réellement vous devriez faire un effort. Si vous étiez disposé à apprendre, je m'empresserais de vous aider. Vous vaudriez bien mieux si vous saviez lire.

« — Comment cela, frère?

« — Vous pourriez lire les Écritures, et apprendre ainsi à connaître vos devoirs envers vos semblables.

« — Nous les connaissons déjà, frère; les constables et les juges ont réussi à nous infuser déjà une bonne partie de cette science.

« — Cependant vous violez souvent la loi.

« — Ainsi font, je pense, de temps à autre ceux qui ont appris à lire, frère.

« — Très vrai, Gaspard; mais vous devriez réellement apprendre à lire, car, ainsi faisant, vous apprendriez aussi vos devoirs envers vous-même, et votre principal devoir est de veiller sur votre âme. Le prédicateur n'a-t-il pas dit : « Quand un homme aurait gagné le monde entier, en serait-il plus riche? »

« — Nous n'avons pas grand'chose des richesses de ce monde, frère.

« — Très peu de chose, c'est vrai, Gaspard. Maintenant avez-vous observé comme les yeux de toute la congrégation se sont dirigés vers votre banc lorsque le prédicateur a dit : « Il y a des gens qui perdent leur âme et qui ne gagnent rien en échange, qui sont proscrits, méprisés, misérables. » Ces paroles n'étaient-elles pas tout à fait applicables aux *gypsies?*

« — Nous ne sommes pas misérables, frère!

« — Cependant il me semble que vous devriez vous estimer tels, Gaspard; avez-vous un pouce de terre qui soit à vous? êtes-vous utiles à quelqu'un? Tout le monde parle mal de vous. Qu'est-ce qu'un *gypsy?*

« — Quel est l'oiseau qui fait tapage là-bas, frère?

« — L'oiseau! eh! c'est le coucou qui bavarde; mais qu'est-ce que le coucou peut avoir à faire en tout ceci?

« — Nous allons voir, frère. Qu'est-ce que le coucou?

« — Ce que c'est? Vous le savez aussi bien que moi, Gaspard.

« — N'est-ce pas un oiseau tout à fait polisson et impertinent, frère?

« — Je le regarde comme tel, Gaspard.

« — Personne ne sait d'où il vient, frère?

« — D'accord, Gaspard.

« — Il est très pauvre, frère, il n'a pas même un nid à lui...

« — C'est ce qu'on dit, Gaspard.

« — Tout le monde médit de lui, frère?

« — Oui, Gaspard, tout le monde l'insulte.

« — Et néanmoins il est passablement gai, frère?

« — Oui, passablement gai, Gaspard.

« — Il n'est d'aucune utilité, frère?

« — D'aucune exactement.

« — Ainsi vous seriez bien aise d'être délivré des coucous, frère?

« — Mais non pas précisément, Gaspard; le coucou est un oiseau facétieux, sa présence et sa voix donnent un grand charme au paysage. Je ne puis pas dire que je voudrais voir la terre débarrassée du coucou.

« — Eh bien! frère, qu'est-ce qu'un garçon *romany?*

« — Vous devrez répondre vous-même à cette question, Gaspard.

« — N'est-ce pas un drôle espiègle et fripon, frère?

« — Oui, oui, Gaspard.

« — Qui n'est d'aucune utilité, frère?

« — Exactement, Gaspard; je vois.....

« — Quelque chose qui ressemble fort à un coucou, frère?

« — Je vois où vous voulez en venir, Gaspard.

« — Vous voudriez être débarrassé de nous, n'est-ce pas?

« — Non, pas précisément.

« — Nous ne sommes pas un ornement pour les vertes campagnes dans les temps du printemps et de l'été, n'est-ce pas? Et les voix de nos filles, avec leurs chansons et leur bonne aventure, ne contribuent pas à les rendre plus gaies?

« — Je vois où vous voulez en venir, Gaspard.

« — Vous voudriez métamorphoser les coucous en oiseaux de basse-cour, n'est-ce pas?

« — Je ne puis dire cela pour mon compte, Gaspard; mais il y en a d'autres qui le voudraient peut-être.

« — Et changer les garçons et les filles gypsies en tisserands mécontens et en ouvrières de manufactures, frère?

« — Je ne puis dire cela, Gaspard. Vous êtes certainement un peuple pittoresque, et à beaucoup d'égards un ornement pour nos villes et nos campagnes; notre peinture et notre littérature vous ont aussi beaucoup d'obligations. Quels jolis tableaux ont fournis vos groupes et vos campemens, et que de jolis livres on a écrits dans lesquels les principaux personnages étaient des gypsies! Je crois que si nous ne vous avions plus, nous vous regretterions.

« — Absolument comme vous regretteriez les coucous, s'ils étaient tous transformés en oiseaux de basse-cour. Je vous dirai, frère, que très souvent, lorsque j'étais assis sous une haie, au printemps ou en été, et que j'entendais chanter le coucou, j'ai pensé que les gypsies et les coucous se ressemblent sous plus d'un rapport, surtout sous le rapport du caractère. Tout le monde parle mal de nous, et chacun est bien aise cependant de nous voir.

« — Oui, Gaspard; mais il y a une différence entre les hommes et les coucous : les hommes ont des âmes, Gaspard.

« — Et pourquoi pas les coucous, frère?

« — Vous ne devriez pas parler ainsi, Gaspard; ce que vous dites ressemble à un blasphème. Comment un oiseau aurait-il une âme?

« — Et comment un homme en aurait-il une?

« — Oh! nous savons très bien que l'homme a une âme.

« — Comment le savons-nous?

« — Nous le savons très bien.

« — En feriez-vous le serment, frère? en lèveriez-vous la main?

« — Mais oui, je pense que je le ferais, Gaspard.

« — Avez-vous jamais vu l'âme, frère?

« — Non, je ne l'ai jamais vue.

« — Eh bien! comment pourriez-vous jurer qu'elle existe? La jolie figure que vous feriez en cour de justice, d'affirmer l'existence d'une chose que vous

n'avez jamais vue. — Relevez votre tête, camarade. Où et quand l'avez-vous vue? Affirmez-vous sous serment, camarade, que ce gypsy a volé le petit de l'ânesse? — Oh! il n'y a personne pour faire un contre-interrogatoire comme l'avocat P... Nos gens, lorsqu'ils sont dans l'embarras, aiment beaucoup à l'employer, quoiqu'il se fasse payer cher. Maintenant, frère, oserez-vous affirmer sous serment que nous avons une âme?

« — Bien! nous ne ferons aucun serment à ce sujet; mais vous-même, vous croyez à l'âme : je vous ai entendu dire que vous croyiez à la bonne aventure, et qu'est-ce que la bonne aventure, sinon la science de l'âme?

« — Quand donc ai-je dit que j'y croyais?

« — Eh! après cette bataille, lorsque vous me montrâtes cette marque sanglante dans le nuage, tandis que celui dont vous prophétisiez le sort s'en allait dans sa voiture vers la vieille ville, au milieu des torrens de pluie, des tonnerres et des éclairs.

« — Je crois me rappeler quelque chose de semblable, frère.

« — Une autre fois je vous ai entendu dire que le spectre d'Abershauw descendait de cette colline à cheval chaque nuit.

« — Mais quelle merveilleuse mémoire vous avez, frère!

« — Je voudrais ne pas l'avoir, Gaspard; elle fait mon malheur.

« — Votre malheur! Peut-être bien après tout. En tout cas, il est bien peu comme il faut d'avoir une telle mémoire. J'ai entendu ma femme dire qu'il était très vulgaire de montrer qu'on avait une mémoire trop fidèle, et que vous ne pouvez donner une meilleure preuve de bonne éducation que d'oublier toute chose aussi vite que possible, spécialement une promesse, ou un ami lorsqu'il se trouve dans la gêne. Bien, frère, je ne puis nier que je crois à la bonne aventure et au fantôme d'Abershauw, qui, dites-vous, est son âme. N'allez pas penser cependant que ce que je crois ou ce que j'affirme croire à un moment, je voulusse le croire le moment d'après ou seulement dire que j'y crois.

« — En vérité, vous m'étonnez, Gaspard. Dans une précédente occasion, je vous ai entendu citer un fragment de chanson qui dit que lorsqu'un homme est mis en terre, tout est fini pour lui.

« — Ai-je dit cela? Dieu! quelle mémoire vous avez, frère! Mais vous n'êtes pas sûr que j'aie à présent la même opinion.

« — Certainement non, Gaspard. Après un sermon comme celui que nous avons entendu, je serais très choqué que vous eussiez encore la même opinion.

« — Cependant, frère, ne soyez pas trop sûr que je n'aie pas encore cette opinion, quelque choquante qu'elle vous paraisse.

« — Quel peuple incompréhensible vous êtes, Gaspard! »

Incompréhensible! beaucoup moins que ne le pense Lavengro. Au milieu de ces contradictions et de ces oscillations de pensée, la véritable nature de ce singulier peuple se laisse au contraire assez facilement surprendre. Le gypsy est sceptique et croyant, selon le caprice de son tempérament et les impressions de la minute qui passe. Il croit aux fantômes et à l'anéantissement absolu. Ses émotions,

quelles qu'elles soient, poétiques ou grossières, basses ou brillantes, sont la règle de son esprit. Incompréhensible, il ne l'est pas; mais inconvertissable, il l'est, et de manière à lasser la patience de toutes les théocraties de la terre. S'il est vrai que les gypsies aient une origine hindoue, il est permis d'imaginer qu'ils appartiennent à une caste déchue, chassée pour ses incorrigibles habitudes et son esprit rebelle à toute autre idée de règle morale que l'obéissance aux mouvemens de la nature.

Sont-ils cependant dépourvus de toute qualité? Non, ils ont à un assez haut degré l'amour de la famille et à un degré excessif l'amour de la tribu. Les femmes surtout présentent un singulier mélange de vices et de qualités opposés. Que faut-il penser de leur vertu? Il y a à ce sujet un dissentiment assez marqué entre deux esprits de même famille, quoique de tendances très différentes, c'est-à-dire M. Borrow lui-même et M. Mérimée. M. Borrow, qui a longtemps vécu dans leur compagnie, s'est constitué leur paladin, et cite des bohémiennes qui ont refusé d'accepter, en échange de leur honneur, des sommes considérables et des positions brillantes. M. Mérimée croit que la candeur de M. Borrow a été surprise, et que si elles ont refusé, c'est qu'elles ont pensé qu'on voulait se moquer d'elles. Des offres plus modestes, pense-t-il, auraient mieux réussi. Cependant cette vertu des bohémiennes se comprend sans trop d'efforts, car elle est soutenue par la haine de leur race contre le chrétien et l'Européen, le *gorgio,* comme ils l'appellent dans leur langage. Sont-elles fidèles aux époux et aux amans de leur race? Ce qui est certain, c'est qu'elles ne sont jamais surveillées, et que les hommes se confient absolument à elles. En réalité, nous croyons qu'on peut dire que leurs vertus ne méritent pas ce nom. Si elles sont vertueuses, elles le sont sans être chastes; elles aiment les propos relâchés, et se complaisent dans toute sorte de manœuvres libertines. Elles aiment à éveiller l'imagination du *gorgio* par leurs coquetteries et la liberté de leurs allures, quitte à l'arrêter avec un poignard, s'il se croit encouragé par leur tactique et leur langage. Enfin, si elles sont vertueuses pour leur propre compte, elles ne répugnent pas à encourager le vice; au contraire, elles ont un goût et un talent particulier pour servir les intrigues immorales et les passions coupables. Elles sont menteuses, voleuses et coquettes; mais laissons cette vertu s'expliquer elle-même.

Il y avait dans le campement des bohémiens une belle jeune femme, du nom d'Ursule, pour laquelle Lavengro semble avoir eu un commencement d'inclination. — Consultez Ursule, avait dit M. Petulengro. Ce soir, après souper, emmenez-la derrière une haie, et là elle vous apprendra relativement à nos mœurs quelques-unes des choses que vous ignorez. — Avertie par M. Petulengro, Ursule s'as-

sied, le soir venu, près d'une haie solitaire, et la conversation suivante s'engage entre elle et Lavengro.

« — Bonsoir, Ursule, dis-je, je ne pensais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici.

« — Vous ne l'auriez pas eu en effet, dit Ursule, si Gaspard ne m'avait dit que vous aviez parlé de moi, et que vous désiriez causer avec moi sous une haie. Alors j'ai épié vos mouvemens, je suis venue ici, et je me suis assise.

« — Je pensais aller dans ma tente et lire la Bible, Ursule, mais...

« — Oh! je vous en prie, allez à votre tente, et lisez : vous pourrez me parler sous la haie une autre fois.

« — Non, j'aime mieux décidément m'asseoir auprès de vous, Ursule, car après tout la lecture le soir est une mauvaise chose. Oui, j'aime mieux m'asseoir près de vous. — Et je m'assis à son côté.

« — Bien, frère. Maintenant que vous êtes assis à côté de moi sous la haie, qu'avez-vous à me dire?

« — Vraiment je ne sais pas trop, Ursule.

« — Vous ne savez pas, frère? Un aimable garçon, ma foi, qui demande aux jeunes femmes de venir s'asseoir avec lui sous les haies, et qui ne sait plus quoi leur dire quand elles sont venues!

« — Ah! je me rappelle. Savez-vous, Ursule, que je m'intéresse beaucoup à vous?

« — Je vous remercie, frère; vous êtes bien bon.

« — Vous pouvez être exposée à bien des tentations, Ursule.

« — Oui, frère, à bien des tentations. Il est dur de voir de belles choses comme des châles, des chaînes d'or, des montres dans les boutiques, derrière les vitrages, et de savoir qu'elles ne sont pas pour vous. Bien souvent j'ai eu envie d'enfoncer le vitrage, mais j'ai réfléchi qu'ainsi faisant, je me couperais les mains d'abord, puis que je serais à peu près sûre d'être *pincée* et envoyée dans un pays étranger, au-delà du bain de la mouette (la mer).

« — Ainsi vous regardez l'or et les belles choses comme des tentations, Ursule?

« — Sans doute, frère, de très grandes tentations. Ne pensez-vous pas ainsi?

« — Non certainement, Ursule.

« — Vous n'en êtes que plus fou, frère; mais alors ayez la bonté de me dire ce que vous appelleriez une tentation.

« — Eh mais! par exemple l'espérance de l'honneur ou du renom, Ursule.

« — L'espérance de l'honneur et du renom! Parfait, frère; mais je vous dirai une chose : c'est qu'à moins que vous n'ayez de l'argent dans votre poche et de bons habits sur votre dos, vous courez le risque de ne pas obtenir beaucoup d'honneur et... comment appelez-vous l'autre chose?... parmi les *gorgios*, pour ne rien dire des gypsies.

« — Je pensais, Ursule, que les gypsies, errant dans le monde comme ils le font, libres et indépendans, ne se laissaient pas mener par de semblables bagatelles.

« — Alors vous ne savez rien des gypsies, frère. Aucun peuple sur la terre n'aime autant les choses que vous appelez des bagatelles, et n'est plus disposé à respecter ceux qui les possèdent.

« — L'argent et les beaux vêtemens vous pousseraient donc à faire toute chose, Ursule?

« — Oui, oui, frère, toute chose,... car, ainsi que je vous l'ai dit, l'or et les beaux habits sont de grandes tentations.

« — Très bien. Ursule, je suis désolé de ce que j'entends; je ne vous aurais pas crue si dépravée.

« — En vérité, frère?

« — Penser que je suis à côté d'une femme qui consentirait volontiers à...

« — Allez, frère.

« — A faire la voleuse...

« — Continuez, frère.

« — La menteuse.

« — Continuez, frère.

« — La... la...

« — Allez donc, frère.

« — La...

« — La quoi, frère? dit Ursule en se levant subitement.

« — Eh bien! la... N'avez-vous pas...

« — Je vous le déclare, frère, dit Ursule, extrêmement pâle et parlant très bas, si j'avais quelque chose sous la main, je vous ferais repentir...

« — Eh bien! qu'y a-t-il, Ursule? en quoi vous ai-je offensée?

« — Comment, en quoi vous m'avez offensée? N'avez-vous pas insinué tout à l'heure que j'étais prête à... à...

« — Allez, Ursule.

« — Non, je ne le dirai pas. Je voudrais seulement avoir quelque chose sous la main.

« — Si je vous ai offensée, Ursule, je vous en demande pardon; c'est que je ne vous comprenais pas. Asseyez-vous, je vous en prie : j'ai encore bien des questions à vous adresser.

« — M'asseoir! non! Il n'y a pas deux minutes que vous m'avez donné à entendre que vous étiez honteux d'être assis à côté de moi, une voleuse, une menteuse?

« — Mais vous, ne m'avez-vous pas donné à entendre que vous étiez l'une et l'autre, Ursule?

« — Je ne m'inquiète pas beaucoup d'être appelée menteuse et voleuse, dit Ursule : on peut être menteuse et voleuse, et être cependant une très honnête femme; mais...

« — Eh bien? Ursule?

« — Eh bien! je vous déclare que si vous insinuez encore que je puis être la troisième chose que vous avez dite, que le diable me vienne en aide! je ferai un malheur! »

La conversation continue sous la haie bien avant dans la soirée. Ursule révèle à Lavengro quelques-uns des mystères de la vie des

gypsies, et principalement de la vie des femmes. La liberté d'habitudes et de langage des femmes gypsies n'est qu'une manière de faire des dupes, comme la bonne aventure et la science des lignes de la main. Beaucoup de *gorgios* s'y laissent prendre, et elles en reçoivent de jolis présens, des bagues, des châles, des mouchoirs. Si le *gorgio* attend quelque chose en retour de ses présens, il est payé en plaisanteries, s'il persiste, en injures, et s'il persiste encore, en coups de griffes et en morsures. — Mais supposons, demande Lavengro, que ce *gorgio* fût quelqu'un d'aimable, un officier de la milice par exemple : lui refuseriez-vous même un baiser? — Nous ne faisons pas de différence, frère; les filles d'un père gypsy ne font pas de différence entre les *gorgios*, et, qui plus est, n'en voient aucune. — Lavengro demande ce qu'elle ferait cependant dans le cas où un *gorgio* se vanterait d'avoir reçu ses faveurs. — Je sifflerais, répond Ursule, et alors tous mes proches quitteraient leurs occupations et viendraient m'entourer. — Voilà un *gorgio*, dirais-je, qui se vante... — Oh! oh! Ursule, dirait un de mes parens, intente-lui une action devant la loi, et il me mettrait en secret quelque chose dans la main. Alors, m'avançant, je demanderais au *gorgio* s'il persiste à dire que j'ai commis quelque chose de mal la nuit dernière, lorsque j'étais sortie avec lui. S'il persistait, alors je lui dirais : Vous êtes un menteur, et je lui casserais la tête avec le bâton que je tiendrais caché dans ma main. — Du reste, ce n'est pas seulement avec les *gorgios* que les gypsies appliquent cette méthode de justice; ils l'appliquent aussi entre eux lorsqu'une femme a été calomniée par un des leurs. Quant à l'amour qu'une femme gypsy pourrait ressentir pour un *gorgio*, il est sévèrement condamné, et autrefois il était sévèrement puni. Ursule savait une chanson que chantaient souvent les filles gypsies pour s'avertir d'avoir aussi peu de relations que possible avec les *gorgios;* cette chanson racontait l'histoire d'une gypsy qui, s'étant laissé séduire, avait été chassée par sa mère et plus tard enterrée vivante dans un lieu désert. Enfin M. George Borrow attribue à la fidélité des femmes la persistance des mœurs, des habitudes gypsies. C'est elles qui sont le lien de ces communautés errantes. « Tant que nos femmes nous resteront attachées, dit M. Petulengro, notre communauté pourra subsister; mais les meilleures choses ne durent pas en ce monde. Les filles de la Romanie sont encore les filles de la Romanie, cependant elles ne sont pas tout à fait ce qu'elles étaient il y a soixante ans. Ma femme, quoiqu'elle soit bonne gypsy, ne vaut pas mistress Herne. Je crois qu'elle aime trop les Français et le langage français. Je vous le dis, frère, si jamais la communauté gypsy vient à se rompre, c'est parce que nos filles auront été mordues de ce chien enragé qu'on appelle le *comme il faut*. »

Ursule était elle-même un témoignage vivant des vertus singulières propres aux femmes gypsies. A l'âge de vingt-deux ans, elle avait déjà été mariée deux fois. « Lorsque j'eus dix-sept ans, dit-elle à Lavengro, Lancelot Lovell me fit une offre de mariage, et nous nous mariâmes à la façon gypsy, c'est-à-dire en nous donnant la main droite et en promettant d'être fidèles l'un à l'autre. Nous vécûmes ainsi deux ans, voyageant quelquefois seuls, quelquefois avec nos parens. Je devins grosse deux fois et je fis deux fausses couches, malheur que j'attribue en partie à la fatigue que j'éprouvais à courir les campagnes pour dire la bonne aventure, et en partie aux coups de pied et de poing que mon cher Lancelot m'administrait chaque soir, si je rentrais sous la tente avec moins de cinq shillings. » Au bout de deux ans, Lancelot vola et vendit le cheval d'un fermier, il fut pris et condamné à être transporté. Ursule demanda à le voir, et lui porta un beau gâteau dans l'intérieur duquel était renfermée soigneusement une scie dont Lancelot se servit pour s'évader. Ursule perdit plusieurs jours les traces de son mari, qui, serré de près, avait été obligé de s'enfuir à toutes jambes; enfin, au carrefour du grand chemin, elle aperçut le *patteran* du fugitif. — Les gypsies appellent *patteran* les poignées de gazon ou les branches d'arbres dont ils sèment leur route de loin en loin pour indiquer à leurs frères la direction qu'ils ont prise. — Ursule suivit donc ces indications jusqu'à un endroit où, près d'une petite auberge, elle vit un grand rassemblement de gens réunis autour d'un cadavre qu'elle reconnut pour celui de son mari. Les gypsies en général ne savent pas nager; Lancelot, partageant cette ignorance, était tombé à l'eau et s'était noyé. « Je le regrettai vivement, ajouta Ursule, car, en dépit des coups qu'il ne me ménageait pas, il n'était pas mauvais mari. Un homme, frère, d'après la loi gypsy, a le droit de battre sa femme, ou même de l'enterrer vivante, s'il le juge convenable : je suis née gypsy, et je n'ai rien à dire contre la loi. » Ursule avait longtemps vécu dans le veuvage; mais enfin elle s'était remariée, et remariée à l'homme le plus laid et le plus misérable de la bande.

« — Comment vous, une aussi jolie femme, mariée à ce *propre à rien*, à ce Sylvestre, le Lazare des gypsies, qui n'a pas un sou à lui! s'écria Lavengro, indigné de cette révélation.

— Plus pauvre il est, frère, plus il a besoin d'une femme intelligente comme moi pour prendre soin de lui et de ses enfans. J'irai marauder, frère, si cela est nécessaire, je dirai pour lui la bonne aventure... Frère, il y a trois heures que je cause avec vous sous la haie; je vais rejoindre mon mari. »

Dirai-je que ce singulier mélange de sentimens bas et élevés me

semble empreint d'une certaine beauté? Serait-il donc vrai, ainsi que l'affirment certains philosophes modernes, que le bien et le mal sont une seule et même chose, et qu'il y a dans tout vice le germe d'une vertu?

Cependant, au bout de quelque temps, Lavengro éprouva le besoin de changer de société et de reprendre sa vie errante. La vallée dans laquelle il a dressé sa tente n'a plus aucun charme pour lui. Isopel, la belle géante, est partie secrètement, en lui laissant une lettre à demi affable, à demi ironique. Au fait, il l'ennuyait un peu avec ses recherches philologiques, et il mettait trop d'ardeur à lui apprendre l'arménien! Délivré de ses rêves de mariage et de vie sédentaire, Lavengro va de nouveau courir le monde. Sa bourse est plate, il est vrai, et il n'a ni monture ni chariot; mais le généreux M. Petulengro lui a offert d'acheter pour lui un beau cheval qui se trouve en dépôt chez un cabaretier du voisinage. Ce cabaretier est, par parenthèse, un type assez original pour mériter une mention spéciale. Jadis son cabaret prospérait, mais depuis que l'homme *noir* parcourt les environs, il marche à grands pas vers sa ruine. Le pauvre homme s'est laissé convertir, et maintenant qu'il ne songe plus qu'au salut de son âme, il est la dupe du premier venu. Ses yeux sont hagards, et ses joues creuses et livides. « Avez-vous changé de religion, lui dis-je, ou bien l'homme noir vous a-t-il commandé le jeûne? — Je n'ai pas encore changé, dit le cabaretier avec une sorte de frisson; mais je dois me convertir publiquement dans une quinzaine, et cette idée, je puis vous l'avouer, absorbe toutes mes facultés. En outre, le bruit s'en est répandu, et tout le monde se moque de moi, et, ce qui est pis, ils viennent tous, boivent ma bière et s'en vont sans payer. Je suis comme ensorcelé, je n'ose rien réclamer. Dieu damne l'homme noir! puissé-je ne l'avoir jamais vu! Le brasseur jure que si je ne lui paie pas cinquante livres dans la quinzaine, il fera saisir tout ce que je possède. Ma pauvre nièce pleure dans la chambre d'en haut, et moi il me prend quelquefois envie d'aller dans l'étable et de me pendre. » Lavengro, en bon anglican et en bon Anglais, lui conseille deux remèdes que le cabaretier promet d'employer : le premier, de ne pas changer de religion, et le second, de se servir de ses poings contre ceux qui ne le paient pas. Quelque temps après, Lavengro va lui rendre une nouvelle visite. Miracle! le cabaret est rempli : le gin et l'ale coulent à flots, et tout le monde paie argent comptant. Les habitués sont pleins de politesse et d'obséquiosités, et le cabaretier les malmène avec l'arrogance d'un planteur ou d'un officier russe. La fortune subite de ce pauvre diable est en miniature une image de la lâcheté et de l'admiration qu'inspirent aux hommes le succès et la force. Depuis qu'il a conve-

nablement roué de coups un buveur récalcitrant, l'argent afflue chez lui, il est honoré et respecté de tout le monde, et il a acquis le droit d'insulter ceux qui le font vivre. « Il n'a pas son pareil dans toute l'Angleterre, dit un buveur. — Non, dit un autre. L'homme qui a pu battre Tom Hopton pourrait battre le monde entier. — Je suis fier de lui, dit le premier. — Et moi aussi, dit le second; je le défendrai contre tout le monde. Que j'entende un peu quelqu'un dire quelque chose contre lui, il aura affaire à moi. Et alors, regardant de mon côté, il ajouta : Avez-vous quelque chose à dire contre lui, jeune homme? » Pendant ce temps, l'hôte va et vient dans la salle, provoquant et rudoyant ses pratiques. « Faites place au comptoir, faites place, messieurs, pour moi et mon ami, et lestement. — Que voulez-vous prendre, notre hôte? un verre de sherry? je sais que vous l'aimez, dit un buveur. — Que le diable vous emporte, vous et le sherry; je ne me soucie pas de vous. N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit? — Très bien, très bien, vieux camarade, je ne désire pas être importun. — Et avec un gracieux « serviteur, monsieur, » qu'il m'adressa, il nous laissa seuls. » De nouveaux habitués arrivent. « Qu'ils attendent que j'aie le temps de les servir! dit l'hôtelier. — Mais la salle ne les contiendra pas tous. — Qu'ils se mettent dehors! — Mais il n'y a pas assez de bancs. — Qu'ils se tiennent debout ou s'asseient par terre! » Tels sont les résultats d'un coup de poing bien appliqué. Cette misérable taverne n'est-elle pas un miroir grossier, mais fidèle, dans lequel se réfléchissent toutes les lâchetés sociales et toute l'arrogance des triomphateurs.

Lavengro enfourche le cheval acheté avec les guinées de M. Petulengro, lui met les rênes sur le cou et le laisse libre d'aller à l'aventure. La première aventure qu'il raconte est d'un Sterne sans fausse sensibilité, d'un Sterne batailleur et boxeur. Il rencontre un vieillard assis sur le bord de la route, pleurant à chaudes larmes, et qui raconte qu'on vient de lui voler son âne : « Je revenais du marché, dit-il, lorsque j'ai rencontré un homme avec un sac sur les épaules qui m'a demandé si je voulais lui vendre mon âne. Je lui ai répondu que je ne songeais pas à le vendre, car il m'était très utile, et que d'ailleurs je l'aimais autant que s'il était ma femme ou mon fils. J'essayai de passer outre, mais le gaillard s'est planté devant moi en me demandant de le lui vendre et qu'il me l'achèterait à n'importe quel prix. Alors, voyant qu'il persistait, j'ai répondu que j'en voulais six livres. Je disais cela pour me débarrasser de lui et parce que je voyais bien qu'il était un pauvre diable qui probablement ne possédait pas six shillings; mais j'aurais mieux fait de retenir ma langue, car je n'avais pas fini de parler que, déposant son sac, il en a tiré une balance, s'est dirigé vers ce tas de pierres et en a pesé quel-

ques-unes qu'il a jetées ensuite devant moi en disant : Voici les six livres, voisin, maintenant descendez de votre âne et livrez-le-moi. — Je restai stupéfait quelque temps, et lorsque je lui demandai ce qu'il prétendait : — Ce que je prétends, vieux drôle, je prétends prendre possession de la marchandise que j'ai achetée. En disant cela, il a enfourché l'âne et s'est enfui aussi vite qu'il a pu. » Lavengro se met à la suite de ce facétieux voleur, et l'atteint bientôt. « Descendez de cet âne, coquin, ou je vais vous en faire descendre moi-même. » L'homme se retourne tranquillement. — Est-ce que vous voulez me voler ? — Vous voler ? dis-je. Non, mais vous prendre cet âne que vous venez de dérober à son propriétaire. — Je n'ai volé personne; j'ai bel et bien acheté cet âne à son maître, et la loi me le donnera; il a demandé six livres, et je lui ai donné six livres. » En même temps il s'avance contre Lavengro, brandissant un gourdin et laissant traîner la bride de l'âne, qui profite de ce moment pour administrer au voleur une ruade terrible et pour s'enfuir vers son vieux maître. « Aimable traitement ! dit le voleur en portant la main à son côté; je ne serais pas étonné d'être estropié pour la vie. — Et vous le seriez, répondis-je, que vous n'auriez reçu que votre dû, coquin, pour avoir tenté de voler un pauvre homme en jouant sur les mots. — Coquin ! je ne le suis pas, répondit-il ; vous mentez. Et quant à jouer sur les mots, qu'y a-t-il là de répréhensible? Les gens les plus huppés en font autant. »

Cette anecdote rappelle trait pour trait les anciennes facéties et friponneries populaires dont est remplie l'ancienne littérature, auxquelles se complaisaient Thibaut Agnelet ou Till Eulenspiegel, et qu'aimait à raconter le bon Sancho Pança. M. Borrow est le seul écrivain de notre temps qui ait vu la nature plébéienne comme l'ont vue les grands écrivains d'autrefois, depuis l'auteur inconnu de la farce de *Pathelin* jusqu'à Lesage. Il connaît sa prédilection pour l'équivoque, l'à-peu-près, les paroles à double sens et les actions à double face, ses friponneries casuistiques, son goût pour les grosses facéties, son audace effrontée à prendre au pied de la lettre une plaisanterie qui lui crée l'ombre d'un droit, l'air de bêtise sous lequel elle sait dissimuler ses mauvaises pensées. Il connaît tous les signes de la franc-maçonnerie populaire, l'œil qui cligne, le coude qui donne avis, la grimace significative. C'est le dernier écrivain qui ait surpris au vif les mœurs de cette populace des districts ruraux, formée par le servage et l'oppression, et si différente de ces populations créées par l'industrie et la civilisation urbaine vers lesquelles les écrivains modernes ont de préférence braqué leur lorgnette.

Ce n'est pas seulement par la manière d'observer et de reproduire

la vie populaire que M. Borrow rappelle les anciens écrivains. Il les rappelle par la franchise de son langage et par l'intensité de ses haines littéraires ou politiques. Il a des accès de colère qui font déborder en lui une éloquence bouffonne. Il y a plus, les gros mots sont les meilleurs avec lui, car il ne se soucie pas de passer pour un homme de bon ton, et il n'a jamais cultivé l'art des perfidies sournoises. Il déclare tout net que « le peuple allemand, dont l'Angleterre s'est engouée depuis quelques années, est un peuple stupide. » Nous ne savons ce que sir John Bowring peut lui avoir fait; ce qui est certain, c'est qu'on a perdu l'habitude de traiter ainsi les gens depuis l'époque où ont été écrites les invectives de d'Aubigné contre Palma Cayet. Ses épigrammes littéraires sont tout à fait à l'ancienne mode; elles ne se composent point d'un trait sec et acéré, comme celles d'un homme formé par le monde à la méchanceté, ou d'un bel esprit sans imagination. Non, elles sont dramatiques, et provoquent le rire comme une scène de comédie. Ce sont des épigrammes à plusieurs personnages, pour ainsi dire. En voici une qui n'eût pas été indigne des maîtres de la raillerie et du rire. Après avoir accompli l'acte de chevalerie errante que nous avons raconté plus haut, Lavengro s'était arrêté dans une belle vallée, sous un bouquet d'arbres, afin de se reposer. Son attention fut bientôt attirée par un bruit singulier, un ronflement sonore, comme celui qui peut s'échapper des voies respiratoires d'un géant endormi. « Je me levai, dit Lavengro, et je vis un homme couché sur le dos, son chapeau légèrement ramené sur les yeux, et tenant un livre ouvert dans sa main droite. Je me contentai d'abord de le regarder, pensant qu'il allait s'éveiller; mais il continua de ronfler d'une manière convulsive. Enfin le bruit devint si terrible que je me sentis alarmé pour son existence, et que je tremblai dans la crainte d'une attaque d'apoplexie. Je m'écriai : « Monsieur! monsieur! réveillez-vous. Vous dormez trop. » Voyant qu'il ne se réveillait pas, je le secouai vigoureusement; il ouvrit à demi les yeux, et, s'imaginant sans doute qu'il rêvait, il les referma; mais j'étais déterminé à le réveiller, et je criai en conséquence : « Monsieur! monsieur! ne dormez plus. » Il ouvrit les yeux, se dressa sur son séant d'un air à demi effaré et me demanda ce que je voulais. — Je vous demande pardon, lui dis-je, mais j'ai pris la liberté de vous éveiller, parce que vous m'avez paru avoir un sommeil très agité; en outre j'ai craint que vous ne prissiez la fièvre en dormant sous cet arbre. — Je ne cours aucun risque, répondit-il; je viens souvent dormir ici. Mon sommeil n'était pas agité le moins du monde, et vous auriez fort bien fait de ne pas m'éveiller, car, pour vous dire la vérité, j'ai le sommeil très difficile. — On ne s'en douterait guère, répondis-je; je n'ai jamais vu personne

dormir d'aussi bon cœur. » Alors l'inconnu raconte à Lavengro que depuis plusieurs années il était tourmenté d'insomnies invincibles qui étaient survenues à la suite d'agitations nerveuses et d'inquiétudes morales. Les narcotiques semblaient plutôt augmenter que diminuer la maladie; bref, tous les remèdes avaient été vains, lorsqu'un de ses amis lui porta un livre en lui conseillant d'en lire quelques pages chaque jour, en plein air et au milieu d'un paysage qui pût inviter au sommeil. « Je suivis son conseil, dit le dormeur; le lendemain, je choisis cet endroit comme le plus riant de tous les environs, et j'ouvris le livre; au bout de la première page, j'étais plongé dans un sommeil de plomb. Depuis cette époque, j'ai répété l'expérience chaque jour, et toujours avec un égal succès. Je n'ai pas d'enfans; hier j'ai fait mon testament, et j'ai institué mon ami mon légataire universel en reconnaissance du service qu'il m'a procuré. » C'est à la poésie de Wordsworth que s'adresse cette épigramme. « Je n'avais jamais douté de sa puissance soporifique, ajoute M. Borrow, mais je fus confirmé dans ma croyance par cette anecdote. Comme depuis cette époque j'ai rencontré beaucoup de personnes qui mettaient ce poète au-dessus de Byron, j'en ai conclu que le nombre des gens affligés d'insomnies était plus nombreux que je ne pensais. » Comme M. Borrow est, par sa nature d'esprit, peu fait pour goûter la poésie de Wordsworth, nous ne perdrons pas notre temps à démontrer que cette épigramme est injuste, et nous nous contenterons de constater qu'elle est très plaisante et très réussie.

Une des prétentions de M. Borrow, c'est de vouloir que chacune de ses anecdotes présente non-seulement un petit tableau ou un petit drame, mais une leçon morale. Heureusement il en est de la morale de ses aventures comme de la morale des fables de La Fontaine : elle se compose de lieux communs, de dictons populaires, de coqs-à-l'âne, de proverbes; elle ne nuit en rien par conséquent au récit et n'est pas assez sérieuse pour le gâter. Rien ne serait bizarre comme les titres moraux qu'on pourrait donner à ces aventures; l'une d'elles, par exemple, pourrait être intitulée : *qu'il est utile de savoir se servir de ses poignets, et que cette science n'est pas déshonorante pour un gentleman, ou l'apologie de l'art de boxer*. Il est possible que la science du boxeur ne soit pas déshonorante pour un *gentleman;* ce qui est certain, c'est que la scène est vivement racontée, et les personnages en présence très vivans et très anglais. C'est le récit d'une rixe entre un postillon insolent, tyran d'écurie, terreur des voyageurs, et un vieux *gentleman*. Cette scène est homérique. Le postillon insulte le vieillard à la manière de Thersite, sans se douter qu'il a devant lui un héros vieilli dans les combats. —

« Comme vous avez été très malhonnête avec moi, je ne vous donnerai rien du tout pour boire, dit le vieillard. — Vraiment, cher ami! répond le cocher. J'espère que je ne mourrai pas de faim pour cela; il ne me donne pas son shilling : je vous en donnerai vingt, si vous voulez, mendiant. Il faut être poli avec monsieur, vraiment oui! Eh bien! ma foi, nous voilà beaux s'il faut être poli avec des gens pareils. — Flegmatiquement le vieillard fume sa pipe, sans répondre, mais en ayant soin de chasser la fumée à la figure du postillon et de lui fournir l'occasion d'une violence : le matamore donne dans le piége. — Pourquoi me fumez-vous au visage? — Et d'un revers de main il fait tomber la pipe du vieillard. — Je vous remercie, répond ce dernier; si vous voulez attendre un instant, je vais vous donner un reçu de la politesse que vous m'avez faite. — Et toujours flegmatique, il ramasse sa pipe, pose son chapeau, met bas son habit et se met en garde. Le combat est superbe; on entend les coups de poing pleuvoir et les mâchoires voler en éclats. Édenté, meurtri, le nez en sang et l'œil poché, le postillon se retire de la lutte, pendant que la galerie, mortifiée de la défaite du matamore, exprime son opinion : — « C'est ce coup de garde que Tom ne connaissait pas, voyez-vous, qui a fait tout le mal. Je donnerais bien une guinée pour boxer avec le vieux. » Cette histoire est incontestablement morale; elle prouve qu'il est bon de savoir se servir de ses poings, et surtout qu'il est utile d'avoir eu un professeur de boxe de la vieille école, le sergent Broughton, par exemple, qui avait formé le vieillard.

Mais la plus singulière de ces histoires à intentions morales est assurément celle du vieux sinologue qui avait appris le chinois et qui n'avait jamais lu un seul livre écrit en cette langue. Dans une de ses pérégrinations, Lavengro tomba de cheval, se blessa et fut recueilli sur la route par un vieillard qui le traita avec bienveillance et le garda chez lui pendant sa maladie. Lorsque Lavengro entra en convalescence et qu'il put exercer sur ce théâtre nouveau sa vieille curiosité, il fut étonné du nombre de tasses et de porcelaines de tout genre qui encombraient la maison. Sur les cheminées, sur les tables, sur les consoles, sur les étagères, partout des assiettes et des tasses chargées d'hiéroglyphes bizarres s'offraient à la vue. Lavengro apprit bientôt du maître de la maison l'histoire de cette collection bizarre. « Ces tasses chargées d'hiéroglyphes, lui dit-il, m'ont sauvé de la folie et de la mort. A la suite de fausses accusations auxquelles j'avais été en butte, une jeune femme à laquelle j'étais fiancé mourut de douleur. Sa mort me laissa stupide. Le ministre de la paroisse essaya vainement de me consoler et de me prêcher la résignation, dont il aurait eu besoin lui-même, car il mourut de douleur un mois après une banqueroute qui le ruina.

Le médecin du canton fit tous ses efforts pour m'engager à me distraire par une occupation quelconque, mais j'étais incapable de m'appliquer à aucun objet, et je sentais dans ma tête comme une roue de moulin. Un jour que le vertige était plus fort que de coutume, j'essayai de fixer mes yeux sur un point donné, et mon regard tomba sur une théière dont les signes éveillèrent subitement mon attention. Quels singuliers signes! dis-je, et pendant que je les contemplais, je sentais mon vertige s'apaiser et le calme renaître en moi. Je détournai mes regards; soudainement le vertige recommença, et j'entendis comme une voix qui me criait : — Les signes! les signes! accroche-toi aux signes, ou tu es perdu. — Dès lors une seule idée me préoccupa; quelle fantaisie bizarre avait donné naissance à ces signes? J'avais trouvé une occupation; je comparais incessamment les signes d'une porcelaine aux signes d'une autre, et je les trouvai identiques, quoique différemment disposés. Cette différence d'agencement indiquait un dessein particulier. Assurément ces hiéroglyphes signifient quelque chose; mais que signifient-ils? Alors ma curiosité fut éveillée, et je désirai ardemment savoir la signification de ces inintelligibles ornemens, d'autant plus que mon médecin, consulté par moi, m'encouragea dans cette recherche, et me recommanda comme remède l'étude des signes. Un jour, me trouvant dans une ville voisine, je m'arrêtai près d'une boutique où l'on vendait du thé, et je fus surpris de voir que les caisses et les vases qui le contenaient étaient ornés des mêmes signes qui me préoccupaient si fort. — Les meilleurs thés viennent de la Chine, dit une voix à mes côtés; je me retournai, et je vis le marchand debout sur le seuil de sa boutique. Du véritable thé chinois, ajouta-t-il; peut-être monsieur me fera-t-il l'honneur de l'examiner. — Je lui répondis que je n'avais pas besoin de thé, mais que je serais heureux d'apprendre ce que voulaient dire ces signes qui encadraient les peintures de ses caisses et de ses vases. — Ce sont des lettres chinoises, répondit-il; elles expriment sans doute quelque chose, mais je ne saurais trop dire quoi. Permettez-moi de vous vendre cette livre de thé, ajouta-t-il en me tendant un petit paquet enveloppé. L'enveloppe contient un exposé du système d'écriture des Chinois, que je distribue gratuitement afin de corriger l'ignorance gothique qui règne dans le district à ce sujet. — J'avais fait enfin un pas; je savais maintenant que les signes exprimaient des mots. Une seconde visite au marchand me rendit possesseur de quelques porcelaines qu'il me vendit fort cher, mais que je ne marchandais pas en considération du grand service qu'il me rendait. J'écrivis à Londres pour me procurer une grammaire et un dictionnaire chinois, et j'éprouvai un certain désappointement en apprenant qu'il n'existait dans la langue anglaise

aucun livre de ce genre, et que je ne pourrais apprendre le chinois que par l'intermédiaire du français. Cependant je ne me décourageai pas, j'appris le français en deux ans, et je pus me mettre enfin à l'étude du chinois. Il y a trente-cinq ans que je m'en occupe, et je suis encore bien peu savant dans cette langue; mais les années ont coulé paisibles, et le vertige n'est plus revenu. »

Lavengro demande ensuite au vieillard si ses études chinoises se sont exclusivement bornées à cette littérature d'assiettes et de théières? « Entièrement, répondit le vieillard, je n'ai jamais lu autre chose. — Et puis-je vous demander vos raisons pour borner ainsi vos études? — Ces inscriptions me permettent de passer mon temps; que pourrait faire de plus toute la littérature chinoise? — Et quel joli livre il est en votre pouvoir de faire avec ces inscriptions! ajoutai-je. Pensez un peu. Un livre publié sous ce titre : Traductions de la littérature des porcelaines chinoises... Le glorieux John lui-même ne dédaignerait pas de le publier. »

Cet homme, qui avait appris le chinois, n'avait jamais pu apprendre à connaître l'heure exacte. Lavengro fut surpris de cette ignorance, et lui en demanda les motifs : « Je ne sais pas, dit-il; je dis l'heure à quelques minutes près, mais je ne puis dire la minute exacte. — Et cependant vous avez appris le chinois. Je vous conseille d'apprendre aussitôt que possible à connaître quelle heure il est. Considérez combien il serait triste de partir de ce monde sans avoir acquis cette science. La millionnième partie de l'attention que vous avez donnée à l'étude du chinois vous suffira pour l'acquérir. — En apprenant le chinois, j'avais un motif, reprit le vieillard, celui de me délivrer de mes vertiges. Quant à apprendre à connaître l'heure qu'il est, je n'en vois pas la nécessité. On peut mener une vie très honorable sans savoir cela; mais en vérité il est fâcheux que vous sachiez connaître l'heure. Il serait réellement plaisant que deux personnes, dont l'une sait l'arménien et l'autre le chinois, ne pussent, ni l'une ni l'autre, dire exactement l'heure qu'il est. »

Lavengro, après avoir couru quelque temps les grandes routes, résolut de se défaire de son cheval, et le vendit, à la foire d'Horncastle, une somme trois fois plus forte qu'il ne l'avait payé. C'est encore un bon type que le jockey-maquignon qui fait marché avec lui, et qui naturellement lui raconte son histoire. A lui seul ce récit est tout un roman picaresque. Si le jockey s'était résigné à exercer un métier à demi honnête, ce n'était pas faute de mauvais exemples. Son grand-père était un rogneur de monnaies, très habile dans son métier, et surtout très prudent. L'appât du gain et l'ardeur du métier ne le poussaient jamais trop loin. Soit qu'il employât la lime, les ciseaux ou l'eau-forte, il se contentait d'un honnête béné-

fice : sur une guinée, il ne prenait jamais plus de neuf pence, et sur une large pièce espagnole jamais plus d'une demi-couronne. A part le métier qu'il faisait, dit son petit-fils, c'était un homme moral, bon père et bon époux, et qui se laissa pendre pour ne pas dénoncer ses complices. Son fils fut aussi un homme moral et un coquin : bon sang ne peut mentir. Il vécut d'abord honnêtement, mais des revers de fortune arrivèrent. Pour se tirer d'affaire, il trouva commode de mettre en circulation de faux billets de banque. Après quelques années de ce commerce, il fut pris, malgré son habileté à se travestir, et, en considération de quelques dénonciations qu'il consentit à faire, condamné seulement à être transporté. Le jockey se rappelait cette circonstance avec amertume; il regrettait que son père n'eût pas eu plus de fermeté d'âme à l'heure de la mort, et n'eût pas suivi l'exemple de son aïeul. Le jeune orphelin s'en alla vivre alors avec le vieux Fulcher, qui avait pour véritable profession le vol, et pour métier apparent la fabrication de paniers d'osier dont la matière première ne lui coûtait jamais rien, car il la prenait dans les propriétés d'autrui. Le vieux Fulcher était un voleur sans audace; il ne dépassait jamais le simple délit. Il ne comprenait pas qu'on pût commettre un vol qui vous menât à la potence. En conséquence, il se bornait à de petits larcins, dont le plus grave, au moins par ses résultats, fut celui d'une carpe monstrueuse qu'un gentilhomme *spleenetic* de son voisinage s'amusait à nourrir de sa propre main. Le pauvre gentilhomme devint plus mélancolique que jamais après ce larcin, et finit par se pendre. « Ce qui est un jeu pour l'un est la mort pour un autre, » ajoute philosophiquement le jockey en terminant cette histoire.

Après la mort de ce prudent voleur, qui finit néanmoins par se casser le cou, son fils voulut continuer son commerce; mais John Dale, l'honnête jockey, répondit à ses avances par un refus. Il résista même à la tentation d'épouser Mlle Fulcher, dont il fit sa femme plus tard cependant, lorsqu'après une odyssée picaresque des plus compliquées, il finit par la rencontrer, la corde au cou, dans un marché où elle avait été conduite par son mari. Il l'acheta moyennant la somme de 18 pence, que le vendeur se hâta d'aller dépenser au cabaret. John Dale eut la délicatesse de l'épouser, et il donne de cette détermination des raisons trop mémorables pour que nous ne les rapportions pas : « On m'a bien dit qu'elle était ma propriété, puisque je l'avais achetée la corde au cou; mais, pour vous dire la vérité, je pense que tout le monde doit vivre de son métier, et je ne voulais pas agir avaricieusement avec notre curé, qui est un brave homme et qui a certainement droit à ses honoraires. »

Je raconterais bien volontiers l'histoire de Murtagh, — un véri-

table petit chef-d'œuvre de même genre, — mais en vérité je n'ose pas. On a déjà pu remarquer l'animosité de M. Borrow contre l'église de Rome; cependant les conversations immorales de *l'homme noir* ne sont rien auprès des exploits de Murtagh, le séminariste irlandais. Murtagh est ce personnage bien connu des lecteurs de M. Borrow, qui avait jadis appris à Lavengro la langue irlandaise. Ce dernier rencontre son ancien maître sous l'habit de saltimbanque, et apprend son histoire de sa bouche. Nous résisterons pour plusieurs motifs à la tentation de la raconter. Que ceux de nos lecteurs qui connaissent l'anglais la lisent; ils y verront comment Murtagh fut envoyé à Livourne, au séminaire irlandais, pour devenir savant en théologie, comment à son tour il rendit tout le séminaire habile dans l'art de manier les cartes, qu'il savait manœuvrer avec une rare dextérité, comment il gagna à la fois l'admiration et l'argent du portier, du cuisinier, de l'aumônier, de l'économe, et fit tant que sa réputation arriva jusqu'au directeur de l'établissement, homme grave et de mœurs austères, qui désira faire sa connaissance; comment Murtagh s'aperçut que cet homme austère était encore plus fort que lui dans l'art de corner, de donner le coup d'ongle, de couper au petit pont, et quelles scènes suivirent cette découverte. A plus forte raison m'abstiendrai-je de raconter l'habileté que Murtagh montra plus tard en Irlande dans le métier d'exorciste, qu'on ne pouvait en effet confier à des mains plus agiles. Une fois il délivra une femme de deux démons qui sortirent de sa bouche sous la forme de deux anguilles; une autre fois il fit une cure plus miraculeuse, et délivra une possédée de *six* démons qui sortirent sous la forme d'une unique souris blanche... Nous recommandons cette histoire, non certes pour les passions mesquines et les préjugés haineux qui l'ont inspirée, mais pour son mérite littéraire : elle peut soutenir sans désavantage la comparaison avec les meilleures pages du *Baron de Fæneste*, et peut se lire après n'importe quel roman picaresque.

Le Gentilhomme Romany se termine brusquement après l'histoire de Murtagh et ne finit pas plus en réalité que ne finissait *Lavengro*. Un sergent recruteur s'approche du jeune aventurier et lui propose de s'engager au service de la compagnie des Indes. « Pourquoi faire? — Pour combattre les *Kauloes*, un tas de coquins qui ne valent pas la corde pour les pendre. — Kauloes! et que signifie ce mot? — Noirs, reprit le sergent recruteur; et nous, ils nous appellent *Lolloes*, c'est-à-dire rouges, dans leur exécrable jargon. — Vraiment!... Mais, dis-je, c'est le jargon de M. Petulengro et de Tawno Chikno: je ne serais pas étonné maintenant qu'ils fussent d'origine indienne. J'ai envie d'aller voir ce pays. »

Ainsi se termine cette nouvelle partie de l'odyssée humoristique

que M. Borrow continue depuis tant d'années. Est-elle à jamais terminée, ou son prochain livre nous conduira-t-il dans l'Inde, vers laquelle Lavengro a l'air d'aspirer ? Peu importe : inachevés, incomplets, fragmentaires, ces livres peuvent se passer de conclusion, car ils ont une valeur intrinsèque, et chacune de leurs pages porte l'empreinte de la réalité. Le critique qui rend compte d'un livre de M. Borrow est à peu près dans la situation du critique qui aurait eu successivement à rendre compte des diverses parties de *Gil Blas* à mesure qu'elles se publiaient. L'œuvre est incomplète, mais chaque partie est excellente, et peut être appréciée isolément. M. Borrow a ressuscité un genre littéraire inconnu depuis longtemps, et il l'a ressuscité non pas artificiellement, comme on ressuscite telle forme rhythmique ou comme on remet à la mode le rondeau ou le sonnet, mais naturellement, et comme étant le seul cadre convenable où pussent se ranger les observations et les acteurs de sa vie errante. Pour un esprit sain et judicieux, l'observation de la vie populaire, surtout l'observation de la vie vagabonde et des mœurs équivoques, entraînera toujours nécessairement la forme du roman picaresque. Les machines mélodramatiques, les romans à grands ressorts, dans lesquels on a essayé, de nos jours, de nous présenter certains tableaux de la vie populaire, suffisent, par l'extravagance de leur forme, à démontrer que l'auteur ne connaît rien de ce qu'il prétend décrire. M. Borrow n'a pas adopté cette forme de parti pris, car aucune de ses pages ne trahit cette préoccupation. Il l'a retrouvée d'instinct, par le seul fait qu'il avait à exprimer des sentimens d'une certaine nature; il l'a retrouvée par la même raison qui la fit inventer jadis à Cervantes et à Mendoça, c'est-à-dire en vertu de cette nécessité qui fait trouver à l'esprit la forme naturelle à ses conceptions. Seulement il faut, pour cela, que l'esprit ne soit pas faussé par l'ambition et préoccupé du désir du succès. C'est ainsi que M. Borrow est devenu, sans y songer, en quelque sorte le Quevedo et le Mendoça de l'Angleterre contemporaine.

ÉMILE MONTÉGUT.

JOHN WILMOT

COMTE DE ROCHESTER

II.

LA POÉSIE ANGLAISE SOUS CHARLES II.

V.

Spencer et Shakspeare sont déjà des anciens. Milton n'est plus. Dryden règne, quand Rochester paraît (1). Entre Milton et Dryden, presque rien qui puisse compter. Suckling, Waller, Denham, simples polisseurs du vers anglais, l'émondent, le rendent un peu plus harmonieux, un peu plus élégant; mais ils l'atténuent et l'affadissent. A côté d'eux, des renommées pour jamais éteintes : qui connaît Sprat? qui connaît Cleveland (2)? Tous ces noms pâlissent graduellement devant celui de Dryden, d'abord imitateur de William Davenant et de Waller, mais dont la muse, nourrie de plus fortes études, et guidée par un sentiment plus net, mieux défini, des beautés vraiment classiques, des beautés éternelles, frappait les esprits

(1) Voyez la première partie de cette étude dans la livraison du 15 août.

(2) Ce Cleveland était un chansonnier royaliste, une espèce de Béranger militaire. Après le triomphe des républicains, il fut arrêté, porteur de chansons et d'épigrammes qu'il distribuait avec une activité très hostile. Conduit devant un des généraux de Cromwell, il s'apprêtait à soutenir, avec la fermeté, la dignité convenables, l'épreuve décisive à laquelle il se croyait réservé; mais quand son redoutable juge eut feuilleté les documens accusateurs : « Est-ce là, s'écria-t-il, tout ce qu'on produit contre ce pauvre diable?... Laissez-le donc vendre en paix ses ballades!... » Cleveland, outré de tant de mépris, en mourut, assure-t-on, de désespoir.

par sa majesté correcte, son énergie contenue et savante, sa solennité un peu gourmée.

Dryden fit hommage de ses premiers vers à la république. Né en 1631, il avait atteint, à l'époque où mourut Cromwell (1658), un âge auquel il n'est plus permis de se regarder comme « un jeune homme. » Il faut donc croire qu'en écrivant, sous l'impression de ce grand trépas, les *Stances héroïques*, qui furent sa première œuvre, il obéissait à un enthousiasme réfléchi. En deux ans, cet enthousiasme fit pourtant place à un autre qui n'y ressemblait guère, et la même plume qui avait qualifié Cromwell de « prince-géant, » qui le vantait de n'avoir pas ressemblé à ces « téméraires monarques » entraînés par leur jeunesse à des actes que leur âge mûr est ensuite contraint de répudier, — la même plume exalta l'intrépide jeunesse, le mâle courage et aussi la vertu, la sagesse profonde de Charles II, lorsque Charles II fut remonté sur le trône. Tout ceci, vu de près, s'explique aisément : les mœurs peu sévères font en général les principes peu solides et les opinions mal soutenues. Apparenté à des personnes de haut rang, aspirant à un mariage aristocratique, il fallait à Dryden, pour faire valoir sa belle figure, le luxe des vêtemens, les dehors de l'homme comme il faut, souvent incompatibles avec la pauvre et fière indépendance qui se refuse au patronage. Dans ces conditions, la poésie, devenue gagne-pain, tend volontiers sa besace orgueilleuse et accepte l'or de toutes mains, sans regarder à l'effigie. On a comparé aux conquêtes d'Alexandre les campagnes irlandaises d'Olivier Cromwell : on compare à l'exil de David celui de Charles Stuart. On a des flatteries à l'usage de quiconque est puissant et des hyperboles complaisantes qui s'adaptent, souples couronnes, au front de tous les vainqueurs. On dit au parvenu des révolutions, — nous citons les textes : — « Le ciel même est complice de nos louanges, car le ciel t'avait choisi. » On dit au roi légitime : « Ton crime, comme celui de David, était d'être l'oint du Seigneur. » Au fond, on a peut-être conscience de ce que ces palinodies intéressées ont de ridicule et d'avilissant, on n'aime plus à sentir peser sur son front le regard assuré de l'honnête homme ; mais qu'y faire? Il faut vivre, et puis on a quelque raison particulière d'applaudir au retour de la monarchie... Cromwell avait traité les poètes de fort haut, sachant bien qu'on mène le monde sans belles paroles, et qu'un solécisme n'effarouchait nullement ses pieux soldats, ses « côtes de fer. » De la même main sacrilége qui saisissait les clés du parlement, il avait fermé les portes des théâtres, lieux de perdition pour l'âme, foyers de révolte pour l'intelligence. Il laissait aux rois de naissance les futilités de la flatterie, et s'inquiétait peu de passer à la postérité sur les ailes de quelques

strophes vénales. La preuve en est qu'ayant Milton sous la main, il méconnut ou méprisa ce que sa gloire pouvait attendre d'un pareil héraut. Tout au contraire, la restauration plaçait le sceptre aux mains d'un homme de mœurs faciles, qui, dans les loisirs de l'exil, s'était constamment entouré de baladins, de danseurs, de violons, en même temps que de femmes perdues. L'amant de Lucy Walters (1), de Catherine Peg et d'Élisabeth Killegrew avait hanté les théâtres parisiens bien plus volontiers que les conventicules d'Écosse, et on lui savait un certain goût pour la comédie de cape et d'épée, les chansons à boire, les *lampoons* (refrains satiriques et bachiques, ainsi que leur nom dérivé du français le dit assez clairement), goût de bon augure pour les rimeurs aspirant à suivre la cour et à devenir les Benserade de cet autre Louis XIV. Les théâtres allaient donc renaître, et avec eux cette double source de profits que la complaisance des poètes, la facilité audacieuse des comédiennes savent également bien exploiter.

Peut-être, s'ils eussent mieux usé de ce don prophétique qu'ils s'arrogent, les poètes auraient vu d'un cœur moins ravi la restauration des Stuarts. Le fait est qu'ils furent éblouis, et Dryden tout le premier. Astrée était de retour (*Astræa redux* est le titre de sa première ode royaliste) : en conséquence il fit une comédie, et cette comédie, son début dramatique, fut jouée sous les auspices de la Castlemaine. Il l'en remercia par un compliment *ad hoc*, où cette mégère superbe, qui s'imposa si longtemps par ses violentes allures à l'indolence de son royal amant, était comparée, — on ne le devinerait jamais,... — à Caton, oui, par tous les dieux, à Caton lui-même! Encore lui donnait-on l'avantage dans ce parallèle inattendu :

Once Cato's virtues did the Gods oppose
While they the victor, he the vanquish'd chose :
But YOU have done what CATO could not do, etc.

« Vous avez fait ce que Caton ne put faire... » Cela voulait dire qu'en se rangeant du côté du vaincu, la Castlemaine lui avait assuré la victoire. Et ce vaincu, c'est Dryden qui l'eût été, paraît-il, sans l'appui de Caton-Castlemaine! Tout cela n'est-il pas incroyable (2)?

Après le succès *par ordre* de cette comédie (*the Wild Gallant*), la scène fut ouverte à Dryden. Killegrew, directeur de la troupe de

(1) Lucy Walters ou Barlow, — on ne sait lequel, — fut la mère du duc de Monmouth, « une brune, belle, hardie, mais insipide créature, » d'après Evelyn (*Journal*, t. II, p. 11). On la croyait mariée à Charles II, dont elle devint la maîtresse en 1648, après avoir été celle du colonel Robert Sidney.

(2) Ce qui ne l'est pas moins, c'est que Walter Scott, citant quatre vers de ce compliment poétique, n'ait pas choisi ceux qu'on vient de lire. Ne l'auraient-ils pas étonné par hasard?

comédiens à laquelle le roi prêtait son patronage et son nom, enrôla le protégé de la Castlemaine et lui assura par là une sorte de monopole. Dryden ne devait plus écrire que pour les « serviteurs de sa majesté. » Il n'avait plus besoin de protecteurs désormais; les protecteurs lui vinrent en foule. Déjà familier des Howard, il acquit peu après le patronage de la riche duchesse de Monmouth (1), et enfin dans tout l'éclat, dans toute la nouveauté de l'espèce de royauté littéraire qu'il venait de conquérir, il put épouser (1665) lady Élisabeth Howard, que les *lampoons* du temps accusent de s'être mise dans l'absolue nécessité de le prendre pour mari.

A l'énorme quantité d'attaques de tout genre dirigées dès-lors contre sa personne, ses mœurs, son mariage, ses talens, on peut s'assurer que Dryden occupait à ce moment la position littéraire la plus enviée. Ses confrères, qui lui disputaient un à un tous ses succès, se découragèrent à la longue, et pour un temps le laissèrent trôner en paix. Cependant, même avec les avantages réunis d'une naissance non roturière, d'alliances très aristocratiques, d'une position d'autant mieux assise qu'elle se justifiait à la fois par beaucoup de travail et beaucoup de talent, tel était sous la restauration le rôle fait aux poètes, — voire aux poètes aimés de la cour, — que Dryden, âgé de quarante et un ans, membre de la seule société savante qui existât alors en Angleterre, auteur de maints drames applaudis, de maints poèmes admirés, arbitre reconnu des gens de goût, dut s'estimer heureux de compter un protecteur de plus dans la personne d'un jeune débauché de vingt-cinq ans, qui, gâté par le roi et par les sultanes favorites, régentait le beau monde, panache au vent. Rochester, se mêlant de belles lettres quand il fut rassasié de la vie de boudoir et de la vie de cabaret, voulut patronner Dryden. Dryden dut s'estimer fort heureux d'être patronné par Rochester. Ouvrez celle de ses comédies où il a le mieux traduit les ridicules de son temps (*le Mariage à la Mode,* joué en 1673), et vous y lirez en toutes lettres le triste aveu de cette dépendance que nous devons croire, pour l'honneur du poète, subie à regret, et qui, nous l'allons voir, fut plus tard rudement expiée.

« C'est à la faveur de votre seigneurie, — dit Dryden à Rochester, — qu'en général nous devons d'être protégé et soutenu. Nous le devons aussi à la noblesse de votre nature, qui ne veut pas voir mépriser chez les autres le moindre reflet de ce bel esprit, son attribut le plus éclatant. Il vous a plu souvent, non-seulement d'excuser ce que mes vers offrent d'imparfait, mais aussi de protéger contre la malveillance de la critique ce qu'ils peuvent

(1) Anne Scott, morte en 1732 lady Cornwallis. — C'est d'elle que descend le duc de Buccleugh actuel.

avoir de tolérable... Et ce que je ne saurais oublier, c'est que *vous avez pris soin de ma fortune, en même temps que de ma réputation...* »

Rien de plus explicite, de plus net, de plus humble. La sébile du mendiant tinte dans les mains émues du poète, tandis que, l'épaule basse, il se confond en remerciemens, et encore par pudeur supprimons-nous une page sur ce ton-là... par pudeur, non, — par déplaisance. Ces défaillances de la dignité littéraire ont pour nous une amertume toute spéciale; mais tâchons de les oublier, et poursuivons notre récit. Il s'agit de montrer, sous le règne d'Astrée, en cette ère florissante qui devait, au dire des poètes, rappeler le siècle d'Auguste, ce qui advint au Virgile de l'époque.

La dédicace du *Mariage à la Mode* date, nous l'avons déjà vu, de l'année 1673. Elle fut sans doute libéralement rémunérée, car il existe une seconde lettre de Dryden à Rochester, — imprimée elle aussi, — où le poète avoue que « le trop généreux paiement d'une mauvaise dédicace lui fait regretter de l'avoir adressée à un patron si prodigue. » L'avenir lui gardait d'autres regrets, un peu plus sincères, un peu mieux fondés.

Dryden à l'apogée de sa réputation s'en était littéralement enivré. Ses plus illustres devanciers, Ben-Jonson, Beaumont et Fletcher, Shakspeare lui-même, il les déprisait en toute occasion (1) comme les interprètes souvent ignobles d'un âge barbare. — « Ils s'élevaient, disait-il, mais sans pouvoir maintenir leur essor. La renommée, de leur temps, ne coûtait guère. Elle appartenait au premier venu, après peu d'efforts, et si depuis ils l'ont conservée, c'est par le pur bénéfice du trépas. » Le moment devait venir où tant de suffisance, tant de mépris, tant d'injustice appelleraient un châtiment exemplaire. Ce moment arriva justement lorsque Dryden, nommé poète lauréat, se reconnut publiquement l'obligé de Rochester. Buckingham (Villiers) et Butler, l'auteur d'*Hudibras*, prirent à cœur ce triomphe insolent de deux rivaux et, mettant en commun leurs spirituelles rancunes, entreprirent de le leur faire expier. Il existait, Dieu sait où, un projet de parodie composé, dans les premières années de la restauration, contre William Davenant. Les deux complices imaginèrent de l'appliquer à Dryden. Deux autres poètes entrèrent dans la conspiration : Matthew Clifford, engagé déjà dans une polémique assez vive contre le poète lauréat, et Sprat, alors chapelain de Buckingham (2). Ainsi fut composée, sous le titre de *the Re-*

(1) Voyez l'*Essai sur la Poésie dramatique*. Voyez aussi, à une autre date, l'épilogue du drame intitulé *the Conquest of Granada*.

(2) Il fut plus tard évêque de Rochester. Son premier emploi avait dû être une étrange sinécure.

hearsal (*la Répétition*), cette fameuse comédie que réécrivit, plus d'un siècle après, Richard Brinsley Sheridan, et qui perdit alors son caractère personnel, aristophanesque, pour devenir une aimable et charmante satire des travers littéraires en général. Les érudits seuls lisent *the Rehearsal;* tout le monde connaît *the Critic.*

Dans la parodie primitive, c'est Dryden en première ligne, — sous le nom de *Bayes,* — mais ce sont, avec lui, bon nombre de poétereaux moins connus qu'on immole aux railleries du grand seigneur en gaieté. En thèse générale, c'est le drame héroïque, emphatique, boursouflé, plein de pompe et de vent; ce sont les grands Alcandre, les Cyrus de la scène anglaise, — magnifiques seigneurs à longues tirades dont l'Almanzor de Dryden sera, si l'on veut, le prototype, — qui étaient voués au ridicule, et pour longtemps. Le Drawcansir de Buckingham est à ces Maures généreux, à ces paladins tranche-montagnes, ce que don Quichotte avait été aux Galaor, aux Palmerin, aux Belianis, et il est aussi populaire chez nos voisins d'outre-Manche que son illustre modèle chez nos voisins d'outre-Pyrénées. En homme bien avisé, prudent, ménager de sa position et de sa fortune, Dryden feignit de ne point ressentir trop vivement une attaque dont, au fond, il avait apprécié la portée. Il cacha ses blessures sous un sourire, avouant tout haut que ses adversaires avaient trouvé le défaut de la cuirasse, et ne leur en garda pas moins, sous ces froids dehors, une belle et bonne rancune que les années allaient envenimant. C'est à ce ressentiment longtemps couvé que l'on dut plus tard le chef-d'œuvre incontesté de la satire anglaise, le portrait de Zimri dans *Absalon et Achitophel* (1). Zimri en effet, c'est Buckingham, mais non plus le favori du roi, l'homme en crédit, le grand seigneur riche et prodigue. Celui-là, Dryden l'eût respecté toujours. En revanche, vis-à-vis d'un ministre disgracié, d'un prodigue perdu de dettes, d'un meneur d'opposition, il avait ses coudées franches.

En ajournant sa vengeance, Dryden avait peut-être compté sur Rochester. Lui seul, écrivain privilégié, aurait pu, sans péril, tenir tête à Buckingham. Toutefois Rochester n'était point de ces dévoués naïfs qu'on voit accourir à la rescousse d'un ami dans l'embarras. Chez Dryden, ce qu'il avait aimé, servi, caressé, c'était après tout le succès, — une renommée faite dont il aidait sa renommée à faire, — l'autorité en matière de goût, dont il espérait prendre sa large part, associé à l'empire, héritier désigné; mais défendre Dryden battu,

(1) Ce poème « étincelant de verve moqueuse et de beaux vers, » — ainsi en parle M. Villemain, — fut composé contre Shaftesbury, Buckingham et les autres partisans du duc de Monmouth, lorsque Charles II dut se résoudre à répondre, par l'exil de ce bâtard chéri, au *bill* d'exclusion porté contre le duc d'York.

partager avec lui toute une moisson de quolibets outrageans, de sifflets ignominieux, couvrir la retraite de Drawcansir conspué, dépenaillé, honni,... « quelque sot!... » comme on disait alors. Et Rochester, qui n'était ni sot, ni désireux de le paraître, rompit brusquement une alliance dont il risquait d'être la dupe. Peut-être après tout n'obéit-il qu'à un caprice. Quoi qu'il en soit, la rupture fut prompte, décisive. On prétend que la célèbre Nell-Gwynn, *alors maîtresse de Rochester*, s'entremit, conciliatrice reconnaissante, pour maintenir de bons rapports entre lui et Dryden, à qui elle devait, entre autres rôles, celui qui lui avait valu la faveur royale. L'historiette peut être vraie, moins le détail que nous avons souligné. L'intimité de Rochester et de Nell-Gwynn remonte au temps où celle-ci vivait un peu sur le commun, nonobstant la protection de Buckhurst, c'est-à-dire vers les années 1667-1668. Or la brouille dont nous nous occupons se manifesta en 1673; Nell-Gwynn était en pleine faveur, et depuis plus de quatre ans. Deux ans après, elle allait « prêter serment » comme *dame du cabinet* de la reine Catherine de Bragance; ceci soit dit sans y attacher autrement d'importance, sans vouloir faire abus du grand art de « vérifier les dates. »

Dryden, abandonné par Rochester, dut se rabattre sur ses autres patrons. Le plus fidèle et le plus actif de tous paraît avoir été Clifford, l'un des membres du ministère dit *la cabale*. A côté de Clifford, il y avait encore Sheffield, alors comte de Mulgrave, et qui fut depuis duc de Buckinghamshire, lequel se mêlait aussi de belles-lettres. Entre Rochester et ce dernier existait une rivalité de longue date, qui s'était singulièrement aggravée à la suite d'un duel malheureux, où Rochester, oubliant sa jeunesse chevaleresque, avait voulu mettre en pratique le cynisme dont il se targuait hautement. *Il ne manque à tous les hommes*, — avait-il dit un jour dans un accès de misanthropie, — *qu'un peu de courage pour être lâches*, et, mis au pied du mur par Sheffield, il avait voulu faire montre de cette sorte d'intrépidité (1). Ceci lui réussit mal, et nous n'en sommes nullement

(1) Voici le récit que Sheffield lui-même, dans ses mémoires, a laissé de cette curieuse aventure. Nous l'abrégeons quelque peu :

« Un mauvais propos de lord Rochester ayant circulé sur mon compte, je lui dépêchai le colonel Aston, un de mes plus chauds amis, pour lui en demander raison. Il nia les paroles qui lui étaient attribuées, et, par le fait, je pus me convaincre qu'il ne les avait jamais prononcées; mais le simple fait de cette publicité, même mensongère, m'obligeait, dans mes folles idées d'alors, à pousser jusqu'au bout la querelle. Il fut donc convenu que nous nous battrions le lendemain et à cheval, ce qui n'était guère l'usage en Angleterre; mais Rochester l'avait ainsi voulu, et le choix des armes lui appartenait..... Le matin, nous nous rencontrâmes, lui et moi, au lieu convenu. Seulement, en place de James Porter, qu'il m'avait annoncé pour second, il avait amené une manière de soldat aux gardes, parfaitement inconnu. M. Aston se trouva d'autant plus en droit de refuser un si singulier adversaire, que cet homme était admirablement

surpris. S'il ne faut aux hommes, pour être lâches, qu'un peu de courage, il ne leur faut en revanche, mieux avisés, qu'un peu de lâcheté, — bien entendue, il est vrai, — pour se montrer courageux. Rochester le comprit trop tard, et dut garder à Sheffield une rancune d'autant plus noire que leur liaison primitive avait été plus affichée. Or de cette liaison il existe encore d'impérissables vestiges, entre autres une épître de Rochester à lord Mulgrave sur le mérite respectif de leurs poésies. Nous trouvons aussi, parmi les poèmes un peu mieux qu'érotiques du premier, certain épithalame, intitulé *la Nuit heureuse*, que revendiquait hautement le second, et qui effectivement ne serait pas son plus mauvais ouvrage. C'était donc un ami, — un ami de cour il est vrai, — qui portait à la prud'homie de Rochester la plus rude atteinte. Or cet ami était le patron, le collaborateur de Dryden. En attaquant celui-ci, on désobligeait évidemment celui-là, et comme leur solidarité n'était point chose avouée, Rochester dut penser qu'il soufflèterait impunément son collègue de la pairie sur la joue du pauvre poète lauréat. C'était lâche peut-être, mais c'était assez piquant. Il ne fallait qu'une occasion favorable, et l'occasion ne se fit pas longtemps attendre.

Parmi tous les rimailleurs qui se guindaient de leur mieux sur les échasses du grand style dramatique, tel que Dryden l'avait inau-

monté, tandis que nous étions sur deux chevaux d'amble. D'après cela, il fut convenu que l'on se battrait à pied. Cependant, comme nous trottions vers un champ voisin pour y vider l'affaire, lord Rochester me dit que « son motif, en demandant à combattre à cheval, était l'état de faiblesse où l'avait laissé une maladie dont il sortait à peine, état tel qu'il ne pouvait, pour l'heure, se battre en aucune façon, et surtout à pied. » ..... J'en tombai de mon haut, parce qu'à cette époque personne, en fait de bravoure, n'avait une meilleure réputation que mon adversaire. Ma colère d'ailleurs étant fort atténuée depuis que je ne le regardais plus comme l'auteur du mauvais propos tenu sur mon compte, je pris simplement la liberté de lui remontrer combien il serait ridicule à nous de rentrer en ville sans avoir dégaîné. Je l'avertissais donc, — plus pour lui que pour moi, — des conséquences fâcheuses qu'aurait sans nul doute une telle démarche, ajoutant que je serais contraint, pour en décliner la responsabilité, d'exposer à ce sujet la vérité tout entière. — Sa réponse fut qu'il demeurerait volontiers responsable de tout. — Il espérait bien, ajouta-t-il, que je ne désirais nullement avoir affaire à un homme aussi affaibli qu'il l'était. — Je répliquai qu'en effet cet argument me liait les mains, à la condition toutefois que nos témoins, dûment appelés, seraient mis au courant de toute l'affaire. Il y consentit, et nous nous séparâmes ainsi. Rentrant à Londres après une absence si prolongée, nous trouvâmes la ville pleine de rumeurs relatives à notre querelle, et M. Aston se vit obligé de dresser un rapport complet de ce qui venait de se passer, afin que personne n'ignorât les motifs pour lesquels le combat n'avait point eu lieu. Ce compte-rendu, dont lord Rochester ne put rien contredire, et auquel il parut tout à fait indifférent, ruina de fond en comble sa réputation de courage (j'aurais préféré ne pas en être l'occasion), encore que, pour l'esprit, personne n'en ait gardé une plus brillante. Celle-ci l'aida fort à se soutenir dans le monde, nonobstant quelques aventures du même genre qui ne manquent jamais de survenir l'une après l'autre, quand une fois le public a mis en doute la bravoure de quelqu'un. »

guré, se trouvait un certain Elkanah Settle, — nom ridicule encore aujourd'hui, — qu'un hasard fâcheux mit sous la main de Rochester. Deux ans auparavant, la première tragédie de cet imbécile avait eu jusqu'à *six* représentations de suite, faveur notable à cette époque où un public moins nombreux réclamait des affiches plus variées. En 1673, l'heureux débutant allait faire jouer sa seconde pièce, — *l'Impératrice du Maroc*, ni plus ni moins. — Rien ne pouvait être plus sensible à Dryden que la réussite de ce second ouvrage, qui lui créerait définitivement un compétiteur, un rival. Rochester, afin de le mortifier, se chargea d'organiser un succès-monstre, et obtint en effet pour l'ébauche informe de Settle un triomphe tel que n'en eurent jamais les plus grands chefs-d'œuvre de la scène anglaise. Non-seulement *l'Impératrice du Maroc* fut représentée pendant un mois, tous les jours, devant une salle comble, mais à deux reprises différentes, à White-Hall, la cour et la haute aristocratie, complices des rancunes de Rochester, la couvrirent d'applaudissemens. Grands seigneurs et grandes dames s'étaient disputé les rôles. Le roi donna le signal des bravos. Jamais Dryden ne s'était trouvé à pareille fête. La pièce eut aussitôt les honneurs de l'impression, et pour la première fois les libraires enthousiasmés crurent pouvoir orner de gravures (fort mauvaises à la vérité) un chef-d'œuvre non encore consacré par le temps (1). Circonstance étrange et caractéristique, lord Mulgrave, — soit que le succès l'éblouît, soit qu'il agît ainsi par pure politique, — voulut disputer à Rochester l'honneur de rimer le prologue d'usage pour la représentation à la cour. La pièce étant jouée deux fois à White-Hall, on put, sans accuser aucune préférence, concilier ces prétentions rivales. Elkanah Settle les eut donc tous les deux pour panégyristes, et une des plus belles femmes de la cour, lady Elisabeth Howard, se chargea de faire goûter à l'auditoire royal les complimens décernés à l'émule de Dryden, lequel, pour surcroît de déboires, voyait aussi se tourner contre lui jusqu'aux membres de sa nouvelle famille. Il put croire un moment que le laurier officiel allait tomber de son front en même temps que la couronne poétique, car on lut sur le titre de la pièce imprimée, après le nom glorieux d'Elkanah Settle, la qualification, nécessairement autorisée, de *serviteur de sa majesté*. Nous gagerions que Rochester était pour quelque chose dans ce raffinement d'amertume, et nous le retrouvons encore dans une préface arrogante par laquelle le nouvel astre poétique sommait expressément Dryden de renoncer à une domination « usurpée et tyrannique. »

(1) Walter Scott décrit cette brochure, devenue presque introuvable, qu'il possédait cependant, et dont il fit hommage à John Kemble, grand collecteur de raretés dramatiques. — Voyez *the Life of John Dryden* dans les *Miscellaneous Works*.

Donc, comme Warwick jadis faisait et défaisait les rois, Rochester, en ses caprices ironiques, faisait et défaisait les poètes. On put s'en assurer dès l'année suivante. Elkanah Settle ayant eu la bonhomie de se prendre au sérieux, ses prétentions bouffonnes fatiguèrent son léger protecteur. Dryden, Crowne, Shadwell, réunis tous trois contre ce pygmée, l'avaient assez malmené dans une polémique où il avait eu l'imprudence de se risquer. Il était temps d'anéantir cette ridicule création. Aussi, lorsque les *lords* et *ladies* de l'entourage intime voulurent, en 1675, jouer un *masque* (1) à White-Hall, on ne le demanda ni à Dryden, le poète lauréat, ni à son illustre rival, Elkanah Settle. Un troisième larron, suscité par Rochester, eut la préférence. Crowne obtint, lui aussi, son jour de gloire. Sa *Calisto,* œuvre absurde, informe, inepte de tous points, — mais recommandée par le choix de la cour, représentée en grande pompe, rehaussée par les titres sonores des nobles comédiens et comédiennes qui avaient créé les principaux rôles, — fit son chemin tout comme *l'Impératrice du Maroc*. Une fois encore le jugement de la ville fut ébloui, aveuglé, faussé par le prestige aristocratique.

La conduite de Dryden en cette occasion fut assez misérable. En se révoltant contre le succès de Settle, il avait obéi à un juste sentiment de dignité offensée; nous le blâmerons pourtant de n'avoir pas songé qu'il n'y avait rien à gagner dans une lutte de ce genre pour le seul des deux antagonistes qui pût y perdre quelque chose. Se voyant préférer Crowne, comique médiocre et tout à fait incompétent lorsqu'il s'agissait de poésie sérieuse, il aurait dû garder le silence prescrit par le code du bon goût à toute supériorité méconnue. Il crut mieux faire encore en s'associant au passe-droit éclatant qu'on lui faisait subir. Il s'offrit à composer un épilogue pour *Calisto,* il le composa même, ainsi que l'attestent ses *œuvres complètes* (2), et Rochester eut la cruauté, comme il en avait le crédit, de faire rejeter, comble d'humiliation, cet avilissant hommage. Dryden fut reconnu indigne de louer Crowne. Crowne lui-même toutefois n'avait pas longtemps à savourer sa gloire improvisée. Toujours en haine de Dryden, jamais par un zèle sincère ou pour les intérêts de l'art, ou pour ceux d'un artiste, Rochester allait le faire descendre du Capitole à la roche Tarpéienne. C'étaient là de ses jeux. Pour le coup maintenant, le rival qu'il suscitait à Dryden était un vrai poète, et son nom était appelé à survivre.

(1) Pastorale dramatique. — Le *Comus* de Milton est un *masque*.

(2) *Epilogue intended to have been spoken, by the lady Henr. Mar. Wentworth, when* CALISTO *was acted at the Court.* — Lady Wentworth n'était autre que cette « blonde Blague » dont les cheveux d'albinos, décorés de rubans jaunes, font si bonne figure dans les *Mémoires de Grammont*. Elle était belle-sœur de Sidney, comte de Godolphin.

Fils d'un pauvre ecclésiastique, admis, on ignore comment, parmi les *commoners* de l'université d'Oxford, attiré par une méprise bien naturelle vers le métier de comédien, que lui avait fait embrasser sa passion pour le théâtre, acteur médiocre et malheureux, puis soldat sans vocation, et enfin de hasard en hasard, de misères en misères, ramené à sa véritable destinée, qui était d'obéir à sa muse, quitte à mourir de faim, Thomas Otway est une de ces figures mélancoliques qu'on retrouve çà et là, étalant leurs haillons au grand soleil de la gloire. La postérité, que le souvenir de leurs malheurs n'apitoie pas toujours, leur fait expier, à de rares exceptions près, par d'amères insultes, le souvenir importun qu'elle est contrainte de leur garder. Homère, le vagabond Homère, l'a désarmée, mais Savage, mais Chatterton, — et combien d'autres encore! — subissent chaque jour sous nos yeux la rude peine d'une pauvreté mal endurée. Quant à Otway, voici ce que l'autre jour un critique anonyme disait de lui, non sans équité, non sans rigueur :

« L'auteur de *Venise sauvée* est littéralement mort de faim, ceci paraît prouvé. Toutefois, avant de s'attendrir sur son infortune, rappelons-nous que cette tragédie fut dédiée à la duchesse de Portsmouth (Louise de Quérouailles). Rappelons-nous comment y est qualifiée cette maîtresse de Charles II. Otway l'appelle « la *pieuse* mère d'un prince en qui revivent *les vertus de la race d'où il est sorti*. » Admettons qu'il ait ensuite manqué de pain, nous n'en saurions pas moins quelque gré à la patronne par lui choisie d'avoir répondu par le mépris, qui en devait être la récompense, à une si basse adulation. »

Lisez maintenant la préface du *Don Carlos* d'Otway (1676). L'auteur y reconnaît expressément que le succès de cette tragédie est dû en grande partie aux bons offices de Rochester et « à ses généreuses recommandations, soit auprès du roi, soit auprès du duc (d'York). » Immédiatement après cet humble aveu, le poète se redresse, et sans nommer Dryden s'épuise contre lui en ridicules bravades. Ainsi avaient fait tour à tour, — inspiration malheureuse, expérience perdue, — et « le grand Elkanah » et « Crowne l'*empesé* (1). » Obéissaient-ils tout simplement en ceci à leurs mauvais instincts de rivalité pédante? ou bien avaient-ils reçu cette consigne de leur patron? ou bien encore espéraient-ils, par cette lâche complaisance, mériter que sa toute-puissante faveur leur demeurât fidèle? Nous ne nous chargeons pas de résoudre cette question. Constatons seulement qu'Otway ne se borna point à insulter Dryden. Dans la même préface, il provoqua nettement, à ne s'y pas méprendre, le malheureux Elkanah Settle, qui ne jugea pas convenable de com-

(1) *Starch-Crowne*, — sobriquet donné à Crowne, et qu'il devait, paraît-il, à ses cravates d'une hauteur démesurée.

mettre sa précieuse personne avec un ex-cornette, bretteur habile et résolu.

Si pauvres d'esprit, de cœur, d'argent, qu'on les veuille supposer, comment tous ces hommes consentirent-ils à passer ainsi tour à tour par les griffes de Rochester? Comment ce dernier put-il les lâcher l'un après l'autre, molosses avides et hargneux, sur le très pacifique et trop inoffensif Dryden? Derrière les empressemens intéressés de sa périlleuse protection, comment ne devinaient-ils pas le dédain avec lequel il faisait d'eux ses jouets, rejetés et brisés dès qu'ils lui avaient un moment servi? Et si toute pénétration comme toute conscience n'était pas morte en eux, de quelle ardeur hostile, de quelle sourde rage ne durent-ils pas être animés contre un régime politique qui leur imposait, au prix de quelques poignées d'or, un rôle si odieux, si méprisable, si parfaitement ridicule? Otway en effet, malgré son incontestable supériorité, fut traité comme les autres. Il avait flatté Rochester, il avait dédié « à ce bon et généreux patron » sa seconde tragédie : *Titus et Bérénice* (1677). Cependant presque aussitôt après parut un de ces poèmes-revues, qui, sous le titre de *Sessions of Poets*, ont fréquemment et longtemps servi de cadre chez nos voisins à la satire littéraire. On y suppose une sorte de concours présidé par Apollon, qui pèse les titres de chaque poète, et finit par couronner le plus digne. Dans celui-ci comparaîtront toutes les renommées contemporaines grandes et petites, celles qui ont survécu comme celles que l'oubli a le plus profondément enfouies dans ses vastes abîmes. Dryden se présente à la barre du tribunal. Le dieu des vers repousse le candidat suranné; il le repousse par un singulier motif, « parce qu'on le soupçonne de vouloir endosser la soutane. » Cette allusion satirique serait perdue pour nous, si nous ne savions que, justement à cette époque, une belle actrice, dont Dryden était l'amant, miss Reeves, — la Champmeslé du Racine anglais, — venait de se faire religieuse. Moyennant cette explication, chacun peut comprendre l'épigramme à deux tranchans qui atteignait le poète et dans sa renommée et dans sa tendresse, qui le frappait à la tête et au cœur. Après Dryden vient Etheredge, bien autrement ménagé; on reconnaît ses titres, mais sept années improductives mettent hors de concours l'aimable et spirituel paresseux. Wycherley est de trop bonne race pour l'emploi qu'on se dispute. Ce n'est pas un gentilhomme lettré qui le peut remplir, mais bien un marchand d'esprit ayant boutique ouverte et enseigne sur la rue. « Ainsi, pour être lord-maire, il faut prouver sa roture. » Tom Shadwell, gros, gras, jovial, braillard, obscène personnage, est très cordialement reçu par Apollon, qui néanmoins le renvoie à ses bouteilles et à certaines exhibitions tout à fait rabelaisiennes, qui parfois, après boire, l'assimilèrent à l'inventeur de la vigne. Nathaniel Lee « a la trogne trop

rouge pour nier le commerce clandestin que sa muse entretient avec Bacchus. » Il est écarté pour ce motif. Maintenant arrive Settle, apportant humblement sa tragédie d'*Ibrahim*, dont il a pris soin de déchirer la préface. Chacun se récrie sur son insuffisance, et on le prie de retourner à l'école... Enfin se présente Otway, et voici comment il est traité :

Tom Otway came next, Tom Shadwell's dear zany,
And swears, for heroicks, he writes best of any.
Don Carlos her pockets so amply had fill'd,
That his mange was quite cured and his lice were all kill'd.

En notre ère pudique, comment traduire convenablement ces invectives d'autrefois? Il le faut bien pourtant : « Vient ensuite Tom Otway, le paillasse chéri de Tom Shadwell. Il atteste, sous serment, que ses drames héroïques ne le cèdent à ceux de personne. *Don Carlos* a si bien rempli ses poches, que ses *démangeaisons* ont complétement disparu et que sa tête n'a plus de *garnisaires*... » Les réalistes regretteront peut-être ici la crudité des mots, et leur intrépidité fera honte à nos faiblesses; nous ne saurions cependant nous laisser entraîner plus loin par un scrupule de fidélité. Mais qu'advient-il de Tom Otway? Apollon, « qui l'avait vu jadis sur la scène, ne juge pas prudent de choisir pour étai poétique d'un siècle le rebut d'une troupe de baladins. »

A cette verve malveillante, à ces dédaigneux sarcasmes, on a, nous le pensons, reconnu Rochester. On peut donc s'assurer que s'il donnait parfois du pain à ses confrères du Parnasse, ce pain était cruellement saturé de poison et de fiel. Quelqu'un, de nos jours, en voudrait-il tâter?

Dryden cependant n'avait pas encore assez expié, au gré de son ancien protecteur, — de ce « bon et généreux patron, » — l'amitié de lord Mulgrave. Sa patience, qui ne se lassait pas, n'avait pu désarmer une haine désormais implacable, et qui s'alimentait d'elle-même. Une autre satire, deux ans après, le lui prouva bien. Celle-ci est une paraphrase d'Horace.

Nempè incomposito dici pede currere versus
Lucili (1)...

« Eh bien! soit, monsieur. J'ai dit que les vers de Dryden, les uns volés, les autres raboteux, étaient souvent les plus lourds du monde. » Et ce début fait assez présager ce qui suit. Comptera-t-on à Dryden les suffrages vulgaires que ses pièces ont obtenus? Mais Crowne les a eus, ces suffrages. Pour ne les jamais conquérir, il faut une fatalité particulière : il faut être stupide comme Settle, entortillé comme Otway. Le satirique, — et c'est Rochester, il n'y a pas à s'y mépren-

(1) *Satires*, x.

dre, — flagelle ensuite Flatman, « qui mène à bride abattue son Pégase éreinté; » Lee, « qui transforme en héros de roman les grands types de l'histoire; » Shadwell et sa précipitation étourdie, Wycherley et sa lenteur de tortue. Viennent ensuite Waller, Buckhurst, Sedley, objets de louanges tant soit peu perfides. Il est dit du second de ces poètes que ses chants sont « élégamment obscènes. » On vante chez le troisième l'art merveilleux avec lequel il sait « rendre irrésistibles les plus libres désirs aux cœurs les plus chastes, »

The loosest wishes to the chastest hearts.

Mais cet art, Dryden ne l'a jamais connu : vainement il essaie de faire vibrer ces cordes délicates. Lui, se poser en libertin victorieux! — Et sur ce thème on devine où va s'emporter Rochester, à quelles images il va recourir, quelles audacieuses métaphores il se permettra sans hésiter vis-à-vis de ce poète, qu'il accuse de n'avoir ni feu communicatif, ni fantaisie vraiment lascive, et de n'offrir qu'un appât trompeur à l'ardente curiosité de ses belles lectrices. « Non, il n'a pas vainement reçu d'elles le surnom de *poète-coussin* (1). Elles ont ainsi qualifié sa mollesse obtuse qui les irrite, sa pesanteur inerte, sa souplesse d'édredon, dignes d'un espion de harem. »

La part de la louange est très mince dans cette satire. Bien inspiré en ceci, Rochester exalte Shakspeare et Ben-Jonson. Il vante, en passant, l'originalité d'Etheredge, « qui veut être lui-même, » et vers la fin il dresse en deux vers la liste des gens d'esprit à qui seuls il reconnaît une certaine compétence littéraire :

Sedley, Shadwell, Shephard, Wycherley
Godolphin, Butler, Buckhurst, Buckingham.

On retrouve ici le pendant de la liste donnée par Horace, qui frappait ses vers immortels pour obtenir quelques suffrages d'élite, plaire à Pollion, à Virgile, à l'excellent Octave, aux frères Messala..., et finalement à Furnius le Sincère.

Nous venons de voir comment Dryden était traité. A cette nouvelle attaque, il sent enfin l'aiguillon. De lointains souvenirs militaient en vain contre la rancune tant de fois excitée; l'ire poétique s'allume en lui. Arrive que pourra, cette fois le gant sera relevé. Il terminait justement sa comédie de *Tout pour l'Amour* (*All for Love*). Dans la préface, il s'éleva hautement contre « ces gentilshommes de plume qui, pour quelques bribes de latin çà et là ramassées, se croient appelés à primer leurs égaux... Pourquoi n'administrent-ils pas paisiblement le domaine dont une bienfaisante Providence les a

(1) *Poet squab.* — On comprend, nous l'espérons, combien nous sommes forcé d'atténuer ici les vers dont nous voulons extraire la substance. Walter Scott, qui les cite textuellement, s'est vu réduit à en supprimer deux.

gratifiés?... Qui les pousse à venir étaler ainsi sous le regard public leur indigente nudité?... Croient-ils donc trouver chez les lecteurs à jeun la même complaisance que chez leurs parasites après trois bouteilles bues?... Horace avait bien raison de blâmer l'homme toujours mécontent de sa destinée... »

Horace, les bribes de latin, les parasites ivrognes, les riches gentilshommes de plume, vous comprenez ces allusions transparentes, suprême effort de courage en face du redoutable favori, que dans un autre passage le poète accuse, toujours sans le nommer, de « viser à la tyrannie littéraire. » Rochester aussi dut comprendre, et comprit en effet; mais, n'étant pas nommé, il ne souffla mot. Ce fut alors que Dryden, de concert avec son protecteur, lord Mulgrave, — ou peut-être lord Mulgrave sous le nom de Dryden, — fit circuler en manuscrit son *Essai sur la Satire*, qui, bien qu'il vît le jour seulement en 1679, existait dans le portefeuille des deux poètes depuis l'année 1675. Il leur avait donc fallu quatre ans, — et que de colères! — pour se décider à courir l'aventure. Ici, à vrai dire, plus de généralités obscures, plus d'ambiguités prudentes et protectrices. Rochester est attaqué nominativement et en face dans toutes les prétentions de sa vanité. « Sa méchanceté méprisable ne nuit qu'à lui-même..... On va le châtier comme on châtie les sorcières, non pour le mal qu'elles ont fait réellement, mais pour celui qu'elles ont prémédité... Pétri de lâcheté, d'hypocrisie, il vous parle plié en deux; tournez le dos, il se redresse et vous frappe en traître... Vil dans tous ses actes, corrompu dans tous ses membres, il change en venin la courtoisie elle-même... C'est un Killegrew moins la bonté de cœur... C'est en outre un vrai Bessus (1), complice de tous les affronts qu'il s'attire par sa couardise... Le misérable! il ne sait donc pas qu'à tout prendre, les poltrons risquent plus que les héros?... S'enfuir est téméraire, se battre est plus prudent. »

Cette réponse directe au bon mot de Rochester que nous avons cité plus haut devait lui rappeler sans miséricorde son malheureux duel avec Mulgrave et les humiliations qu'un jour de faiblesse lui avait depuis attirées. Aussi penchons-nous, avec Walter Scott, à penser que cet ancien antagoniste fut en définitive l'unique auteur de l'*Essai sur la Satire* (2). Rochester, ou ne le crut point, ou voulut

(1) Personnage dont Fletcher et Beaumont ont fait le type de la poltronnerie fanfaronne et pointilleuse dans leur comédie de *King and no King*.

(2) Walter Scott déduit ainsi ses raisons. D'abord la versification de ce poème est d'une faiblesse, d'une dureté peu habituelles à la plume élégante qui a tracé les brillans portraits d'Absalon et d'Achitophel; le plan est vicieux; les idées, dont quelques-unes ont leur valeur, sont grossièrement agencées. — Quelques années plus tard, ce poème fut revu par Pope, *à la prière de lord Mulgrave*, devenu duc de Buckinghamshire. Il avait déjà passé par les mains de Dryden, et, malgré cette double révision, l'œuvre est restée empreinte de sa médiocrité native. Puis, — et ceci nous paraît encore plus

feindre de ne le pas croire. Il aimait mieux avoir affaire à Dryden qu'à un homme devant lequel une fois déjà il avait faibli. Le 21 novembre 1679, adressant copie de l'*Essai sur la Satire* à son ami Henry Savile, il y joint une lettre où nous relevons le passage suivant : « Le roi, qui a parcouru ce libelle, n'est pas trop mécontent de la part qui lui est faite. L'auteur est apparemment M. Dr. (Dryden), car son patron, lord M. (Mulgrave), s'y trouve loué tout au beau milieu. » Puis, dans une lettre postérieure : « Vous m'apprenez, écrit-il, que je suis tombé dans la disgrâce de certain poète jadis recommandé à mon admiration par le singulier contraste que ses talens offrent avec sa personne. Vous le savez, je suis curieux de raretés : j'estime ce poète à l'égal d'un porc qui jouerait du violon, ou d'un hibou qu'on arriverait à faire chanter le grand opéra. S'il prétend me passer, je ne dirai pas au *fil*, mais au *dos* de son esprit,... je me sens capable de lui pardonner à votre requête. Si vous ne vous souciez pas de lui, Will-le-Noir et son bâton seront chargés de lui répondre. »

Rapprochés l'un de l'autre, les deux passages que nous venons de transcrire expliquent parfaitement un incident tout à fait caractéristique. Dryden, revenant du fameux café de Will (comme qui dirait le café Procope) à sa maison de Gerard-Street le 18 décembre 1679, fut assailli par quelques malfaiteurs mercenaires au moment où il mettait le pied dans Rose-Street, et maltraité de la façon la plus grave. Dès le lendemain, la *London Gazette* et plusieurs autres journaux annonçaient une récompense de 50 liv. st. (1,250 fr., valant au moins ce que valent aujourd'hui 100 louis) à quiconque dénoncerait les auteurs de cette infâme attaque. Ils demeurèrent inconnus et par conséquent impunis. Personne cependant ne se trompa sur les véritables machinateurs de l'embuscade, et Rochester tout aussitôt fut désigné par la voix publique, qui lui adjoignit comme complice, — et véritablement nous croyons que ce fut à titre gratuit, — Louise de Quérouailles, plus ordinairement désignée sous le nom de « mistress Carwell » que sous le titre pompeux dont le roi l'avait décorée.

Rochester n'en continua pas moins, tête levée, sa brillante carrière. A la triste époque où il vivait, ces vengeances à couvert n'avaient rien qui déshonorât un homme, voire un gentilhomme. Kœnigsmark, de tragique mémoire, jaloux d'un rival qui lui avait enlevé la main d'une noble héritière (1), le faisait assassiner à coups de pis-

concluant, — à l'époque où parut ce poème, lord Mulgrave, mécontent du ministère, était dans l'opposition. Dryden au contraire, en sa qualité de poète-lauréat, touchait un salaire annuel. Or l'*Essai sur la Satire* renferme de très vives attaques, et contre les maîtresses du roi, — la Portsmouth, la Cleveland, — et contre Charles II lui-même. Il n'est pas probable que Dryden se fût compromis à pareille besogne.

(1) Voyez, sur *le dernier des Kœnigsmark*, la *Revue* du 15 mai 1853.

tolet dans Pall-Mall par trois *bravi* étrangers. Dûment convaincu de les avoir soudoyés, obligé de fuir comme leur complice, gracié seulement par l'intervention directe de Charles II, il promettait de se laver de « cette peccadille » sur la première brèche où il lui serait donné de monter l'épée à la main. Il l'expia plus cruellement lorsque, dans le palais d'Herrenhausen, le père de George I[er] le fit étrangler sur le seuil de la chambre à coucher où l'avait reçu Dorothée de Zell.

Quant à lord Mulgrave, il paraît que l'aventure le divertit fort. Du moins les éloges qu'il donna plus tard à Dryden dans l'*Essai sur la Poésie* laissent-ils percer une étrange ironie. Lord Mulgrave y vantait le mérite du poète, « loué et puni pour des vers qu'un autre a faits, »

Praised and punish'd for another's rhymes.

La réclamation est formelle, comme on le voit; elle est en outre appuyée d'une note curieuse. « On entend parler ici, dit le noble auteur, de ces vers manuscrits pour lesquels M. Dryden fut à la fois applaudi et bâtonné. Non-seulement il ne les avait point composés, mais encore il en ignorait l'existence. » Ce dernier point est plus qu'invraisemblable; le premier nous semble assez bien établi.

Ainsi des ennemis comme Rochester, des *amis* comme lord Mulgrave, voilà ce qu'un poète, — sans contredit le plus éminent de l'époque, — pouvait attendre de l'aristocratie anglaise, alors beaucoup plus lettrée qu'elle ne l'est maintenant et bien autrement avide de succès littéraires. Il est facile dès-lors de décider si le progrès des idées libérales et le nivellement des existences se soldent pour les élus de la pensée par un bénéfice ou par une perte, si Dryden voyait juste, quand il saluait avec enthousiasme la restauration du règne monarchique, et si la protection des rois ou de leurs favoris « ne vend pas bien cher ce qu'on croit qu'elle donne. » Quiconque voudra connaître au juste le sort fait aux gens de lettres par les institutions tant prônées à ce point de vue n'aura qu'à étudier la biographie des écrivains qui ont marqué en Angleterre sous Charles II et ses successeurs. Richard Savage, le « grand Dryden, » Swift, Goldsmith, Richard Steele, Smollett, Gay, et bien d'autres encore, voilà les témoins qui seront utilement écoutés. Encore ces derniers eurent-ils le bonheur de vivre au début du régime constitutionnel, qui assurait en partie leurs droits, et donnait quelque indépendance, quelque importance à leurs talens. Sous Charles II au contraire, et jusqu'à la reine Anne, la littérature fut solennellement bâillonnée, à ces fins, plus ou moins plausibles, « d'empêcher la publication de livres soutenant des opinions contraires à la foi chrétienne, à la doctrine ou à la discipline de l'église d'Angleterre, ou tendant à la diffamation de l'église ou de l'état, ou *de ceux qui les gouvernent,* ou

de toute autre personne. » Nous citons ici à dessein les termes mêmes des statuts portés contre la liberté de la presse par le parlement-convention dès les premières années de la restauration des Stuarts. En réalité, ces lois protégeaient, contre une publicité qui les eût rendus impossibles, les désordres du roi, les scandales de la cour, la corruption des hommes d'état, et l'impudence opulente des courtisanes titrées.

En présence de pareils abus, et sous la menace du pilori, de la prison, de la mort même, il ne restait qu'une voie ouverte aux protestations de la conscience outragée, de l'honnêteté bravée en face : la triste voie du pamphlet, du libelle anonyme, qui, rarement imprimé, le plus souvent sous sa forme originelle, manuscrit circulant de toutes parts, donnait à la colère, à l'indignation de tous son expression la plus directe, la plus énergique. Et par qui fut inauguré ce genre d'attaques, le plus perfide et à la longue le plus dangereux qu'on ait jamais trouvé? Par les hommes du pouvoir lui-même. Leurs rivalités, leurs intrigues rompirent bientôt le lien formé par la solidarité politique. Parfois même ils obéirent, il faut le croire, aux révoltes de leur bon sens, aux inspirations de leur conscience alarmée. Et tandis que les austères puritains gardaient à part eux, amassaient, dans un silence forcé, les trésors de leurs amers ressentimens, tandis qu'ils attendaient, immobiles et muets, l'heure des rétributions vengeresses, ce furent des courtisans, moins respectueux pour un pouvoir dont ils connaissaient les défaillances intérieures, mieux protégés aussi contre les rigueurs de leur indolent souverain, qui s'emparèrent du droit de censure, et ajoutèrent aux priviléges du rang et de la richesse ce monopole attrayant de la liberté d'écrire, de la vérité sans fard, des attaques sans merci.

Malheureusement, au lieu de Juvénal et de Perse, il ne se trouva parmi eux que des satiriques d'un ordre inférieur. Rochester, le premier de tous, — bien supérieur à Buckhurst et à Savile, — n'arrive pas plus haut que Pétrone. Et qu'on ne nous suppose pas l'intention d'abuser du parallèle. Charles II n'est pas plus Néron que Buckingham n'est Tigellin, que Rochester n'est Pétrone. Cependant, à quelques nuances près, nous reconnaîtrons ces deux derniers comme des esprits de la même famille, des révélateurs du même ordre. Leurs deux noms, méprisés de même, le sont en vertu de cette disposition spéciale de l'esprit humain qui lui fait repousser et la lumière trop vive, et la vérité trop nue, disposition qui semble, de nos jours, en voie de progrès plutôt que de décroissance. Sachons pourtant nous en rendre compte : peut-être y a-t-il plus de moralité qu'on ne veut bien l'admettre dans ces brutalités vengeresses auxquelles s'aventurent, en leurs momens de dégoût, les *rassasiés* d'un certain ordre. Et s'il

nous fallait passer anathème sur telle ou telle poésie, — *Don Juan*, par exemple, qui semble, au premier abord, irrémissible, — nous serions tenté d'y regarder à deux fois en nous rappelant que lord Byron a trouvé ses adversaires les plus implacables, — ils étaient les moins désintéressés, — parmi les *dandies* et les *étoiles* d'Almack. Ses juges les plus sévères furent ceux-là même dont il avait partagé les désordres secrets, et dont il disait, bien des années après, à ses plus intimes amis, « qu'il n'y avait rien de plus corrompu en Europe. » A la lueur de ce mot terrible, *Don Juan* n'est plus tout à fait l'audacieux, l'impur badinage si énergiquement réprouvé au nom de la moralité publique. Il prend le caractère d'une spirituelle et courageuse protestation opposée par l'esprit du siècle à des désordres renouvelés d'un autre âge. Voyons si nous ne pourrions pas envisager ainsi les libres satires de Rochester.

VI.

Rendons-nous bien compte de sa jeunesse. Lorsqu'à douze ans il entre comme *nobleman* parmi les étudians de Wadham-College (Oxford), la restauration n'est pas encore faite; lorsque, deux ans après (1661), lord Clarendon lui donne l'accolade comme maître ès-arts, ce n'est encore, à vrai dire, qu'un enfant. Il part pour le continent, il visite la France et l'Italie sous la direction d'un savant écossais qui, pour un temps, sut tenir en échec les instincts fougueux éveillés chez son jeune disciple au sortir de l'université. Il n'était sorte de stratagèmes ingénieux que n'employât le docteur Balfour, durant ces voyages d'éducation, pour réveiller le goût de l'étude et le sentiment du devoir moral chez cet adolescent si richement doué. Peut-être, le gardant quelques années de plus, l'eût-il solidement établi sur cette voie nouvelle; mais en 1665 le maître et l'élève rentrent en Angleterre. Rochester a dix-huit ans. Il débute à la cour. L'esprit de son temps, l'esprit cavalier s'empare de lui. Cet esprit impliquait à la fois des tendances vers la misanthropie déiste de Hobbes, vers l'épicurisme de Saint-Évremond, et vers le catholicisme bigot qui fut celui de Jacques II, — ce dernier dogme envisagé comme remédiant à ce que les croyances protestantes avaient d'hostile au principe de la monarchie absolue. Sous Charles II, on pouvait être athée ou déiste, indifférent ou catholique; mais il fallait, à tout prix, n'être puritain d'aucune façon.

Cependant commençait à se révéler cette impopularité que Macaulay a si bien décrite dans sa belle introduction au règne de Jacques II (1). Les royalistes l'avaient en quelque sorte inaugurée par

(1) *The History of England from the accession of James II*, chap. II, p. 75, de l'édition Galignani.

leurs plaintes bruyantes, leurs réclamations, leurs récriminations emportées : elles ont un écho dans les premières satires de Rochester, qui prend directement la restauration à partie. De quoi va-t-il accuser le prince en qui elle se résume? De sa tolérance. — « Cette tolérance, dit-il, s'accommode aussi bien du culte juif que du culte catholique, ou bien même la religion de Mahomet ne lui déplairait pas. » La tolérance de Charles II, Rochester en aurait pu demander des nouvelles aux *deux mille* ministres presbytériens que la seule année 1661 vit chasser de leurs églises; mais passons. Le vrai grief des royalistes ne se fera pas attendre. — « Le roi récompense les ennemis de son père, sauvant ceux qui firent tomber la tête du roi martyr. Il refuse le pain aux vieux cavaliers, gardiens fidèles de la couronne. » Toutefois cette plainte isolée toucherait sans doute peu de monde. Aussi le poète s'adresse-t-il immédiatement à ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*intérêt protestant*, aux passions anti-catholiques et anti-françaises. On a vu, sous les remparts de Maestricht, des troupes anglaises, commandées par Monmouth, prêter aide et assistance à Louis XIV dans une de ses entreprises les plus hardies. — « Et pourtant, s'écrie le satirique, le rapace loup de France, le fléau de l'Europe et sa malédiction, a versé une mer de sang chrétien. » Ne nous y trompons pas cependant; il ne s'agit pas ici de l'édit de Nantes et des violences tyranniques qui en suivirent la révocation. Les malédictions s'adressent au roi guerrier et non pas au roi persécuteur. La révocation de l'édit de Nantes est postérieure de cinq ans à la mort de Rochester.

Les inconséquences abondent, il faut bien le reconnaître, dans ces imprécations parfois éloquentes. Charles II avait accepté (1674), des mains du lord-maire, le diplome de bourgeois de Londres. Le poète aristocrate le raille de s'être ainsi assimilé au « premier boutiquier venu; » mais tout à coup et sans transition, le voici qui interpelle ces boutiquiers eux-mêmes, avilis par leurs génuflexions devant le trône. — « Allons donc, plus de courbettes et ne ramonez plus vos bourses, opulens badauds de la Cité. Plus de fêtes, plus de harangues fleuries! Battez le tambour, fermez vos magasins, et ces fiers courtisans viendront lécher la poudre de vos pieds!.. Une fois armés, dites à ce duc papiste (évidemment le duc d'York), maître de tout maintenant, que vous êtes des sujets libres et non des mules françaises... »

Voici mieux. Une fois sur cette pente, la satire royaliste se transforme par degrés : elle a blasphémé Charles II et Louis XIV; maintenant, enivrée de son audace, elle s'en prend à tous les rois, à toutes les royautés. On dirait une *Marseillaise*.

« Dire que de tels rois gouvernent de par toi, Seigneur notre Dieu, c'est

le plus énorme des blasphèmes... Maudits soient à jamais leur pouvoir et leur nom!.. Que l'exécration de l'univers tombe sur ces monstres proclamés sacrés par les vils coquins qui veulent s'agenouiller devant eux! Qu'y a-t-il donc de divin chez tous ces princes? La plupart sont loups ou moutons, boucs ou pourceaux... »

Nous n'ajoutons, nous n'aggravons rien; nous abrégeons au contraire, et les convenances nous forcent d'atténuer. Nous ne nous dissimulons pas cependant l'étrangeté de nos citations. On va dire sans doute que nous sommes dupe de quelque bévue d'éditeur, que la satire en question (*The Restauration, or the history of Insipids, a lampoon*) est probablement apocryphe, que jamais un favori de Charles II n'a ainsi anticipé sur les invectives de Camille Desmoulins ou de Danton. A cette objection voici notre réponse : s'il est une satire authentique entre toutes parmi celles de Rochester, c'est bien celle qui, pour la seconde fois, le fit bannir de la cour. Que dira-t-on, si nous y retrouvons exactement la même idée, la même profession de foi? A la vérité, il n'est d'abord question, dans ce morceau vraiment curieux (1), que de l'indolence de Charles II, de son goût pour les plaisirs faciles, et ce dernier point est traité avec une liberté de langage toute latine, qui défie la citation textuelle. Deux vers assez chastes pourtant se trouvent mêlés à ces dérisions obscènes, et ces deux vers, les voici :

I hate all monarchs, and the thrones they sit on
From the Hector of France, to the Cully of Briton.

« Je hais tous les princes, et jusqu'aux trônes où ils siégent, depuis l'Hector français jusqu'au *Ménélas* britannique. » Voilà où en est, après sept ou huit ans de faveur royale, le propre fils d'Henry Wilmot : contraste saisissant, et ce n'est pas le seul que nous offre la lecture attentive des satires de Rochester.

Nous venons en effet de le voir démentir, — et de quelle étrange façon! — le royalisme qu'on attend de lui; nous allons le surprendre, — c'est le mot, — en flagrant délit de vertu sévère, de chaste morale, de délicatesse épurée. Pour en être surpris comme nous le sommes, il faut avoir eu sous les yeux ces pages immondes où une licence effrénée a rassemblé des tableaux qui rappellent les plus scandaleuses énormités d'Aristophane. Presque à chaque page, on y rencontre de ces mots que les caractères d'imprimerie, — ces caractères si complaisans, — semblent se refuser à reproduire, de ces mots qui font peur aux libraires, obligés de les cacher sous une initiale, ou de les remplacer par un hiatus auquel devra suppléer

(1) *Rochester's Poems*, éd. 1739, pag. 81.

In the isle of Great Britain, long since famous known, etc.

la sagacité du benoît lecteur. En somme, c'est là un recueil devant lequel pâlissent nos *cabinets satiriques* du temps passé. Les poètes de l'école des goinfres, — les Regnier et les Théophile, — voire leurs plus grossiers disciples, — Frénide et Colletet, Maynard et Motin, Berthelot et Sigogne, — en eussent désavoué la paternité vraiment effrayante. Il y a là des pièces qui, pour nous servir d'une expression du regrettable historien de Louis XIII, M. Bazin, « feraient jeter un homme, par les épaules, hors d'un corps-de-garde. » Ceci bien dit et bien établi, qu'on juge de notre étonnement à l'aspect d'une vraie perle de sentiment perdue en ce vil fumier. Ramassons-la précieusement au passage.

Trois duchesses de Richmond ont vécu à la cour de Charles II. La plus connue des trois est cette belle miss Stewart dont Hamilton nous a raconté les coquettes hésitations, laissé entrevoir la chute, et qui, s'il faut prendre au mot ses insinuations légèrement suspectes, n'épousa pas le duc de Richmond, — comme l'ont affirmé d'après elle quelques âmes charitables, — pour se soustraire aux périls que courait sa vertu assiégée par un monarque très entreprenant. Elle aurait eu pour cela, sinon de meilleures raisons, au moins de bien plus puissantes. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni d'elle, ni d'Anne Brudenell, également duchesse de Richmond (1), que nous allons avoir à nous occuper, mais bien de Mary Villiers, sœur du duc de Buckingham (2). C'était une personne d'esprit et d'intrigue, tenant à la famille royale par son premier mariage et qui, enhardie par la faveur toute spéciale dont jouissait son frère, prétendait à une part d'influence dans les « affaires d'état. » L'ascendant de la duchesse de Portsmouth étant une de ces affaires, — et des plus graves, — il était certes bien permis à une femme, — à une femme sans scrupules, — de se mêler aussi à une politique d'alcove et de boudoir. Ainsi fit-elle, employant les armes usitées en pareilles guerres et cherchant à combattre par une passion nouvelle un amour qu'on pouvait croire épuisé. Or, parmi les parens que lui avait donnés son alliance avec Thomas Howard, l'*intrigueuse* (3) duchesse comptait un baronet catholique du Yorkshire, sir John Lawson, marié à la sœur aînée de Thomas Howard, Catherine Howard, fille du comte de Carlisle. Ce baronet avait cinq filles, ainsi deve-

(1) Lady Bellasys; elle était sœur de la célèbre comtesse de Newburgh, la *Miro* de lord Lansdowne. Elle épousa en secondes noces Charles Lennox, duc de Richmond. C'est d'elle que descend le duc actuel.

(2) Elle devint en secondes noces la femme de ce Thomas Howard dont il est question dans les *Mémoires* de Grammont, à propos de lady Shrewsbury.

(3) Adjectif du temps, après tout plus respectueux que celui par lequel nous l'avons remplacé.

nues par alliance les nièces de la duchesse de Richmond, et dont l'une, remarquablement belle, fut destinée par sa noble tante à contrebalancer l'influence de la maîtresse française.

Cet honorable projet reçut un commencement d'exécution. Mise en évidence avec toute sorte de soins par le favori et par sa sœur, la victime choisie eut en effet le dangereux honneur d'attirer les regards du roi. Ses attentions pour elle devinrent quasi-officielles, et défrayèrent la curiosité publique. Ceux qui, par patriotisme ou par toute autre raison, détestaient « la Quérouailles, » n'espéraient plus qu'en mistress Lawson (1). Rochester devait être du nombre, car il a bien des fois, dans ses vers, attaqué « Mme Carwell. » Cependant le sort de cette jeune fille, traînée en quelque sorte par ses proches au bord de l'abîme, au seuil du déshonneur, et sur le point de succomber aux tentations dont on l'environne, semble l'avoir profondément ému.

Comment interpréter autrement l'étrange satire qu'il a intitulée *le Royal Pêcheur* (*the Royal Angler*)? Charles II, qui effectivement passait trop souvent au bord des étangs de Datchet les heures qu'il eût dû consacrer à l'état, y est rudement malmené pour sa fainéantise indolente : « Son sceptre peu à peu devient une ligne... Le sort de ses victimes devrait cependant bien lui servir de leçon, à lui que chaque hameçon tendu trouve si niaisement vorace... » Ce qu'étaient ces *hameçons*, la satire ne nous le laisse pas ignorer : elle s'en explique avec la licence d'expression qui lui est propre; mais tout à coup le poète change de ton. Une adjuration pathétique, — certes bien imprévue, — est adressée par lui à la pauvre enfant qu'il voit, en ce moment même, servir d'amorce :

« Et pourtant, Lawson, toi qui seras bientôt plus obéie du prince qu'il ne l'est de nous, toi qui vas t'emparer à la fois de son cœur et de son empire, bien qu'il puisse te sembler glorieux de commander à qui commande, et de régner sur qui règne, ne t'abandonne pas à ces vaines illusions! Avant qu'elles t'aient séduite, ô douce fille crédule et sans expérience! avant qu'il soit trop tard, réfléchis encore, sur le seuil d'un destin nouveau, prête à le franchir... »

Voilà des vers comme aucun poète du temps de Louis XIV, — non, pas même le complaisant auteur d'*Esther*, — n'en eût osé adresser à La Vallière encore hésitante. Et où faut-il les aller chercher? Parmi les témérités poétiques du plus débauché courtisan qu'ait eu le plus débauché des princes.

(1) Sous le règne de Charles II et longtemps après, ce titre de *mistress* était la qualification ordinaire d'une jeune fille. Les femmes mariées étaient appelées *madam*. Le mot *miss* ne s'employait que rarement, et il impliquait une familiarité inadmissible en bien des cas.

Il paraît certain que mistress Lawson ne « franchit pas le seuil de sa destinée. » Un écrivain du temps, sir Philip Musgrave, raconte que les cinq filles de sir John Lawson entrèrent dans un des couvens d'York. C'est là tout ce qu'on sait d'une vie promise à la honte, donnée au ciel, — et quiconque s'arrêtera, dans la *Beauty Room* de Windsor, devant le tableau de Wissing qui porte le nom de mistress Lawson, — en contemplant cette calme et gracieuse figure, assise sous un grand arbre, contre un fût de colonne, au détour d'un vert sentier, en vue du manoir paternel, — ne se rappellera pas impunément la touchante apostrophe de Rochester.

Nous avons voulu indiquer chez le Pétrone anglais une veine d'indépendance presque démocratique, dont nous lui tenons compte. Nous avons aussi voulu constater en lui, dans une circonstance donnée, un élan de sensibilité délicate qui laisse croire à un fonds naturel de rectitude morale. Un juste sentiment critique ne permet pas d'aller plus loin dans cette voie. Sans le réhabiliter davantage, — il ne doit pas être réhabilité, — il nous aura suffi d'indiquer la portée de ses invectives épigrammatiques et d'avoir fourni les lumières indispensables, selon nous, pour la saine interprétation des terribles sarcasmes qu'il lança contre une cour débordée. Nous ne pouvons oublier qu'après avoir été corrompu par elle, il en devint un des corrupteurs les plus actifs.

Vis-à-vis des maîtresses royales, il joua un rôle double, rôle de chat tour à tour caressant et féroce. Il flatte, il mord. Observons cependant les nuances. Barbara Villiers, ou moins familièrement lady Castlemaine (qui fut plus tard baronne de Nonsuch, comtesse de Southampton, duchesse de Cleveland), était la parente de Buckingham, elle passe pour avoir été sa maîtresse; elle fut un temps son alliée politique, et il ne lui en suscita pas moins, en fin de compte, sa rivale la plus dangereuse. Tout le monde connaît ses violences, ses exigences, les brouilles calculées qui la séparaient brusquement de Charles II, les coûteux raccommodemens qu'elle lui imposait par traités en règle. Rochester essaya-t-il de lui plaire? La chronique scandaleuse ne le dit pas, et il se peut en effet qu'il n'ait pas brigué la gloire équivoque de figurer sur l'interminable liste de ce don Juan féminin, en compagnie du beau Jermyn, du spirituel Wycherley, du vaillant Churchill (Marlborough), du tragédien Harte, du comédien Goodman, et de Jacob Hall, le danseur de corde. Il y a cependant un madrigal qui peut soulever à cet égard quelques doutes. Rochester l'improvisa, nous dit-il, « après être tombé sur les degrés de White-Hall en voulant donner un baiser à la duchesse de Cleveland, qui descendait de carrosse; » mais les madrigaux ont leur revers, comme les médailles, et celui-ci fut expié par mille traits acé-

rés dont certaine satire intitulée énergiquement *Laïs Junior* nous paraît le plus complet résumé. On y peut voir que nous sommes loin d'avoir complété la liste des rivaux donnés à Charles II par la première en date de ses favorites. Parmi les athlètes que cette rivale de Messaline aurait honteusement expulsés de la lice figurent aussi Monmouth, Cavendish, Henningham, Car-Scroope et deux ou trois autres encore, désignés cavalièrement par leurs noms de baptême.

Nell-Gwynn était une tout autre femme que la Cleveland. Blonde et potelée, figure d'enfant, regard candide, parures toujours un peu désordonnées et débraillées, elle fut de toutes les maîtresses royales la moins orgueilleuse et la plus obscure, la plus inoffensive, la plus désintéressée, la plus populaire. On l'insultait, il est vrai, mais son sang-froid bon enfant désarmait l'outrage : c'est elle qui, voyant un de ses laquais se colleter avec un passant brutal, lequel s'était permis de la qualifier sans ménagement, s'écriait, penchée à la portière : « Laissez-le donc, Tom. Le pauvre diable n'a dit que la vérité. » C'est encore elle qui conseillait au roi, fort inquiet de son impopularité croissante, comme le meilleur moyen de ramener les cœurs à lui, « le renvoi de toutes ses maîtresses. » Les Anglais n'ont pas oublié que l'hôpital où vont encore aujourd'hui s'abriter les invalides de leur armée ne s'acheva, sous Charles II, que grâce aux supplications de « Mme Nelly. »

A son égard néanmoins, Rochester fut impitoyable. Il a trouvé pour elle des insultes que Martial lui-même n'aurait peut-être pas osé risquer, entre autres l'inscription qu'il plaça au bas d'un portrait d'elle. Jamais l'hyperbole grecque ou latine n'avait atteint ce degré de fureur, cette énormité de licence (1). Nous lui devons aussi d'étranges révélations sur les débuts de Nelly.

> This anointed princess, madam Nelly
> Whose first employment was, with open throat
> To cry *fresh herrings!* even *ten a' groat!*
> Then was, by madam Ross, exposed to town, etc.

Ici, et pour cause, nous nous bornons à citer. D'après ces détails d'une précision désespérante, il faudrait renoncer à ce peu de poésie que le métier d'*orange-girl* aurait pu laisser sur la jeunesse de Nell-Gwynn. Les fruits parfumés se changent tout à coup en poissons infects. La gentille fruitière est crieuse de harengs. Rochester a-t-il dit vrai?... Nous n'oserions le contester en forme, mais nous devons à la malheureuse qu'il insulte ainsi le bénéfice des explications qui peuvent être opposées à ces dires peut-être calomnieux. Or le dernier biographe de la séduisante grisette nous raconte « qu'après

(1) *Rochester's Works*, éd. 1739, p. 112.

avoir passé successivement sous la protection d'un acteur et d'un avocat, dont est descendue une famille maintenant florissante, Nelly tomba d'abord dans les mains de Buckhurst, puis dans celles de Rochester. C'est alors qu'elle aurait employé ce dernier à faire révoquer une interdiction du lord chancelier qui empêchait la représentation d'une tragédie de Dryden... » En ce cas, et si le biographe a découvert la vérité, il se pourrait bien que le ressentiment de Rochester fût celui d'un protecteur capricieux, échangé, *planté là*, si l'on veut, par une créature insouciante et volage. Ainsi serait expliqué ce grand luxe de colère et d'invectives, qu'il aurait vraiment dû réserver à la Castlemaine ou à la Portsmouth,... à cette dernière, selon nous, de préférence.

Les vices effrontés et violens de Barbara Villiers, l'abandon, la désinvolture impudique de Mme Nelly, nous révoltent moins que l'égoïsme artificieux et poli, la dépravation froide et calculée de « mistress Carwell. » Nelly est un mélange de bohémienne et de grisette, dans lequel survivent quelque vertu, quelque dévouement, quelque bonté. La Cleveland, espèce de harpie, belle et farouche, qui prélevait sa dîme sur toutes les richesses de l'état, et jetait impudemment l'outrage à la face d'Ormond, de Clarendon, de Southampton, lorsque ces graves ministres essayaient de limiter les scandaleuses prodigalités dont elle était l'objet, — la Cleveland avait au moins pour elle le mérite de la franchise audacieuse, de la corruption sans masque, de la violence à front levé. Sous des dehors moins âpres, avec une rapacité plus discrète et plus habile, sans attachement réel pour l'homme qui la comblait de bienfaits, qu'elle espionnait, qu'elle excitait à trahir tous ses devoirs de souverain, n'ayant dans le cœur autre chose que des chiffres, dans l'esprit autre chose que des intrigues, doucereuse, hypocrite, ne se commettant qu'avec une odieuse préméditation, la duchesse de Portsmouth est un personnage bien autrement haïssable (1), car rien, ce nous semble, ne doit révolter un esprit bien constitué, une âme de quelque hauteur, comme un parti pris de vice et de honte, un froid

(1) Rappelons ici le joli tour donné à l'histoire de Mlle de Quérouailles par Mme de Sévigné. Lorsque Buckingham, de concert avec Louis XIV, eut présenté à Charles II l'ex-fille d'honneur de sa défunte sœur Henriette, appelée à Londres sous prétexte de religieux souvenirs : « Ne trouverez-vous pas bon, écrit Mme de Sévigné à Mme de Grignan, de savoir que Keroual, dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle ne partît, l'a suivie très exactement? Le roi d'Angleterre l'a aimée; elle s'est trouvée avec une légère disposition à ne le point haïr; enfin, etc. » Toute l'histoire de cette favorite est dans ce peu de mots, finement nuancés. La mort de sa maîtresse l'avait mise dans la nécessité, noble et sans fortune, d'opter entre le couvent et la singulière mission que lui destinaient de concert le roi de France et le favori du roi d'Angleterre. Son choix ne fut pas celui de mistress Lawson.

sacrifice de tout ce qui fait la valeur de l'intelligence et de l'âme, à savoir le respect de soi-même.

Rochester cependant, bien qu'il la comprenne parmi les femmes perdues dont la splendeur et le crédit irritent sa verve satirique, l'attaque peut-être avec moins d'emportement qu'il n'en déploie contre ses rivales. Il lui reproche bien ses airs minaudiers, ses coquettes grimaces, le fard dont elle enduit ses joues, les soins excessifs qu'elle prend de sa personne, l'artificieux bavardage par lequel elle retient auprès d'elle le « vieux Rowley, » toujours oisif et embarrassé de ses loisirs. Quelques-uns de ses vers rappellent aussi un quatrain fort désobligeant sur certaines infirmités reprochées plus tard à Mme de Pompadour; mais, à part ce trait grossièrement blessant, la satire qu'il lui a plus particulièrement consacrée (*Portsmouth Looking Glass*) est en somme plus hostile au monarque dont elle constate la sujétion énervée qu'à l'habile fascinatrice dont l'alcove enserre toute l'action du gouvernement, qui « nomme et destitue les ministres, décide la paix ou la guerre, retire les pensions, rogne les salaires, compose à son gré les tribunaux, etc. » C'était bien là ce que Buckingham avait fait espérer à Louis XIV, et c'est pour reconnaître cette influence, fidèlement exercée au profit de la politique française, que Mlle de Quérouailles (devenue, par lettres-patentes du 19 août 1673, baronne Petersfield, comtesse de Farneham, duchesse de Portsmouth) reçut de plus en France, pour elle et ses hoirs, le duché d'Aubigny (Berri), qui fait encore partie du patrimoine des ducs de Richmond (1).

Rochester, au surplus, n'est pas moins inconséquent, moins variable en affaires politiques qu'il ne l'est en convictions morales. En 1667, — bien jeune alors, il est vrai, — nous le voyons joindre ses imprécations à celles dont on accablait Clarendon, récemment disgracié pour avoir lutté contre l'influence de la Castlemaine et de Buckingham, ligués contre lui. La fermeté dont l'ex-chancelier était alors victime avait eu, nous le savons et nous ne le dissimulerons pas, d'étranges défaillances. On avait vu cet homme, aux dehors austères, intervenir pour faire taire chez la reine Catherine de Bragance les justes susceptibilités qu'elle opposait à la nomination de la Castlemaine parmi ses dames d'honneur. Il avait souscrit, sous le coup d'une nécessité financière qu'il n'avait pas su éviter, à la vente de Dunkerque, racheté par Louis XIV. Son rôle cependant, aujourd'hui définitivement jugé par l'histoire, n'est pas de ceux qu'elle condamne

(1) Le fils que Mlle de Quérouailles eut de Charles II, en 1672, fut créé, en 1675, duc de Richmond et comte de March en Angleterre, duc de Lennox et comte de Darnley en Écosse. Le titre de duc de Richmond était vacant depuis la mort du mari de la « belle Stewart. »

en bloc et sans réserve. Elle l'a placé parmi ces hommes d'état que les circonstances jettent dans un dilemme insoluble, et qui, ayant à concilier des devoirs absolument contradictoires, succombent à un labeur inévitablement stérile. Il voulait arrêter le parlement royaliste sur la pente des réactions; il voulait maintenir intacts, contre les empiétemens des pouvoirs parlementaires, les priviléges du monarque. Il était détesté des puritains, qui lui attribuaient les persécutions religieuses, non moins détesté par les catholiques irlandais, qui lui redemandaient en vain leurs terres confisquées, odieux enfin aux *cavaliers* ruinés, qui prétendaient rentrer dans tous leurs biens et poussaient jusqu'à des conséquences impossibles le principe, en lui-même légitime, de l'indemnité qu'on leur avait accordée. D'autres griefs, bien autrement chimériques, pesaient sur Clarendon. On lui imputait, comme beau-père du duc d'York (et il l'était bien malgré lui), la stérilité de la reine. Le peuple, appauvri, le rendait responsable des misères engendrées par la guerre contre les Hollandais... Ce fut ainsi que tomba cet homme savant et grave, dont les principes bien arrêtés ne purent se faire accepter d'une cour dissolue. Pas plus qu'Ormond ou Southampton, tous deux ses amis, il ne put lutter avec succès contre la faveur capricieuse, l'avidité sans frein, l'immoralité affichée, bruyante, impérieuse et obéie.

Aux invectives de Rochester, — datées de 1667, nous avons pris soin de le dire,— il faut, pour être juste, opposer des vers qu'il écrivait douze ans plus tard contre Sunderland, Godolphin, etc., et où il se montre meilleur appréciateur des mérites de Clarendon. « Clarendon, y est-il dit, était un légiste plein de sens; Clifford brillait par sa bravoure,—Bennet par sa gravité, et l'impudence non-pareille de Danby aidait à supporter ses fraudes; mais Sunderland, Godolphin et Lory (1) seront, aux yeux de l'histoire, de méprisables avortons, etc. »

Nous avons vu ce qu'était, au fond, le royalisme de Rochester, et par quelles tendances quasi révolutionnaires on le trouvait çà et là mitigé; mais si le poète semble quelquefois se mettre du côté du peuple contre le despotisme, il est toujours du côté du roi contre les représentans constitutionnels du peuple. La fiction parlementaire n'existe pas pour lui. Dégoûté par la paresse, l'indécision, la sensualité blasée et ruinée de Charles II, il l'est pour le moins autant par la vénalité perfide des pairs et des *commoners*. La résistance, toujours obséquieuse et timide, souvent déloyale, souvent hypocrite, qu'ils opposent aux continuels assauts d'une autorité jalouse et dan-

(1) *Lory*, abréviation familière de Lawrence. Lawrence Hyde, fils de Clarendon (et qui, par parenthèse, devint plus tard comte de Rochester), se trouve ainsi désigné.

gereuse, ne va pas à son tempérament. Le parlement certes avait pour lui le bon droit, et il faut lui savoir un gré immense de l'obstination avec laquelle il combattit les doctrines de « non résistance; » mais parmi les antagonistes de la cour figurèrent des ambitieux sans principes, que, si corrompue qu'elle fût, elle avait certainement le droit de mépriser. En face de ministres comme Arlington, Danby, Lauderdale, il est triste de voir des tribuns comme Ashley Cooper, Buckingham, Wharton, Cavendish. Le vif esprit de Rochester avait saisi cet aspect des choses qui l'autorisait à une impartialité méprisante, fortement empreinte dans tout ce qu'il a écrit. Las de distribuer à droite et à gauche ses sarcasmes vengeurs, c'est alors qu'il invoque Dieu et le peuple contre un ordre de choses impie et tyrannique.

De même qu'il se place, ennemi des deux parts, entre le roi et ses fidèles communes, de même on le retrouve entre le duc d'York et Monmouth. Il a pour le premier, avec toute la haine d'un protestant pour le fauteur secret du catholicisme, le mépris d'un homme d'esprit pour un lourdaud, d'un homme à bonnes fortunes pour la débauche empruntée, maladroite, incongrue. Dans sa satire *on the Times*, il l'accuse nettement, — et peut-être injustement, — d'une lâcheté signalée (1). Toutefois, et nonobstant les rapports d'âge et de goût qui devaient le rapprocher de Monmouth, nonobstant aussi la popularité de ce royal bâtard, en qui avait mis toutes ses espérances le parti opposé aux conquêtes de Louis XIV et aux empiétemens du catholicisme, il ne le ménage pas plus qu'il n'a ménagé « frère Jacques. » Il assimile sa popularité à celle de Nell-Gwynn; il s'étonne que, « si bien faits pour se comprendre et s'estimer, ces deux idoles de la populace ne vivent pas en meilleure intelligence (2). » Que de ressentimens affrontés en quelques vers!

Mais Rochester ne comptait pas ses ennemis. Audacieux, souriant, amer, il semait le vent de l'insulte, peu soucieux des tempêtes qu'il pourrait récolter plus tard. Il se laisse entraîner par le besoin impérieux qu'il éprouve de flétrir les vices, les turpitudes, les sottises, les travers de ses contemporains. Homme d'action, il eût dû comp-

(1) York, who thrice chang'd his ship thro' warlike rage.

Ce vers ironique est une allusion à la conduite du duc pendant la bataille navale de Southwold-Bay. Il quitta effectivement le vaisseau *le Prince*, quand ce navire, entièrement désemparé, dut être remorqué hors de portée des canons ennemis; mais ce fut pour passer sur *le Saint-Michel*, qui, vers cinq heures du soir, c'est-à-dire six heures après, canonné sans relâche, se trouvait presque hors d'état de rester à flot. Le duc d'York alla seulement alors s'installer sur *le Londres* et combattit encore, soit ce jour-là, soit le lendemain. Il n'y a là, ce nous semble, matière à aucun reproche.

(2) Voir le morceau vraiment curieux intitulé *Panegyrick upon Nelly*.

ter avec une partie d'entre eux; poète, il usa de son privilége, qui était incontestablement celui du blâme absolu, de la censure à outrance, droit imprescriptible que le satirique conserve, mais avec moins de puissance et d'utilité, alors même que sa propre vie n'est pas en harmonie avec ses écrits, et lorsqu'il n'a pas su conformer sa conduite aux sévères doctrines dont il se constitue l'interprète. Ainsi le culte demeure pur alors même que le prêtre est souillé.

Nous avons dû relever les inconséquences, les inconsistances de Rochester, et, sans hésiter, constater le désaccord de sa vie et de ses écrits. En somme cependant, et malgré tout, il n'en reste pas moins à nos yeux le satirique par excellence du règne de Charles II. Dryden, lui, ne fut qu'un pamphlétaire merveilleusement doué, mais dans les écrits duquel ce temps ne revit pas comme dans ceux de Hamilton, Rochester, Butler et Andrew Marvell. Ne parlons ni de Pepys, ni d'Evelyn, chroniqueurs naïfs des « curiosités » qui passaient sous leurs yeux. Ceux-là furent des « satiriques sans le savoir. »

Dans l'œuvre de Rochester, deux ordres de compositions sont à signaler encore. Par le premier, il touche à l'épître philosophique, par le second à la satire non politique, à la peinture, à la critique des travers sociaux. Ce coureur de rues et de ruelles a eu ses heures sérieuses, ses instincts classiques; il a imité Boileau. Pourquoi donc pas? Lord Byron admirait bien Pope. Dans ces innocens recueils de chefs-d'œuvre échantillonnés et d'*elegant extracts* qu'on offre à l'admiration des écoliers, vous retrouvez ce nom effrayant. Il passe ainsi sous les yeux de telle pudique miss, au tablier blanc, aux joues roses, qui vieillira sans soupçonner jamais qu'il ait pu exister une créature comme Nell-Gwynn ou un suborneur comme John Wilmot. Le *Discours sur le Rien*, la *Satire contre l'Homme,* moyennant quelques *expurgations* préalables, ont cette étrange fortune de compter parmi les modèles universitaires, de pénétrer dans les *boarding schools*, d'être connus à l'égal d'une homélie de Paley ou d'une élégie de Gray. On peut en les lisant s'en étonner, car ce sont là deux morceaux, à notre avis, assez secondaires.

Établir *in formâ* l'infériorité de l'homme par rapport aux animaux, dont l'existence a toujours passé pour subordonnée à la sienne, invectiver tour à tour les passions que la raison domine et la raison qui doit leur servir de frein, chercher à presque toutes les actions humaines les mobiles les moins honorables, s'attaquer de préférence aux hommes qui ont mission de guider leurs semblables, — les chefs politiques, les pasteurs de l'église, — tel est le fond assez rebattu de ces déclamations, que l'auteur lui-même intitulait *Paradoxes*. Quelques vers énergiques, quelques antithèses, ne dissimulent pas le néant de ces boutades d'une misanthropie depuis lors bien plus élo-

quemment, bien plus poétiquement exprimée. Cinq ou six strophes du *Discours sur le Rien*, — celles du début, — sont assez ingénieusement poétiques; les autres, en vérité, doivent se classer parmi les épigrammes les plus vulgaires. On s'attend à une définition métaphysique, on est péniblement désappointé en la voyant tourner court pour faire place à une satire équivoque dirigée contre le « néant » de certains esprits, de certains dogmes, le « néant » des promesses royales, et aussi le « néant » des coffres-forts royaux : ce dernier trait, du reste, parfaitement applicable aux finances délabrées de Charles II, qui, saigné à blanc par ses favorites avides, n'eut pas toujours sous la main de quoi payer un écot de taverne (1).

Nous trouvons plus d'intérêt à certaines pièces familières, où, sans y apporter de si hautes prétentions, Rochester esquissait d'après nature ce qu'on appellerait aujourd'hui des « tableaux de mœurs. » Ceux-ci, traités d'une main que rien n'arrêtait, et conformément à des goûts très peu scrupuleux, surabondent en détails scabreux, en nudités et crudités inadmissibles maintenant, sous cette forme du moins, et avec ce cynisme à brûle-pourpoint; mais ils portent une date certaine, et, dégagés de quelques exagérations, ont dû être de très fidèles images.

Les nombreux lecteurs des *Mémoires de Grammont* doivent certainement n'avoir pas oublié un charmant petit paysage, enlevé de main de maître, à la Meissonnier, avec un sentiment de la nature qu'on ne s'attend pas à rencontrer chez un courtisan railleur et désabusé. C'est la description des « eaux de Tunbridge. » Placée là, comme elle l'est, entre deux ou trois *chroniques* de cour, elle fait l'effet d'un de ces jolis *parcs* que l'on a ménagés à Londres parmi les palais sombres, les colonnades enfumées, les portiques lourds et surchargés de sculptures. Hamilton, en quelques lignes, fait goûter la fraîcheur de « cette grande allée d'arbres touffus sous lesquels on se promène en prenant les eaux, » le comfort de ces « petites habitations propres et commodes, répandues sur une demi-lieue de gazons plus doux et plus unis que les plus beaux tapis du monde. » On voit parmi ces *cottages*, habités par les plus grands seigneurs de l'Angleterre, sur ces *bowling-greens* veloutés, le long de cette allée bordée de boutiques et où se tient une foire élégante, circuler ces gentilles villageoises, blondes et fraîches, qu'il dépeint « avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, » colportant çà et là leurs légumes, leurs fruits et leurs fleurs.

(1) S'il faut en croire les bavardages du temps, ceci lui arriva notamment le soir où, ayant, après la comédie, emmené Nell-Gwynn à souper, il fallut régler le compte de sa soirée. La comédienne, qui ne connaissait pas sa royale conquête, se moqua sans se gêner de l'embarras où s'était mis cet amphitryon de hasard.

Ce lieu de délices, « distant de Londres comme Fontainebleau l'est de Paris, » Rochester l'a décrit aussi, avec moins de bonne volonté sympathique et moins de grâce à coup sûr, mais avec un réalisme satirique qui a bien son mérite, encore qu'une partie des allusions malicieuses qu'il se permet, — personnalités alors transparentes, — soit aujourd'hui perdue pour nous. En revanche, cette foule diaprée, dont il esquisse tour à tour les groupes divers, attire et fixe le regard. On suit le poète esquivant tour à tour la rencontre d'un aspirant au bel esprit, espèce de bourgeois gentilhomme, lourd d'intelligence comme de taille, — puis un sentencieux et dogmatique étourneau, tout à fait espagnol par ses allures, qui marchande des œufs avec une solennité bonne pour la tribune parlementaire, — puis un groupe de dignitaires ecclésiastiques se racontant à grand bruit leurs infirmités respectives, — plus loin une bande de bruyans Irlandais, « misérables au-dessous du mépris. » Cependant, au bout de la *Lower-Walk*, attendant un amoureux en retard, s'est arrêtée une jeune demoiselle, « appuyée sur sa canne, emmitouflée dans son capuchon; »

Leaning on cane, and muffled up in hood.

Vers elle, chapeau bas, faisant solennellement craquer sa chaussure, s'avance, avec une révérence profonde, un prétentieux personnage qui, « son salut accompli, secoue galamment les épaules, et d'une chiquenaude remet ensuite en ordre son jabot de dentelles. » Le compliment sera d'accord avec les pompeux préliminaires : « Le temps, madame, est, ce me semble, devenu bien beau depuis que ces lieux sont honorés de votre présence; le ciel semble vous obéir, etc. » Et « la bouche en cœur, clignant de l'œil, la poitrine en relief, »

With mouth screw'd up, conceited winking eyes,
And breast thrust forward,...

la belle répond à ces fades *concetti* comme Cathos-Polixène au marquis de Mascarille, comme Madelon-Aminte au vicomte de Jodelet. Après quoi, « rongeant ses ongles autant pour chercher un sujet d'entretien que pour faire étinceler le brillant qu'il porte au doigt, » ce « galant, » cet « Amilcar » en est réduit à se lamenter avec son aimable interlocutrice sur les coups malheureux qui, la veille, au *cribbage,* lui firent perdre de grosses sommes. Après ce discours entraînant, il la conduit « aux boutiques, » où il décore de quelques bijoux sans valeur la blanche poitrine qu'elle étale aux regards.

Nul doute que les mésaventures de « la Muskerry, » dont ces mêmes eaux de Tunbridge furent le théâtre, et que Hamilton a si

plaisamment racontées, n'aient un piquant bien supérieur à celui de cette insignifiante causerie, saisie au vol, reproduite au vif; mais la satire de Rochester complète bien pour les curieux les anecdotes des *Mémoires*. Elle en fournit le fond, les figures épisodiques, les groupes d'arrière-plan. Vienne maintenant un Walter Scott, des unes et de l'autre il recomposera toute une journée de la vie anglaise en 1667. Là est la valeur, là est l'emploi de ces documens qu'on recueille de tous côtés avec tant de soin. L'érudition les exhume, le génie les fait revivre.

Rochester a non pas traduit, mais imité *le Repas ridicule* de Boileau. Il en a fait le sujet d'une de ces *adaptations*, — c'est le mot anglais, — que nos vaudevilles subissent en passant la Manche. Comme dans l'original, un court dialogue inaugure le récit que le poète Timon va nous faire de ses malheurs. Un sot le rencontra dans Pall-Mall, et bon gré mal gré l'entraîna dîner chez lui. Quelques beaux esprits de sa connaissance devaient, assurait-il, être de la fête; mais au lieu de Buckhurst, de Sedley, de Savile (au lieu de Lambert et de Molière), il rencontre un affreux trio de matamores (*bullies*) se mêlant mal à propos des « choses d'esprit. » Pour comble de malheur, l'amphitryon est marié, marié à une beauté sur le retour, qui, regrettant ses triomphes passés, trouve toujours moyen de ramener la conversation, — si loin qu'elle s'égare, — sur la berge du fleuve de Tendre.

« ... Nous en vînmes, dit le malheureux convive, à parler des conquêtes du roi de France. Milady s'étonna tout aussitôt que le ciel pût accorder tant de succès à un homme capable de mener de front une double intrigue... Elle se demandait aussi comment sa majesté pouvait se justifier auprès de l'une et de l'autre maîtresse... Puis elle s'avisa de s'enquérir, — parlant à son brutal voisin, — s'il avait jamais ressenti, lui aussi, les ardeurs de l'amoureuse flamme? — Eh! lui répondit-il brusquement, pour *quoi* donc me prenez-vous, s'il vous plaît? »

Nous donnons le sens, non les termes de cette impertinente réplique. Voilà pour le ton général de l'entretien. Quant à la chère, elle est tout à fait anglaise. L'hôte de Timon professe un patriotique mépris pour la cuisine étrangère. — « Ici, s'écrie-t-il, point de ragoûts singuliers ni d'énigmes culinaires : ni *entremets*, ni *fricassées*, ni *champagne*. Parlez-moi du *roast-beef* de famille, arrosé d'une bonne tierce de bière, telle que *le Taureau* la fournit (1). » Arrivent effectivement un morceau de bœuf « sous lequel plieraient les reins d'un cheval, » un plat de carottes longues, un quartier de porc, une oie,

(1) La *tierce* était le tiers de la *pipe* (anciennes mesures), comme le *quartaut* était le *quart*. — *Le Taureau* (*the Bull*) était une célèbre brasserie et taverne de ce temps-là. On disait *le Taureau* comme on dit Barclay et Perkins.

un chapon, « le tout avec des sauces datant de 88, du temps où notre grossière jeunesse s'amusait encore aux luttes et à lancer la barre. » La bouteille circule, non pas enfouie dans la glace, mais simplement entourée d'un torchon humide. De trois en trois coups de fourchette, on est requis de vider son verre. La table est d'ailleurs d'une largeur désespérante (1). Avec le vin, qui pourtant finit par se montrer, les cœurs s'épanchent, les langues se dénouent. L'amphitryon, jadis colonel de quelques milices, parle vaguement de « sa fortune mangée au service du prince » et des services secrets qu'il rendait, du temps de Cromwell, « à la bonne cause. » Milady se plaint de la décadence amoureuse et des inqualifiables licences auxquelles s'abandonnent les poètes du jour. La jeunesse, s'il l'en faut croire, n'a plus en tête que « les gueuses » et « les comédiennes. » — Parlez-moi de Falkland et de Suckling (2); « c'étaient là des plumes faciles... » A ces mots, la question littéraire se trouve engagée. Le ***Mustapha et Zeangir*** de milord Orrery, les comédies d'Etheredge, Settle et son ***Impératrice du Maroc***, — le ***Charles VII*** de Crowne et l'***Indian Emperor*** de Dryden sont tour à tour mis sur le tapis. Puis on en revient aux opérations militaires de l'année. Souches et Turenne sont en présence. Lequel des deux battra l'autre? qui l'emportera, des Allemands ou des Français? — « Les Français sont des lâches, s'écrie un des convives. Ils paient, mais c'est tout. Les Anglais, les Écossais, les Suisses, voilà de vrais soldats; les autres, bons pour la parade. Voyez Crécy, voyez Azincourt, voyez Poitiers! » Mais ici l'insolente harangue est brusquement interrompue : — « Ce qu'étaient en ce temps-là les Français, s'écrie un des assistans, en vérité je l'ignore, et il m'importe peu de le savoir; mais pour l'heure ce sont de vaillans champions. Un menteur, un misérable peut seul dire le contraire. » Là-dessus, en l'honneur de la France et de ses guerriers, les deux ***bullies*** se prennent aux cheveux. Dans la copie comme dans l'original, cette lutte grotesque amène la fin du dîner et de la satire.

C'est assez insister sur ces poèmes, dont la valeur et l'importance n'existent que pour l'histoire littéraire et pour les studieux explorateurs des temps lointains, des coutumes effacées, des scènes de la vie privée de telle ou telle époque et dans tel ou tel pays. Passons

(1) Rochester prend ici le contrepied de Boileau, et cela pour amener une comparaison beaucoup moins chaste que celle de son modèle.

Each man had as much room as *Porter Blunt*, etc. (*The Rehearsal, a satire.*)

(2) Association ironique. Carey, vicomte Falkland, un des types les plus élevés de l'homme politique, l'ennemi de Strafford, le champion de la liberté constitutionnelle, et sir John Suckling, versificateur élégant, dont l'exubérante *gaieté* a été fréquemment critiquée, se trouvent ici accouplés par une sotte ignorance.

maintenant aux derniers jours de cette existence agitée, aventureuse, pleine de bruit et d'éclat, splendide, dévorante, dévorée.

VII.

Rochester avait donné pleine carrière à sa jeunesse. Elle l'avait entraîné, au-delà des vulgaires débordemens, à des audaces de tout genre. Apôtre éloquent et actif, il avait fait des conversions à l'immoralité : ses débauches, qu'il érigeait en système, — non sans rire lui-même de ses étranges maximes, — comptaient un certain nombre de prosélytes. Il avait parfois prêché l'athéisme avec un succès dont il s'étonnait, dont on nous dit qu'il s'effrayait presque. Quoi qu'il en soit de ces remords non suivis d'effet, il est avéré que plus tard, lorsque des excès de tout genre l'eurent conduit au seuil du tombeau, il eut des retours de conscience plus sérieux; ceux-ci trouvèrent accès dans une imagination plus ardente que réglée, dans une raison dont, à aucune époque, il ne nous paraît avoir su maîtriser les tendances très contradictoires. L'église alors put annoncer, triomphante, que tous les sarcasmes dont il l'avait poursuivie, les négations bruyantes qu'il avait opposées à ses dogmes, les démentis pratiques qu'il leur avait donnés par son intrépide sensualisme, érigé en système philosophique, aboutissaient en définitive au repentir le plus humble, le plus sincère. Aussi n'y manqua-t-elle point.

L'instrument choisi par la Providence pour cette métamorphose inattendue était un homme bien éloigné de réaliser à nos yeux l'idéal d'un apôtre. Il a laissé son nom à l'histoire, et ce nom est mêlé à une foule d'intrigues secrètes, de trames obscures; on le lit au bas de nombreux pamphlets politiques; il a retenti dans maints débats parlementaires, et, dans aucune de ces circonstances, il n'apparaît, — tant s'en faut, — avec une religieuse auréole. Pour expliquer, pour justifier au besoin les restrictions que nous apportons aux éloges dont nous aimerions à déclarer digne un des hommes qui contribuèrent le plus efficacement à la grande révolution libérale de 1688, nous allons recourir au portrait le plus flatté que nous ayons rencontré de ce prêtre remuant. Ce portrait est de main de maître. Voici ce que Macaulay dit en propres termes de l'évêque Gilbert Burnet, son compatriote (1) :

« Seul, parmi les Écossais dont l'Angleterre a fait la fortune politique, il avait ce caractère que les satiristes, les romanciers, les écrivains dramatiques s'accordent à donner aux aventuriers d'origine irlandaise. Sa pétulance, sa vanité fanfaronne, son étourderie, son indiscrétion provoquante,

(1) *The History of England, from the accession of James II*, chap. VII, pag. 333, éd. Galignani.

son aplomb que rien ne déconcertait, ont fourni aux *tories* un inépuisable sujet de raillerie. Et ils n'ont pas omis de le complimenter ironiquement, — avec plus de gaieté que de délicatesse, — sur ses larges épaules, ses mollets bien fournis, le succès de ses tentatives matrimoniales auprès de veuves unissant à une riche dot un riche tempérament. Burnet cependant, bien qu'il ait souvent prêté au ridicule, voire à des reproches sérieux, n'était pas, à tout prendre, un homme qu'il faille tenir en mépris... »

Nous sommes ici de l'avis de Macaulay. Nous reconnaissons volontiers avec lui que Burnet ne se montra « ni cupide, ni poltron, » et qu'une vanité irréfléchie, lorsque par hasard elle est jointe à des talens réels, ne suffit pas pour dégrader un caractère. Toutefois, on en conviendra, la figure qui vient de passer sous nos yeux, ainsi traitée par un indulgent burin, n'est pas celle de l'homme qu'on voudrait voir au chevet d'un grand pécheur repentant. Et si après la mort de ce pécheur le prêtre qui vient de l'assister se hâte de mettre sous presse, de livrer au public le récit de la conversion obtenue, — récit rendu plus piquant par la biographie très complète de la brebis qu'il a ramenée au bercail, — ne trouvera-t-il pas bien des gens peu empressés à reconnaître qu'il avait qualité pour accomplir le miracle dont il se targue si haut? Nous laissons à chacun de nos lecteurs le soin de répondre.

Quoi qu'il en soit, nous possédons, grâce à Burnet, une *Vie et Mort de Wilmot*, qui, dans les bonnes bibliothèques, prend place à côté de l'*Histoire de mon Temps*, l'écrit le plus important de l'érudit prédicateur (1). Dans cet ouvrage curieux, Gilbert Burnet admet lui-même que les inquiétudes premières de Rochester ne furent ni profondes, ni durables; elles allaient et venaient comme les accès de souffrance physique dont les habitudes intempérantes du jeune athée provoquaient à chaque instant le retour, et dont triomphait bientôt sa constitution naturellement vigoureuse. « Il était contrit d'avoir dégradé son caractère, endommagé sa santé, » dit avec une candeur parfaite le promoteur de cette conversion remarquable; « mais il ne ressentait encore ni aucune conviction sincère d'avoir péché contre Dieu, ni regret aucun d'avoir violé les lois divines ou offensé la majesté suprême. S'il admettait volontiers près de lui, à la requête de ses amis, quelques ecclésiastiques envoyés par eux, ce n'etait ni qu'il espérât d'eux aucune consolation, ni qu'il voulût tirer parti de leurs enseignemens. Quand il sollicitait leurs prières,

(1) Ceux de nos lecteurs que la longueur pédante du premier de ces ouvrages pourrait d'avance effrayer nous sauront sans doute gré de les avertir qu'il en existe un résumé très complet dans un ouvrage intitulé *les Infidèles convertis* (*the Converts of Infidelity*), par Andrew Crichton, lequel fait partie de la collection publiée à Édimbourg, de 1825 à 1830, par le libraire Constable.

c'était pure civilité de sa part et sentiment des convenances à observer vis-à-vis d'eux. Au fond, il regardait tout cela comme un inutile et vide cérémonial. »

Il paraît, — toujours d'après Burnet, — qu'une de ses nombreuses aventures l'avait confirmé dans sa non-croyance. Cet incident remontait à l'époque la plus brillante de sa jeunesse, alors que, — cédant aux instincts généreux dont plus tard il fit si bon marché, — on l'avait vu risquer sa vie pour acquérir quelque renom. En 1665, lors de sa première campagne sur mer, il avait pour compagnons d'armes, sur le vaisseau le *Revenge*, deux de ses amis les plus intimes. Tous deux étaient fermement convaincus qu'ils ne reviendraient jamais en Angleterre, et comme Rochester les raillait de ce sinistre pressentiment, ils en vinrent tous les trois à cette convention, — dont il existe plus d'un exemple, — que si l'un d'eux venait à périr, il réapparaîtrait à ses amis, afin de leur donner, s'il y avait lieu, quelques notions sur l'état de l'homme après le trépas. Le jour où la flotte anglaise attaqua les Hollandais dans la baie de Bergen, les trois jeunes marins s'exposèrent à qui mieux mieux; cependant l'un des deux *prédestinés*, vers la fin de l'action, se sentit tout à coup saisi d'un tremblement nerveux impossible à maîtriser, et le voyant incapable de se tenir debout, l'autre, le jeune Montague, courut à son aide. Comme ils se tenaient ainsi embrassés, un boulet ennemi vint les frapper tous deux mortellement. La coïncidence bizarre de leurs pressentimens sinistres et de leur funeste sort avait naturellement ému Rochester. Une conviction s'était faite en lui que l'âme humaine, distincte de l'organisme physique, tenait, par quelques liens mystérieux, à un monde invisible, où elle pouvait puiser, en telle ou telle circonstance donnée, la connaissance, le pressentiment des choses futures. Poussant plus loin ses déductions logiques, il crut pouvoir attendre l'exécution de la solennelle promesse que ses deux amis lui avaient faite, et comme cette promesse ne se réalisait pas, il en avait conclu, assez légèrement à coup sûr, que l'homme ne se survit pas à lui-même. Il est difficile de nier à meilleur marché la vie future, et Rochester était arrivé à l'incrédulité par la superstition, ce qui est vraiment assez extraordinaire chez un homme de sa valeur; mais ceci admis, on s'étonnera moins que cette incrédulité ait facilement cédé aux pressantes attaques de l'impétueux Burnet (1).

Il faut reporter le début de ce grand travail à l'hiver de 1679. Ro-

(1) Le savant docteur rapporte aussi très gravement un autre incident de même nature, survenu, en présence de Rochester, chez sa belle-mère, lady Warre. Cette dame avait un chapelain, lequel rêva qu'il mourrait à jour fixe. La veille de ce jour annoncé d'avance, on se trouva treize à la table de lady Warre, et cette circonstance, relevée en

chester était déjà aux prises avec le mal qui devait l'emporter. Burnet venait justement de publier son *Histoire de la Réforme*, et ce livre, qui fixa sur lui l'attention publique, avait été lu et goûté par Rochester. Il voulut voir l'éminent ecclésiastique, devenu l'écrivain à la mode. Les visites de celui-ci se multiplièrent bientôt, d'autant plus fréquentes que, dès leurs premières entrevues, le noble malade lui avait manifesté très sérieusement le désir de lui soumettre toutes ses opinions, tous ses doutes, et de débattre avec lui, sans aucune arrière-pensée railleuse, les convictions dans lesquelles il s'était peu à peu affermi. Ces conférences durèrent depuis le mois d'octobre 1679 jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. A cette date Rochester se fit transporter dans la *high-loge* de Woodstock-Park, sa résidence d'été, bien connue de quiconque a visité Blenheim.

L'analyse complète de cette curieuse polémique existe dans les ouvrages déjà cités. Nous doutons cependant qu'on y découvre aucune base de foi qui ne soit aussi solidement et aussi éloquemment établie dans une multitude d'autres écrits ayant également pour but de combattre les idées anti-religieuses. Nous ne devons donc pas nous y arrêter longtemps. Néanmoins le raisonnement de Burnet, sur un point particulièrement délicat à traiter avec Rochester, nous paraît mériter une mention rapide. Son catéchumène lui ayant déclaré que « le code évangélique, en ce qui touche les rapports des deux sexes, lui semblait en opposition directe avec la nature, et tout à fait inconciliable avec les imprescriptibles lois de notre humanité, contraire aux suggestions de la raison, et, à tout prendre, indigne de la sagesse d'un législateur-dieu, » Burnet ne trouva pour lui répondre qu'une assimilation, selon nous passablement incongrue, entre les procédés du gouvernement humain et ceux du gouvernement céleste. « Il serait vraiment étrange de refuser au législateur suprême le privilége que nous voyons exercer chaque jour par les rois de la terre et les délégués de leur puissance, lesquels, lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs peuples abusent de telle ou telle liberté, y mettent toutes les entraves, toutes les restrictions qu'ils jugent utiles et convenables... On ne conteste pas qu'on puisse, au moyen des lois, protéger la vie et les biens d'un membre de la communauté contre les agressions d'une violence illégitime... Si donc on reconnaît que chaque homme a la propriété de sa femme et de sa fille, on a le droit de réprouver et de punir quiconque séduit l'une ou corrompt l'autre... » Nous espérons bien, pour l'honneur

raillant par quelques convives comme une confirmation de la triste prophétie, frappa singulièrement le pauvre prêtre, qui remonta chez lui tout tremblant, et fut trouvé mort le lendemain dans son lit. Sauf irrévérence et sauf erreur, nous ne pouvons voir dans tout ceci qu'une mauvaise plaisanterie, compliquée d'une mauvaise digestion.

du clergé anglican, que, depuis Burnet, il a trouvé en faveur du même précepte de meilleurs argumens. Il ne serait ni très sûr, ni très flatteur pour « nos femmes et nos filles « qu'on ne trouvât le droit de les protéger contre la séduction qu'en le faisant dériver de cet autre « droit de propriété » si étrangement accordé aux pères et mères.

Nous devons également croire que ce même clergé ne fournirait pas à un catéchumène de notre époque l'argument presque *ad hominem* que Rochester opposait à Burnet, en lui disant « qu'un des grands encouragemens à persévérer dans ses iniquités lui était venu des chrétiens eux-mêmes, et plus particulièrement des ecclésiastiques, qui, — s'offrant comme instructeurs et guides du prochain, — se conduisaient néanmoins de manière à laisser croire que leur foi prétendue n'était au fond qu'une solennelle mystification. L'ambition avec laquelle ils sollicitaient les faveurs de la cour, les moyens serviles qu'ils employaient pour les mériter, les animosités, les querelles que le plus léger motif suscitait parmi eux, lui avaient fait soupçonner que la religion, ainsi pratiquée par ses ministres, était un véritable *attrape-nigauds*, et qu'il n'y avait aucun fonds de vérité dans leurs exhortations ou leurs sermons... » Burnet rejeta sagement sur l'infirmité naturelle aux hommes, voire aux meilleurs, ces fautes dont moins que personne il aurait pu contester la réalité. Il les représenta comme des exceptions malheureusement inévitables à un état de choses généralement régulier. C'est là du moins la somme de tous les raisonnemens à l'aide desquels il dit avoir apaisé les scrupules de sa trop clairvoyante ouaille. Si cette argumentation était nouvelle au pécheur moribond, il faut convenir qu'il avait jusqu'alors joué de malheur. Si, bien portant, elle lui avait paru insuffisante, et si, malade, elle le convainquit, nous devons en conclure qu'il est pour l'agonie de véritables « grâces d'état. »

Dès que les dispositions repentantes de Rochester purent être connues, les *convertisseurs* ne lui manquèrent pas. L'évêque d'Oxford, le docteur Marshall, recteur de Lincoln's College, Parsons, le chapelain de sa famille, vinrent tour à tour affermir dans sa nouvelle voie cette âme ébranlée, qui peu à peu se laissa vaincre. Le moment où elle se trouva tout à fait domptée fut, paraît-il, celui où on lut à Rochester le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe (1). Il y vit une pro-

(1) C'est celui où se trouvent ces passages frappans : « Qui a cru à notre prédication? A qui le bras de l'Éternel a-t-il été visible?... Et cependant il est monté comme un rejeton devant lui, comme une racine sortant d'une terre altérée... Homme de douleur, il est le méprisé, le rejeté des hommes... Il a été navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités... L'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison... Il a été mené à la boucherie comme un agneau, et n'a pas ouvert la bouche,... etc. »

phétie tellement authentique de l'avénement du Christ et de sa mort rédemptrice, que la conviction se fit jour tout aussitôt dans son esprit, jusque-là rebelle. Il pria sa femme, il pria sa mère de lui relire tour à tour ces paroles qui « le pénétraient, disait-il, comme autant de flèches lumineuses, » et finalement, un mois à peu près avant que ses terribles souffrances n'eussent leur terme, il se réconcilia complétement avec l'église.

Ce fut alors qu'il rappela près de lui le premier instrument de son retour aux idées dont il acceptait l'empire. « Je commence, lui disait-il dans sa lettre (25 juin 1680), à regarder les ecclésiastiques comme bien supérieurs au reste des hommes, etc. » Bien plus, il se fit, à son tour, agent de conversion. Préoccupé jadis de calculs mondains pour l'avenir de sa race, il avait obtenu que sa femme embrassât le catholicisme, alors que le catholicisme semblait devoir prédominer à la cour et redevenir la religion de l'état; il la ramena lui-même dans le sein de l'église anglicane. Il ne voyait plus un de ses anciens compagnons de plaisirs sans l'entretenir des vengeances célestes et du néant des joies humaines. Enfin il devint pour ses domestiques... ce qu'il n'avait jamais été, — un maître patient et doux. Certain jour qu'emporté par l'habitude, il se plaignait, comme jadis, d'un « damné maladroit » qui lui avait déplu en quelque service : — « Quel est donc ce langage? l'entendit-on s'écrier, se reprenant aussitôt. Et qui donc plus que moi mérita jamais d'être damné? »

Plusieurs lettres, écrites ou du moins signées par lui pendant ces dernières semaines de sa vie, ont servi à démontrer, — contrairement à un bruit public fortement accrédité, — que Rochester avait gardé jusqu'au bout la pleine possession de ses facultés mentales. En revanche, pour qui les lit de sang-froid, elles attestent que la débilité de son corps épuisé n'avait pas été sans exercer quelque influence sur la vigueur et la clarté de sa remarquable intelligence. Nous n'en voudrions, au besoin, d'autres preuves que la rédaction même d'une profession de foi solennelle qu'il écrivit, et fit contresigner par deux témoins (sa femme et son chapelain), « pour le bénéfice de tous ceux qu'il pouvait avoir entraînés au péché, soit par ses encouragemens, soit par son exemple (1). »

Rongé d'ulcères, réduit à la condition de squelette, incapable de se soutenir sur son lit de tortures, Rochester survécut encore plus d'un mois, et ne rendit l'âme que le 26 juillet 1680. Ses derniers instans furent calmes : pas une convulsion, pas un gémissement. La mort, qui le frappait à trente-trois ans, le trouvait plus usé, plus affaibli que ne le sont quelquefois les centenaires. Il fut enterré près

(1) Ce document curieux est daté du 19 juin 1680. Après la signature : *J. Rochester* on lit ces mots : *Déclaré et signé en présence d'Anne Rochester et de Robert Parsons.*

de son père, dans les caveaux de Spilsby-Church. Quatre enfans lui survivaient, dont un seul était appelé à hériter de ses titres et à perpétuer le nom de Wilmot. Cet enfant mourut quinze mois après (12 septembre 1681), et ce fut au fils de Clarendon, — Lawrence Hyde, — qu'échut, après un laps de temps assez court, l'appellation nobiliaire de « comte de Rochester. » C'est sous ce titre qu'il figure dans les annales du règne de Jacques II, son beau-frère, dont il fut un des adhérens les plus fidèles et les plus habiles, mais aussi les plus malheureux.

Des trois filles de Rochester, Anne, Élisabeth et Mallet, les chroniqueurs du temps font à peine mention. La première épousa successivement Henry Baiton, *esquire*, et Fulke Greville, lord Broke. Élisabeth, mariée à Edward Montague, devint comtesse de Sandwich (1). Mallet épousa John Vaughan, pour qui fut créé le titre irlandais de vicomte Lisburne. Leurs descendans sont encore inscrits sous ce nom dans le *peerage* de la Grande-Bretagne.

VIII.

L'examen patient et zélé d'une époque historique laisse toujours une impression générale qui se dégage nettement de la masse des faits passés en revue et des réflexions que ces faits ont suggérées. Or en face de la restauration des Stuarts quel homme de nos jours ne se sentira saisi d'une tristesse profonde? Quel esprit tant soit peu sagace n'éprouvera un sentiment mêlé de mépris et de pitié pour cette nation qui se précipite fleurs en mains, bannières déployées, au-devant des maîtres que lui ramène un capitaine égoïste et dissimulé? Quelle âme bien placée ne s'attriste, et jusqu'à l'amertume, en songeant que les austères figures de la révolution vont faire place à une foule d'ambitieux et de débauchés vulgaires, par lesquels se laissera patiemment dévorer, jusqu'à ce qu'ils aient comblé la mesure, ce peuple anglais si énergique cependant et si digne de la liberté? Puis, à mesure qu'on pénètre, au-dessous du *tuf* historique, dans les détails que la biographie individuelle nous livre, un grand étonnement se mêle à cette tristesse. Quoi! vraiment! l'opinion a été mise à de telles épreuves? Quoi! de tels désordres, et si honteux, et si avilissans, ont pu être étalés aux regards, sans soulever immédiatement la colère de ces masses indéfiniment dociles, qu'on semblait prendre plaisir à insulter, à dégrader? Ainsi ces matelots qu'on ne payait pas afin que la Cleveland et la Ports-

(1) Serait-ce par hasard, — nous n'avons pu vérifier le fait, — cette lady Sandwich dont Chesterfield parle à son fils (lettre du 30 juin 1751) en disant d'elle : « Vieille comme elle était la dernière fois que je la vis, elle avait plus d'esprit et de jugement qu'aucune femme que j'aie connue? »

mouth fussent couvertes de pierreries et pussent risquer au jeu des boisseaux de guinées, ces matelots ont souffert la faim sans se plaindre. Ainsi ces armées qu'on vendait à un souverain étranger, à une nation rivale, elles ont obéi, marché, versé jusqu'au bout leur sang mercenaire, sans songer un seul moment à délivrer leur pays de ce joug qu'une intelligente aristocratie devait briser quelques années plus tard. Ainsi, parmi ces prêtres qui devaient un jour se révolter (quand leur influence cléricale fut menacée), pas un ne se trouva, pendant plus de vingt-cinq ans, pour protester, au nom de la religion insultée, contre ce monarque dissolu, en qui revivaient les débauches, mais à qui avait en même temps passé la suprématie religieuse d'Henry VIII, et qui, s'il offensait Dieu chaque jour, chaque jour aussi contrôlait la feuille des bénéfices. Ainsi dans le sein de ces parlemens dont la docilité servile embarrassa d'abord, — dont ensuite on amortit à beaux deniers comptans les velléités hostiles, — et qu'on avait fini par renvoyer, dès qu'ils gênaient, comme on renvoie un parasite importun, il ne se rencontra aucune assemblée qui se souvînt de ce qu'avaient été les redoutables « communes, » leurs devancières. Comment! Charles II a pu régner paisiblement, pendant un quart de siècle, sur des hommes qui avaient vu s'ouvrir et se clore la grande lutte de 1640, et dont beaucoup devaient participer plus tard à l'émancipation de 1688! Réflexions vraiment accablantes en ce qu'elles nous montrent les inconcevables défaillances de l'esprit public égalant ce qu'il y a de plus merveilleux dans ses élans indomptables!

Ce n'est pas tout : l'étonnement redouble encore quand on songe au jugement, définitif en apparence, que porte aujourd'hui le peuple anglais sur cette époque de son histoire. Il la sait à fond; il ne semble pas la comprendre. Vainement mille témoins bavards et parfaitement irrécusables lui rendent compte, heure par heure, pour ainsi dire, de ce que fut la cour de l'avant-dernier Stuart. — Cette cour où un épicurien repu et blasé, le jouet et la risée de son immonde sérail, contresignait indolemment, entre deux bons mots et deux orgies, les arrêts de mort rendus par Jeffery, cette cour a gardé je ne sais quel prestige d'élégance et de splendeur devant lequel s'incline, ébloui, fasciné, l'hébêtement sceptique de notre temps. L'assassin couronné d'Algernon-Sidney et de Russell est resté le « joyeux monarque, » le bon vivant, le causeur aimable (1). Toute une

(1) N'est-ce pas le cas de placer ici l'épitaphe si connue que Rochester lui avait composée de son vivant :

Ici gît le roi notre sire,
Grand prometteur sans nul crédit?
Jamais sottise on ne l'ouït dire,
Jamais chose sage il ne fit.

école historique, subissant l'influence des opinions professées dans les universités *tories*, s'obstine à ne voir que l'éclat, les joyeux et splendides dehors de ce règne désastreux, dont elle méconnaît de parti pris l'ignominie, les misères. Pour subvenir à ces prodigalités qui l'émerveillent, une effroyable vénalité s'était établie, qui allait de la courtisane titrée mettant à l'encan les emplois publics au monarque lui-même trafiquant de la politique nationale : — peu lui importe. L'absolutisme aux abois ne vivait que d'expédiens ruineux, et préparait ainsi, l'atermoyant de jour en jour, l'insurrection finale: — elle n'y veut pas prendre garde. Dans ses préoccupations monarchiques, tout aussi inconséquentes qu'immorales, cette école applaudit en souriant au froid et voluptueux scepticisme de Charles II, comme si en définitive il ne fallait pas imputer à cet égoïste indolent, à sa lâche inertie, à ses visées restreintes, à ses calculs purement personnels, les longs mécontentemens, les humiliations, le malaise, les sourdes colères dont l'explosion tardive devait rouvrir un jour devant sa race imprudente et perfide les dures voies de l'exil.

La vérité cependant, il faut bien le reconnaître, devient de plus en plus difficile à retenir au fond de son puits. On la veut dans sa nudité emblématique; on la demande aux documens originaux, aux témoignages contemporains de chaque époque. On la dégage avec soin de ce que les intérêts lésés, les passions du moment ont pu y mêler d'exagération et de mensonge. Or il arrive ceci pour le règne de Charles II : l'idée qu'en peuvent donner les poèmes satiriques de Rochester ou de Buckhurst, — et par ce qu'ils sont en eux-mêmes, — et par les faits, les opinions dont ils perpétuent le souvenir, — cette idée générale se trouve à peine modifiée par l'examen de tout ce que ce règne a laissé derrière lui de vestiges authentiques. L'histoire telle qu'on la restitue aujourd'hui, — prenons pour type, si l'on veut, celle de Macaulay, — plus sobre de détails, plus mesurée d'expression que ces satires effrénées, laisse peut-être de ces temps misérables une image plus sombre encore. La conclusion seule manque à ces récits véridiques, ou pour mieux dire l'historien la laisse à dégager au lecteur. Il est vrai que celui-ci n'éprouve ni grand'peine, ni grand embarras à établir un jugement exact sur un rapport si lumineux.

En demandant à Rochester, — comme nous aurions pu le demander aux autres écrivains de son temps et de sa caste, — ce que furent les plus belles années du règne de Charles II, nous avons invoqué de tous les témoignages le moins suspect. Sous ce règne en effet, la plus haute place, les privilèges les plus enviables étaient accordés aux hommes de ce rang, de ce tempérament, de ce caractère. En montrant que ces favoris de cour, ces *mignons* de la monarchie, — las des désordres au sein desquels elle les faisait vivre, tout en les

comblant de ses dons, — lui ont jeté l'anathème et se sont empressés de sonner pour ainsi dire son glas funèbre, nous avons, ce nous semble, donné sa mesure exacte et dit ce qu'elle a valu, et comme élément de bon ordre social, et comme barrière opposée aux révolutions, et comme réalisation des espérances qui avaient ramené l'Angleterre sous son joug. Ceci peut servir de leçon aux peuples obstinément en garde contre les doctrines du *self-government*.

De cet ordre d'idées, si nous revenons à des considérations purement littéraires, si nous nous demandons par exemple ce que la patrie de Chaucer, de Shakspeare et de Milton doit à la restauration de 1660, nous n'arrivons pas à des conclusions beaucoup plus favorables. De cette époque en effet date un travail singulier, qui, sous prétexte de les policer, de les réglementer, asservit et abâtardit les productions du génie anglais. Non que cette culture forcée, artificielle, n'ait donné çà et là quelques beaux fruits, — à vrai dire dépourvus de saveur; mais, si l'on s'en tient aux résultats généraux, il faut bien constater que la transfusion du sang étranger dans les veines anglaises amena graduellement, des successeurs de Dryden aux prédécesseurs de Byron, — d'Addison et Pope à Darwin et Hayley, — en passant par Gray, Goldsmith, Mason, Pye, Whitehead, etc., — une sorte de paralysie toujours croissante, et qui allait devenir complète, lorsque Cowper et Burns donnèrent le signal de la résurrection. On en vit les premiers symptômes, — ce rapprochement nous est sans doute permis, — au moment même où l'Europe, émue, tressaillante, sentit s'agiter en elle cet avenir mystérieux dont nous n'avons pas encore salué la naissance. L'Angleterre doit à ce réveil poétique des écrivains de premier ordre, qui, loin de la subir, et parce qu'ils ne la subissaient pas, se sont imposés à l'imitation : glorieuse indépendance que la littérature anglaise n'a plus reperdue, on le sait de reste; — indépendance qu'elle pourrait avec profit rendre plus accessible, plus communicative, on ne le sait peut-être pas assez! Telle qu'elle est, — et sans trop vanter ce qu'elle a d'absolu, de jaloux, d'exclusif, de mal à propos dédaigneux, d'*isolant*, — nous lui reconnaîtrons une grande supériorité relative : elle représente le peuple dont elle est appelée à développer l'intelligence bien mieux que ne le firent naguère les Rochester, les Etheredge, les Savile, avec leurs grâces étrangères, leurs traditions païennes, et le cynisme debraillé qu'ils avaient emprunté à nos poètes de ruelles.

E.-D. FORGUES.

LES RÉCITS

DE L'ENSEIGNE STAEL

ET

LE POÈTE FINLANDAIS RUNEBERG

En 1809, pendant que la résistance nationale de l'Espagne, qui devait imprimer la première secousse à la grandeur de Napoléon, attirait tous les regards vers l'occident de l'Europe, un autre épisode militaire, plus humble sans doute, mais fertile aussi en belles actions et en conséquences fatales, la conquête de la Finlande par les Russes, ensanglantait l'extrémité opposée du continent. Traîtreusement attaquée par un perfide ennemi, lâchement défendue par le gouvernement suédois, alors aux mains du faible et malheureux Gustave IV, la Finlande, à peu près abandonnée à ses seules ressources, ne voulut pas être une proie inerte : elle résista pour son propre honneur et versa son sang dans une lutte inégale, d'une issue trop assurée, mais qui fut de sa part un noble témoignage pour soutenir et venger la dignité humaine.

Cette guerre a trouvé son poète. Un homme s'est rencontré qui, en des vers d'une simplicité mâle et d'une passion chaleureuse, a chanté les joies et les peines du peuple finlandais pendant sa mémorable lutte contre les armées russes. Ce sont les divers poèmes dont se compose cette épopée populaire, ce sont les *Récits de l'enseigne Stael*, que nous voudrions faire connaître. Déjà on s'est occupé de l'auteur des *Récits* dans la *Revue* (1); mais Runeberg en était alors à ses premiers essais, il s'est surpassé depuis, et les *Récits de l'enseigne Stael*, publiés en 1848, resteront sans doute son chef-d'œuvre. Aussi croyons-nous devoir les soumettre à l'épreuve de la traduction, et préparer ainsi l'étude plus complète qu'il y aura peut-être lieu de tenter un jour sur un poète dont la carrière ne touche pas encore à son terme (2).

(1) Voyez l'étude de M. Marmier sur Runeberg dans la livraison du 1er août 1839.

(2) Runeberg a aujourd'hui cinquante-trois ans, et il est professeur au gymnase de la petite ville finlandaise de Borgå.

Ces *Récits* sont au nombre de quinze environ. Ce sont de petits poèmes qui, composés en vers suédois, ont été mis en musique, et dont le plus grand nombre, chantés sur les deux rives de la Baltique, sont devenus très populaires. L'unique sujet de ces poèmes est la dernière guerre de Finlande, l'unique inspiration qu'ils traduisent est celle du patriotisme. La première pièce, qui sert d'introduction, la découvre tout entière ; elle n'est autre chose qu'une invocation à la Finlande elle-même :

« Patrie! patrie! terre natale! retentissez bien haut, noms sacrés! Nulle montagne élancée vers les cieux, nulle creuse vallée, nul rivage baigné par les eaux n'est plus chéri que notre pays du Nord, la contrée de nos pères.

« Elle est pauvre, notre patrie; elle le sera toujours pour qui recherche l'or. L'étranger passe avec dédain devant elle et s'éloigne; mais nous, nous l'aimons. Avec ses bruyères, ses montagnes et ses rocs, cette terre-là est pour nous la terre d'or.

« Nous aimons ses torrens rugissans et le doux bruit de ses ruisseaux; nous aimons le grave murmure de nos sombres forêts, nos longues nuits étoilées, nos étés sans ténèbres. Ici, tout ce qui frappe nos yeux et nos oreilles émeut à la fois notre cœur.

« Ici a été combattu le combat de nos pères, par la pensée, par l'épée, par la charrue. Que le ciel fût orageux ou pur, le sort rude ou clément, c'est ici que le cœur du peuple finlandais a palpité; ici s'est accompli son destin.

« Qui compta jamais les combats que ce peuple a subis? Quand la guerre rugissait de vallée en vallée, quand au froid glacial se joignaient les angoisses de la faim, qui mesura jamais tout le sang qu'il a versé et toute sa patience à souffrir ?

« C'est sur cette terre que tout ce sang a coulé, sur cette terre et pour nous. Cette terre a vu les joies, elle a recueilli les soupirs de ceux qui, long-temps avant que nous ne fussions nés, ont supporté nos fardeaux.

« Tout nous est facile et doux aujourd'hui; tout nous est frayé. Quelle que puisse être notre destinée, nous avons une patrie, une terre natale, et qu'y a-t-il au monde de plus digne d'amour?

« La voyez-vous, cette terre, à droite, à gauche, partout, sous nos yeux? Nous pouvons étendre la main et dire fièrement, en montrant lacs et rivages : Tout ce pays-là, c'est notre patrie!

« Et quand nous serions ravis dans l'azur, dans les nuages dorés des cieux, dans la vie céleste parmi les astres, où l'on ne connaît larmes ni douleurs, le regret de cette pauvre patrie subsisterait encore au fond de nos cœurs.

« Terre aux cent lacs, asile des chants harmonieux et de la fidélité, toi, notre rivage sur l'océan de la vie, terre de notre passé, terre de notre avenir, ne sois pas honnie pour ta pauvreté; sois libre au contraire, joyeuse et sans crainte du lendemain.

« Ta fleur, cachée encore dans le bourgeon, s'épanouira en brisant ses entraves; de notre amour sortira ta lumière, ta joie, ton espérance, et nos accens patriotiques retentiront en même temps, plus éclatans que jamais! »

Le second morceau donne le cadre dans lequel l'auteur a rangé la série de ses tableaux : un vieil enseigne, qui a fait la guerre de Finlande, en ra-

conte, au coin du foyer, ce que les questions du poète, alors jeune étudiant, lui remettent en mémoire.

L'ENSEIGNE STAEL.

« J'aime à retourner par le souvenir vers le temps passé, où j'aperçois encore plus d'une étoile amie qui me fait signe et m'appelle. Allons! qui veut me suivre vers les sombres eaux du Næsijærvi?

« C'est là que je fis connaissance d'un brave homme qui jadis avait été soldat. Il avait le titre d'enseigne; c'était à peu près toute sa fortune. Dieu sait comment il se fit qu'il vint un jour habiter la maison où je demeurais.

« Je me regardais alors comme une personne fort bien pourvue. J'étais étudiant, de plus précepteur, et l'on m'appelait monsieur le *magister*. *Rosa, la rose*, me donnait le superflu, et le vieil enseigne y prenait sa part, — son pain de chaque jour.

« Je fumais du meilleur, et j'avais une pipe d'écume de mer. Le vieux achetait bien, lui aussi, un peu de tabac, quand il n'était pas tout à fait près de ses pièces; mais le plus souvent c'était de pauvre lichen qu'il bourrait sa vieille pipe de bois.

« Age d'or! où l'on ne vit que pour la joie et le plaisir, où l'on est jeune, où l'on est étudiant, où l'on respire à pleine poitrine, sans autre souci que de voir sa moustache croître, hélas! trop lentement!

« Ignorant les besoins des autres, je ne sentais que mon bonheur. Mon bras était fort, ma joue colorée, mon sang impétueux et brûlant; j'étais enivré de ma jeunesse, et plus fier qu'un roi!

« Le vieil enseigne, lui, restait sans se plaindre oublié dans sa chambre; il fumait sa pipe, nouait ses filets, et nous laissait tapager. Parbleu! il en avait vu bien d'autres!

« Mais c'était mon grand plaisir d'aller contempler cette anguleuse figure, cet air raide, cette physionomie, cet antique vêtement, scandaleusement usé, et, mieux que tout cela, son beau nez d'aigle avec son pince-nez dessus!

« Je descendais souvent chez lui pour lui jouer quelque tour. C'était mon bonheur de le mettre en colère et d'emmêler son filet; je lui tirais sa navette, et je lui faisais faire de fausses mailles.

« Alors il s'élançait furieux et me chassait hors de son coin. — Un mot d'amitié, une prise de tabac, et la paix était faite. Je revenais comme d'habitude, et je recommençais les mêmes tours.

« Il ne me venait pas à l'esprit que le vieillard avait eu son temps, lui aussi, qu'il avait été jeune, que dans le chemin de la vie il avait marché plus loin et plus longtemps que moi; j'étais trop fier pour y rien entendre.

« Je n'imaginais pas qu'il eût manié l'épée, qu'il eût avec joie donné son sang pour cette même patrie qui m'est devenue si chère. Moi, j'étais fou de ma jeunesse; il n'était qu'un pauvre enseigne, et j'étais plus qu'un roi!

« Mais un jour je me sentais fatigué de plaisirs; c'était en hiver, les heures me semblaient bien longues, quoiqu'à l'horizon la journée fût bien courte;

« Je pris le premier volume qui me tomba sous la main, uniquement pour tuer le temps. C'était un pauvre bouquin broché qui se trouvait, comme par grâce, parmi les livres, tous reliés, de la maison; c'était un récit sans nom d'auteur de la dernière guerre de Finlande.

« Je l'emportai dans ma chambre et me mis à le feuilleter négligemment. Je rencontrai l'histoire de la brigade de Savolax. Je lus une page, puis une seconde. Je commençai à sentir battre mon cœur.

« Je voyais un peuple qui perdait tout, excepté son honneur. Je voyais une armée victorieuse à la fois de la faim, du froid et de l'ennemi, et mes yeux se mirent à dévorer les pages; j'aurais voulu en baiser chaque ligne!

« A l'heure du danger, dans le feu du combat, quel courage avaient montré ces hommes! O patrie, toi si pauvre, as-tu été si aimée! Comment as-tu inspiré un si tendre, un si profond amour à ceux que tu nourris de pain d'écorce!

« Et ma pensée s'élançait dans des régions que je n'avais jamais soupçonnées, et dans mon cœur circulait une vie aux enchantemens inconnus; les heures fuyaient comme si elles eussent eu des ailes. Oh! que le livre me parut court!

« Il était achevé, et la soirée aussi; mais mon ardeur n'était pas éteinte. Que de questions à faire! que de commentaires et d'explications à demander! Je descendis chez mon vieil enseigne.

« Je le trouvai à sa place accoutumée et occupé de sa besogne ordinaire. Il m'accueillit d'un regard de mauvaise humeur, qui semblait dire : — Quoi! pas même la nuit tranquille!

« Mais moi, je n'étais plus le même; j'avais bien d'autres pensées. — Je viens de lire la guerre de Finlande, lui dis-je sans préambule; moi aussi, je suis Finlandais; je brûle d'en savoir davantage, peut-être saurez-vous m'instruire?

« En entendant ces mots, il me regarda tout étonné; un éclair brilla dans ses yeux, comme s'il se fût retrouvé dans les rangs. — Oui! dit-il, je puis en parler, si monsieur le désire, car j'en étais!

« Je m'assis sur son lit de paille, et il se mit à raconter. C'étaient les victoires de Duncker, les hauts faits du capitaine Malm, et tant d'autres exploits. Son regard devenait lumineux, son front clair; je n'oublierai jamais comme il était beau!

« Il avait vu tant de sanglantes journées, partagé tant de périls, pris sa part de tant de victoires, et aussi de tant de revers dont le temps n'avait pas fermé toutes les blessures! Tous ces souvenirs, déjà perdus pour le monde, il les gardait fidèlement dans son cœur.

« Je restais là, muet, à l'écouter; pas un mot ne m'échappait; la nuit était à moitié écoulée que je l'écoutais encore. Quand je le quittai, il me conduisit jusqu'au seuil, et serra avec joie la main que je lui offris.

« Depuis lors il ne fut jamais plus heureux que lorsqu'il me voyait arriver. Nous partagions plaisir et peine, et nous fumions ensemble de mon tabac. Il était vieux; moi, j'étais jeune; je n'étais qu'un étudiant; lui me paraissait plus qu'un roi.

« Ces souvenirs du vieillard, je les ai mis en vers, et les voici. Combien de fois, pendant la nuit tranquille, aux humbles lueurs de son foyer, je suis venu les recueillir! Ce sont quelques simples récits, rien de plus. Je te les offre, ô patrie! »

A la suite s'ouvre la série des glorieux épisodes auxquels la guerre de Fin-

lande a donné naissance. Les actes de dévouement et de valeur personnelle accomplis par la chétive armée finlandaise, sous les ordres de quelques chefs courageux, au milieu de ses forêts et de ses lacs, l'histoire générale a pu ne les pas enregistrer, mais la poésie nationale les a recueillis. En face d'une cruelle invasion et d'une armée ennemie dix fois supérieure à l'armée suédoise, qui était découragée et presque sans direction, il est clair que la défense du pays, celle des foyers, des berceaux et des tombes, était confiée à tous les bras finlandais capables de porter, à défaut de fusils, la pioche, la faux ou le bâton. Cette ressource suprême ne manqua pas à la pauvre Finlande, et enfanta des héros. Runeberg ouvre son livre en célébrant ces vertus anonymes; *le Frère du Nuage* vit encore aujourd'hui dans la mémoire des Finlandais reconnaissans; *la Fille du Hameau* personnifie la passion énergique et contenue de la femme du Nord; *le Vétéran*, ainsi que *les Deux Dragons*, prennent aussi place à bon droit dans cette galerie populaire, d'où le poète ne veut exclure aucun homme de cœur, qu'il combatte au nombre des vainqueurs ou parmi les vaincus, témoin l'éloquent morceau qui est intitulé *le Guerrier mourant*.

LE FRÈRE DU NUAGE.

« Sur la hauteur, parmi les bois sauvages, loin des grands chemins où depuis l'automne règne le tumulte des armes, il y a une pauvre cabane dont l'ennemi a ignoré le sentier. Le corbeau criant dans les nuages, le milan qui revient rassasié se balancer au sommet des pins, le loup cherchant à travers la bruyère une retraite pour y cacher quelque sanglant débris, ont été pour elle les seuls messagers du meurtre et de la guerre qui s'agite en bas.

« C'est le samedi soir. Dans sa pauvre chaumière, le paysan soucieux est assis; il se repose du travail de la semaine, le front appuyé sur sa main, un bras allongé sur la table; mais son regard inquiet se détourne fréquemment. Son fils adoptif et sa fille, seuls avec lui dans la cabane, ne remarquent pas son inquiétude; assis près de la muraille, les bras entrelacés, la main dans la main, la tête penchée l'un vers l'autre, ils sont muets, calmes, heureux.

« Enfin le vieillard rompit le silence, et pour celui qui sut le comprendre ses paroles furent significatives. Il chantait comme par passe-temps, mais il disait : L'ours est né pour être le roi des forêts; le sapin croît pour orner la bruyère; mais l'enfant de l'homme est-il né pour la force et la grandeur, ou pour la vanité et la poussière? Nul ne le sait. — Je l'ai vu venir enfant, un soir d'hiver, dans ma cabane, égaré comme l'oiseau sauvage dans l'habitation des hommes. Sa tête était nue, ses pieds nus dans la neige; à travers son vêtement déchiré, on voyait sa poitrine. — Qui es-tu et d'où viens-tu? — Demande qui il est et d'où il vient au riche, qui a un père et un foyer. D'où je viens? Peut-être le vent le sait, lui qui pousse ce nuage que je puis appeler mon frère. Qui je suis? Je suis comme la neige qui tombe des pieds de la nuit au seuil de ta cabane. — Mais, comme la neige, il ne disparut pas; comme son frère le nuage, il ne fut point emporté par le vent. L'enfant resta et devint jeune homme. Une année se passa, une seconde, et déjà sa hache abattait des arbres dans la forêt; avant la fin de son quatrième été, il avait tué un ours qui menaçait le troupeau. Que fait-il à présent de sa renommée,

qui nous était chère et qui effaçait toutes les autres? Qu'est devenue l'espérance de son père nourricier? Le vieillard est assis sans force dans la cabane; il attend, mais en vain, un mot, un seul mot sur le sort de la guerre. Sa patrie est-elle libre ou vaincue? Il n'entend point le langage des oiseaux, il ne sait point expliquer les cris du corbeau; nul étranger n'apportera de nouvelles dans son désert... Et le jeune homme, qui était son seul espoir, interroge et écoute un cœur de femme!

« Lorsque, pendant un soir d'été, au milieu du repos de la nature, pareil au repos du dimanche, tout à coup la trombe inaperçue, rapide comme la flèche, s'abat dans le sein du lac au fond des bois, la plante est encore immobile, nul souffle n'agite l'arête aiguë du pin, calmes sont les grands arbres, calme la fleur sur les bords escarpés, mais dans les profondeurs de l'abîme gronde déjà la tourmente. Ainsi le jeune homme, à mesure que le chant frappe ses oreilles, reste muet, soucieux, immobile, mais à chaque parole sent battre plus vivement son cœur. Tout le soir il demeure assis près de la jeune fille, puis, en même temps que le vieillard, va prendre le repos. Le premier il semble dormir, mais, longtemps avant que nul soit éveillé, aux premières lueurs rougeâtres du matin, seul il se glisse hors de la cabane.

« Le jour est venu; le soleil monte à l'horizon, mais ils ne sont plus que deux à s'éveiller dans la pauvre demeure. La jeune fille prépare le repas du matin, mais ils ne sont que deux à s'asseoir devant la table. Le repas de midi vient ensuite, et celui qu'on attend n'a point reparu. Le front du vieillard est encore sans nuage, les yeux de la jeune fille encore sans larmes; mais après le repas ni l'un ni l'autre ne goûte le repos auquel invite le dimanche. Une heure se passe, semblable à celle où la nuée orageuse se forme dans les cieux. Le vieillard essaie quelques mots de consolation : « La ville est loin, ma fille; les chemins sont difficiles; les pluies d'automne ont grossi les ruisseaux et rempli les fondrières; les passages ne sont pas partout préparés; il est parti aux premières lueurs du jour; il ne peut guère être de retour avant ce soir. »

« Sa fille l'écoute sans attention. La fleur ferme son calice au vent du soir; ainsi son cœur, à elle, enferme sa pensée. Bientôt pourtant une larme coule sur sa joue, son front s'incline, et elle chante : « Combien, quand un cœur a rencontré un cœur, ce qui avait tant de prix naguère devient peu de chose! Terre, ciel, patrie, père, mère, qu'êtes-vous alors? Dans un embrassement, celui qui aime a reçu plus que la terre; dans un regard, il a vu plus que le ciel; plus fort que le conseil d'une mère, plus fort que la volonté d'un père est le soupir à peine entendu. Quelle puissance plus habile à charmer que l'amour! Point d'obstacles pour celui qui aime. Les lacs s'étendent; il les traverse comme le souffle du vent. Les montagnes s'élèvent; il a les ailes de l'aigle... Et longtemps avant le repas de midi il est de retour celui qu'on n'attendait que bien tard, le soir! »

« Le vieux père a entendu les plaintes de sa fille. Inquiet et chagrin, il sort en silence de la cabane; il s'en va à la recherche, il prend le sentier à peine frayé; le soleil atteignait les cimes des bois quand, déjà fatigué, il arrive à la ferme la plus prochaine.

« Pareille au pin qui, respecté par l'incendie, se dresse tout seul sur la

bruyère, une seule cabane restait au milieu du riche domaine, aujourd'hui ravagé. Une femme s'y trouvait, penchée sur le berceau de son enfant endormi. Comme l'oiseau qui, entendant un bruit inattendu, reconnaît le sifflement de la balle, tressaille, s'agite, bat des ailes, ainsi la jeune femme épouvantée s'élance vers la porte qui s'ouvre; mais la joie remplace sa crainte quand elle reconnaît le vieillard. Elle court à lui, serre ses mains dans les siennes, et de grosses larmes coulent de ses yeux. « Salut, dit-elle, salut, père vénérable! Au milieu de notre douleur, ta venue est bénie, et trois fois béni soit le noble jeune homme que tu as élevé, le défenseur des opprimés, l'ami des malheureux! Sieds-toi, repose tes pieds fatigués, et écoute avec joie. La guerre était bien cruelle depuis l'automne, et notre pays également ravagé par amis et ennemis. Du moins la vie de ceux qui sont sans défense avait été jusqu'ici épargnée; mais hier une troupe des nôtres, formée dans la paroisse voisine, partit pour combattre ici près. La victoire les trompa, la mort en épargna bien peu; ils se dispersèrent, et l'ennemi se précipita dans nos campagnes. Ceux qui étaient sans armes comme ceux qui résistaient, hommes, femmes, enfans, n'obtinrent nulle pitié. Ce matin, quand on commençait à sonner l'office, l'ennemi furieux arriva ici même. Le courage me manque pour retracer cette scène de douleur. Mon mari fut renversé et garrotté; le sang allait couler; la violence régnait; notre salut semblait désespéré. Moi-même, par huit bras saisie, j'étais devenue une proie que se disputaient ces bêtes sauvages... Mais alors vint le sauveur, le frère du nuage; il s'élança dans la cabane, et les meurtriers s'arrêtèrent, les ravisseurs s'enfuirent. Maintenant je suis seule dans ma demeure dévastée, plus dénuée dix fois que le pauvre passereau; mais j'aurai plus de joie que dans nos meilleurs jours si je vois mon mari et mon sauveur revenir tous les deux sans blessure de la ville où ils ont poursuivi l'ennemi. »

« Quand le vieillard eut entendu ces derniers mots, il se leva comme s'il eût reposé trop longtemps. La douleur et l'inquiétude obscurcissaient son front. En vain la pauvre femme le priait de rester encore; il reprit le chemin qui conduisait à la ville. . . . .

« Les dernières lueurs du couchant guidaient seules ses pas quand il aperçut, comme une étoile entre les nuages, l'église encore enveloppée de fumée et de cendre. Il s'avança au milieu des morts, amis ou ennemis, comme une ombre qui traverse un champ moissonné. Partout le silence et l'image de la destruction; pas un soupir qui trahît encore la vie. Cependant, au détour du chemin, un jeune soldat tout sanglant était étendu parmi les ruines. Sur sa joue blême, quand il aperçut le vieillard, flotta une faible rougeur aussi fugitive qu'un reflet sur les nuages argentés du soir; ses yeux éteints se ranimèrent, et il dit : « Salut! je meurs volontiers, puisqu'il m'a été donné d'être parmi ceux qui meurent pour leur pays après lui avoir donné la victoire; salut, ô vous qui avez élevé le sauveur de la patrie! Qu'il soit trois fois béni, celui qui nous a conduits au combat, plus fort à lui tout seul que nous n'étions tous ensemble! Il nous trouva vaincus, dispersés, attendant une mort honteuse : personne dont la voix sût nous réunir, personne pour commander ni pour obéir; mais il parut, du fond du désert il vint, le fils du mendiant, avec un front de roi! Sa voix, qui nous rappelait au combat, fut entendue; son étincelle enflamma tous les cœurs; la crainte s'enfuit; il était bien connu

de tous, et avec lui notre troupe s'élança sur nos adversaires comme le vent d'orage au milieu des faibles roseaux. Voyez-vous jusqu'à l'extrémité du chemin, vers l'église, les ennemis couchés à terre? Là où la moisson est la plus épaisse, c'est là qu'a passé le héros; mes yeux l'ont suivi après que mes pieds s'y refusaient, et ma pensée le suit à présent jusque dans la mort. » Il dit. Quelques instans après, ses yeux s'éteignirent doucement.

« Aussi doucement s'étaient éteints les derniers rayons du jour. La lune, pâle soleil de la nuit, éclairait seule maintenant les pas du vieillard. Lorsqu'il entra dans le champ du repos qui entourait l'église, un groupe d'hommes et de femmes étaient réunis entre les croix, mornes et silencieux comme ceux qui dormaient sous cette terre. Personne ne vint à la rencontre du vieillard, personne ne l'accueillit d'un mot ou seulement d'un regard. Il entra dans le cercle et vit à ses pieds, étendu mort, celui qu'il cherchait... Tout sanglant, il était cependant facile à reconnaître. Comme l'arbre roi des forêts, abattu avec les autres, est encore dans la poussière le plus grand et l'incomparable, ainsi parmi les ennemis abattus gisait le héros.

« Le vieillard était là les mains jointes, muet, comme frappé de la foudre. Sa joue était pâle, ses lèvres tremblaient. Enfin sa douleur trouva des paroles, et ses lamentations éclatèrent : « L'orage maintenant a renversé mon toit et la grêle a ravagé mon champ; plus que mon toit et mon champ une tombe m'est désormais précieuse. Malheur! malheur! Faut-il que je te retrouve ainsi, toi le soutien de ma vieillesse, toi l'honneur de ma vie, toi l'envoyé du ciel, hier si fort et si beau, aussi chétif aujourd'hui que la poussière sur laquelle tu reposes! »

« Ainsi le vieillard achevait sa plainte. Une autre voix continua; c'était celle de sa fille, qui venait d'arriver, elle aussi, dans ce même lieu : « Je l'aimais, dit-elle, et quand je le pressais contre mon cœur, il m'était plus cher que tout au monde; mais aujourd'hui, bien que la froide étreinte de la terre m'envie son cœur glacé, il m'est bien plus cher encore. Son amour m'était plus précieux que la vie; mais plus belle que son amour est une mort comme la sienne. » Puis, sans pleurer ni gémir, elle s'agenouilla, et essuya doucement avec son mouchoir la figure ensanglantée. Les paysans, encore armés, l'entouraient silencieux et immobiles. Les femmes, accourues chacune pour quelque deuil, étaient là aussi tristes et muettes. « Quelqu'un veut-il, dit la noble fille, m'apporter un peu d'eau? Je laverai son visage; je ramènerai encore une fois de mes mains les boucles de ses cheveux; je verrai son regard aimable jusque dans la mort, et je montrerai fièrement à tous le frère du nuage, le mendiant dédaigné, qui se leva un jour et fut le sauveur de la patrie! »

« En entendant parler sa fille, en voyant près de lui la pauvre abandonnée, le vieux père, d'une voix brisée, lui dit : « Hélas! la joie de ta joie, le consolateur de tes peines, le soutien, le père, le frère, l'époux, il était tout cela pour toi; tu as tout perdu avec lui, il ne te reste plus rien sur la terre! » Et tous les assistans éclataient en sanglots. Des larmes brillèrent aussi dans les yeux de la jeune fille, mais elle prit la main de celui que tous pleuraient, et dit : « Ce n'est point par des plaintes qu'il faut célébrer ta mémoire, comme on ferait pour celui qui passe et sera bientôt oublié. Non; la patrie te regrettera comme le beau soir d'été regrette la rosée du matin, c'est-à-

dire au milieu de la paix, de la joie pure, de la lumière, des chants, et dans l'espérance de la brillante aurore ! »

LA FILLE DU HAMEAU.

« Le soleil descendait à l'horizon; le soir venait, un doux soir d'été. Une dernière lueur de pourpre enveloppait les cabanes et les champs. Une bande de paysans, las du travail du jour, mais le front joyeux, revenaient à leurs pauvres demeures. Leur ouvrage était fini.

« Leur ouvrage était fini; leur moisson était faite, riche moisson cette fois! Une troupe d'ennemis audacieux étaient couchés à terre ou prisonniers. Aux premières lueurs du jour avait commencé le combat; quand la victoire fut complète, la nuit descendait sur la terre.

« Non loin du champ où s'était livré le long et sanglant combat, près du chemin était un pauvre hameau à moitié ruiné. Au seuil d'une chaumière une jeune fille était assise. Silencieuse, elle regardait, pendant que les moissonneurs passaient lentement.

« Elle regarde, elle cherche. Qui sait ce qu'elle pense! Ses joues brûlantes sont plus rouges que les dernières teintes du couchant. Elle est immobile, mais tellement émue, tellement troublée, que, si elle écoutait comme elle regarde, elle entendrait battre son cœur.

« La troupe continue sa marche; la jeune fille demeure attentive. A chaque rang, à chaque homme ses yeux adressent une question, question tremblante et pleine d'angoisse, question qui n'a pas d'autre voix que le souffle haletant qui sort de son sein.

« Mais tous ont passé, du premier au dernier. Alors la pauvre fille sort de son immobilité, alors elle se penche brisée; elle n'éclate pas en bruyans sanglots, mais son front tombe dans ses mains, et de grosses larmes baignent ses joues brûlantes.

« — Que sert de pleurer? lui dit sa mère. Prends courage, ma fille, tout espoir n'est pas perdu. Écoute ma voix; tes larmes coulent inutiles; celui que tes yeux cherchaient et qu'ils n'ont point trouvé vit encore: il a pensé à toi, il a vécu pour toi.

« Il a pensé à toi; il a suivi mon conseil de n'aller point aveuglément chercher le danger. C'est le mot d'adieu que je lui ai dit tout bas quand il est parti avec les autres; c'est par contrainte qu'il les suivait; son humeur n'était pas de se battre; je sais qu'il n'avait point envie de nous quitter, nous et la vie, qui lui était devenue si chère. »

« La jeune fille leva la tête, tremblante et comme éveillée d'un rêve douloureux. Ce fut comme si un grand trouble agitait son cœur. Elle n'hésita point, regarda subitement là-bas, où sur le champ de bataille s'élevaient encore de sinistres lueurs. Elle s'élança sur la route et se perdit dans le lointain.

« Une heure se passa, une heure encore. La nuit descendait, mais à l'horizon, sous le nuage argenté, flottait encore le pâle crépuscule. « Elle tarde encore... O ma fille, reviens! Ton inquiétude est vaine. Demain, avant que le soleil soit levé, ton fiancé sera ici. »

« Et la jeune fille revint. Elle s'approcha à pas lents. Ses yeux n'étaient plus voilés de larmes, mais la main qu'elle tendit à sa mère était glacée

comme le vent de la nuit, et plus blanches que le nuage à l'horizon étaient ses joues froides.

« Prépare ma tombe, ô ma mère! Les jours de ma vie sont finis. L'homme auquel mon cœur avait donné sa foi, emportant sa honte, a fui du combat; il a pensé à moi, à lui; il a suivi tes conseils; il a trahi ses frères et la terre de ses pères!

« Quand ils revinrent sans lui, je pleurai son sort. Je le croyais étendu, comme un homme, parmi les morts. Je versai des larmes, mais mon chagrin était doux alors; j'aurais vécu mille ans pour le pleurer.

« O mère! aux dernières lueurs du jour, je l'ai cherché parmi les morts, mais aucun de ceux qui sont couchés là-bas n'a les traits que j'aimais. Je ne veux plus habiter sur cette terre où j'ai été trompée. Il n'était point parmi les morts, et c'est pourquoi je veux mourir. »

LE VÉTÉRAN.

« Il se lève tout à coup dans le coin de sa pauvre cabane. Sous le poids des années, il paraît encore de haute taille. En ce moment d'ailleurs, il est tout changé; son allure est fière, sa physionomie belliqueuse.

« Humble vétéran dans ses vieux jours, il n'a retiré de ses anciens et rudes combats que des cicatrices; puis, sans foyer, il a erré longtemps avant de rencontrer un port.

« Il se lève tout à coup, comme éveillé d'un long sommeil. Il ôte sa casaque usée de tous les jours, endosse l'habit de fête soigneusement réservé depuis de longues années, et dispose avec attention de chaque côté les boucles argentées de ses cheveux.

« Le voilà prêt. Il sort de sa cabane. Il est beau à voir avec son habit bleu aux paremens jaunes, son shako à plaque de cuivre, son bâton de voyage, et ce calme de mort répandu sur toute sa personne.

« C'est le 17 août. Le soleil, caché depuis quelque temps, brille de nouveau. Voici un beau jour d'été; la terre et les eaux sont caressées de douces haleines. Où va-t-il, le vieux soldat, par cette belle journée?

« Son foyer lui est-il devenu trop étroit, ou bien trop solitaire? Pourquoi cet habit des grands jours? Est-ce au temple qu'il veut aller? Nul bruit de cloches n'y appelle; les portes du temple sont fermées, et le 17 août n'est pas un jour de fête.

« Pourtant le vieux soldat sait bien qu'on célèbre en ce moment même quelque part le service divin. Ce n'est pas dans l'église, il est vrai, mais tout près de là; oui, là-bas sur la hauteur, tout le long de la bruyère jusqu'au lac voisin, une troupe de Finlandais combat aujourd'hui pour la patrie et le roi.

« Et à cause de cela le 17 août, aux yeux du vieux soldat, sera un jour de fête. — Il va droit vers la colline où flotte le drapeau finlandais. Il veut voir le service divin célébré en ce jour par le brave Adlercreutz.

« Il veut entendre encore une fois dans sa vie le cliquetis des armes, l'harmonie bien connue des pièces de campagne; il veut retrouver par le souvenir le courage et la force de sa jeunesse, et il veut voir enfin comment la génération nouvelle sait se comporter au feu.

« Il s'avance d'un pas lent, mais tranquille. Il a dépassé le mur extérieur de l'église. C'est là que pèse tout l'effort du combat. Il prend place sur une

pierre du chemin, examine l'armée finlandaise d'un côté, l'armée russe de l'autre. Là où le choc est le plus ardent, on voit son regard se fixer, et une vive lumière illumine parfois son visage.

« Les balles aveugles sifflent incessamment autour de lui; autour de lui tombent les nobles moissons de la mort, mais il ne quitte pas sa place, il est calme et content, et pas une balle n'atteint le vieillard.

« Selon les hasards de la journée, il se trouve entouré tantôt par des assaillans et tantôt par des fuyards; mais à travers tous les incidens du combat, amis et ennemis le respectent également.

« Le jour s'avance, et le soleil est déjà aux portes de l'occident. La valeur de l'armée finlandaise a finalement conquis la victoire. Toute résistance est brisée, tout ennemi a pris la fuite, tout rentre dans le calme et le repos.

« La dernière compagnie descend de la colline, et, en se retirant, passe devant le vieux soldat. Il se lève alors, et de sa voix la plus forte : « Jeunes et braves enfans de notre chère patrie, dit-il, si vous estimez la parole d'un vieux soldat, il vous remercie pour ce beau jour; jamais il n'a vu de plus glorieuse bataille. Gloire à Dieu! la Finlande sait encore vaincre un ennemi, l'âme de nos pères survit dans la vôtre, et la patrie a des hommes pour la défendre! »

LES DEUX DRAGONS.

« L'un se nommait Stael, et l'autre se nommait Lod. Ils étaient égaux en force et en courage. Le même village, sur les bords du Saïmen, les avait vus naître. Enfans de la même famille, ils avaient partagé sous le même toit querelles et jeux.

« Le même jour, tous deux étaient devenus dragons. Dans les mêmes combats, ils avaient partagé mêmes hasards. Camarades de guerre comme autrefois de plaisirs, ils se querellaient encore et luttaient à qui l'emporterait en valeur.

« Bientôt leur renommée dans l'escadron dépassa celle de tous les autres; nul n'osait se dire plus brave. On les fit caporaux tous deux ensemble, mais cela ne termina pas la querelle.

« C'était toujours la même rivalité, puisqu'ils étaient encore égaux. Si l'un entreprenait quelque chose, l'autre avait la même pensée; ils se rencontraient au but. Si Lod était à l'ordre du jour, Stael y était aussi.

« La fortune enfin fit son choix. Tandis que de toutes les affaires Lod sortait sain et sauf, Stael fut blessé. Il fallut rester à l'hôpital, condamné au repos, à la tristesse et à l'ennui, tandis que Lod poursuivait ses exploits.

« Peu à peu les longs mois s'écoulèrent, et le brave revint au régiment; mais il n'était plus en première ligne: il avait beaucoup d'égaux, et Lod avait gagné la médaille!

« Stael fut témoin de son bonheur, il entendit sa renommée. Ce qu'il en ressentit dans son cœur, il sut l'y contenir; pas un mot, pas un regard ne le trahit.

« Un beau jour, on les envoya tous les deux en éclaireurs. Ils revenaient, leur mission remplie, quand d'un nuage de poussière sortit tout à coup une troupe de Cosaques. « Volte-face, dit Lod, ils sont cinq, et nous ne sommes que deux. Frère, ce serait courir un danger inutile. »

« Stael sourit avec dédain. « Tu as raison, répondit-il, et tu fais sagement. Tu pourrais être blessé, ce qui ne t'est pas arrivé encore. Va, j'irai seul en avant. Avec ta médaille sur la poitrine, tu es trop bon pour te battre. »

« Il dit, tire son sabre, et avance avec un hautain mépris. Pas un regard en arrière. Que lui importe l'avis de son camarade? Qu'il le suive ou non, il ne s'en inquiète pas.

« Ce qu'il veut, c'est combattre. Il va droit au but. Le front sanglant d'un des fils de la steppe montre déjà la force de son bras. Les cris de mort et de vengeance, les coups de feu retentissent; mais, au milieu de la mêlée qu'il domine de sa haute taille, le dragon paraît encore.

« Cependant la fortune change, la victoire l'abandonne. Cheval et cavalier sont renversés ensemble. Vainement, dans la poussière, le vaincu lutte d'un bras vigoureux ; quatre pointes s'abaissent vers sa poitrine.

« C'est la mort menaçante, terrible. Une seconde, et tout est fini... Mais non, espère encore; Lod n'est-il pas là? Il paraît, les ennemis s'écartent, le vaincu est oublié, et le combat recommence.

« Un des quatre est renversé. Voyez : à son tour, Lod aussi est blessé. Les momens sont précieux; son sang coule à flots, la force l'abandonne. L'espoir du succès fuit-il encore? Non. Stael s'est relevé, et le voilà derechef au combat.

« — Ils furent promptement vainqueurs, dit la renommée. — Et la renommée ajoute que le soir même on vit Lod entrer dans la tente de Sandels. Il tenait tranquillement sa médaille à la main : « Mon général, dit-il, donnez une médaille à mon camarade, ou bien reprenez la mienne. »

LE GUERRIER MOURANT.

« La sanglante journée était finie, et sur les bords du Lemo le silence n'était plus troublé même par le dernier souffle des mourans. Les ténèbres enveloppaient la terre et les eaux. La nuit était paisible comme la tombe.

« Sur le rivage où la vague sombre avait contemplé le combat gisait un vieux guerrier, un homme du temps d'Hogland (1). Sa main soutenait son front, son visage était pâle, sa poitrine ensanglantée.

« Pas un ami pour recevoir son dernier adieu; la terre qu'il arrosait de son sang n'était point la chère patrie; il était né sur les bords du Volga; il était ici l'étranger détesté.

« Il souleva sa lourde paupière. Sur ce même rivage, tout près de lui, était étendu un jeune Finlandais à demi glacé par l'agonie. Il le reconnut.

« Dans l'ardeur du combat, quand les balles sifflaient, quand eur sang brûlait à tous deux dans leurs veines, furieux ils s'étaient rencontrés, et, l'un contre l'autre, ils avaient éprouvé leurs armes. Maintenant le jeune homme ne cherchait plus à combattre, et le vieux guerrier était calme.

« La nuit s'avance. Sur le lac, on entend un bruit cadencé. La lune, se dégageant tout à coup des nuages, éclaire la sinistre scène. Une barque glisse près du rivage. Une jeune fille seule en descend.

« Comme un fantôme inquiet, elle erre en suivant les traces que la mort a laissées derrière elle. Elle cherche d'un corps à l'autre, et laisse tomber de

(1) Comme nous dirions : un vieux soldat du temps d'Austerlitz ou de Wagram.

muettes larmes. Le vieux guerrier, tiré de son morne abattement, suit avec surprise sa marche silencieuse.

« Plus attentif et plus ému à chacun de ses pas, il l'observe avec une croissante angoisse. Un pressentiment vient serrer son cœur; il craint de deviner quel est celui qu'elle a perdu.

« Il semblait l'attendre là où il était; elle vient, comme si elle eût entendu un secret appel. Sa démarche est lente, mais assurée. On dirait qu'un esprit la mène. Elle vient. A deux pas du jeune Finlandais, au pâle rayon de la lune, elle le voit.

« Elle le voit, crie son nom, et n'obtient pas de réponse. Elle tombe entre ses bras étendus; ils ne se referment pas sur elle; sa poitrine sanglante est froide; tout est muet, tout est fini.

« Alors une larme coule sur la joue du vieux guerrier. Alors un murmure que le vent de la nuit emporte sort de ses lèvres. Il se soulève, se traîne aux pieds de la jeune fille, et meurt.

« — Que voulaient dire son douloureux regard, cette parole que le vent emporta, cette larme qui coula de ses yeux? Quand il se traîna aux pieds de la jeune fille et qu'il y tomba pour mourir, que pensait-il?

« Était-ce pour apaiser le trouble de son cœur qu'il élevait encore la voix? Était-ce un pardon qu'il voulait implorer? Était-ce seulement une plainte sur la dure destinée de l'homme ici-bas, qui est de souffrir et de faire souffrir?

« Il était venu d'une terre ennemie; il portait une arme ennemie. Et cependant, frères, donnons-lui la main. Oublions ce qu'il était. Oh! pour la terre seulement est réservée la vengeance. Que la haine s'arrête devant la tombe! »

Cette noble équité que le poète recommande à ses concitoyens, il en a donné lui-même, on le voit, le premier exemple en payant son tribut de sympathique hommage au Russe mourant pour son pays sur la terre étrangère. La tâche lui a été rendue facile, il est vrai, par les vertus des combattans. Tous ont fait également leur devoir, vainqueurs et vaincus; ils l'ont fait sans rechercher la célébrité, en songeant uniquement à leur patrie, et le poète est venu ensuite qui, recueillant les témoignages de la reconnaissance nationale, a consacré leur gloire anonyme: le héros inconnu que la Finlande a appelé *le frère du nuage* gardera désormais ce surnom, dont la poésie aura doublé l'éclat.

Toutefois la guerre de Finlande, à peine éloignée d'un demi-siècle de l'époque où le poète écrivait, avait laissé, outre les vagues légendes que l'imagination populaire avait déjà embellies et transformées peut-être, des souvenirs précis non moins dignes d'être conservés. Plus d'un général bien connu, Suédois ou Russe, avait frappé les esprits par de grandes qualités rehaussées de quelques traits particuliers de physionomie ou de caractère. De simples soldats s'étaient fait à côté d'eux un nom par un dévouement héroïque. Runeberg accepte avec empressement ces gloires toutes faites. Il chante le pauvre conscrit, *Sven Dufva*, qui ne sait rien au monde que bien mourir pour son pays, et qui meurt en Horatius Coclès. Il chante également le rusé général suédois Sandels et le terrible général russe Kulnef, confondant ainsi dans un

pareil hommage ceux qu'a rapprochés une pareille vertu, réunissant les héros qu'honorera l'histoire à ceux que désigne la tradition.

SVEN DUFVA.

« Son père était un pauvre sergent en retraite qui touchait à ses quatre-vingts ans; il vivait sur son petit champ et en tirait son pain. Outre Sven, qui était le plus jeune, il avait encore huit enfans.

« Que le vieux eût à lui seul assez d'intelligence pour en communiquer à tant d'enfans, cela n'est pas bien certain; mais à coup sûr il avait donné plus que leur contingent aux aînés, car, pour le dernier venu, c'est à peine s'il en restait.

« Sven Dufva n'en grandissait pas moins; il devenait fort et carré des épaules; on le voyait pâtir à la charrue comme un esclave, et aussi vigoureux bûcheron que laboureur. Toujours content, de bonne humeur et de bon vouloir, plus que beaucoup de plus sages, il faisait tout ce qu'on voulait, — mais toujours de travers.

« Au nom du Seigneur! disait son père en voyant sa maladresse, qu'est-ce que tu deviendras, mon pauvre enfant? » — Comme cette chanson revenait toujours, Sven en perdit patience, et se mit à y réfléchir du mieux qu'il put.

« Et un beau jour que le sergent Dufva revint roucouler son vieil air : « Qu'est-ce que tu deviendras, mon pauvre Sven? » celui-ci, qui d'ordinaire ne répondait pas, déconcerta le vieillard quand de son large bec il laissa tomber ces mots : « Eh bien! je me ferai soldat! »

« Le vieux sergent sourit avec dédain : « Toi, malheureux, porter le mousquet et être soldat! Est-ce que tu y penses? — Oui, répondit le drôle entre ses dents. Puisque je fais tout au rebours ici, il sera peut-être moins difficile d'aller mourir pour le roi et pour le pays! »

« Dufva étonné laissa tomber une larme, et Sven, son sac sur le dos, s'en alla joindre le corps le plus voisin. Sven était grand et fort et de bonne santé; le reste était du superflu; on l'admit sans difficulté comme recrue dans la compagnie de Duncker.

« Voilà Sven obligé de faire son devoir et d'apprendre l'exercice. C'était plaisir de voir de quelle façon il s'en acquittait. Le caporal éclatait de rire, riait et criait; mais la recrue, qu'on parlât sérieusement ou non, ne changeait pas son allure.

« Il était infatigable, cela est sûr; il marchait d'un pas à faire trembler la terre, il se mettait en nage; mais commandait-on un mouvement, il manquait son coup, et prenait à droite ou bien à gauche, et puis à droite, et toujours à contre-sens.

« Fusil sur l'épaule, arme au pied, présentez arme, croisez baïonnette, — on lui apprit tout cela, et il paraissait comprendre; mais criait-on : Présentez arme! il croisait baïonnette, et si c'était : Arme au pied! il mettait le fusil sur l'épaule, sans plus de scrupule.

« Aussi Sven Dufva fut-il bientôt renommé pour l'exercice! Officiers et soldats venaient rire à cette merveille. Et lui, il allait son train, toujours patient, et attendant que les temps fussent meilleurs. — Justement la guerre éclata.

« Quand la compagnie dut marcher, on mit en question si Sven Dufva était assez savant pour qu'on le prît avec soi. Il les laissa parler, mais à part lui, en silence, il avait ainsi résolu la chose : « Si on ne me laisse pas aller avec les autres, eh bien! j'irai tout seul. »

« On lui laissa comme aux autres le sac et le fusil; valet dans les haltes et soldat aux mêlées, on le vit s'acquitter avec le même sérieux du service et de la bataille, et si quelquefois on le traitait là d'imbécile, jamais ici on ne l'appela peureux ni lâche.

« Sandels opérait sa retraite, et le Russe pressait. On se retirait pas à pas le long d'une rivière. Un peu en avant, sur le chemin de l'armée finlandaise, il y avait un pont étroit, gardé par un avant-poste, vingt hommes à peine.

« Ils avaient été envoyés seulement pour assurer le chemin. Comme la route était libre, ils se reposaient, loin du danger, dans une cabane de paysan où ils prenaient leurs aises, se faisant servir par Sven Dufva, qui était avec eux.

« Mais tout à coup ils voient arriver à toute bride, sur un cheval qui écume, l'aide de camp de Sandels : Aux armes! s'écrie-t-il. Pour l'amour de Dieu, courez au pont! Nous venons d'apprendre qu'une troupe ennemie veut passer la rivière.

« Il faut rompre le pont, si vous le pouvez. Sinon, battez-vous et résistez jusqu'au dernier. L'armée est perdue si l'ennemi passe et nous prend en flanc de la sorte. Vous aurez du secours. Le général lui-même sera ici dans un instant, soyez-en sûrs. »

« Et il tourna bride. A peine la petite troupe est-elle descendue jusqu'au pont, qu'on voit paraître sur l'autre rive un peloton russe. Il se déploie, prend ses positions; une décharge, et voilà huit Finlandais à terre!

« Il ne faisait pas bon rester là; nos hommes balancent. Encore une décharge, et il n'y a plus que cinq camarades debout. « Sauve qui peut! » crie le caporal. Tous obéissent, — excepté Sven Dufva, qui, se trompant cette fois encore, croise la baïonnette.

« On a commandé demi-tour à gauche pour battre en retraite. Lui, il fait demi-tour à droite, et puis en avant, et le voilà au milieu du pont. Debout et ferme, avec ses larges épaules et son calme ordinaire, le voilà prêt à montrer à qui que ce soit ce qu'il sait le mieux dans l'école du peloton.

« Il eut promptement l'occasion de le faire voir. Déjà la tête du pont était couverte d'ennemis. Ils accouraient, homme par homme; mais à chacun Sven Dufva donnait un coup à droite ou à gauche, de sorte qu'il les arrêtait en travers.

« Renverser ce géant était au-dessus des forces d'un seul homme, et toujours son plus proche ennemi lui était un rempart contre les coups du suivant. Cependant l'ennemi devenait d'autant plus acharné que son espoir était déçu, quand parut Sandels avec sa troupe, et il vit du haut du chemin comment Sven Dufva combattait.

« Bien! bien! cria-t-il. Tiens encore, mon brave garçon, ne laisse passer aucun de ces démons-là, tiens encore une seconde... Voilà ce qui s'appelle un soldat! Voilà comment doit se battre un Finlandais! En avant, mes amis! A son secours! Celui-là nous a tous sauvés! »

« En peu d'instans, l'ennemi vit son attaque déçue. Il battit en retraite et

s'éloigna lentement. Quand tout fut tranquille, Sandels mit pied à terre, et demanda où était l'homme qu'il avait vu si bien combattre.

« On le conduisit vers Sven Dufva. Il avait bien combattu, combattu comme un homme; oui, et son combat était fini. Il semblait s'être étendu pour goûter le repos après sa bonne journée; son visage n'était pas plus fier qu'à l'ordinaire, mais ses joues étaient bien plus pâles.

« Sandels se pencha vers lui et reconnut bien son hardi soldat;... mais sur la terre, là où se posait sa poitrine, l'herbe était rouge : une balle avait percé le cœur, et il avait perdu tout son sang.

« La balle a bien su où frapper, dit seulement le général, et nous ne le connaissions pas si bien. Elle a épargné sa tête, humble et chétive; elle a frappé ce qu'il avait de meilleur, sa noble et brave poitrine! »

« Et ces paroles se répandirent dans l'armée. « Le général a dit vrai, répétaient les soldats. D'intelligence, Sven Dufva eut tout juste le nécessaire. Il eut une pauvre tête, mais le cœur était bon. »

SANDELS.

« Le général Sandels est joyeusement assis devant un déjeuner confortable. Ce jour-là même, à une heure après-midi, ses Finlandais vont avoir un rude assaut à soutenir au pont de Wirta. Entre le pasteur du lieu; Sandels l'a fait mander : « Asseyez-vous, je vous prie, monsieur le pasteur, et déjeunez avec moi.

« J'ai voulu vous prier de m'assister aujourd'hui. Vous connaissez mieux que moi ce pays-ci, et vous pouvez me fournir des renseignemens d'importance... Soyez tranquille, nous ne verrons pas le sang... Buvez donc, ce madère n'est pas mauvais.

« Tutschkof m'a adressé un petit message amical : la trève vient d'expirer. Goûtez-moi ce petit morceau... Et de la sauce, bon Dieu! Songez que nous montons à cheval aussitôt après le déjeuner, et il faut bien se contenter de ce qu'on a... Peut-être ce margaux vous plaira-t-il... »

« Pendant qu'il parle, arrive une dépêche : « Les Russes ont violé leur parole; ils ont tourné les avant-postes; il n'y a plus moyen de rompre le pont. Il n'est encore que midi, mais les montres des Russes avançaient d'une heure... »

« Sans s'émouvoir, Sandels continue à bien manger, comme s'il n'était rien arrivé de nouveau : « Goûtons de ceci, monsieur le pasteur : une oie en daube, je crois; ce sera excellent... Je reconnais ce Dolgorouki à ce tour-là... Allons, à sa santé! »

« Mais l'envoyé demande une réponse : « Dites au colonel que le pont est fort étroit, qu'il a du canon, et qu'il faut qu'il tienne une heure, une demi-heure au moins... Une côtelette de veau, monsieur le pasteur? »

« Le messager part. Une seconde s'écoule, et voici encore un cavalier. Il s'élance comme l'éclair: C'est un jeune aide de camp de Sandels : « Général, des flots de sang ont déjà coulé, et chaque moment en fait couler encore... Nos soldats ont du courage. mais ils en auraient cent fois davantage, s'ils vous savaient plus près d'eux. »

« Sandels le regarde d'un air distrait. « Eh! mon Dieu! lui dit-il, vous êtes

chaud comme braise; la course vous a sûrement excité et donné grand faim. Asseyez-vous un instant, calmez-vous. Il n'en faut pas oublier le boire et le manger. Tenez, d'abord un coup de genièvre... »

« L'aide de camp l'interrompt : « Général, nous résistons difficilement; l'ennemi va forcer le pont; notre avant-garde plie à Kaupila sous l'effort de tout un bataillon; l'armée est inquiète, la confusion gagne. Quels sont vos ordres?

« — Mes ordres, mes ordres, c'est que vous preniez un siége, voici votre couvert, — que vous mangiez en paix, qu'ensuite vous buviez en repos, et puis que vous finissiez tranquillement de déjeuner. Voilà mes ordres. »

« Mais le jeune officier brûlait d'impatience; ses yeux lançaient la flamme. « Général, dit-il, je vous dois la vérité : eh bien! l'armée vous maudit, et chaque soldat murmure que nul n'a peur comme vous! »

« En entendant ces mots, Sandels laisse tomber sa fourchette, et, après un silence : — En vérité, monsieur, dit-il avec un rire amer, dit-on que le général Sandels soit un lâche? — Allons, allons, mon cheval, qu'on selle à l'instant mon brave Bijou. — Adieu, monsieur le pasteur, vous ne venez pas cette fois avec nous.

« La mêlée était furieuse sur le rivage. Un nuage de fumée enveloppait la terre et l'eau; de rapides éclairs sillonnaient ce nuage; l'air retentissait comme frappé de la foudre, et la terre ensanglantée tremblait.

« La petite armée finlandaise résistait cependant; elle opposait fièrement au danger le rempart de ses hommes, mais de rang en rang courait un murmure; ils se disaient à voix basse : — Il se cache, et nous ne le verrons pas.

« Ils se trompaient. Ils le virent. Le voici. Il ne s'arrête qu'au pied de la redoute, au poste du premier guidon. Son regard est calme, son front tranquille; droit sur son bon cheval de bataille, il reste immobile aux yeux de tous, et examine avec sa lorgnette le pont et le rivage.

« L'ennemi, qui l'a aperçu de loin, et pour qui sa mort vaudrait celle de mille soldats, redouble son feu, et autour de sa tête on entend siffler les balles, mais il n'en bouge pas davantage.

« Le brave Fahlander accourt vers lui. — L'ennemi vous a aperçu, général, il vise sur vous; il y va de votre vie, mettez pied à terre! — Pied à terre, général! s'écrient les soldats eux-mêmes; votre danger est le nôtre.

« Sandels ne s'émeut pas. — Colonel, dit-il, vos hommes crient comme des damnés; auraient-ils peur? Si je les vois plier aujourd'hui, je dirai qu'ils sont vendus. Au reste nous allons bien voir. Tenez-vous prêt; une minute encore, et l'ennemi est ici.

« La faible troupe postée à Kaupila, accablée par des milliers de Russes, avait combattu héroïquement, mais elle était en fuite; elle atteignit bientôt dans sa retraite la batterie où était Sandels, et se précipita en désordre.

« Lui ne bougea pas, resta fièrement immobile, l'œil calme et le front tranquille; droit sur son cheval de bataille, aux yeux de tous, il examine l'armée ennemie, qui victorieuse se rue sur ses canons.

« Il la regarde venir, elle est déjà tout près de lui, et il ne fait aucune attention au danger; mille fusils dirigent contre lui la mort, mais il a l'air de ne s'en pas douter. Seulement il regarde sa montre, il mesure son temps; il attend, comme dans le calme le plus profond.

« Et quand vient la minute précise qu'il a marquée, alors il descend au galop vers le colonel : — Vos hommes sont prêts, n'est-ce pas? J'espère qu'ils se ressembleront à eux-mêmes et qu'ils sauront briser les rangs de l'ennemi. J'ai laissé à dessein s'enfler l'orgueil des assaillans; allons, écrasons-les maintenant comme un seul homme!

« Il dit, il n'en faut pas davantage; c'est dans les rangs un cri de joie général. Six cents combattans se précipitent d'un seul essor contre l'ennemi qui insulte et brave, et le Russe est obligé de reculer à travers mille morts, peloton par peloton, jusqu'à ce qu'il succombe anéanti sur le pont même qu'il a forcé.

« Sandels parcourt au galop le rivage où les braves Finlandais sont victorieux. Les rangs s'ouvrent pour laisser passer son cheval blanc, Bijou, dont la robe de neige est empourprée de sang, et le général, avec le feu de l'enthousiasme dans l'âme, salue cordialement officiers et soldats.

« Et l'on n'entend plus parmi les rangs un furtif murmure, une plainte amère et sourde; ce sont des cris de triomphe qui vont partout l'accueillant, et au milieu de ces cris de triomphe retentit son éloge, et des milliers de voix crient à l'unisson : — Hurra! hurra! pour notre brave et habile général! »

KULNEF.

« Puisque la soirée est à nous et que nous prenons plaisir à ces récits du passé, je veux vous parler cette fois de Kulnef : le connaissez-vous déjà? C'était un véritable homme du peuple, sachant vivre et sachant mourir; toujours le premier là où l'on frappait d'estoc et de taille, et le premier aussi là où l'on buvait.

« Se battre, se battre nuit et jour, c'était pour lui un passe-temps. Succomber, c'était pour lui cueillir la fleur d'une vie de héros. L'arme lui importait peu, — pourvu qu'on succombât, — que ce fût au feu de la bataille ou à celui du plaisir, le sabre en main ou le verre à la bouche.

« Il fallait voir son visage. Vous trouverez encore sur les murailles de mainte cabane, au milieu des images populaires, un portrait ne vous montrant rien qu'une barbe: approchez cependant, et vous distinguerez une bouche qui sourit, un regard ouvert, chaud et doux; c'est le portrait de Kulnef.

« Il fallait de la force et de l'habitude pour ne point pâlir devant lui. Qui n'avait point peur du diable pouvait n'avoir point peur de Kulnef. Rien qu'à distance, son regard effrayait plus que piques et balles, et mieux valait rencontrer son arme que son noir toupet.

« Tel il était quand, le sabre levé, il chargeait furieux son ennemi, tel il apparaissait encore quand il était au repos, quand, demi-vêtu de sa courte pelisse, il allait de maison en maison, s'arrêtant ici et là, en hôte et en ami, où il se trouvait le mieux.

« Plus d'une mère vous dira encore son effroi, quand, sans permission ni compliment, Kulnef allait droit au berceau où l'enfant dormait : « Mais il se contentait de l'embrasser, ajoutera-t-elle, et puis il souriait doucement, avec bonté, comme sourit son portrait, là-bas sur la muraille... Regardez-le de près, et vous verrez. »

« Il est certain que, dans son vrai jour, le vieux Kulnef était bon comme l'or. On dit bien qu'il aimait les rasades, mais c'est qu'il avait le cœur chaud. Ce cœur était toujours le même, en paix ou en guerre. Il vous embrassait une belle avec la même ardeur qu'il frappait un ennemi.

« Il y avait dans l'armée russe des hommes dont les noms, inscrits depuis par l'histoire, avaient été apportés chez nous longtemps avant la guerre par la renommée. Barclay, Kamenski, Bagration, tout fils de la Finlande connaissait de tels chefs, et s'attendait, là où ils paraîtraient, à de rudes combats.

« Mais de Kulnef on ne savait absolument rien avant la campagne. Il vint comme l'ouragan sur les eaux, aussitôt arrivé que pressenti; il apparut comme l'éclair, subit et fort; ses premiers coups gravèrent son souvenir ineffaçable dans les cœurs.

« Avait-on combattu depuis le matin; Suédois et Russes, épuisés et espérant que la journée était finie, dormaient-ils d'un profond sommeil : tout à coup, au milieu des plus beaux songes et quand on rêvait monts et merveilles, la sentinelle criait : Aux armes! — On avait aperçu Kulnef à cent pas!

« Escortait-on paisiblement un transport à une grande distance de l'armée ennemie, sans nulle inquiétude, mangeant et buvant à l'aise, tout à coup au milieu de cette marche commode tombait Kulnef, qu'on n'avait pas invité : un nuage de poussière et des piques en avant!

« Si nous nous tenions bien ferme à cheval et que nous fissions au mieux, mon Kulnef se retirait bien brossé de la fête, tout barbu qu'il était venu; mais si l'on faisait moins bonne contenance, c'était lui qui buvait notre vin, offrant d'acquitter sa dette sur les bords du Don.

« Qu'il fît chaud ou froid, pluie ou neige, jour ou nuit, Kulnef était partout, et jouait partout de ses tours. Et si les deux armées étaient en présence, on voyait bien à distance par où il faisait passer son épée, le redoutable enfant de la steppe!

« Et pourtant il n'y avait pas dans toute l'armée de Finlande un soldat qui n'aimât le vieux Kulnef autant que n'importe quel camarade, et quand paraissait son visage bien connu, à l'ours du pays des Cosaques son frère de Finlande répondait par une grimace de bienvenue.

« Il reconnaissait en riant ces griffes dont il avait ressenti les atteintes, et s'il attaquait, c'était avec cœur, sachant que cela en valait la peine. C'était plaisir de voir aux prises Kulnef et le soldat finlandais; ils se savaient braves l'un et l'autre, et s'estimaient mutuellement.

« Son bras est maintenant glacé. Il a succombé sur le champ de bataille, l'épée à la main. Son honneur lui survit et rayonne sur sa terre natale, et toujours à son nom prononcé vous entendrez ajouter ces mots : « le brave, » touchant hommage de la patrie reconnaissante.

« Oui, son épée fut tirée contre nous, sa lance nous fit plus d'une profonde blessure, et pourtant nous aussi, nous aimons sa gloire comme si elle était nôtre, car ce qui dans la carrière sanglante des combats nous rend véritablement frères, c'est, plutôt encore que la communauté de drapeau et de patrie, celle du courage en face du danger.

« Hurra donc pour Kulnef le brave! On ne verra pas de si tôt son égal.

Qu'importe que ce soit notre sang qu'il ait versé? C'était le droit de la guerre. Il était notre ennemi, et nous étions les siens. Il frappait de grand cœur, et nous aussi. Quel mal à cela?

« Gardons nos haines pour le lâche. A celui-là seul honte et mépris! Gloire à celui qui fournit bravement pour sa part la carrière des armes! Hurra, joyeux et retentissant hurra pour qui s'est bien battu, ami ou ennemi! »

On reconnaîtra que le poète est resté constamment fidèle au double sentiment de la sympathie et de la justice. Voilà un égal hommage rendu aux mêmes vertus, qu'elles se rencontrent chez les défenseurs de la Finlande ou bien chez ses ennemis. Runeberg n'a rencontré qu'une seule fois sous sa plume des expressions sévères et dédaigneuses : c'est lorsqu'il a mis en présence de tout l'héroïsme qui anime dans cette guerre de Finlande généraux et soldats l'incapacité déplorable et la puérile vanité de ce malheureux Gustave IV, qu'une révolution allait précipiter du trône de Suède dans un perpétuel et errant exil. Par sa colère impuissante contre la France révolutionnaire, par son entêtement à braver, lui tout seul, la toute-puissance de Napoléon, par ses téméraires efforts pour imposer à la France, lui tout seul, les Bourbons et la contre-révolution, Gustave IV était devenu la cause indirecte de l'invasion de la Finlande. Aussi aveugle devant le danger présent que devant les fautes qui le devaient produire, il en riait encore aujourd'hui, et paraissait croire qu'il suffirait, pour faire rebrousser chemin aux envahisseurs, de sa royale menace. Pour la rendre encore plus redoutable, il voulut bien ceindre l'épée de Charles XII, revêtir ses gantelets et ses bottes, et il ne douta pas du terrible effet que produirait sur les Moscovites la seule pensée d'une telle apparition. C'est précisément cette incroyable scène, dont le fond est historique, que le poète a choisie pour flétrir la lâcheté avec laquelle le gouvernement suédois abandonna la Finlande à ses propres efforts. Il est bien vrai que ce roi maniaque méritait quelque pitié. Le poète semble l'avoir compris; la pièce est courte, et l'ironie paraît ne pas vouloir se prolonger au-delà de ce que réclame le ressentiment d'un indigne abandon; mais dans ce peu de lignes, à vrai dire, l'ironie reste bien amère.

LE ROI.

« Et le roi Gustave IV Adolphe se leva. Et, debout dans la grand'salle de son palais, il rompit son long silence, ouvrit la bouche, et commença sa harangue. Et il avait, tout bien compté, trois auditeurs : le feld-maréchal Toll, le comte Piper, et Charles Lagerbring, ni plus ni moins.

« Et le roi prit la parole, et dit d'une voix grave : « Notre armée de Finlande malheureusement marche à reculons au lieu de marcher en avant. L'espoir que nous avions fondé sur Klingspor semble déçu, et Sveaborg, notre meilleur appui, a succombé.

« Nous avons compté longtemps sur l'Apocalypse, mais l'archange ne vient pas; il ne s'est pas encore montré. Cependant voici que le bruit de la guerre se rapproche, et c'est pour nous, le roi, une chose digne de soucis.

« Donc ceci est notre résolution royale et la décision grave que nous voulons accomplir. Nous avons donné ordre qu'ici même nous soient apportées

aujourd'hui les armes que le *lion suédois* a consacrées en les portant à Narva.

« Nous voulons mettre les gantelets du roi Charles XII, et cela dans une double intention, comme roi et comme homme. Nous voulons ceindre la grande épée du héros, et, comme lui, étonner le monde, composé de cœurs faibles et endormis.

« Vous, comte Piper, vous nous ganterez d'un des gantelets; vous, Lagerbring, vous nous ganterez de l'autre. Pour vous, feld-maréchal, votre âge et votre renom vous rendent digne d'attacher à notre côté l'épée victorieuse du grand roi. »

« Et le roi Gustave IV Adolphe, avec la majesté d'un dieu, s'offrit bientôt à tous les regards avec les armes de Charles XII. Il se sentait trop grand pour parler à cette heure; il se tut, et fit le tour de la salle à pas de géant.

« Et quand il l'eut achevé, ce fut encore un beau spectacle de le voir se dépouiller des gantelets et de l'épée, que reprit tour à tour chacun des trois seigneurs. Il les regarda d'un air qui n'entendait pas raillerie, et daigna de nouveau rompre le silence par ces mots :

« Maintenant, Lagerbring, vous aurez soin de faire savoir à l'armée de Finlande que, dans notre gracieuse sollicitude pour elle, nous avons ceint les armes du grand Charles XII. Feld-maréchal, et vous, comte Piper, je vous appelle tous deux comme témoins de ce qui s'est fait ici dans cette grande journée. »

« Si cette fière action influa sur la guerre de Finlande, l'histoire ne le sait pas précisément; mais il est sûr que Gustave étonna en ce jour non pas le monde, mais Toll, Piper et Lagerbring. »

Si maintenant le lecteur veut bien se rappeler le petit poème sur le général Dœbeln, un des plus intéressans qu'ait écrits Runeberg (1), il peut juger notre poète finlandais. Les poésies de Runeberg témoignent, on a pu s'en assurer, de qualités d'esprit exquises et rares, d'une admiration chaleureuse pour ce qui est grand et généreux, d'une habileté singulière à concentrer l'énergie de la passion sous une expression contenue, d'une science réelle à composer ces petits drames et à ménager pas à pas le succès de l'impression dernière. On y reconnaît un vif sentiment de la grande et particulière beauté de cette nature du Nord, avec ses forêts et ses lacs, avec ses longues nuits étoilées et ses étés sans ténèbres : Runeberg sait les peindre, à la manière antique, par quelques mots bien choisis qui font image. On y reconnaît aussi un véritable génie poétique dont l'énergie est naïve et le charme sérieux et simple. Parmi les peuples qui parlent ou comprennent facilement sa langue, une popularité complète n'a pas manqué à Runeberg. En France non plus (c'est du moins encouragé par cet espoir que nous avons traduit les *Récits de l'Enseigne*), un sympathique accueil ne lui manquera pas.

A. GEFFROY.

(1) Nous l'avons donné dans la *Revue* du 1er septembre 1854.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1857.

La session du parlement d'Angleterre vient de se clore; elle s'est terminée sans bruit au milieu des plus sérieux événemens. Élu, il y a quelques mois, sous l'influence de la guerre qui venait d'éclater en Chine et qui avait provoqué contre le gouvernement des récriminations amères, ce parlement, bien que formé d'élémens en majorité favorables au ministère, semblait destiné à voir se renouveler les luttes qui avaient motivé l'hiver passé la dissolution de la chambre des communes. Il n'en a rien été, tout a prodigieusement changé depuis les élections dernières. Lord Palmerston a pu exercer en paix le pouvoir, devenu d'ailleurs peu enviable dans les circonstances actuelles. Peu de discussions à fond se sont engagées dans le parlement, du moins au sujet des affaires étrangères. La majorité des chambres a laissé toute liberté d'action au gouvernement. L'opposition elle-même s'est tenue dans une grande réserve, comme si la gravité des conjonctures pesait sur tous les esprits. Tout s'est borné jusqu'au dernier moment à quelques conversations rapides et contenues par un singulier sentiment de prudence, de sorte que le parlement a pris ses vacances l'autre jour, sachant à peu près ce que tout le monde sait, au lendemain de la récente crise diplomatique de Constantinople et en présence des affaires de l'Inde, dont l'émouvant intérêt ne fait que s'accroître. Ce sont les deux points principaux de la politique actuelle signalés dans le discours royal qui a mis fin aux travaux des chambres. Le langage de la reine est bref et réservé. Les derniers incidens qui ont eu lieu à Constantinople sont passés sous silence; la souveraine de l'Angleterre exprime seulement la confiance de voir les stipulations du traité de Paris arriver prochainement à leur entière exécution par l'accord de toutes les puissances. Les paroles relatives à l'Inde ne sont pas plus explicites, tout en étant graves et tristes; elles laissent voir le sentiment de préoccupation qu'inspirent au gouvernement anglais la situation de l'empire

indien et les insurrections formidables qui ont éclaté parmi les troupes indigènes. L'une de ces deux affaires est exclusivement anglaise, bien qu'elle ne soit qu'un épisode du travail de la civilisation dans le monde; l'autre a un caractère diplomatique, européen, et, par une circonstance singulière due à la rapidité des communications, cette crise de Constantinople a pu se dénouer avant qu'on connût dans l'Occident tous les détails des péripéties qui avaient précédé la rupture de quatre puissances avec la Sublime-Porte.

Jamais assurément conflit diplomatique ne s'est présenté dans des conditions plus délicates et plus menaçantes, car toutes les politiques semblaient compromises, et la rupture était accomplie. Comment cette complication a-t-elle disparu tout à coup? On le sait déjà, par l'entrevue de l'empereur et de la reine Victoria à Osborne, par le simple et naturel rapprochement de la France et de l'Angleterre, rapprochement bien plus facile entre les deux gouvernemens qu'il ne pouvait l'être entre les représentans diplomatiques, lorsqu'un de ces représentans se nomme lord Stratford de Redcliffe. Le gouvernement anglais, quant à lui, n'avait rien à désavouer; il n'avait qu'à se montrer mieux informé, au risque de laisser son ambassadeur seul compromis dans la plus triste aventure, et c'est ce qu'il n'a point hésité à faire en reconnaissant la nécessité de demander lui-même ce que la France avait réclamé, l'annulation pure et simple de ces élections violentes faites en Moldavie. Ce point admis entre les deux gouvernemens, l'évolution de l'Angleterre entraînait ou supposait celle de l'Autriche, et on ne pouvait douter de l'acquiescement définitif de la Turquie à une résolution devenue unanime. Telle a été en effet la marche de cette singulière question, qui a déjà traversé tant de phases diverses. Le résultat naturel de cette situation nouvelle a été que la Turquie, cessant de se retrancher dans ses résistances premières, a dû consentir désormais à tout ce qu'on lui avait demandé d'abord. Les élections moldaves ont été annulées; les listes électorales seront rectifiées conformément aux décisions de la commission européenne de Bucharest, et quinze jours après un nouveau scrutin devra s'ouvrir en Moldavie. Dans les explications que lord Palmerston et lord Clarendon ont données au parlement, et qui ont été on ne peut plus nettes, il n'y aurait visiblement qu'un point à rectifier. Le chef du ministère anglais a dit que la Turquie avait résisté uniquement parce que l'annulation des élections moldaves ne lui était demandée que par quatre des gouvernemens alliés; il aurait pu ajouter que la gravité de cette crise naissait justement de ce que la résistance était conseillée au cabinet ottoman par les représentans des deux autres puissances, de telle sorte que le sultan, qui aurait eu des scrupules pour se rendre aux réclamations d'une majorité, obéissait effectivement à une minorité, ou plutôt à un seul homme, à lord Stratford de Redcliffe, qui allait jusqu'à prendre sur lui la responsabilité d'une rupture de toutes les relations en jetant la Turquie dans une voie sans issue.

Ce serait du reste une erreur de croire que, même après l'entrevue d'Osborne et en présence des instructions nouvelles de son gouvernement, lord Stratford se soit facilement résigné à changer de route. Ne pouvant empêcher un dénouement inévitable, il s'est appliqué du moins à le retarder. Ce n'est pas tout, en effet, pour le gouvernement anglais d'avoir une politique

et de prétendre la suivre; quelque étrange que cela paraisse, il faut que cette politique soit du goût de son ministre à Constantinople. Ce gouvernement si puissant est souvent en réalité tenu en échec par un homme d'humeur indépendante et hautaine. Or dans la circonstance actuelle lord Stratford de Redcliffe s'était trop violemment engagé pour n'être pas cruellement froissé dans son orgueil et dans ses habitudes de prépotence. Il s'est d'abord retranché à son tour dans l'inertie, et lorsque le gouvernement turc ne pouvait plus douter des résultats de l'entrevue d'Osborne, l'ambassadeur anglais seul n'avait rien à dire; puis enfin, quand lord Stratford a été pressé de s'expliquer, il a communiqué purement et simplement ses instructions sans les appuyer, mais cette fois, il est vrai, sans les contrarier comme à l'époque du conflit entre la Turquie et la Russie. L'internonce d'Autriche, M. de Prokesch, qui n'était pas moins engagé, n'a pas suivi un système très différent. Les deux anciens conseillers de Rechid-Pacha ont cédé au dernier moment avec humeur, faisant une retraite contrainte qui ressemble étrangement à une déroute. Les annales diplomatiques comptent peu d'épisodes semblables, ainsi que le disait récemment un journal anglais. Certainement la Grande-Bretagne sait la première comment elle doit être représentée à Constantinople; seulement on peut se demander si les relations des puissances sont bien en sûreté quand elles sont placées en de telles mains et à la merci des caprices passionnés d'un homme qui peut à tout instant compromettre son gouvernement aussi bien que l'état auprès duquel il est accrédité. Ce qui est certain, c'est que la présence de lord Stratford de Redcliffe à Constantinople est devenue singulièrement difficile, et elle est difficile pour l'ambassadeur anglais lui-même autant que pour la Turquie.

Ce qui n'est pas moins clair après les derniers incidens, c'est que de toute façon il serait étrange à coup sûr de voir M. Vogoridès continuer à exercer le pouvoir à Jassy. Les quatre puissances qui se sont vues un moment réduites à la triste extrémité de rompre leurs relations avec la Porte n'ont nullement réclamé la révocation du caïmacan moldave. Elles n'ont demandé cette révocation ni avant ni après, désavouant toute pensée d'intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie et se bornant strictement à exiger l'exécution d'engagemens diplomatiques. Il y a cependant un fait bien simple. Voici un homme notoirement convaincu d'avoir fabriqué des listes électorales, de s'être mis au-dessus de toutes les lois et de toutes les instructions qu'il recevait de son gouvernement même, d'avoir tout mis en œuvre, en un mot, pour fausser les élections; cette falsification n'est point une conjecture, elle est reconnue par toutes les puissances, elle est désormais attestée comme un fait par l'annulation même des élections de la Moldavie. N'y aurait-il pas une anomalie étrange à laisser un scrutin s'ouvrir sous les mêmes auspices, à quelques jours d'intervalle? En laissant M. Vogoridès à la tête de la Moldavie, la Turquie ne fait nullement acte d'indépendance et de dignité; elle semble couvrir encore d'une façon indirecte des fraudes et des menées contre lesquelles elle est obligée d'exercer publiquement des sévérités. Il serait trop facile de dire qu'elle se console du désagrément de ses résolutions contradictoires en conservant le même agent pour arriver au même résultat. Ce n'est point ainsi assurément que la Turquie peut atteindre

à ce degré de réelle et sérieuse indépendance qui est le rêve de toutes les politiques. La crise qui vient de se dérouler en quelques jours est plus décisive qu'elle ne pourrait le paraître. Il dépend du gouvernement turc d'en atténuer la portée, de même qu'il peut aussi l'aggraver en montrant de plus en plus ses incurables faiblesses. Lorsque l'Europe, dans une pensée de préservation, a résolu d'admettre l'empire ottoman dans la famille des états diplomatiquement reconnus, elle ne l'a pas admis pour ce qu'il est, puisqu'il n'est souvent qu'une cause de divisions et de conflits après avoir été un danger pour l'Occident; elle a voulu l'admettre dans son sein comme un empire décidé à entrer dans une voie de régénération et à s'assimiler les principes de la civilisation européenne. On parle souvent de l'indépendance de la Turquie; c'est dans ces conditions que cette indépendance doit devenir une vérité. C'est ainsi que l'empire ottoman peut éviter de tomber dans ces tristes extrémités où on le voit subissant un conseil impérieux, se servant d'une influence contre une autre influence, et donnant le spectacle d'une impuissante versatilité, qui tourne à sa propre humiliation en devenant un sujet d'épreuve pour les plus utiles alliances. Cette crise est finie maintenant, puisque les relations viennent d'être régulièrement renouées à Constantinople il y a deux jours; mais on voit à combien peu la paix aurait tenu peut-être si l'entrevue d'Osborne n'avait eu de prompts effets.

L'Angleterre du reste a de bien autres préoccupations et de bien autres soucis en ce moment; elle a les Indes soulevées et toutes les défections des troupes natives tournant subitement leurs armes contre la puissance britannique. On a pu croire au premier instant à une mutinerie de soldats. La sécurité était d'autant plus grande en Angleterre que l'an dernier encore un des anciens gouverneurs de l'Inde, lord Dalhousie, publiait une peinture des plus séduisantes du bien-être assuré aux populations hindoues par la domination anglaise. Le réveil a été foudroyant. Une mutinerie de soldats est devenue une vaste et sanglante conflagration, telle qu'on en est encore à mesurer l'étendue et les conséquences possibles de ces événemens nouveaux. Quoi qu'il en soit, pour le moment, il est un fait certain, c'est que les insurrections se propagent de tous côtés dans les provinces du nord-ouest de l'Inde; les corps de troupes indigènes se révoltent successivement, et les massacres par lesquels les insurgés ont commencé leur entreprise se poursuivent avec un acharnement terrible. Quant à l'étendue de cette insurrection, il suffit, pour s'en faire une idée, de voir qu'elle embrasse les points les plus lointains, certaines contrées du Pundjab, Gwalior, Hyderabad. Dans l'ancien royaume d'Oude, la défection des troupes indigènes a été universelle; aux environs d'Agra, il en est de même. Jusqu'ici, le point le plus saillant sur ce vaste théâtre d'une lutte si terriblement inégale a été la ville de Dehli, où l'insurrection a pris naissance et semble avoir son principal foyer. Les Anglais ont mis tout d'abord le siége devant Dehli, et ils y sont encore; seulement on en est à se demander s'ils sont véritablement les assiégeans ou s'ils ne sont pas eux-mêmes assiégés dans leurs positions. Les Anglais en effet, par suite d'une dissémination nécessaire de leurs forces, sont réduits à deux mille hommes devant une ville défendue par des troupes nombreuses, habitée par une population considérable et ouverte

de tous côtés, c'est-à-dire accessible à tous les ravitaillemens, ce qui a fait comparer cette situation à celle de Sébastopol. Ce n'est plus devant Dehli au surplus que la lutte se concentre; elle est partout, et partout aussi se succèdent les scènes sanglantes. A Cawnpore, le général sir Hugues Wheeler a été tué dans un engagement avec les Indiens. Réduite à l'impossibilité de continuer la lutte et découragée, la garnison a accepté une capitulation par laquelle on lui offrait la vie sauve; mais la capitulation une fois signée, un des chefs insurgés du nom de Nana-Saïb a fait massacrer la garnison, des femmes, des enfans, après avoir souillé ces malheureux des plus odieux outrages. S'il était possible de saisir corps à corps cette insurrection et de lui livrer un combat direct, décisif, il n'est point douteux que la supériorité européenne se retrouverait tout entière, comme elle s'est retrouvée dans la plupart des engagemens qui ont eu lieu. Par une triste fatalité au contraire, les Anglais sont obligés d'être partout à la fois, et alors leur infériorité numérique les conduit à d'inévitables désastres. Il faut bien remarquer que même dans un temps normal cette infériorité est déjà grande. D'après une enquête officielle faite par ordre de la chambre des lords, l'armée des Indes comptait, il y a quelque temps, près de 300,000 hommes. Sur ce chiffre, il y avait moins de 50,000 Européens de l'armée de la reine ou de l'armée de la compagnie des Indes; le reste se composait d'indigènes. Or maintenant l'armée indigène est ennemie, et les forces européennes doivent être singulièrement réduites, décimées qu'elles sont par le feu, par les maladies. Déjà, depuis le commencement de la lutte, les généraux Anson, Barnard, sont morts devant Dehli; sir Henry Lawrence est mort à Luknow; le général Wheeler a été tué à Cawnpore. Un grand nombre d'officiers ont péri massacrés. Qu'on rassemble tous ces faits, les défections en masse, les massacres, les mouvemens s'étendant comme une traînée de poudre et occupant les points les plus opposés, on en verra jaillir une vérité terrible : c'est que pour l'Angleterre c'est un empire à reconquérir. Il y a une chose non moins grave, c'est le caractère inexorable de la lutte qui commence. D'un côté, une véritable barbarie se fait jour par toute sorte de violences et de représailles implacables : femmes, enfans, rien n'est épargné; d'un autre côté, l'Angleterre mesure le nouveau champ de bataille où elle compte déjà tant de morts avec un ressentiment amer. Il n'est point douteux qu'elle cherchera à tirer des insurgés indiens quelque vengeance exemplaire. Les journaux anglais, emportés par la passion du moment, ne parlent que d'exterminer les Hindous, de raser Dehli. La répression n'a pas besoin d'aller jusque-là pour être efficace; dans tous les cas, c'est une guerre où l'humanité aura sans doute plus d'une fois à souffrir.

Il reste à se demander quelles ont pu être les causes de cette conflagration. Ce n'est pas un simple soulèvement religieux, puisque parmi les insurgés il y a des hommes de religions ennemies. Ce n'est pas un soulèvement purement national, puisque toutes les races se mêlent dans cette confusion. Il est vrai, on se trouve en présence d'une multitude de faits contradictoires, lorsqu'on interroge ce mouvement mystérieux. Ce n'est pas cependant la première fois que des hommes appartenant à des religions et à des races diverses, mais soumis au même joug, se réunissent contre le maître commun. Telle est la situation dans l'Inde. D'un autre côté, si la domination bri-

tannique est un incontestable bienfait pour ces contrées, il n'est pas moins certain que les Anglais ont usé souvent de terribles moyens pour gouverner ces populations. Les impôts ont été singulièrement accrus, et des rapports officiels portés à la connaissance de la chambre des lords ont constaté que l'usage de la torture était universel comme moyen de perception de ces impôts. Les tortures étaient fort variées; elles allaient de la privation d'eau et de nourriture jusqu'à l'obligation de rester des jours entiers au milieu de matières infectes, et souvent elles prenaient un caractère tel qu'elles entraînaient la mort. Au reste, pour scruter toutes les causes, sans doute très multiples, de cette insurrection, il faudrait étudier cette société tout entière, analyser les ressorts de l'administration anglaise, observer la condition générale des populations et la condition particulière des soldats indigènes dans l'armée des Indes. C'est ce qu'a fait avec une singulière précision de détails M. de Valbezen dans ses études sur *les Anglais et l'Inde,* études qui ont paru ici, qui sont aujourd'hui recueillies dans un livre, et qui retrouvent un saisissant intérêt. Quoi qu'il en soit, l'œuvre d'un siècle d'efforts se trouve compromise subitement. Le difficile maintenant est de regagner le prestige perdu. Ce n'est pas une tâche au-dessus des forces de l'Angleterre, accoutumée à se mesurer avec de telles épreuves; mais il faut bien reconnaître l'exceptionnelle gravité de la crise actuelle, et, même en rétablissant victorieusement son autorité menacée, l'Angleterre ne pourra effacer les incalculables désastres accomplis déjà.

La France heureusement n'a point pour l'occuper et pour l'émouvoir de si sombres diversions. Aujourd'hui les conseils-généraux réunis tiennent leurs paisibles sessions; ils émettent des vœux sur des questions d'un ordre tout pratique. Il y a quelques jours, c'étaient des fêtes publiques. La fête de l'empereur a été célébrée comme tous les ans, et elle a eu cette fois cela de remarquable, qu'elle a coïncidé avec l'inauguration du Louvre. C'est là une œuvre désormais accomplie. Toujours projetée et sans cesse retardée, la réunion du Louvre et des Tuileries était une de ces pensées que les gouvernemens se transmettaient. Commencés il y a quelques années seulement, les travaux sont arrivés à leur terme avec une rapidité exceptionnelle. L'empereur lui-même a voulu inaugurer le nouveau monument au milieu de tous ceux qui en ont été les coopérateurs, architectes, statuaires, sculpteurs, simples ouvriers, et dans le discours qu'il a prononcé, il s'est plu à rattacher l'œuvre contemporaine aux œuvres antérieures, comme pour montrer que dans la vie d'un peuple toutes les époques sont solidaires.

Certes les spectacles de l'activité humaine ne manquent pas; l'effort est partout dans les œuvres matérielles. Il manquerait bien plutôt une idée génératrice, une inspiration morale, et ce rajeunissement permanent qui révèle l'intensité féconde de la vie intérieure. Une des singularités de notre temps, c'est que, parmi tant de choses presque gigantesques accomplies au pas de course, on peut se demander si le niveau des esprits et des caractères s'élève, ou si par hasard il ne s'abaisserait pas. De là ce problème étrange sur lequel les polémiques s'exercent, et qui trouve sa place au sein même des académies, comme on l'a vu récemment : sommes-nous réellement en progrès? Le faste matériel ne cache-t-il au contraire qu'un déclin? Il y a tou-

jours et des louangeurs du temps passé et des détracteurs du temps présent, dira-t-on. — Il y eut toujours aussi des satisfaits. — Les uns et les autres passent, le problème ne reste pas moins, et ce problème résume toute la vie des sociétés contemporaines, plus pressées d'agir que de savoir où elles vont. M. de Montalembert, qui présidait l'autre jour, au nom de l'Académie française, la réunion annuelle des cinq classes de l'Institut, ne croit pas au déclin peut-être; il croit du moins à un grand péril, et il l'a signalé dans son discours avec l'ardeur militante de son éloquence, montrant l'envahissement croissant des instincts matériels, cherchant surtout à réveiller dans les âmes jeunes le culte des traditions de l'esprit, le goût des luttes et des travaux désintéressés, les fiertés délicates, les passions même, s'il le faut, — des passions à dompter et à féconder. Ce n'est pas la première fois que des hommes comme M. de Montalembert, appartenant à la même génération ou à des générations antérieures, provoquent d'un généreux aiguillon cette jeunesse « qui semble déjà languir indifférente et énervée,... fatiguée avant d'avoir combattu, affamée d'un repos qu'elle n'a pas mérité. » Cette jeunesse existe sans doute par malheur; elle vivait hier, elle vit encore aujourd'hui. On la voit mûre avant l'âge, sceptique avant l'expérience. Il y aurait seulement à faire plus d'une distinction que M. de Montalembert n'a pas négligée. Il y aurait notamment plus de sévérité que de justice à rejeter exclusivement sur la génération nouvelle la responsabilité d'une situation dont elle est la première victime, et où elle n'est pas seule après tout à ressentir le goût immodéré du bien-être, à rester indifférente pour la vérité, à rechercher les satisfactions promptes et hasardeuses. Pourquoi ne point le dire? la jeunesse contemporaine n'a pas créé cette atmosphère dans laquelle elle s'est trouvée plongée. Elle souffre de la défaite des idées, des révolutions stériles et des déceptions accumulées dans notre temps, sans avoir été la complice de tout ce qui a pu contribuer à l'affaissement des esprits et des caractères. Conseillez-la donc, cette jeunesse; faites appel à ses sentimens virils, élevez son regard au-dessus de l'horizon vulgaire des intérêts grossiers ou frivoles : ce sera une œuvre juste et salutaire autant qu'opportune; mais ce n'est pas à elle seule qu'il faut parler, c'est à tous, « jeunes et vieux, » ainsi que le disait M. de Montalembert avec une chaleureuse sincérité, et même dans la distribution des justices contemporaines il ne faudrait peut-être pas commencer par la jeunesse, car dans sa vie et dans ses œuvres il y a toujours à faire la part de l'éducation qui la forme, des exemples qui l'instruisent, des influences qu'elle subit. C'est à tous les hommes qu'il faut rappeler sans cesse que, si les sociétés sont menacées par le déclin des forces morales, elles se relèvent par l'énergie du bien, par la vigueur des convictions retrempées dans l'épreuve. M. Viennet, qui a récité dans la dernière réunion de l'Institut une spirituelle épître après le discours de M. de Montalembert et après la lecture d'un fragment remarquable de M. Amédée Thierry sur l'*élection d'un évêque de Bourges au* v*e* *siècle*, M. Viennet voit les choses un peu plus en philosophe, et il se console après tout en songeant que les hommes sont tels depuis Adam. M. Viennet est un satirique tout à la fois mordant et indulgent.

Les séances académiques sont-elles donc si étrangères par elles-mêmes à ces questions de progrès ou de décadence qui touchent à l'état moral et in-

tellectuel de la société? L'Académie française particulièrement ne crée pas le talent et la vertu, sans doute; elle les constate, elle les appelle et les encourage. Tous les ans, elle ouvre une sorte d'enquête dont le résultat est de montrer la société sous un double aspect, en assurant des récompenses aux bons livres et aux bonnes actions, à l'intelligence et à la vertu pratique. C'est là l'intérêt de la dernière séance de l'Académie française, qui a suivi de près la réunion solennelle de toutes les classes de l'Institut, car malgré la saison les fêtes académiques se sont succédé à peu d'intervalle, au grand déplaisir de M. Viennet, qui voudrait renvoyer ces solennités ingénieuses au mois de décembre, à la saison de la neige et du beau monde. Comme toujours, M. Villemain a été le rapporteur du concours littéraire, et comme toujours il a parcouru cette carrière d'un pas sûr, semant autour de lui les traits brillans et les jugemens fins. C'est à M. Vitet qu'est échue cette année la mission de raconter les actes de vertu qui ont mérité les prix institués par M. de Montyon il y a maintenant soixante-quinze ans, lorsqu'on croyait encore qu'avec la promesse d'une récompense honnête on faisait fleurir la vertu. Malheureusement on ne peut dire que le dernier concours littéraire soit une réponse victorieuse à ceux qui observent et qui signalent avec tristesse les défaillances de l'esprit littéraire. Il est sans doute encore des œuvres de mérite qui ont été couronnées, et de ce nombre est le travail aussi consciencieux que neuf de M. Poirson, l'*Histoire du règne de Henri IV*, qui a recueilli l'héritage de M. Augustin Thierry. D'autres livres encore ont eu leurs récompenses; mais la fleur du concours est restée absente, la poésie est demeurée muette. L'Académie avait proposé cependant le plus vaste et le plus brillant sujet, *la Guerre d'Orient*. Cent cinquante poèmes ont été envoyés, deux seulement ont paru contenir quelques promesses, et aucun n'a été couronné. Tout est là pour le moment : abondance des vers et faiblesse de l'inspiration poétique. Quant aux ouvrages distingués et récompensés pour leur utilité morale pratique, il y a longtemps que l'Académie a pris toute liberté à ce sujet; elle mêle la prose et les vers, l'histoire et les voyages, la critique et la philosophie, et il est certainement plus d'un livre à qui l'on pourrait demander, indépendamment de toute valeur littéraire, quel rapport il a avec l'amélioration des mœurs. Le concours des prix de vertu, dont M. Vitet s'est fait à son tour le simple, ingénieux et émouvant rapporteur, ce concours né d'une pensée moins vraie au fond que généreuse, a du moins le mérite de montrer un instant la société dans ce qu'elle a de plus obscur et de plus pratique. Telle est l'étrange complexité du monde où nous vivons, qu'on peut avoir sous les yeux presque simultanément les spectacles les plus divers, ceux qui troublent et ceux qui rassurent. Vous croyez bien connaître votre temps et pouvoir le juger parce que vous aurez vu l'instinct des jouissances matérielles se déployer, la spéculation marcher audacieusement vers son but; tournez un feuillet du livre de la vie contemporaine, vous trouverez les vertus patientes, les dévouemens inépuisables, les mâles et stoïques abnégations : vous verrez ce petit mousse, Perret, sentinelle perdue sur un navire délaissé, gardien volontaire d'un pauvre malade abandonné, petit héros sans le savoir, qui sauve son navire, son malade, et se sauve lui-même avec de la bonne volonté et l'aide de Dieu. Ces bonnes actions sont pour ainsi dire le sel de la société; c'est ce qui l'empêche de se corrompre, et tandis

que dans certaines régions les passions, les vices, les instincts cupides s'agitent, ces modestes héros maintiennent sans y songer l'imprescriptible autorité du bien. Toute leur vie est vouée à l'obscurité et à la misère, ils n'ont qu'un jour de gloire, celui où leur nom est prononcé par hasard à l'Académie; encore cette gloire leur est-elle indifférente souvent, et c'est une marque de la sincérité de leur vertu. M. Vitet a raconté rapidement les bonnes et simples actions, comme M. Villemain s'est plu à jeter les lumières de son esprit sur les œuvres d'érudition ou de littérature qu'il avait à couronner en les jugeant.

La science et l'érudition sont de tous les temps aussi bien que l'esprit et l'imagination. Ne semble-t-il pas cependant que, par une sorte de secrète harmonie, certains genres de littérature soient mieux appropriés à certaines saisons? Admettons, si l'on veut, que ce mystérieux rapport existe entre certaines productions de l'esprit et le cours des saisons : la poésie naîtra avec le printemps, avec les feuilles et la lumière, dans ce renouveau universel. Avec l'automne viendra le roman, œuvre d'expérience et d'observation, racontant la vie humaine, où les déceptions s'accumulent comme les feuilles qui tombent. L'été sera la saison des voyages, la saison favorable aux récits des longues courses. C'est à qui racontera une excursion dans l'Oberland ou au lac de Côme, sur les bords du Rhin ou en Bohême, dans ces contrées autrefois poétiques et devenues désormais le lieu de passage banal des sociétés nomades de l'Europe. Seulement, pour être un voyageur sérieux et admis à raconter ses impressions, il faudra bientôt s'être hasardé jusqu'aux extrémités de l'Orient, ou tout au moins avoir franchi l'Océan. M. Eugène Fromentin n'a franchi que la Méditerranée; il est allé au désert, en Afrique, et il en a rapporté, sous la forme d'impressions familières, un livre coloré et saisissant, le livre d'un peintre et d'un écrivain, *un Été dans le Sahara*. C'est un livre dangereux, car il donne la tentation d'aller au désert, et il expose sans doute à des désillusions cruelles, si on n'a la bonne volonté et le regard pénétrant de l'auteur. Le récit de M. Eugène Fromentin résout une fois de plus un problème familier à tous ceux qui voyagent avec intelligence, uniquement pour lire dans le grand livre de la nature universelle : c'est qu'on ne voit pas indistinctement tous les pays dans tous les momens. Il faut visiter les pays du Midi, l'Andalousie en Espagne, le Sahara en Afrique, sous le rayon d'un soleil d'été : alors et seulement alors on voit cette nature dans sa vérité, dans son relief; on en saisit pour ainsi dire l'être intime et indéfinissable, de même que dans la brume, à travers la bise, on saisit mieux le caractère et la poésie intime du Nord.

Un jour donc M. Fromentin est parti de Medeah, et il s'est avancé dans le désert. Son voyage est dénué d'aventures : il a simplement visité El-Aghouat et deux petites villes perdues, Aïn-Mahdy et Tadjemout; puis il a vécu de la vie nomade, observant tout autour de lui. Son livre a un mérite : outre qu'il est sans prétentions, il rend le désert saisissable; il peint ces horizons fuyans, ces teintes infinies et merveilleuses produites par une lumière incomparable, et cette chose sacrée, le silence, non pas le mutisme, ni un silence lourd, épais, mais ce silence léger, transparent et doux, qui est un des charmes du désert. Et en peignant les lieux avec une évidente vérité, l'auteur peint aussi les hommes, ces Arabes qui ressemblent à des princes

déchus par leur air de dignité, à des anachorètes par une certaine pâleur mate, à des guerriers par leur attirail belliqueux, ou à des charlatans par leurs bijoux étranges. Il y a là un certain nombre de types qui doivent être vrais assurément. Une des pages les plus curieuses de ce livre d'*un Été au Sahara*, c'est la description d'Aïn-Mahdy, cette ville du désert à la fois forteresse et abbaye, féodale et religieuse, qui a été assiégée par Abd-el-Kader, et qui reste encore meurtrie des blessures qu'elle reçut de l'émir. Le livre de M. Eugène Fromentin n'est, à proprement parler, qu'une succession de paysages et de tableaux où revit cette contrée au climat éclatant et dur, aux aspects merveilleux et désolés, qu'on appelle encore le pays de la soif, et qui laisse dans l'esprit d'ineffaçables impressions.

Ce n'est pas tout de parcourir les routes du monde, il faut observer et voir d'un regard juste les contrées et les hommes. En passant à travers les régions diverses, il faut saisir la physionomie distincte des races, des civilisations, même des monumens et du ciel. Un des charmes les plus sérieux des récits de voyage, c'est de montrer comment l'impression jaillit d'une sorte de choc permanent et secret entre la nature de celui qui observe et les objets qui se succèdent sous ses yeux. Entre l'Europe et le Nouveau-Monde, les États-Unis particulièrement, il y a des ressemblances morales qui tiennent à l'origine commune des races; ces différences sont devenues assez grandes en même temps pour que bien des contrastes éclatent, pour qu'il y ait un intérêt singulier à remarquer ce qu'un Européen voit en Amérique, ce qu'un Américain voit en Europe, et dans quel esprit les deux mondes se visitent mutuellement. L'essentiel toujours sans doute est de voir quelque chose. Il y a quelques années, une Suédoise célèbre, Mlle Bremer, visitait les États-Unis, et elle publiait après son voyage un livre sincère et abondant en particularités curieuses, *la Vie de famille dans le Nouveau-Monde*. Une Américaine à son tour, Mme Beecher Stowe, est venue en Europe; elle a parcouru la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, et elle a raconté son voyage dans des lettres qui ont pris le titre séduisant de *Souvenirs heureux*. Le livre de Mme Beecher Stowe est sincère; mais offre-t-il l'expression de quelque vue neuve, originale, sur ce coin de terre qu'on nomme le continent européen? Ne semble-t-il pas que l'auteur, après avoir écrit un roman passionné, exceptionnel et devenu populaire, *la Cabane de l'Oncle Tom*, reste toujours en quelque sorte sous le même rayon, et parcourt les pays sans les voir?

Le livre de Mme Beecher Stowe n'est nullement injuste, seulement il renferme assez peu d'élémens d'intérêt, et il serait humiliant de penser que la France, l'Allemagne, la Suisse, s'offrent désormais au voyageur sous ces couleurs effacées et ternes. La vérité est que Mme Beecher Stowe, dont les excursions ne s'étendent pas d'ailleurs au-delà de Paris et de Versailles, a vu peu de chose en France; elle a vu le Louvre, les musées, les boutiques, et même les bals publics des Champs-Élysées. Quant à notre civilisation même, elle n'en a pas brisé l'écorce. Il y a pourtant dans son livre un trait assez curieux: malgré l'analogie de race qui existe entre les États-Unis et l'Europe, on voit bien clairement que le caractère américain vit désormais par lui-même, qu'il a sa manière d'être et de voir. Aussi bien des détails, en apparence indifférens, surprennent l'auteur des *Souvenirs heureux*, même en Angleterre, et c'est justement ce premier étonnement en présence des faits de la vie in-

time qui aurait dû conduire Mme Beecher Stowe à une étude plus pénétrante des phénomènes de la civilisation de l'ancien monde. Avec un peu plus de curiosité, Mme Beecher Stowe aurait pu écrire un livre plein d'attrait sous la forme de souvenirs de voyage. C'eût été vraiment le livre des impressions d'une Américaine sur le vieux continent.

Au nord de l'Europe, il s'agite toujours une question qui n'a ni le degré d'intérêt de l'affaire des principautés, ni cette sorte de grandeur mystérieuse des affaires des Indes, et qui n'émeut pas moins l'Allemagne : c'est la question danoise, question à double face, diplomatique par les difficultés qu'elle a fait naître entre le cabinet de Copenhague et les puissances allemandes, nationale et constitutionnelle par les divisions qu'elle entretient entre les différentes parties de la monarchie danoise. Les états provinciaux du Holstein sont réunis depuis le 15 août à Itzehoe, et c'est là justement que cette confuse querelle se débat aujourd'hui. Le gouvernement danois a certes prudemment agi en offrant aux duchés un moyen d'exprimer leurs griefs, en faisant le premier pas vers la conciliation ; il reste à savoir si cette prudence, bonne conseillère, inspirera les duchés aussi bien que les puissances allemandes, qui attendent le résultat des délibérations des états du Holstein pour savoir si leur intervention doit aller plus loin ou s'arrêter. C'est une grande affaire pour l'Allemagne, qui a pris à cœur la querelle des duchés, et qui ne renonce pas aisément à ses prétentions. Le gouvernement danois, on le sait, a fait soumettre aux états d'Itzehoe un projet de constitution particulière pour le Holstein, ou, pour mieux dire, une révision de la constitution du 11 juillet 1854, qui était conçue dans un esprit entièrement absolutiste. Le nouveau projet, en maintenant un certain caractère conservateur et aristocratique exigé par la confédération germanique, se rapproche en quelques points des principes constitutionnels. Le gouvernement danois a tenu compte autant qu'il le pouvait des opinions et des demandes formulées par les états eux-mêmes dans leur dernière session, et en même temps il a inscrit dans la constitution nouvelle quelques dispositions libérales, notamment la responsabilité ministérielle, l'inamovibilité des juges, le droit de réunion et de pétition. Il s'est appliqué d'ailleurs à déterminer les affaires particulières auxquelles s'étend la juridiction provinciale. C'était là évidemment une concession faite par le Danemark pour le bien de la paix, pour calmer toutes les irritations soulevées dans les duchés, pour ôter tout prétexte à l'intervention diplomatique de la Prusse et de l'Autriche. Le nouveau projet a néanmoins provoqué de vives objections, dès qu'il a été connu. On lui a reproché de ne pas tenir compte de tous les droits des duchés, d'être peu explicite sur certains points, tels que la question des domaines, de ne pas parler de la représentation du Holstein dans l'ensemble de la monarchie, ce qui signifie que cette représentation reste telle qu'elle a été fixée.

Le projet du gouvernement danois a donc trouvé des censeurs de tous côtés, un peu à Vienne et à Berlin peut-être, et principalement à Itzehoe, où les premières séances des états ont révélé l'esprit persistant d'opposition de la chevalerie holsteinoise. Tout d'abord le président nommé par l'assemblée a été M. de Scheel-Plessen, connu pour être l'âme et le guide du parti aristocratique. Le choix du président des états pourrait s'expliquer encore après tout par la position personnelle de M. de Scheel-Plessen, sans avoir

une signification réellement politique. Malheureusement le même esprit n'a point tardé à se faire jour dans la désignation du comité chargé d'examiner le nouveau projet de constitution, et les premières discussions qui ont eu lieu avant d'en arriver là témoignent bien plus encore des défiances, du tenace acharnement de l'opposition des duchés. C'est M. le baron de Blohme, allemand prononcé et l'un des grands seigneurs actifs du parti, qui s'est fait le principal organe de cette opposition. Sous une apparence de modération, les Holsteinois ne visent pas moins toujours au même but. Ils n'insistent pas sur d'anciens droits, ils laissent de côté les vieilles chartes pour se borner aux promesses de la publication royale du 28 janvier 1852. Ils n'ont, si on les écoute, nullement la pensée de menacer l'intégrité de la monarchie danoise, qu'ils veulent soutenir au contraire. Seulement il est évident qu'ils entendent cette intégrité à leur manière et de façon à l'assouplir à leurs projets. L'organisation actuelle ne leur convient pas, c'est là ce qui est clair; comment la remplacer? Ici se révèle la tactique. Les Holsteinois renonceraient volontiers à réclamer, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, la représentation égale par états, sans tenir compte de l'inégalité de la population; mais ils prétendraient substituer à ceci une combinaison qui consisterait à scinder la monarchie en deux, à mettre d'un côté le Danemark, de l'autre le Holstein, le Slesvig et le Lauenbourg, et à partager par moitié entre ces deux fractions principales la représentation au sein du conseil suprême établi à Copenhague. Le plan est modéré en apparence; il n'est pas difficile de voir cependant qu'il tend à séparer de plus en plus les deux fractions de la monarchie en préparant une scission définitive, et même l'opposition holsteinoise y trouverait l'avantage de trancher du coup la grande question en faisant passer dans la partie allemande le Slesvig, qui a été jusqu'ici adhérent au Danemark proprement dit. Au fond, c'est la pensée qui a provoqué la guerre en 1848, et qui la provoquerait encore si les passions se mettaient au-dessus de la sagesse politique. Le cabinet de Copenhague le voulût-il, il ne pourrait pas séparer le Slesvig du Danemark sans soulever contre lui tout le royaume. Par esprit de modération, le Danemark peut faire encore sans doute plus d'une concession; il ne consentira pas à se livrer lui-même en livrant le Slesvig, et d'un autre côté l'Autriche et la Prusse s'arrêteront certainement avant de pousser plus loin ce conflit. Pour le moment, les états d'Itzehoe attendent le travail du comité qui a été chargé d'examiner la constitution nouvelle, et auquel on a récemment adjoint deux membres nouveaux. De ces délibérations, sur lesquelles l'Autriche et la Prusse peuvent exercer une grande influence, va dépendre le dénoûment de cette crise du Nord.

La politique s'est calmée en Italie depuis la triste échauffourée qui est allée agiter un instant trois pays de la péninsule, comme pour montrer sur trois points à la fois la ténacité perturbatrice et la chimérique impuissance du parti révolutionnaire. De ces tentatives partout comprimées et soumises à des instructions judiciaires qui n'ont pas dit leur dernier mot, il n'est resté politiquement qu'une sorte de nuage diplomatique qui a paru s'élever entre le Piémont et le gouvernement napolitain au sujet du bâtiment à vapeur dont les insurgés s'étaient emparés pour se faire transporter sur les côtes de Naples. Le cabinet de Turin a demandé au gouvernement des Deux-

Siciles de traiter avec humanité les passagers du *Cagliari;* le cabinet de Naples a répondu avec trop peu de mesure, les rapports se sont aigris, et une rupture aurait pu être le dénoûment de cette querelle, si l'esprit de conciliation n'était intervenu à propos. Certainement il n'y a point à s'étonner que la politique du Piémont, par son caractère libéral, excite parfois les susceptibilités des autres états de la péninsule, où règnent des influences différentes. L'an dernier le cabinet de Turin avait quelques difficultés avec la Toscane, hier c'était avec Naples. L'essentiel est que le Piémont pratique loyalement, sincèrement sa politique, éclairant par son expérience tous les peuples italiens, évitant de donner des griefs légitimes aux gouvernemens. Sur ce terrain, il sera invincible, et son influence sur le reste de l'Italie sera d'autant plus puissante qu'on le verra sur son propre sol plus maître de lui-même, plus décidé à ne point laisser son libéralisme dégénérer en agitation révolutionnaire. D'ici à peu de temps, une épreuve tout intérieure va s'offrir au Piémont. Des élections vont avoir lieu pour le renouvellement de la chambre des députés. On ne peut savoir encore quels seront les résultats de ce mouvement électoral, bien qu'il soit facile de pressentir que l'opinion du pays ne fera pas défaut au ministère. Le cabinet actuel, tel qu'il existe, personnifié dans son chef, M. de Cavour, ce cabinet ne rencontre dans l'opinion aucune hostilité, et il a même cet avantage de n'avoir pas en ce moment de rivaux très sérieux pour lui disputer le pouvoir. A quoi tient cet ascendant du ministère? Il tient principalement à la politique extérieure suivie par le Piémont. M. de Cavour a su donner à son pays une place inespérée dans les conseils de l'Europe. Il a mêlé le Piémont aux grandes affaires, et n'a négligé aucune occasion de le faire figurer auprès des grandes puissances, payant bravement de sa personne, et acquérant ainsi le droit d'être entendu. Dans les circonstances souvent délicates où il s'est trouvé placé, M. de Cavour a montré une habileté singulière, une habileté qui sait être, à la fois ou alternativement, hardie et modérée. Par là le Piémont s'est fortifié diplomatiquement, et il a pu même soutenir avec avantage une querelle directe avec l'Autriche, comme on l'a vu l'an dernier. On peut croire qu'il ne lui a nullement déplu de se trouver une fois encore, récemment, en face de l'Autriche à Constantinople. Cette politique ferme et déliée a réussi, et elle a fait une place à part à M. de Cavour; mais pour que cette politique extérieure reste autre chose qu'une tentative brillante, pour qu'elle ait une efficacité durable, ne faut-il pas qu'elle ait pour premier appui une politique intérieure également ferme, active et mesurée?

Certes le gouvernement piémontais n'est nullement disposé à s'allier avec les partis révolutionnaires, il les combat quand ils se montrent, comme il l'a fait à Gênes; il décline ouvertement toute solidarité avec eux. Malheureusement il manque peut-être à la politique intérieure du Piémont un peu de cette fermeté d'impulsion qui a fait le succès de sa politique extérieure, et si un certain esprit de désordre n'arrive point à être un danger actuel pour le gouvernement, il ne se propage pas moins dans le pays faute d'une administration active et vigoureuse. Les dissentimens prolongés du Piémont avec le saint-siége et avec l'église ne contribuent pas peu à fausser cette situation, en divisant des forces qui devraient rester unies, en faisant des passions irréligieuses les auxiliaires intéressés d'une politique qu'elles

ne peuvent que compromettre. Nulle part cela n'est plus visible peut-être qu'en Savoie. Chose étrange, on a vu mourir récemment à Annecy un écrivain français, M. Eugène Sue, qui s'était employé depuis nombre d'années à répandre, par des romans dénués de valeur littéraire, la contagion du socialisme. M. Eugène Sue a été publiquement l'objet de grands honneurs après sa mort, et ce qui est plus bizarre, c'est que le journal du gouvernement piémontais lui-même s'est associé à ces hommages, à ces apothéoses. Si c'était un fait isolé, il serait déjà grave; par malheur, on pourrait dire qu'il éclaire la situation de ce petit pays. L'administration n'exerçant pas une action vigilante et ferme, il en résulte qu'en Savoie les opinions modérées, sagement libérales, n'existent pas ou sont dépourvues de toute force, et la lutte est engagée entre les partis extrêmes. Les classes moyennes se laissent gagner par les opinions les plus radicales. Ceux qui se disent libéraux sont aujourd'hui simplement socialistes. Voilà un camp, et dans le camp opposé sont les évêques, dont l'influence s'étend sur des populations rurales de croyances plus aveugles qu'éclairées. Il n'en serait point ainsi s'il y avait plus d'accord entre le gouvernement et les évêques, qu'on pourrait disposer plus facilement qu'on ne croit à seconder une politique modérée. Ce serait du moins leur intérêt ou plutôt l'intérêt de la religion, qu'ils veulent défendre contre l'envahissement des idées subversives. On comprend dès-lors l'opposition faite par une certaine fraction du parti conservateur au cabinet de Turin, opposition dirigée au surplus moins contre M. de Cavour que contre le ministre de l'intérieur, M. Rattazzi. Aujourd'hui le roi Victor-Emmanuel est en Savoie, où il est allé inaugurer les travaux du percement du mont Cenis; il est accompagné de M. de Cavour. Le souverain piémontais et le président du conseil ont sous les yeux ce petit pays, qui a été le berceau de la maison de Savoie : c'est à eux de voir ce qu'ils doivent faire pour le bien de cette contrée, qui plie sous de lourds impôts et qui souffre d'un mal bien plus terrible encore, de l'invasion de toutes les doctrines dissolvantes.

Si l'on tournait son regard vers d'autres régions plus lointaines, on verrait dans le Nouveau-Monde bien des pays se remuer, s'agiter et se débattre dans toute sorte de crises qui renaissent les unes des autres. Depuis que Walker a quitté le Nicaragua, obligé de s'enfuir aux États-Unis, l'Amérique centrale travaille péniblement à se relever de cette aventure de deux ans, et il n'est pas certain que les divisions de ces malheureux petits états centro-américains ne finissent par éclater de nouveau, pour aboutir à quelque guerre civile nouvelle qui faciliterait peut-être encore le retour du chef des flibustiers. Entre la Nouvelle-Grenade et les États-Unis, il y a une querelle diplomatique qui ne s'arrange pas, et qui pourrait avoir les plus sérieuses conséquences, si les Américains du Nord réalisaient leur pensée en tentant quelque entreprise sur l'isthme de Panama. Le Mexique est toujours un des plus éprouvés de tous ces pays. Intérieurement, il est livré à une décomposition anarchique devenue en quelque sorte un état normal; extérieurement, après avoir été menacé d'une rupture avec l'Angleterre, il est en scission ouverte avec l'Espagne, et cette scission peut devenir une guerre. Au premier abord, on pourrait dire qu'il vient de s'accomplir un événement propre à remettre un peu de régularité dans la vie du Mexique : des élections viennent d'avoir lieu pour nommer un président. M. Comonfort, qui jusqu'ici n'a exercé le pouvoir que

provisoirement et comme président *substitué* à la place du général Alvarez, M. Comonfort paraît réunir toutes les chances. Les résultats connus lui assurent la présidence définitive. Par malheur, cette apparence de vote populaire ne lui donnera ni la supériorité qui lui manque, ni le pouvoir réel, qui est nul au milieu de l'anarchie universelle, ni même la possibilité de se reconnaître dans toute cette confusion. M. Comonfort est placé dans une telle situation, qu'il est un peu suspect à tous les partis, et qu'il ne peut s'appuyer sur aucun d'eux. S'il se tourne vers les conservateurs, comme il y serait secrètement porté peut-être, il se trouve en face d'un mouvement de réaction qui se dessine de jour en jour, qui se manifeste par des insurrections périodiques dirigées contre lui aussi bien que contre la révolution même à laquelle il doit le pouvoir. Depuis un an, les soulèvemens se sont succédé à Puebla, à San-Luis-de-Potosi, à Tampico. L'église, dont l'influence est immense sur ces populations, est profondément hostile depuis que des lois, faites par le dernier congrès avec plus d'irréflexion que de sens politique, sont venues la frapper dans son pouvoir, dans ses intérêts, en décrétant la sécularisation et la vente des biens du clergé. La lutte est incessante entre l'église et le pouvoir civil, et elle se traduit parfois en scènes étranges qui ne font qu'ajouter au désordre des esprits. Si M. Comonfort se tourne vers les radicaux qui occupaient le dernier congrès, et qui lui ont créé plus d'un embarras, il trouve un parti qui transporte au Mexique toutes les folies révolutionnaires, et dont le chef-d'œuvre est une constitution empreinte de l'esprit démocratique le plus extrême. Que deviendra cette constitution? Dès les premiers momens de la promulgation, l'église a refusé d'ordonner les cérémonies religieuses usitées en pareil cas; un grand nombre d'employés et même de généraux ont refusé le serment qui leur était demandé. M. Comonfort lui-même, en prêtant son serment, n'a pas laissé de faire quelques restrictions; il a réservé la sanction du peuple pour cette constitution si étrangement accueillie dès sa naissance. Nommé président aujourd'hui, il se trouve dans la même situation : s'il maintient la constitution, il aura plus que jamais contre lui les conservateurs, et s'il la supprime, il verra les radicaux se soulever contre son gouvernement. C'est dans ces conditions que s'agite le conflit avec l'Espagne. M. Comonfort avait envoyé un plénipotentiaire, M. Lafragua, en Europe, pour rouvrir les négociations. M. Lafragua s'est rendu à Madrid, où il est resté quelque temps; mais la négociation est restée infructueuse malgré les efforts de l'Angleterre et de la France, de sorte que la question reprend aujourd'hui toute sa gravité. Le seul moyen de mettre un terme à ce conflit, c'est désormais une médiation des deux gouvernemens qui ont déjà employé inutilement leurs efforts à Madrid. Il faut bien le dire, dans toute cette affaire, M. Comonfort s'obstine et résiste parce qu'il croit pouvoir compter sur les secours des États-Unis en cas de guerre avec l'Espagne. C'est là le dernier mot, et ce secours que les États-Unis ne refuseraient pas en effet serait l'anéantissement définitif de l'indépendance du Mexique. CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

La Turquie et ses différens Peuples,
PAR M. HENRI MATHIEU [1].

L'histoire de la diplomatie européenne pendant ces trente dernières années offrira un jour à la postérité des pages curieuses. On y verra sans doute par quelles raisons on a pu persister si longtemps à vouloir que l'empire ottoman, dont on reconnaît l'extrême faiblesse, remplît les fonctions d'une force de premier ordre, car tenir tête à l'empire de Russie, barrer le passage à ses efforts naturels et traditionnels d'envahissement, servir de ce côté de rempart aux libertés et à l'indépendance de l'Europe occidentale, ce n'est pas un rôle ordinaire. Dans des circonstances données, il peut exiger toute l'énergie d'une nation jeune et bien constituée, et pourtant c'est ce rôle que l'on assigne à la Turquie décomposée et ne sachant pas revivre.

Dans un système d'équilibre physique, chacun des corps qui en font partie ne vaut que par son poids; s'il fallait à chaque instant suppléer à ce qui manque à l'un d'eux par une pression étrangère, l'équilibre n'existerait pas. Il est vraisemblable qu'il en est de même dans un système d'équilibre politique. Chacun des états qui en font partie ne compte que par la puissance qui lui est propre et qu'il trouve en lui-même. S'il faut, au moindre choc, venir à son aide, non-seulement contre l'ennemi extérieur, mais contre ses dangers internes, et empêcher que ses pièces mal jointes ne se séparent, il est impropre à remplir sa mission dans le système, et l'équilibre est détruit. Au lieu de tenir une place, cet état laisse un vide, et n'étant plus un secours il devient un péril de plus. Ces vérités paraissent assez simples, et cependant les gouvernemens européens, une fois poussés dans les erremens contraires, vont toujours comme s'il n'en était rien. Ils agissent envers la Turquie comme s'ils étaient maîtres de l'avenir et comme s'ils n'attendaient plus d'aucun côté aucun danger. Il est trop certain cependant que, si l'Europe retombait dans des difficultés graves comme celles dont elle est sortie depuis quelques années, il n'y aurait pas en Turquie plus de ressources que par le passé contre de nouvelles entreprises de la Russie.

Une autre particularité non moins singulière dans cette question, c'est le motif qu'on allègue pour justifier cette politique. — L'empire ottoman, dit-on, meurt, mais nous le faisons renaître. Nous l'obligeons à se réformer. Il n'a ni armée qui vaille, ni marine; ses finances sont un pillage, sa justice une rapine, son administration un désordre et un mensonge; il se compose de races ennemies, de religions ennemies; les opprimés y sont les plus nombreux, les plus intelligens, les seuls actifs, les seuls industrieux, impatiens du joug de maîtres corrompus et incapables : eh bien! on réformera tout cela. Il est bien vrai que le mal est profond, que depuis des siècles les meil-

(1) 2 vol. in-12, Paris, Dentu.

leurs sultans l'ont compris et en ont cherché en vain le remède, que ce mal est plutôt social que politique, qu'il a sa source dans la constitution même de la société musulmane, dans son histoire, dans son orgueil de conquérant, dans son islam, dans son mépris pour la science; qu'il faudrait réformer l'esprit, les mœurs, la famille, et tout refondre : eh bien! on refondra tout. — En parlant ainsi, on n'oublie qu'une chose : l'histoire tout entière du genre humain. Il n'y a point d'exemple d'une nation en pleine décadence morale et politique qui se soit relevée sans subir l'épreuve et l'expiation de la conquête. Il a fallu mille ans à l'Europe occidentale pour renaître de la corruption de l'empire romain, encore portait-elle en son sein un germe de résurrection dans le christianisme, qui s'était formé dans cette pourriture même. Rien de semblable chez les musulmans; au contraire tout ce qui a vie leur est étranger et paraît leur être odieux. Ils laissent l'agriculture, l'industrie, le commerce, la science à ceux qu'ils méprisent et qu'ils oppriment, comme pour faciliter leur propre anéantissement. Leur population a diminué depuis trois siècles à tel point qu'après avoir été relativement à la population chrétienne dans le rapport de quatre à un, elle est aujourd'hui dans le rapport d'un à quatre. Ce fait seul décide la question. Pour que la barbarie puisse s'assouplir aux nécessités de la vie et se marier à une civilisation plus féconde, il faut qu'elle soit jeune et vigoureuse. La Turquie est-elle bien dans ces conditions? D'autres peuples de l'Asie ont pu languir plus longtemps dans leurs usages immobiles; mais ce temps est passé même pour eux : la Chine, l'Inde sont entamées par l'Europe, et il faut bien qu'elles s'ouvrent non-seulement au commerce, mais à des idées nouvelles. Toutefois ces pays lointains ont le temps pour eux, leur nombreuse population prouve une civilisation plutôt stationnaire qu'en décadence : ils peuvent donc encore, par une lente fermentation, se transformer et recevoir l'esprit de l'Europe; mais la Turquie, plus éteinte, a en outre le malheur d'être en contact immédiat avec la société européenne, d'être solidaire de ses mouvemens, de ses besoins, de ses rivalités. Une réforme efficace y fût-elle possible avec le temps, que l'Europe ne pourrait pas l'attendre. C'est aujourd'hui même qu'il faut un poids dans ce plateau de la balance; à la prochaine secousse, il sera trop tard pour l'y mettre.

On a dit qu'il faudrait un Pierre le Grand pour réformer la Turquie. Aucune comparaison n'est plus propre à démontrer les difficultés, l'impossibilité peut-être de cette réforme. Pierre n'opérait pas sur un peuple déchu, mais sur un peuple fortement trempé, qui grandissait de lui-même sans le savoir, et dont la résistance ne procédait que de la force de ses anciennes mœurs et de la conscience de sa destinée mal comprise. Il n'avait pas à concilier deux nationalités hostiles; la Russie était l'une des nations les plus homogènes de l'Europe, et, tourmentée par la main de fer de son maître, elle ne se sentait pas humiliée du moins, tandis qu'au contraire chez les Turcs la réforme consiste précisément à mettre une race dominatrice au niveau de ceux qu'elle considère comme des sujets qui ne vivent que par sa grâce, et à la dégrader à ses propres yeux. En Russie, la réforme n'était pas tout à fait une nouveauté; Ivan III avait déjà introduit des étrangers avec leurs industries et leurs sciences; ses successeurs avaient essayé des perfection-

nemens militaires et formé des corps de troupes étrangères; ils n'avaient pas échoué en tout, et la voie était tracée. En Turquie, les essais les plus timides n'avaient produit, avant Mahmoud, que le meurtre de ceux qui avaient osé les tenter. La religion, en Russie, n'était pas un obstacle essentiel; le tsar, même avant l'abolition du patriarcat, en était le chef, et l'opposition d'un clergé ignorant et superstitieux contre les projets de Pierre n'avait que la valeur d'un complot ou d'une intrigue dont il eut facilement raison. En Turquie au contraire, la résistance religieuse procède du code religieux lui-même, pour lequel, dans les circonstances actuelles, la question est d'être ou de n'être pas. En Russie, la réforme, quoique aidée par des instrumens pris au dehors, était l'œuvre d'un Russe, et libre de toute pression étrangère; la réforme turque est imposée par les grandes puissances chrétiennes, et non-seulement elle répugne par elle-même, mais elle pèse sur l'orgueil national comme une conquête et un joug.

Où est le Pierre le Grand de la Turquie? Celui des Russes incarna la réforme en sa personne; il passa par tous les grades et par toutes les spécialités, se fit tambour, soldat, matelot, charpentier, ingénieur, obéit à ses propres officiers, reçut son avancement dans sa propre armée de la main de ses généraux, honora tout ce qu'il voulait établir en le faisant lui-même, brava les conspirations, écrasa les révoltes, étouffa la nature même et immola son fils à l'inexorable résolution qui dominait sa vie. Et cet homme effrayant suffit à peine à la grandeur de sa tâche! Les réformateurs turcs n'ont guère payé de leur personne; ils n'ont guère réformé en eux-mêmes que leur costume. Depuis trois siècles, depuis que Soliman a décrété la réclusion des héritiers du trône, ils n'ont pas cessé de recevoir l'éducation des eunuques et des femmes; c'est à peine si quelques-uns, dans l'intervalle, ont résisté à l'énervement d'une pareille vie, et le futur sultan, frère d'Abdul-Medjid, languit dans cette prison du sérail depuis dix-huit ans. Il y a donc cette différence entre les circonstances de la réforme russe et de la réforme turque, que la première se fit avec des élémens rebelles sans doute, mais homogènes et vivans, et que le ciel lui envoya un homme rare, formé par le malheur, les périls, la barbarie même, à vaincre la barbarie, tandis que la seconde, sans base nationale, sans point de départ, sans spontanéité, sans dignité, plus semblable à un suicide qu'à une rénovation, ne peut pas même espérer un souverain qui l'adopte ouvertement, et qui fasse un pas sérieux pour la faire réussir.

On n'avait compris d'abord la réforme turque que comme une organisation à l'européenne de la force matérielle; c'est de l'armée qu'on attendait le rétablissement de la puissance, en tant que nécessaire au maintien de l'empire. Organiser une armée à l'européenne! mais nos armées, telles qu'elles sont et doivent être aujourd'hui, sont un abrégé de notre administration, et notre administration est un abrégé de nos institutions civiles, de nos sciences, de nos industries, de nos mœurs. Même en faisant abstraction des difficultés particulières, telles par exemple que la nécessité d'y faire entrer les chrétiens, que les Turcs n'y peuvent pas souffrir, comme l'expérience l'a déjà prouvé, une armée turque à l'européenne est à peu près impossible, parce qu'elle manque de tout ce qu'elle suppose; elle serait comme un être

vivant hors du milieu qu'il respire. M. Mathieu a très bien fait ressortir en quelques pages ce rapport nécessaire entre l'armée moderne et la civilisation qu'elle résume. Par exemple, en 1839, le hatti-chérif de Gul-Hané avait promis un mode régulier pour le recrutement; la première chose à faire était de constater la population des provinces. A cet effet, il fut ordonné, en 1843, « que chaque mudir de district enverrait au pacha de sa province un extrait du registre municipal indiquant les jeunes gens arrivés à l'âge fixé pour le service. » Ce ne fut que dix-sept ans après la publication du fameux hatti-chérif de Gul-Hané qu'on s'aperçut qu'il n'y avait en Turquie ni municipalités, ni registres de naissances! Et un nouveau hatti-chérif prescrivit alors (il était temps!) d'ouvrir à l'avenir de pareils registres.

Il y a d'ailleurs dans l'art militaire ce que M. Mathieu appelle très bien *la stratégie des choses*, les mouvemens compliqués du matériel, de l'artillerie, des munitions, des bagages, des vivres, des ambulances, le calcul des marches combinées sur une grande étendue de pays et convergeant par des routes différentes, l'étude des terrains, les cartes, les plans, un corps médical, une comptabilité; tout cela suppose un grand nombre d'officiers très instruits, qu'on ne peut tirer que d'une population où l'instruction est répandue et en honneur. Les Turcs n'ont ni état-major, ni intendance, ni services administratifs, ni comptabilité régulière; leurs généraux et officiers supérieurs sont incapables, et à cause de cela même se croient propres à tout; ils acceptent aussi bien le commandement d'une armée que celui d'un bataillon. Dans la dernière guerre, Omer-Pacha fut réduit à l'inaction dans les provinces danubiennes, parce que les Turcs ne savent pas même calculer leurs approvisionnemens; lès convois n'arrivaient jamais à leur destination. A l'armée d'Asie, les généraux et colonels étaient pour la plupart, selon un rapport publié par le gouvernement lui-même, « voleurs, pillards et ineptes; les autres officiers supérieurs, sans exception, étaient ignorans, paresseux et sans courage. » Le général en chef Zarif-Pacha fut dégradé pour incapacité notoire; Chukri-Pacha subit la même peine pour malversations et ivrognerie habituelle. La ville de Kars n'avait pas reçu de vivres depuis un an quand elle se rendit aux Russes. Aucune notion de stratégie; « des colonnes qui se perdent, d'autres qui s'encombrent ou arrivent trop tard, le désordre dans les marches, les positions mal choisies, les combats manquant d'unité et les mouvemens de précision, les convois et les bagages menés à l'aventure, etc. » Tel est le résumé de la rénovation militaire des Turcs, chargée de tenir en respect, à un moment donné, le génie une fois déçu, mais non découragé, de Pierre le Grand et de Catherine II. Tout cela se résout par cette réflexion bien simple : que de nos jours il n'y a plus de travail qui ne soit science. La science laboure la terre, transporte les marchandises, démolit les forteresses; mais elle ne se répand que là où règnent l'ordre et l'amour du mieux, et ceux-ci ne sont que le résultat d'une combinaison de mœurs et d'institutions implantées par le temps jusque dans les derniers recoins de nos pensées et de nos habitudes. Vouloir cueillir les grands résultats de la civilisation sur une réforme aussi superficielle que celle qu'on essaie en Turquie, c'est demander à l'arbre des fruits quand il n'a pas encore de racines.

Il faut, dit M. Mathieu, abolir le harem et rendre aux Turcs une famille.

C'est là le point; mais il est plus aisé de l'imaginer que de l'accomplir. On ne reconstitue pas la famille par expédient politique, mais par doctrine, par conviction, par éducation : où trouveront-ils tout cela? S'ils le trouvaient en eux-mêmes, ils seraient déjà réformés. Ils ne le trouveront que quand leur puissance sera détruite et quand les individus disséminés parmi les populations chrétiennes s'y confondront en oubliant leur race. Ce serait peu en effet d'abolir le harem, si on n'abolissait les mœurs dont il est pour les riches la conséquence. Ainsi nous en revenons toujours à ce même fait, que la société musulmane veut être refaite dans son principe : opération inouie, sans exemple, si on suppose qu'elle se fasse spontanément. La corruption arrivée à ce point d'avoir détruit la famille ne peut plus trouver en elle-même rien d'intact; il faut plusieurs générations pour réparer une pareille ruine.

La diplomatie a quelquefois d'étonnantes pensées. Au siècle dernier, l'intérêt et la volonté de la France étaient de maintenir l'indépendance et l'intégrité du royaume de Pologne contre la Russie, comme on veut aujourd'hui maintenir l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman. La situation était la même sous bien des rapports. Un ministre, aujourd'hui encore vanté, le duc de Choiseul, donnait alors, en 1759, à l'ambassadeur français en Pologne, ces étranges instructions, dans lesquelles, après avoir expliqué que l'état de la Pologne était une véritable anarchie, il concluait ainsi : « Comme cette anarchie convient aux intérêts de la France, toute sa politique à l'égard de ce royaume doit se réduire aujourd'hui à la maintenir et à empêcher qu'aucune puissance n'accroisse son domaine aux dépens de celui de la Pologne; tout autre système serait illusoire. » Maintenir l'anarchie polonaise en présence de la Russie! et cela pour empêcher que la Russie ne l'envahisse! Mais cette exorbitante contradiction n'est pas la seule. Le duc de Choiseul ne veut point qu'on favorise aucune confédération de la nation polonaise; d'une part parce que c'est un désordre dont les Russes pourraient profiter, et d'autre part parce que l'ordre pourrait en sortir : « Il est à craindre pour la France, dit-il, que les malheurs que produirait une confédération n'amenassent nécessairement, et même contre leur sentiment intérieur, les esprits polonais à un point de réunion qui pourrait détruire l'aveuglement du gouvernement de Pologne et lui donner de la consistance. Or, comme le premier point est de maintenir l'anarchie, il se pourrait faire que la confédération fût contraire à cette vue. » Ainsi il fallait, pour conserver l'intégrité de la Pologne, non-seulement y conserver l'anarchie, mais étouffer tout mouvement qui, au risque de quelques désordres passagers, aurait pu éclairer et fortifier le gouvernement qu'on voulait maintenir. Il serait difficile d'accumuler plus de non-sens dans une instruction diplomatique. Aussi, treize ans après, la Pologne était partagée, grâce à cette anarchie, et le duc de Choiseul en était quitte pour en rejeter la faute sur son successeur.

Quelque différence qu'il y ait entre la politique d'aujourd'hui et celle de Choiseul, il y a cependant entre ces deux époques dans les faits, dans les situations, des ressemblances remarquables, et qui peuvent conduire au même résultat. L'état de la Turquie, par les améliorations même qu'on y apporte, devient de plus en plus une véritable anarchie, moins bruyante, il est vrai, que n'était celle de la Pologne, mais plus profonde, plus irrémé-

diable, plus sûre d'arriver à sa maturité. Par cela même qu'on ne veut plus qu'il y ait une race de vainqueurs et une race de vaincus, il n'y a plus de principe de gouvernement, car le principe était la force et la conquête; en le supprimant, quel principe de droit a-t-on mis à la place? Les trois quarts de la population repousseront toujours la minorité barbare qui continue à peser sur leurs têtes sans qu'on puisse désormais dire pourquoi. Les actes du gouvernement ne peuvent plus être qu'une série de transactions imposées par l'étranger aux deux races, et toujours à la veille de se rompre. Qu'on ne l'oublie pas cependant, la catastrophe de 1772 peut encore se renouveler : la Russie ne cessera jamais de pousser à la frontière de Byzance. C'est sans doute encore la guerre que porte en son sein le mouvement industriel auquel elle se livre maintenant, et si les révolutions intérieures ne font pas dans l'empire ottoman ce que les puissances auraient pu y faire ou y laisser faire, si en outre quelque jour l'Europe, trop occupée ailleurs, est forcée de s'en détourner, personne ne pourra reprocher aux hommes d'alors de ne savoir point empêcher, au dernier moment, ce que nous aurions dû nous-mêmes prévenir quand nous en avions le temps, l'occasion, la force et le droit.

De l'Administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu,

Par J. Caillet [1].

Si quelque chose peut fortifier les espérances chancelantes et contrebalancer les dangers de cet emportement excessif vers les intérêts matériels dont on parle tant aujourd'hui, ce sont les études sérieuses qui se font et se publient depuis quelques années sur notre histoire. Il y a dans ce mouvement une signification qui le dépasse lui-même de beaucoup. C'est la pensée française qui se recueille, qui rentre en elle-même, qui s'analyse dans son passé, et tout cela très certainement en vue de l'avenir. Quelque différentes que puissent être les intentions des écrivains, rien ne peut empêcher que la pensée publique ne se renouvelle et ne se féconde par eux, indépendamment d'eux-mêmes. Il est donc bien d'encourager ceux qui remplissent par leurs travaux cet intervalle que la Providence semble avoir ménagé, pour quelque grand dessein, au recueillement studieux et à l'examen de la conscience nationale.

Sans trop y réfléchir, et par une espèce d'instinct des difficultés présentes, les recherches se sont portées avec une sorte de prédilection sur l'histoire de l'administration dans la monarchie, sujet obscur, difficile à traiter, surtout à rendre accessible, et à peine entamé par les historiens, mais qui a une grande importance actuelle, car la grande difficulté de nos jours, c'est qu'en France l'administration, chose admirable et nécessaire, mais étroite et raide, et la liberté politique, chose non moins indispensable, mais plus large et plus mobile, demandent à se concilier. Jusqu'à présent, elles se sont toujours, à la moindre crise, dévorées l'une l'autre. Le problème est donc de les justifier l'une devant l'autre et de trouver les points par lesquels elles se joignent légitimement et utilement. Pour cela, il faut expli-

(1) 1 vol., Paris, Firmin Didot.

quer leurs progrès entrelacés, leurs empiétemens et leurs excès réciproques, les blessures que l'une et l'autre en ont reçues, et surtout le mal qu'en a reçu la France, alternativement privée de l'un de ses appuis. C'est précisément à cette question que de nombreux ouvrages sur la formation de la monarchie administrative préparent la réponse, quel qu'en soit d'ailleurs le plan. Les uns, comme M. Dareste et M. Chéruel, ont étudié le développement administratif en lui-même et dans toutes ses parties; les autres, parmi lesquels il faut citer avant tout M. de Carné, réunissant les résultats dans une idée plus complète, ont montré le royaume et le territoire fondés à la fois par un travail séculaire, et, dans cette immense création, les mérites permanens de l'ancienne monarchie, ses abus graves, mais guérissables, et la possibilité pour les temps modernes de profiter, quand l'heure sera venue, du souvenir de tous ces mérites et de l'aveu de toutes ces fautes. Tous aboutissent à ce dernier point. L'exposition approfondie des causes et des circonstances qui ont conduit la France à son état moderne est l'œuvre de conciliation par excellence. A mesure qu'on avance dans ce travail, on voit les antipathies s'affaiblir; quand il sera complet, elles seront éteintes, parce qu'on aura tout vu, les nécessités, les impossibilités, les erreurs de tous, l'indispensable intervention du temps dans les choses humaines, et, après tout, de grands hommes dans tous les camps. Or la conciliation, c'est le salut; c'est l'unité sans détriment de la liberté.

Il y avait une lacune importante entre les travaux récemment publiés sur l'administration d'Henri IV et les ouvrages que nous possédions déjà sur Colbert; la correspondance publiée par M. Avenel, et dont M. de Rémusat a parlé ici même (1), ne touche guère qu'à la diplomatie. M. Caillet a voulu remplir cette lacune, en ce qui concerne les mesures administratives, par une étude du même genre sur le cardinal de Richelieu. C'est encore un livre plein de faits, recueillis dans les dépôts inédits aussi bien que dans les documens imprimés, et exposés avec autant d'ordre et de clarté que de réserve dans les jugemens. Richelieu n'apparaît d'ordinaire à nos esprits que sous l'aspect de l'homme terrible, du ministre régnant qui courba tout, même son roi, sous la puissance de son génie et de son caractère; qui, prenant la politique par le haut, ne s'abaissa guère aux détails intérieurs et à ces améliorations administratives où gît pourtant le secret de la force et de la prospérité publiques; qui abattit la maison d'Autriche, détruisit l'existence politique des protestans organisée comme un état dans l'état, et porta le dernier coup à la féodalité, qui semblait renaître sous une forme nouvelle, prête à démembrer la nation. Ces grands actes ont éclipsé tout le reste. Pourtant l'administration fut loin de rester stationnaire sous son ministère. Non-seulement, en déblayant les derniers obstacles sérieux que rencontrait encore la monarchie, il rendit possible le règne de Louis XIV et les créations qui devaient l'illustrer; mais il fit lui-même des réformes utiles, et en essaya qui furent reprises après lui. Ce fut lui qui donna un centre et un lien à l'administration générale, en organisant le conseil d'état comme il devait rester, à peu de chose près, jusqu'en 1789. Il établit au

(1) Voyez la livraison du 15 février 1854.

sein de ce conseil des commissions analogues à nos comités législatifs pour préparer les questions à discuter. C'est à tort, selon M. Caillet, qu'on lui attribue la création des intendans de provinces: il en existait déjà en plusieurs lieux huit ou dix ans avant son ministère; mais il les fixa vers 1633, et les établit partout d'une manière permanente. Il avait compris qu'il y avait dans cet expédient de ses prédécesseurs le germe d'une institution qui plus tard en effet, perfectionnée peu à peu, a produit nos préfectures. Par ces intendans, il annula les gouverneurs militaires qui se faisaient suzerains dans leurs gouvernemens, et les renferma dans leurs fonctions; il surveilla les grands, réprima les parlemens, et retint dans leurs limites tous les pouvoirs locaux, qui n'usaient de leurs forces que pour empiéter les uns sur les autres et sur la royauté. Il maintint l'indépendance du pouvoir civil en présence de l'église, et favorisa les institutions religieuses qui s'élevèrent de son temps pour la piété et la science. La guerre et la marine reçurent de lui des règlemens et en quelque sorte une vie nouvelle. Il organisa les consulats, poussa au commerce extérieur, conclut des traités avec la Russie encore inconnue, avec les Barbaresques et les peuples asiatiques, songea aux colonies naissantes, favorisa les premiers établissemens des industries de luxe, tels que les glaces, tapis et tapisseries, que Colbert devait un jour continuer ou recommencer: il ne faisait d'ailleurs lui-même que continuer Henri IV. Comme il avait appelé de Flandre des tapissiers, il appela de Hollande des ingénieurs pour dessécher les marais. Nous ne multiplierons pas ces indications : il est trop évident qu'il y eut sous Richelieu un grand travail d'ordre et de réparation, ce qu'on aurait pu présumer d'ailleurs en réfléchissant à l'étendue de cet *esprit de suite* qu'il demandait aux autres, et qui fit la grandeur et le succès de ses vastes desseins. On voit aussi qu'il n'y a guère dans ce monde de créations soudaines; bien des choses qui ne nous rappellent d'abord que le nom de Colbert, et avec justice assurément, avaient pourtant été ébauchées, ou projetées, ou conçues par le cardinal de Richelieu; d'autres, avancées ou terminées par celui-ci, remontent à Sully ou à Henri IV. Ainsi s'allonge lentement cette chaîne de la civilisation traditionnelle, dont les malheureux cyclopes de la politique viennent tour à tour forger péniblement chacun son anneau.

Il y a relativement à Richelieu une autre erreur non moins répandue que celle qui lui dénie ou qui méconnaît ses travaux administratifs. Par un certain besoin d'avoir des idées nettes et des personnages qui les représentent dans l'histoire, on s'est pris à considérer Richelieu comme l'ennemi et même le destructeur de la noblesse, un niveleur, ou tout au moins l'un de ceux qui ont voulu élever la bourgeoisie sur les débris de l'ordre aristocratique, et effacer les distinctions de naissance. Il n'en est absolument rien, et c'est le contraire qui est la vérité. Les grands que Richelieu abaissa n'étaient pas le corps de la noblesse; s'ils avaient des partisans dans son sein, ils en avaient aussi dans les corporations urbaines; leur but n'était pas d'instituer l'aristocratie, mais de se faire à eux-mêmes des espèces de fiefs héréditaires et de grandes existences aussi rapprochées que possible de la souveraineté. C'est Richelieu au contraire qui, après avoir soumis ces rebelles oublieux du temps où ils vivaient, et démoli partout les châteaux forts, quelquefois à

la prière de la noblesse elle-même, conçut le dessein de lui faire une place régulière et privilégiée dans l'état, autant qu'une telle institution aurait pu se concilier avec la prépondérance absolue de la royauté. Cela pouvait être illusoire et impossible, mais c'est sa pensée écrite par lui-même. Il considère comme le plus grand des abus la fusion des classes, qui menaçait de s'opérer par l'élévation progressive du tiers-état. Il estime qu'il y a entre l'une et l'autre une différence de valeur intrinsèque qui doit avoir son expression dans la constitution de la monarchie. Les nobles étaient, selon lui, par l'effet seul de leur naissance, plus propres aux hautes fonctions. Pour avoir un évêque à souhait, dit-il, il faut, outre les autres qualités, la naissance, parce que « l'autorité requise en de telles charges ne se trouve que dans les personnes de qualité. » Les bonnes mœurs avec la naissance suffisent à la rigueur, selon lui, et la noblesse peut suppléer à la science. Il s'indigne de voir la bourgeoisie monter au niveau de la classe dominante par l'influence des richesses acquises et de l'autorité attachée aux fonctions judiciaires et administratives. « Ils sont, dit-il, présomptueux jusqu'à tel point que de vouloir avoir le premier lieu où ils ne peuvent prendre que le troisième, ce qui est tellement contre la raison et contre le bien de votre service, qu'il est absolument nécessaire d'arrêter le cours de telles entreprises, puisque autrement la France ne serait plus ce qu'elle a été et ce qu'elle doit être, mais seulement un corps monstrueux, qui, comme tel, ne pourrait avoir de subsistance ou de durée. » C'est donc un système arrêté chez le grand cardinal; la séparation des classes, leur inégalité, leurs priviléges, sont à ses yeux des choses fondamentales et nécessaires. Aussi essaya-t-il plus d'un moyen pour rétablir les fortunes ruinées de la noblesse, pour lui en ouvrir de nouvelles sources par le grand commerce, qu'elle fut autorisée à faire sans déroger et sans perdre ses priviléges, par des parts réservées dans les entreprises coloniales, par l'admission exclusive à certaines fonctions et aux grades de l'armée.

Quant aux bourgeois, il voudrait les resserrer dans leur sphère; il craint de la bourgeoisie ce que de nos jours les bourgeois, avec aussi peu de raison, craignent du peuple, le déclassement, même par l'instruction. « Considérant, dit-il dans le *règlement* de 1625 pour toutes les affaires du royaume, que la grande quantité des colléges qui sont en notre royaume fait que, les plus pauvres faisant étudier leurs enfans, il se trouve peu de gens qui se mettent au trafic et à la guerre, qui est ce qui entretient les états,... nous voulons qu'il n'y ait plus de colléges, si ce n'est dans les villes ci-après dénommées, » et il nomme douze villes, qui auront chacune deux colléges, un de jésuités et un de séculiers; Paris seul en aura quatre, trois de séculiers et un de jésuites. C'était aussi par le même motif qu'il conservait la vénalité des charges, dont la suppression, selon lui, en rendant les offices accessibles à tous, « augmenterait démesurément la manie des charges, la vanité détournant une foule de gens du commerce, source de l'aisance publique, pour les rejeter sur des professions stériles, déjà si encombrées. » On voit encore par ces indications combien la fureur des places est ancienne, combien on en exagérait de tout temps les inconvéniens, en ayant l'air de craindre que le commerce et l'industrie ne fussent abandonnés pour les fonctions publiques, combien enfin

on imaginait de vains remèdes pour arrêter le mal. Toutes ces mêmes choses ont été répétées de nos jours, jusque dans nos assemblées législatives, avec le même effroi du déclassement universel et la même inutilité.

Si Richelieu veut retenir ainsi l'élan de la bourgeoisie, à plus forte raison rivera-t-il à leur travail les classes inférieures. « Tous les politiques sont d'accord, dit-il, que si les peuples étaient trop à leur aise, il serait impossible de les contenir dans les règles de leur devoir. » M. Caillet, un peu entraîné ici par cette partialité dont on se préserve difficilement en traitant un grand sujet, voudrait adoucir en les interprétant la rigueur de ces paroles. Il combat M. Floquet, qui les avait comprises dans le sens qu'elles présentent d'abord; il prétend que Richelieu a voulu dire simplement que l'on ne pouvait exempter le peuple de tout impôt. C'est en effet ce que le cardinal ajoute un peu plus loin; mais cela ne change rien, ce nous semble, cela confirme au contraire l'esprit tyrannique et inhumain de la maxime. Qu'y peut-on voir en effet, si ce n'est que l'impôt n'a pas pour unique objet de subvenir aux besoins de l'état, mais encore d'empêcher le peuple d'être trop à son aise? C'est l'impôt pour l'impôt, ou plutôt c'est l'impôt pour détruire l'émulation, décourager le travail, et circonscrire chacun dans la limite fatale tracée par le hasard de la naissance. Le progrès leur semblait l'insurrection; le peuple était, croyaient-ils, trop ignorant pour ne pas abuser de la prospérité, comme si cette prospérité même n'amenait pas l'instruction. « Ayant moins de connaissances, dit Richelieu, que les autres ordres de l'état, beaucoup plus cultivés et plus instruits, s'ils n'étaient retenus par quelque nécessité, difficilement demeureraient-ils dans les règles qui leur sont prescrites par la raison et les lois. » L'impôt est la marque de leur sujétion; s'ils étaient libres de tributs, « ils penseraient l'être de l'obéissance. » Il les compare aux mulets qui, « étant accoutumés à la charge, se gâtent par un long repos plus que par le travail; » mais par la même raison il veut que *les charges soient modérées,* comme « celle de ces animaux doit être proportionnée à leur force. » Il n'y avait d'ailleurs dans ces idées de Richelieu rien de bien extraordinaire pour le temps. Ceux qu'on appelait alors les politiques ne considéraient que l'état, c'est-à-dire la conservation d'un ordre de choses jugé bon par cela seul qu'il était. Sous Louis XIV, la notion de l'état se confond dans la personne du roi; le but n'en est que plus étroit. De même que Richelieu rapporte tout à l'état dans son *Testament politique,* Louis XIV, dans ses *Mémoires*, rapporte tout à lui-même; il est le commencement et la fin de toutes choses. Il en résulte je ne sais quelle impression triste et irritante; il faut lire à la suite ce *Testament* et ces *Mémoires* pour recevoir par une sorte d'intuition directe l'idée et le sentiment du pouvoir absolu. L'idée que le gouvernement est pour le peuple, que l'état n'est que la forme de la nation, et que la politique est dominée par la morale, cette idée, exposée par Aristote et née dans les républiques, n'a jamais été perdue sans doute, car elle est le fond du christianisme; mais elle a presque toujours paru une illusion aux praticiens de la politique. Ce n'est qu'à la fin du XVII[e] siècle qu'elle a sérieusement commencé à frapper aux portes des palais, par réaction contre les funestes résultats, devenus trop évidens, du principe contraire; c'est à Fénelon, quoi qu'en aient dit ceux qui ont cru

pouvoir rabaisser cette gloire de notre littérature, qu'appartient l'honneur de l'avoir répandue dans le XVIIIe siècle.

La bourgeoisie d'ailleurs n'avait point franchi le cercle de ces idées. L'avenir, il est vrai, lui appartenait par le cours des choses : elle montrait même des sentimens plus sympathiques pour le peuple, car elle en sortait, elle y touchait; mais ceux de ses membres qui avaient réussi, par des voies diverses, à monter jusqu'au sommet de leur ordre ne demandaient pas mieux que d'en sortir, de se laver de la roture, de changer leur nom, de se séparer de la souche commune. Adversaires de la noblesse, ils achetaient les anoblissemens, et les achetaient cher. L'exemption de la taille ne leur déplaisait pas, et ils en reversaient volontiers la charge sur la masse populaire dont ils s'étaient détachés. Ils s'anoblissaient par les fonctions, par le commerce même en certains cas, par les actions prises dans les compagnies de colonisation. La vie municipale, la vie industrielle trouvaient moyen de s'organiser en petites aristocraties; les corporations de métiers avec leurs maîtrises appartenaient au même esprit de classification et de monopole; tous tendaient à accaparer par l'exclusion et à immobiliser par l'hérédité les avantages sociaux. Si donc on veut chercher le mauvais côté des choses humaines, on trouvera des faiblesses, des erreurs et des manifestations d'égoïsme dans toutes les classes, et aucune d'elles n'a le droit de condamner absolument les autres; mais, si l'on veut être juste, on trouvera que partout aussi un sentiment d'ordre et d'unité se faisait jour, affaiblissait les résistances, et réunissait les vœux publics autour de la royauté conciliatrice. Chacun défendait ses positions et ses traditions sans doute, mais cette déefnse molle, intimidée par le souvenir des guerres civiles, neutralisée par quelque pressentiment d'un nouvel ordre de choses, laissait néanmoins tomber en oubli les états-généraux et réduire à peu de chose les priviléges des provinces. L'opinion naissante n'avait point de formule; elle s'attachait à un fait, qui était la royauté. Elle en faisait un symbole; c'était déjà en faire une idée : ainsi procède l'esprit humain. Personne dès-lors ne croyait s'avilir en s'abaissant devant cette idée ou cet idéal de la monarchie absolue. N'était-ce pas cependant une dangereuse erreur? Cette soumission, fière encore à son origine, ne devait-elle pas dans un temps donné altérer les caractères? Un demi-siècle a suffi pour répondre à cette question, et pour dissiper l'idéal qu'on avait cru saisir et fixer dans l'éclat d'une majesté, émule de la majesté divine.

Richelieu fut un grand esprit pratique soutenu par une volonté de fer; il comprit la décadence de ce qui l'avait précédé et l'acheva; il comprit la puissance nouvelle de la monarchie, et s'en servit; il comprit l'opinion, qui, dès le siècle précédent, avait agi, combattu et quelquefois vaincu par les lettres, et il chercha à la discipliner, à la ranger autour du trône. Seulement il crut, ce que tout le monde croyait et ce que les puissans croient dans tous les temps, qu'il pouvait rendre définitif ce qui existait, et arrêter le mouvement des choses au point qui lui paraissait bon. Il crut que les ordres de l'état, soigneusement distingués et échelonnés sous la monarchie, pouvaient la soutenir sans avoir eux-mêmes une certaine indépendance, sans avoir aucun droit de résistance, et par une force empruntée à ce qu'on voulait qu'ils

fortifiassent, ce qui était un cercle vicieux. Aussi les choses suivirent leur cours; les ordres, devenus un cortége et une pompe, vécurent quelque temps encore à l'état de fantôme, pour s'abîmer à la première occasion de montrer leur puissance conservatrice. Il y a donc, selon nous, trop d'absolu dans l'interprétation qu'on donne ordinairement de la politique de Richelieu par rapport à la constitution intérieure de la France. Il renversa la haute aristocratie formée dans les guerres civiles, mais loin de vouloir atteindre l'aristocratie héréditaire en elle-même, il ne songea au contraire qu'à la perpétuer; loin de tendre à égaliser les classes, cette égalité, qui avançait d'elle-même à grands pas, était pour lui un épouvantail, et il s'est servi à ce sujet des expressions les plus énergiques peut-être qu'il ait jamais employées. Malheureusement il y avait inconsistance et contradiction dans ses plans; le goût de l'autorité sans contrôle avait égaré son génie. Il voulut l'aristocratie en lui refusant les conditions par lesquelles seules elle est. Il prit un appareil pour une force. Mais à quoi bon juger ces grands hommes? A qui est-il donné de voir dans l'avenir au-delà de quelques années? S'il avait vu trop loin, qui l'eût compris? et ne serait-il pas tombé impuissant et méprisé devant ceux-là mêmes qu'il aurait voulu servir? LOUIS BINAUT.

Les Artistes français à l'étranger,
PAR M. L. DUSSIEUX. [1]

S'il est un fait qui ressorte clairement de la situation actuelle des beaux-arts en Europe, c'est l'influence exercée sur toutes les écoles par les exemples de l'école française. L'exposition universelle fournissait à cet égard les témoignages les plus concluans, et nous n'avons pas à démontrer une vérité que les peintres anglais tout au plus auraient, en ce qui les concerne, le droit de contester; mais ce fait, qui aujourd'hui n'échappe à personne, ne s'était-il pas déjà produit? Est-ce la première fois que l'art de notre pays compte au-delà des frontières des disciples nombreux? D'autres époques ont vu ce règne presque universel de l'école française; seulement l'influence, si positive qu'elle fût, n'en restait pas moins dans l'esprit de tout le monde à l'état de vague symptôme, d'accident à peu près sans portée. Tandis que les souverains étrangers attiraient dans leurs capitales les artistes de la France, alors que partout les premiers peintres des rois, les architectes de leurs palais ou les directeurs d'établissemens d'art fondés à l'imitation des nôtres étaient des hommes nés sur notre sol, chaque école continuait naïvement à proclamer son indépendance. Bien plus : même chez nous on ne s'avisait guère d'estimer à son prix le crédit de nos artistes. Peu s'en fallait qu'on ne les crût les disciples de ceux qu'ils avaient mission de régenter. Au XVIII[e] siècle, le marquis d'Argens signalait à propos cette anomalie entre l'opinion générale et des faits si propres à la démentir : « Tous les peintres attachés aux différens souverains sont français, dit-il dans ses *Réflexions critiques*. Silvestre est le premier peintre du roi de Pologne, Vanloo du roi d'Espagne, Pesne du roi de Prusse... » Par malheur, en voulant rétablir non-seulement dans le présent, mais aussi dans le passé les droits de ses compatriotes, le marquis

(1) Gide et Baudry, 1856.

d'Argens ne craignait pas d'exagérer en faveur de ceux-ci la justice qu'il déniait sans marchander aux plus grands maîtres de l'Italie et des Pays-Bas. Aussi son livre, peu lu aujourd'hui, est-il resté médiocrement utile à la cause qu'il prétendait servir. N'importe : si erronés que soient les commentaires, la thèse n'en est pas moins bonne, le principe n'en garde pas moins sa justesse. Le mieux eût été seulement de s'en tenir à l'histoire de notre école, au lieu de se complaire dans des rapprochemens impossibles entre Blanchard et Titien, entre Rubens et Lemoine, et d'accoler sans scrupule des œuvres et des gloires si manifestement inégales.

Cette thèse, mal défendue par le marquis d'Argens, un écrivain à qui l'on doit déjà de très utiles publications sur l'histoire de l'art français, M. Dussieux, l'a reprise et soutenue avec autant de sagacité que d'érudition. M. Dussieux n'a pas cherché, comme son devancier, à forcer le sens des faits. Il a jugé avec raison qu'il suffisait de les recueillir et de les classer, de manière à composer une sorte de dictionnaire où l'on pourrait suivre la série de tous les artistes français qui, depuis le moyen âge, ont imprimé à l'art des autres pays une direction nouvelle, et popularisé au loin nos traditions : idée excellente, que nous avons eu occasion de louer ici même, alors qu'une première publication, dont le seul tort était de paraître trop succincte, avait commencé d'attirer l'attention sur un point si longtemps négligé. M. Dussieux a développé dans un livre ce qu'il avait d'abord résumé en quelques pages. Son travail est devenu complet, trop complet peut-être, car l'auteur ne s'est pas contenté de mentionner les artistes français qui ont exercé, soit par leurs enseignemens personnels, soit par leurs ouvrages, une action véritable sur la marche des diverses écoles : il a cru devoir mentionner aussi tous ceux qui ont exécuté, sans sortir de chez eux, un tableau, une statue, une estampe même, pour le compte de quelque souverain ou de quelque amateur étranger. Or une nomenclature si complète était-elle absolument indispensable? Que Lagrenée, par exemple, ait envoyé en 1775 deux de ses tableaux à Londres, que Ménageot ait peint pour l'académie de Saint-Pétersbourg *Mars et Vénus*, l'art très probablement ne s'en sera trouvé ni pis ni mieux en Angleterre et en Russie, et l'honneur reste en somme assez mince pour notre école. A quoi bon insister au surplus? Si M. Dussieux s'est un peu exagéré parfois ses devoirs d'historien, on ne saurait beaucoup lui reprocher ces préoccupations extrêmes d'exactitude. Le défaut contraire se rencontre si souvent dans les écrits sur les arts, qu'on aurait mauvaise grâce à accuser l'auteur de la nouvelle publication d'avoir péché en quelque façon par excès de recherches et de scrupules.

Pour faciliter l'intelligence du sujet qu'il avait entrepris de traiter, M. Dussieux a fait précéder son travail d'un essai sur les phases successives qu'a traversées l'art en France. Dans ce résumé parfaitement clair et le plus souvent judicieux des progrès et des défaillances de notre école, aucun fait important n'est omis, aucune indication essentielle ne manque à l'exposé de l'ensemble. L'admirable mouvement de l'art au XIII[e] siècle, à cet âge d'or de l'architecture et de la sculpture nationales, — les entraînemens de la renaissance, si bien rachetés d'ailleurs par les œuvres exquises de Pierre Lescot et de Jean Goujon, — la grandeur, puis le faste de l'époque académique et

la réaction qui s'ensuit jusqu'au jour où David et les siens s'insurgent à leur tour contre les représentans d'une méthode surannée, — tout est décrit et jugé avec une autorité qu'il faudrait accepter sans réplique, si quelques propositions imprudentes, quelques aperçus un peu plus neufs que de raison ne venaient çà et là déconcerter la sympathie. Sans doute, en pareille matière, une certaine partialité patriotique ne messied pas, et, pour combattre notre vieille insouciance ou les préjugés du dehors, il peut être permis de célébrer un peu bruyamment les gloires qui nous appartiennent. Est-ce toutefois une excuse suffisante à l'injustice envers des gloires plus hautes encore? On noterait dans le travail de M. Dussieux quelques passages où le soin de venger tel artiste français mal apprécié ou tout à fait méconnu distrait l'écrivain de son équité et de son érudition habituelles, témoin ce mot sur les œuvres de Jean Fouquet, qui, si habile peintre qu'il fût, ne méritait point qu'on lui sacrifiât sans plus de façons fra Angelico, Masaccio et toute l'école florentine du XVe siècle : « En n'étudiant que les miniatures des *Antiquités de Josèphe*, on peut affirmer que l'Italie à ce moment ne faisait rien de plus beau. » Dire ailleurs que dans le Salon d'Apollon, peint par Lafosse, « tout est excellent, » qualifier « d'illustres » les architectes Robert de Cotte et Boffrand, enfin reconnaître à Watteau le privilége de « la plus merveilleuse couleur, » tout comme s'il s'agissait de Corrége, — c'est prodiguer au talent les hommages qu'il faut réserver au génie, et jusqu'à un certain point compromettre la cause que l'on défend. Non, en réclamant pour les peintres, les architectes et les sculpteurs de notre pays la place qui leur est due, n'essayons pas de déposséder les maîtres légitimes. Laissons les grands artistes italiens, ces premiers artistes du monde, dans le panthéon où ils sont entrés à bon droit. Notre part sera assez belle encore, et si les portes du temple ne doivent s'ouvrir qu'à un petit nombre des nôtres, nous les retrouverons du moins en foule s'échelonnant sur les degrés. L'ouvrage de M. Dussieux est bien fait d'ailleurs pour nous rappeler nos droits et nos titres véritables : sauf ces quelques exagérations dans la louange, il ne contient rien que de très exact au double point de vue de l'histoire et de la critique. C'est une esquisse finement tracée des variations de l'école française et des révolutions qu'elle a suscitées à l'extérieur, c'est surtout un inventaire authentique de nos richesses, un relevé consciencieux des œuvres qui à toutes les époques ont honoré l'art de notre pays. Parmi les livres écrits sur des sujets de cet ordre, il n'en est guère de plus propre à nous renseigner utilement.

HENRI DELABORDE.

Traité des Entreprises de Culture améliorante,

PAR M. ÉDOUARD LECOUTEUX.[1]

J'aurais mieux aimé que ce livre fût intitulé : *Traité des entreprises de grande culture;* tel est en effet son véritable objet. M. Édouard Lecouteux, ancien directeur des cultures à l'Institut national agronomique, a une prédilection marquée pour la grande culture; il lui doit tous ses succès et lui a voué toutes ses facultés. Je suis loin de m'en plaindre, bien au contraire.

(1) 1 vol. in-8°, Paris, à la librairie agricole, rue Jacob, 26, et chez Guillaumin.

La petite culture fait parmi nous son chemin toute seule; il n'en est pas de même de la grande; elle a bien besoin que des hommes comme M. Lecouteux lui viennent souvent en aide, soit par leurs exemples, soit par leurs leçons.

Huit millions d'hectares environ, ou le quart du territoire cultivé, déduction faite des bois, des terres incultes et des vignes, sont encore en France entre les mains de la grande propriété. Ce n'est donc pas, quoi qu'on en dise, l'étendue à exploiter qui manque à la grande culture. Ce n'est pas davantage l'encouragement du succès, car sur ces 8 millions d'hectares, il en est 2 environ qui sont déjà exploités en grand avec habileté et avec fruit. Ces 2 millions d'hectares, généralement situés dans les départemens qui entourent Paris, ne le cèdent en rien à ce qu'il y a de mieux en Angleterre. D'où vient que les 6 millions restans languissent dans un si triste état? Du défaut de capitaux et d'intelligences qui se tournent de ce côté; il y a pourtant là une belle place à prendre, un grand service à rendre au pays en même temps que de bons profits à réaliser. Si on ajoute à ces 6 millions d'hectares, 4 millions environ de terres incultes à conquérir, on trouve une étendue totale de 10 millions d'hectares, ou le cinquième du sol, qui peut encore être chez nous le domaine de la grande culture; beaucoup d'états européens ne sont pas mieux partagés. Il ne peut donc être question de disputer, soit à la moyenne, soit à la petite culture, le territoire qu'elles occupent légitimement : elles ont environ les trois quarts du sol cultivé; qu'elles le gardent. La petite surtout tient bien ce qu'elle tient et ne le laisse pas aisément échapper. Son lot est d'à peu près la moitié du sol; c'est beaucoup assurément : ce n'est pas trop, si l'on considère que cette moitié est dans son ensemble la plus productive. Toutes les déclamations contre la petite propriété et la petite culture ne font rien contre ce fait démonstratif.

Aussi M. Lecouteux ne fait-il pas de déclamations; il n'attaque pas la petite culture, il voudrait seulement que la grande se développât davantage à côté, et il a tout à fait raison. La petite culture ne peut s'étendre que lentement; elle exige beaucoup de bras, elle ne s'applique avec profit qu'à certains produits et dans certaines conditions déterminées de sol et de débouché. La grande est d'une application plus générale, elle peut s'étendre plus vite, donner des produits différens, enfin remplir une lacune évidente dans notre économie rurale. Le traité que publie aujourd'hui M. Lecouteux n'est, à vrai dire, que la seconde édition de deux ouvrages précédemment publiés par lui, l'un sous le titre de *Guide du Cultivateur améliorateur,* l'autre sous le titre de *Principes économiques de la Culture améliorante;* mais cette seconde édition, entièrement refondue, remaniée, augmentée, est en réalité un nouveau travail, qui porte l'empreinte du mouvement progressif de l'esprit de l'auteur, et où son idée favorite, la grande culture, se dégage plus nettement; on y sent aussi l'influence de plus en plus marquée des études économiques.

Pour l'exposé de ses idées, M. Lecouteux a choisi la méthode suivante : il commence par se demander les qualités que doit avoir un entrepreneur de culture, et il passe en revue à cette occasion les divers modes d'exploitation du sol, le faire-valoir du propriétaire, la régie, le bail à ferme, le métayage,

les entreprises agricoles par actions, les petites locations annuelles et semi-annuelles, et il donne les règles applicables dans les divers cas; puis il se met en face du domaine, il décrit les différentes natures de sols, il examine successivement les différentes situations climatériques et économiques, et conclut par un mode d'estimation des domaines ruraux. L'idée-mère qui domine son travail, c'est qu'il ne faut pas, en grande culture, adopter les demi-moyens. Ou l'entrepreneur de culture possède un capital considérable relativement à l'étendue de terre qu'il exploite, ou il n'a qu'un capital restreint; dans le premier cas, il doit adopter le principe des fortes fumures, des labours profonds, des travaux énergiques, en un mot tendre par toutes les voies au maximum de production; dans le second, il doit marcher surtout par le temps, profiter le plus possible des forces naturelles, épargner la main-d'œuvre, et laisser plutôt une partie de la terre en friche qu'éparpiller ses engrais et ses labours sur une trop grande surface. Il en est à ses yeux de la culture comme de la stratégie; avant tout, il faut être fort sur le point qu'on attaque, et si l'on ne peut pas être fort partout, il vaut mieux se concentrer sur un point en négligeant le reste. Tel était en effet le principe de Napoléon, et à la guerre au moins, l'expérience en a montré la valeur. Pour faire bien comprendre ses idées, M. Lecouteux présente le tableau suivant des résultats de deux systèmes de culture, l'un qui n'emploie que 12,000 kil. de fumier par hectare, l'autre qui en emploie 20,000.

	A 12,000 kilos.	A 20,000 kilos.
Fumier (à 8 fr. les 1,000 kilos).......	96 fr.	160 fr.
Semence (210 litres)................	42	42
Loyers, impôts, frais généraux.......	90	140
Labours, récolte, battage............	85	128
Total des frais par hectare.....	313 fr.	470 fr.
Récolte par hectare..............	15 hectolitres de blé.	30 idem.

Dans le premier cas, l'hectolitre de blé revient à 17 fr., déduction faite de la valeur de la paille; dans le second, il revient à 12. En estimant le prix de vente à 20 fr. l'hectolitre de blé et 20 fr. les 1,000 kilogrammes de paille, il a fallu dans le premier cas 313 fr. pour en produire 354, et dans le second 470 fr. pour en produire 700; bénéfice dans le premier cas, 41 fr., et dans le second, 230. Ainsi, quand on ne peut disposer que de 60,000 kilos de fumier par exemple, au lieu de s'en servir pour fumer cinq hectares à raison de 12,000 kilos chacun, il vaut mieux n'en fumer que trois à raison de 20,000 kilos, car les cinq hectares ne produiraient en tout que 75 hectolitres de blé, réduits à 65 par la déduction des semences, tandis que les trois, largement fumés, produiraient 90 hectolitres, réduits à 84 par la déduction des semences; 84 hectolitres de blé au lieu de 65, c'est une différence de près de 50 pour 100.

Ces chiffres ne sont pas et ne peuvent pas être d'une exactitude mathématique, mais ils donnent une idée claire des faits généraux. Que la différence ne soit pas précisément, dans tous les cas, de 50 pour 100, c'est possible; mais il n'est pas douteux que les fortes fumures ne produisent beaucoup plus proportionnellement que les petites. Cela suffit pour que la thèse de M. Le-

couteux soit vraie. Il est certain aussi que notre agriculture a une tendance marquée à semer beaucoup, dans l'espoir de beaucoup récolter, tandis que la marche contraire est la plus sûre, et on ne saurait lui trop répéter de demander plus à l'engrais qu'au sol lui-même. Sous ce rapport, M. Lecouteux a rendu un grand service, en éclairant, par une foule de preuves et de développemens, ce point capital.

Outre la partie agricole proprement dite, le livre de M. Lecouteux contient toute une partie économique. J'aurais mauvaise grâce à le louer, car l'auteur partage la plupart des idées que j'ai moi-même essayé de répandre, et qui ne sont que l'application des principes généraux de la science économique aux questions agricoles. Tout ce que je puis dire, c'est que je suis heureux de voir ces idées si vigoureusement adoptées et soutenues par un praticien distingué qui a plus que personne autorité pour leur donner accès parmi les cultivateurs. Il les place, ainsi que moi, à l'abri du nom respecté de M. de Gasparin, ancien directeur général de l'institut national agronomique. Je ne vois qu'un point où nous différions, c'est la question des impôts. M. Lecouteux adopte l'opinion de ceux qui préfèrent les impôts indirects aux impôts directs, et semble conclure à l'augmentation des uns pour diminuer les autres. Je ne puis partager cet avis. Il n'y a rien à faire d'utile en remaniant notre système d'impôts, ce système est le meilleur qui existe, ce qui ne veut pas dire qu'il soit la perfection même, mais ce qui doit rendre très circonspect quand il s'agit d'y changer quelque chose, et il a de plus un grand mérite en pareille matière : c'est la durée, l'habitude, la perception régulière et facile. En demandant un tiers environ du revenu public aux impôts directs et les deux autres tiers aux impôts indirects, on a établi entre ces deux sources de revenu la proportion qui paraît la meilleure, et, dans tous les cas, la plus favorable à la propriété foncière. Avant tout, il ne faut augmenter en France aucun impôt; il vaut mieux tendre à les diminuer, en maintenant dans l'administration des deniers publics une économie sévère, et si jamais l'heureux moment de cette réduction d'impôts venait à sonner, ce n'est pas par l'impôt direct qu'il faudrait commencer. L'impôt direct est loin d'être exagéré chez nous; certains impôts indirects prêtent beaucoup plus à la critique, même au point de vue de l'intérêt agricole; tel est par exemple l'impôt sur les mutations immobilières, celui de tous qui devrait être supprimé ou réduit le premier. A part cette dissidence, les opinions économiques de M. Lecouteux nous paraissent excellentes; comme lui, nous sommes partisans de la liberté commerciale, ennemis de l'excès de centralisation, et, comme lui, nous sommes convaincus que la prospérité future de l'agriculture dépend beaucoup plus de l'initiative individuelle que de l'action de l'état.

L. DE LAVERGNE.

V. DE MARS.

